
3 1761 07884944 5

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT.
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LES COMPAGNONS

DU

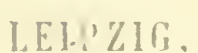
SILENCE

PAR

PAUL FÉVAL.

III





LEIPZIG.

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1857

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

PREMIÈRE PARTIE.

BELDEMONIO

(SUITE).


23 1977

VIII

— Exploits du Porporato. —

Quand la foule eut bien crié : Bravo, Saltarello! elle se retourna vers son improvisateur.

Elle était créancière. Elle voulait son histoire pour son argent.

Quoi de plus juste?

Mais l'improvisateur était muet et tout pâle. Il n'avait plus l'air en train de raconter ; son regard. désormais inquiet, parcourait le cercle qui l'entourait, et passant par-dessus les têtes, sondait les

profondeurs de plus en plus assombries de la strada di Porto.

Les foyers allaient, en effet, s'éteignant, les chandelles aussi. L'heure du repas en plein air était passée; les fourneaux volants pouvaient refroidir.

Le concert de cris mercantiles avait perdu son entrain et sa fougue. On ne vendait plus guère que des friandises et des fruits. Encore étaient-ce des friandises dédaignées par les premiers venus et des fruits restés au fond du panier.

Aux tard venus les os! disait ce proverbe des écoles, presque aussi féroce que le *Malheur aux vaincus!* du Gaulois.

Les facchini rassasiés, les pêcheurs désaltérés, les pauvres représentants de toutes ces petites industries obséquieuses et importunes qui font vivre la paresse napolitaine, ayant une fois le ventre plein, regardaient en mépris les viandes trop cuites, les citrons piqués, les melons d'eau invalides que le marchand parait de son mieux et poussait encore à la vente.

Dieu sait qu'il faut peu pour emplir les estomacs de Naples. Avec la provende d'un porteur de charbon de Londres, vous donneriez amplement à dîner à une demi-douzaine de facchini.

Ceux des marchands qui avaient achevé leur débit, devenus hommes de loisir, se mêlaient à

la foule, mangeant çà et là un morceau sur le pouce.

La dernière clameur jetée à de longs intervalles et avec une sorte de découragement dans cette cohue naguère si pressée d'acheter, était comme un écho attristé de la première heure du festin.

— Avec deux tournois, chantait au lointain la marchande de pastèques, vous buvez, vous mangez et vous vous lavez la face !

Ce n'était point, assurément, la transformation subie par la strada di Porto qui occupait Mariotto, l'improvisateur. Ceci était de tous les jours.

On eût dit qu'il voyait parmi ces groupes immobiles ou ambulants dont la rue était encore emplie, des choses qui échappaient aux yeux de ses auditeurs, — et que lui-même jusqu'alors n'avait point remarquées.

— Ils sont tous là! murmura-t-il en se parlant à lui-même, — et la police aussi!... Quelle damnée sarabande allons-nous danser cette nuit !

Un homme qu'à première vue nous eussions pu prendre en vérité pour Peter Paulus en personne s'arrêta vis-à-vis de lui, un peu en dehors du cercle.

Il avait le chapeau sur les yeux, et son northwest ou twine de matelot anglais avait le collet relevé jusqu'au-dessus du nez; ses yeux se cachaient derrière des lunettes bleues.

Cet homme fit signe de la main à Mariotto.

Mariotto lui répondit en dirigeant son regard vers la ruelle Delfino, derrière la fontaine.

— Allons, Mariotto, allons! criait la foule, — vas-tu nous faire coucher ici.

Mariotto pensait :

— Il y en aura plus d'un qui couchera cette nuit sur la dalle...

— J'y suis, mes vrais amis, reprit-il tout haut; c'est cette sauterelle qui nous a interrompus... Soyez tranquilles, vous ne perdrez rien, c'est moi qui vous le dis.

Mais avant d'apprendre au lecteur comment fit Mariotto pour satisfaire son auditoire sans mettre sa femme en deuil de veuve, nous sommes forcés de suivre un instant ce personnage, déguisé en Peter Paulus, qui se dirigeait d'un pas lourd et lent vers le vicoletto Delfino.

Au moment où il tournait la fontaine, la nuit se fit noire tout à coup autour de lui. Il n'y avait point de réverbères dans la ruelle.

— Ohé! fit notre homme en se donnant de son mieux l'accent anglais; — s'il y a quelqu'un là, qu'on me parle!... je n'y vois goutte!

Un éclat de rire se fit entendre auprès de lui.

— Bonjour, Sansovina, dit une gentille voix de femme... Beldemonio est dehors cette nuit et t'attend.

— Lui parlerai-je?

— Non... mais tu me parleras, et ce sera tout un!

Il vit une forme svelte qui sortait de l'ombre d'une porte basse.

— Ah!... fit-il; c'est vous, signorina?... Est-ce pour ce soir?

— Il le faut bien, Sansovina, puisqu'il ne serait plus temps demain.

— Et tout est prêt?

— Tout sera prêt... Beldemonio met lui-même la main à la besogne.

La jeune femme qui était en face de Sansovina, posa ses deux mains sur ses épaules et le regarda en riant.

— Si tu avais été là tout à l'heure, vieux loup, lui dit-elle, tu aurais pu prendre une leçon de baragouin anglais... J'ai accosté un brave homme, croyant que c'était toi... et nous avons été obligés de faire une girella pour nous débarrasser de lui... Quoi de nouveau?

— Beaucoup de nouveau... Il y a du mouvement dans le port... On dirait que les gardiens ont l'éveil.

— Ils ont l'éveil, dit froidement la jeune femme.

— Un homme a été tué ce soir à cinquante pas de notre barque, sous le pont de la Madeleine.

— Dieu ait son âme... on sait cela... Que viens-tu annoncer?

— Je viens annoncer une chose et m'informer d'une autre. Nous n'avons pas vu le Ruggieri de la journée...

— Beldemonio a eu besoin de lui.

— Et aussi de Cucuzono.

— C'est bien... mais nos gens murmurent.

— Fais-les taire!

— On y tâchera... La chose que je viens annoncer, c'est que la barque a dû quitter son poste en avant du petit port... Il y a là une nuée de mouches...

— On sait cela encore... Vous avez amarré à l'embouchure du Sebeto...

— Et c'est de là que nous avons entendu le cri de l'homme assassiné... Mais il y a autant de mouches dans la Marinella qu'au-devant du petit port; voici ce qu'il faut qu'on sache : j'ai levé l'ancre. Avec nos avirons enveloppés de paille, nous avons gagné en haute rade, doublé la pointe du château de l'Œuf et mouillé tout à l'ouest de la plage de Chiaja, dans les roches, entre le tombeau de Virgile et les grottes de Pouzzoles.

La signorina gardait le silence.

— Avez-vous entendu? demanda le prétendu matelot anglais.

— Beldemonio ne sera pas content, répondit-elle; — il faudra traverser toute la ville pour arriver à la barque.

— Il y a vingt chaloupes de surveillance entre le port et la Madeleine, répliqua Sansovina.

— Et le sloop?

— Le sloop a changé de place aussi, à cause d'une goëlette de guerre qui a croisé toute la soirée entre la Gajola et le cap de Misène... le sloop a passé le canal de Procida : il est à l'ancre de l'autre côté de l'Ile, à l'ouest-sud-ouest du foce del Fusaro... Et Dieu veuille qu'on l'y laisse en repos!

— C'est tout ce que tu avais à dire?

Tout, répondit le marin anglais.

— Et qu'avais-tu à demander?

— L'heure où la barque appareillera.

— S'il y a quelqu'un, hormis Dieu, pour savoir cela, Sansovina, répliqua la jeune femme, — c'est le maître... et tu ne peux parler au maître qui est loin d'ici maintenant... Retourne à ton poste et veille toute la nuit... ce peut être dans un instant... peut-être aussi attendrez-vous jusqu'au point du jour... Il y a des obstacles nombreux et que nul ne pouvait prévoir... Le prisonnier a été extrait du cachot dont les barreaux étaient limés d'avance et enfermé sous les combles... Il est au secret... les postes ont été décuplés au dehors comme au dedans du Castel-Vecchio... Mais qu'importe tout cela, puisque la volonté du maître est que le prisonnier soit libre?

— Beldemonio n'a pourtant pas des ailes comme un oiseau ! murmura le marin.

La main de la jeune femme pesa plus lourde sur son épaule.

— Il a des ailes comme un ange, prononça-t-elle à voix basse, — ou comme un démon !...

Une minute après, le vicoletto était de nouveau silencieux et en apparence solitaire.

— J'en fais serment sur mon salut éternel ! disait en ce moment notre improvisateur Mariotto, que son auditoire serrait de très-près ; — et voudrais-je me damner pour un tari, je vous le demande, mes colombes ?... Ne sera-t-il pas toujours temps de vous parler du Coriolani ?... Tandis que ce très-fameux baron d'Altamonte sera exécuté par le glaive demain matin à la première heure... Personne ne pourrait vous parler comme moi à son sujet, mes amis... Écoutez-moi...

— Rends l'argent ! crièrent cinq ou six rudes voix ; — tu nous as trompés .. il n'est rien arrivé au prince Fulvio...

— Rien arrivé, Spirito Santo !... Et c'est à moi qu'on dit cela !...

— Eh bien ! qu'est-il arrivé ?...

La logique de cet auditoire napolitain était assurément écrasante.

Mariotto se démenait comme un possédé.

— Y a-t-il une honnêteté sur terre ! s'écriait-il ;

— sais-je mieux que vous ce qui est intéressant dans mes nouvelles?... Entendit-on parler jamais de gens qui se bouchent les oreilles quand on veut les entretenir du Porporato?

Ce nom faisait toujours un grand effet.

Cependant, il y eut encore des murmures.

— C'est bon, reprit l'improvisateur qui vit passé le plus fort de l'orage; — c'est entendu!... je ne vous dirai pas ce qui s'est passé ce soir même au Castel-Vecchio... je ne vous parlerai pas du souterrain que les *compagnons du silence* avaient creusé sous le vicoletto de Sainte-Marie pour arriver jusqu'au cachot du Porporato...

— Un souterrain! fit le chœur, émoustillé cette fois.

— Non, non, continua Mariotto, — vous ne voulez pas savoir cela!

— Mais si fait.

— Ai-je donc mal entendu?

— Parle! parle! parle!

— Alors, entendons-nous, mes vrais amis... Je suis un chrétien comme vous tous, et non pas une toupie qu'on fasse tourner avec le fouet... Vous mettrez bien un carlin de plus pour le souterrain, les *compagnons* déguisés en geôliers et la manière dont toutes ces choses ont été découvertes.

On n'entendait pas souvent la voix de Gaspardo le pêcheur.

C'était une basse-contre, profonde comme un puits.

— Donnez-le-moi, dit-il ; — voilà du temps qu'il se moque de nous : je vais le casser en deux comme une croûte !

— Bon ! bon ! s'écria bien vite Mariotto qui se voyait déjà coupé en deux par le corsage comme une guêpe, ne comprenez-vous pas, mes amis, que j'ai voulu rire? Est-il défendu maintenant de s'amuser un peu entre camarades?... Voilà la chose, et je suis le seul à Naples qui puisse vous la dire, j'en fais serment sur mon salut éternel : Quand le trésor du palais royal de Capodimonte fut pillé cet hiver, le Bourbon se mit en colère et augmenta de dix mille ducats la prime promise à quiconque livrerait le Porporato.

Cela faisait cinquante mille ducats. C'est bon à recevoir. Mais personne ne mit la main sur le Porporato.

Il arriva, peu de temps après, que les joyaux de la Villa-Régina disparurent, puis l'argenterie de la Villa-Floridiani, où le roi avait sa vaisselle plate, puis le trésor de l'archevêché...

On promit vingt mille ducats de plus à qui livrerait le Porporato.

Mais, ô les plus chers de mes amis, saisissez donc ce qui est insaisissable !

Une nuit, Bianca Barberini, la fille du duc, fut

enlevée. Ce fut un deuil. — Une lettre sans signature apprit au vieux duc que, moyennant cinquante mille onces d'or doubles de six ducats, on lui rendrait l'unique espoir de sa race.

Vous le savez bien. Il monta lui-même à cheval et se rendit au lieu indiqué, au delà de Salerne, — tout seul.

Cela était ordonné.

Il s'avança dans la grande plaine entre les deux torrents qui jettent la Malaria, le Tusciano et le Selo, jusqu'au pied du mont Alburne, dont les flancs se couvrent d'épaisses forêts...

Il vit les troupeaux de cerfs et de sangliers que n'offraient plus les chasses royales.

Il vit le bloc de granit qui marque la place où le consul romain défit l'armée de l'esclave Spartacus.

Il vit, à l'horizon, loin, bien loin, la vieille ville de Pœstum déserte, silencieuse, immobile comme un fantôme et dormant depuis deux mille ans dans ses ruines.

Il vit cela. Le soleil couchant rougissait les longues perspectives de colonnes doriques.

L'ombre s'allongeait au-devant de lui et portait jusqu'à ses pieds la silhouette gigantesque du temple de Neptune.

Personne dans la plaine, dans la ville personne, jusqu'au moment où le soleil, mettant derrière les sombres propylées une large bande de pourpre.

noya lentement son disque dans les eaux du golfe de Saterne...

Alors un homme parut, pourpre comme le soleil qui venait de se coucher, pourpre depuis la plume de son feutre calabrais jusqu'au cuir de ses bottines!

Son visage se cachait derrière un masque rouge.

Il montra la lisière de la forêt. Bianca Barberini était là, retenue par deux hommes et les bras tendus vers son père.

Le vieux duc compta les cinquante mille onces en or et en banknotes anglaises.

L'homme de pourpre, — *Il Porporato*, — ne daigna pas se baisser pour les prendre.

Celui-là ne touche jamais l'or que pour faire largesse.

Il remit Bianca aux mains de son père, salua comme un seigneur qu'il est et disparut sous bois.

Depuis ce temps-là, ceux qui aiment Bianca Barberini ne l'ont jamais vu sourire...

— Voilà qui est raconté! s'écria Farfalla, pendant que Mariotto reprenait haleine.

— Ah! dit Masacchio, pâle de l'émotion que faisait naître en lui cette poésie du paysage et du récit; Mariotto est un Napolitain quand il veut!

Quand ils veulent, ou mieux quand l'inspiration les sert, ces conteurs de carrefour ont, en Italie, des succès de passion. Nous ne voulons point les

mettre au-dessus de nos gens du peuple, mais il est certain qu'ils possèdent un sentiment de l'art qui n'est point chez nous, une langue incomparablement plus noble que la langue de nos sens, des mots en plus grande abondance et je ne sais quel ressouvenir de la déclamation antique.

— Merci, Farfalla; merci, Masacchio, dit Mariotto tout naïvement fier; vous vous connaissez en savoir-faire...

Après Bianca Barberini, ce fut le tour de Preziosa Balbi; — seize ans, fiancée au Pisanelli de Mantoue.

Celle-là, moins riche, fut rachetée au prix de trente mille onces d'or.

Bianca Barberini est maintenant une pauvre belle statue de marbre. Preziosa Balbi est religieuse cloîtrée au couvent des Carmélites de Capodimonte.

C'est elle qui l'a voulu.

Après celle-ci, deux à la fois : Jeanne Palliante, des princes Paléologue, fiancée du comte Doria-Doria, et Mathilde Farnèse, filleule du roi Ferdinand. (Qu'il vive un siècle !)

Pour ravoir Jeanne, il a fallu Fulvio Coriolani...

Mariotto s'interrompit ici brusquement et regarda du côté de la ruelle par où le Saltorello avait disparu.

— Marche! s'écria-t-on: dis-nous comment Coriolani eut la fiancée de Lorédan Doria!

Il y avait sur le visage de l'improvisateur comme un reflet du trouble qui l'avait saisi lors de l'invasion du Saltarello.

— Vous le savez mieux que moi, mes tourterelles, répondit-il; quand on parle du Coriolani. cela mène loin... Regardez seulement Giovanna Palliante quand elle passera dans son carrosse, et dites-moi où sont allées ses fraîches couleurs... Dites-moi aussi pourquoi, ce soir, le palais Doria ne célèbre pas deux fiançailles... On peut racheter les captives du Porporato, mais de ce palais miraculeux qu'il possède Dieu peut dire où, ne sait-on pas bien que les vierges nobles ne rapportent point leurs âmes?...

Quant à la belle Mathilde Farnèse, personne n'a pu la reconquérir, pas même Fulvio Coriolani! Savez-vous, mes amis? ce serait une chose étrange et grande comme les combats des géants, si Fulvio Coriolani se prenait jamais corps à corps avec le Porporato!

En attendant, le roi, pleurant sa filleule chérie. a dit: Je donnerai cent mille ducats à qui me livrera ce démon!

Si l'on songeait à Dieu, prendrait-on tant de peine, ô mes chers amis?

Dieu est puissant. Ce que l'homme ne peu

faire arrive tout naturellement par la volonté de Dieu.

Un jour de l'autre semaine, une vieille femme, l'ancienne servante de Samuel Graff, le riche, qui avait gagné sa fortune au service du duc de l'Infantado, vit passer un seigneur en sortant de l'église de Monte-Oliveto.

C'est la Beata que vous connaissez tous bien et qui fait l'aumône maigrement pour purifier les bons ducats, volés jadis à son maître.

La Beata, en voyant ce seigneur qui passait, poussa un cri et tomba pâmée. Pourquoi? Parce qu'elle avait reconnu l'assassin du riche Samuel Graff...

— En vérité! en vérité? firent quelques-uns des auditeurs.

— On sait cela! répliquèrent d'autres.

Et le plus grand nombre :

— Laissez aller le Mariotto!... Il est en verve!

— En verve! se récria l'improvisateur aigrement; y a-t-il des jours où d'autres causent mieux que moi à votre gré, mes agneaux!... Alors, allez les écouter, je vous le conseille.

— Le premier bavard qui interrompra Mariotto, prononça solennellement Gaspardo le pêcheur, — aura la girella double, d'un bout à l'autre de la rue, en allant et en revenant.

Et toi, Mariotto, marche droit : tu es payé!

Cette sentence à deux tranchants, digne du roi Salomon, fut unanimement approuvée.

— C'est un dur métier que le mien ! reprit l'improvisateur. J'ai vu le temps où l'on parlait avec plus de respect aux gens instruits et lettrés qui se dévouent au peuple de Naples.

Mais n'importe, mes enfants. La gloire ne vient qu'après la mort.

La Beata se rendit donc à l'intendance de son quartier, parce que le seigneur Spurzheim, directeur de la police royale, était dans son lit, malade.

Elle rapporta, aussi vrai que je vous le dis, les faits suivants :

Il y a du temps, un étranger vint dans la maison du riche Samuel Graff, à Palerme, qui est la capitale de la Sicile.

L'étranger était beau et bien fait. Il s'appelait Felice Tavola. Il avait des lettres d'Espagne, et Graff le reçut cordialement.

Bientôt, Felice Tavola fut de la maison.

Une nuit, la Beata s'éveilla en sursaut. La maison était pleine de fracas et de cris. L'hôte du riche Samuel Graff avait introduit chez lui les brigands du Sud, qui se nommaient eux-mêmes les compagnons du charbon et du fer.

Les *cavaliers Ferrai* avaient une vendette à exercer sur l'ancien intendant du duc de l'Infantado.

Ils avaient déjà tué comme cela le marquis de

Francavilla, le colonel Trenta Capelli et bien d'autres...

La maison fut pillée de fond en comble. Samuel Graff, égorgé, avait dans la poitrine le poignard calabrais où sont gravés ces mots latins : *agere non loqui.*

— Le même qui a tué l'homme du pont de la Madeleine! fit Ruzzola, tandis qu'un frémissement courait dans la foule.

— Le poignard du Silence! prononça lentement Mariotto.

Puis il reprit :

L'hôte, le commensal du vieux Graff, ce Felice Tavola, disparut avec les bandits, et tout Palerme reconnut en lui le terrible Porporato...

Ce sont là des événements dont on ne perd pas la mémoire. — Ce seigneur que la Beata vit passer en sortant de l'église du Monte-Oliveto, c'était Felice Tavola.

Voilà. Vous savez bien qu'il portait à la cour le nom de baron d'Altamonte, mais il ne leur en coûte rien de changer de nom!

Si l'on prenait la peine de compter, on en trouverait plus d'une douzaine pour le Porporato tout seul.

Le baron d'Altamonte se prit à rire quand on voulut l'arrêter. Il se réclama du cavalier Herculi Pisani, du colonel San Severo, du vieux banquier

Massimo Dolci et du seigneur Joham Spurzheim lui-même, directeur de la police royale; il se réclama aussi du prince Coriolani. — Le roi ordonna qu'on le mît au secret.

La chambre des crimes s'assembla. On fit venir des témoins du pays de Monteleone et de Sicile. L'assassinat de Samuel Graff fut prouvé jusqu'à l'évidence.

Mais une chose qui n'était pas prouvée du tout, c'était l'identité, comme ils disent, l'identité du Porporato.

Les témoins venus de Monteleone et de Palerme reconnaissaient bien Felice Tavola, comme la Beata elle-même, mais ils n'avaient jamais vu le Porporato.

Or, la justice a été si souvent trompée!

Vous à qui je parle, mes agneaux si doux, n'avez-vous pas vu déjà cinq ou six vauriens vulgaires monter à l'échafaud et y porter fièrement ce grand nom de Porporato, — comme l'âne d'Ésope qui avait revêtu la peau du lion?

Le lendemain de l'exécution, le vrai Porporato donnait toujours quelque terrible et sanglante preuve de son existence.

Le roi voulut savoir.

Il y avait à Naples cinq personnes qui avaient vu de leurs yeux le Porporato et qui ne pouvaient pas dire non.

C'étaient d'abord ces trois pauvres belles créatures : Bianca Barberini, Preziosa Balbi et Jeanne Pelliante des princes Paléologue.

C'était ensuite le vieux duc Trivulzio des Barberini. C'était enfin le prince Fulvio Coriolani.

Le duc avait vu Porporato pour Bianca, sa fille; le prince l'avait vu pour Jeanne Palliante des Paléologue, fiancée du Doria.

Le roi ordonna que le baron d'Altamonte, déjà condamné à mort par la cour des crimes, fût revêtu de ce costume couleur de pourpre qui est la toilette d'apparat du maître du Silence.

Il ordonna de plus que Felice Tavola, soi-disant baron d'Altamonte, fût confronté avec les trois jeunes filles nobles et les deux seigneurs.

Pensez-vous, mes amis, qu'un autre que moi pourrait vous révéler ainsi les secrets de l'Etat? Si vous le pensez, vous vous trompez. L'homme est sujet à errer. Il n'y a point de honte à dire franchement : J'ai eu tort.

Voici donc quatre carrosses arrêtés dans le larghetto de San-Pietro Martiro. Bianca Barberini venait avec son père, Preziosa Balbi avec la supérieure de son couvent, Jeanne des Paléologue avec la duchesse de Leuchtemberg, née princesse de Bavière, sa tante.

Fulvio Coriolani était seul dans le quatrième carrosse.

Ceux qui ont vu cela disent que Fulvio avait de la pâleur au front et je ne sais quelle grave tristesse sous la paupière.

Dans l'ancienne salle d'armes du Castello-Vecchio étaient réunis le prince royal, François de Bourbon, le ministre d'Etat, l'intendant supérieur de la police, le président de la cour des crimes, l'archevêque de Naples et d'autres hauts seigneurs.

Dès que tout le monde fut entré, on introduisit le baron d'Altamonte, vêtu de la casaque pourpre, portant une plume écarlate à la toque et le masque rouge sur le visage.

Bianca Barberini et son père s'approchèrent les premiers.

— Au nom de Dieu vivant, dit Sa Grandeur l'archevêque de Naples, qui présidait, — reconnaissez-vous ici présent le Porporato ?

Bianca mit sa tête dans le sein de son père : son regard s'était tourné un instant vers le prince Coriolani. Elle n'avait plus ni force ni voix.

Sait-on le nombre de celles qui adorent en secret ce superbe Fulvio !

Le vieux duc répondit pour sa fille :

— Nous ne reconnaissons pas celui-là pour être le Porporato.

Preziosa Balbi s'avança, soutenue par la supérieure. Ce que souffrait celle-là, nul ne le voyait, à cause de son voile épais et long.

On lui disait de regarder le baron d'Altamonte ; sa tête immobile restait tournée vers Fulvio Coriolani.

— Au nom du Dieu vivant, répéta l'archevêque, reconnaissez-vous ici présent le Porporato?

Derrière le voile, on entendit un *non* faible et indistinct.

Puis la recluse chancela entre les bras de la mère du couvent.

C'était le tour de Jeanne Palliante des Paléologue.

Celle-là descend des empereurs. Elle a la beauté des reines.

Elle salua en passant Coriolani, son sauveur.

— Au nom du Dieu vivant, dit-elle avant qu'on l'eût interrogée ; — cet homme que voilà n'est pas le Porporato!

Disait-elle vrai?... Elle tomba évanouie aux pieds du tribunal.

Il ne restait plus que le prince Fulvio...

Quand je raconte, moi, mes plus chers amis, je n'invente rien. Le jour où le baron d'Altamonte a été confronté dans la salle d'armes du Castel-Vecchio, il y avait d'autres témoins que nos hauts seigneurs.

Il y avait des huissiers, il y avait des gardes.

Ai-je besoin de vous dire que j'ai partout des amis? c'est mon état.

Quelques-uns m'ont dit que dès le commencement de la séance, Altamonte avait regardé fixement le prince Coriolani à travers les trous de son masque rouge.

Vous n'avez pas oublié, mes colombes, que cet Altamonte s'était réclamé du prince au moment de son arrestation, — du prince, du directeur de la police royale et de bien d'autres encore, car il faisait belle figure à la cour.

Le prince le regardait, lui aussi, sévère et froid.

Il songeait sans doute en lui-même : Faut-il que j'aie serré autrefois la main de ce vil scélérat?...

On a dit une chose plus étrange.

Au moment où Fulvio Coriolani s'avançait pour témoigner, Altamonte étendit la main vers le cartouche qui est au-dessus de la porte des cloîtres. — Si vous ne le savez pas, je vous dirai qu'au temps des Espagnols, le Castel-Vecchio servait de palais au commandant militaire. Le cartouche contient l'écusson des Medina-Torre avec leur devise : Prends garde !...

— Au nom du Dieu vivant, prononça pour la troisième fois Sa Grandeur l'archevêque de Naples, — reconnaissez-vous ici présent le Porporato?

Le prince répondit aussitôt d'une voix ferme et assurée :

— Oui, je le reconnais!

Altamonte fit un bond de tigre, — mais ses mains étaient garrottées.

Bianca, Preziosa et Jeanne, réveillées, poussèrent à la fois un faible cri.

Sur le seul témoignage du prince Coriolani, le tribunal décida dans sa conscience que le baron d'Altamonte était bien le Porporato.

Mais comme personne, à vrai dire, ne l'avait livré à la justice, la récompense de cent mille ducats resta dans le grand coffre des finances royales.

Qu'aurait fait de tout cet argent Beata, la pauvre vieille?

Mais remarquez ceci : Bien des gens pensent que les compagnons du silence ont déclaré la vendette contre le prince Coriolani.

On l'a manqué aujourd'hui, par la grâce du Dieu tout-puissant! le manquera-t-on demain?...

Il fera bien, le respecté seigneur, d'avoir présente à la mémoire la devise des Medina-Torre et de *prendre garde*.

Qui sont-ils, ces compagnons du silence? Ne le demandez jamais, mes frères bien-aimés! — Où sont-ils? Ici et là, près et loin, — partout!

Il y en a dans le cercle qui m'entoure, j'en jurerais par mon salut éternel!

Et quelques-uns d'entre vous, en parlant de

moi, pauvre malheureux, se disent : — Il l'est peut-être...

Or, le roi veille. — Pour délivrer le Porporato, cette nuit, il faudrait démolir la vieille forteresse, pierre par pierre.

L'essaiera-t-on? Le jour nous le dira.

Je ne parle point mal des compagnons du silence, ô mes amis! et je prononce le nom du Bourbon avec tout le respect qui lui est dû. Nous vivons dans des temps difficiles. Un mot imprudent peut causer la mort d'un père de famille.

Mais pourquoi me tuerait-on, moi qui veux du bien à tous?

Je dis ce qui est : l'ombre de cette nuit couvrira une bataille.

Là-bas, de l'autre côté de la forteresse, il y a des mouvements dans l'ombre et l'on entend de sourdes voix.

L'attaque est prête. — La défense a l'arme au bras.

Le régiment entier des gardes suisses est au Castel-Vecchio. Le saviez-vous?

Deux escadrons des chevau-légers sont derrière l'église. Les dragons sont cachés dans les maisons du parvis.

J'ai vu des baïonnettes plein la cour de l'ancien hôpital des pauvres, — des baïonnettes encore dans le jardin de l'Incarnation, — encore des

baïonnettes à l'arène des Fallonari, au bout du Sotto-Partico Saint-Antoine.

Quant aux conjurés...

Ici, Mariotto eut la parole tranchée net par un coup de sifflet aigu qui semblait parti de la terrasse d'une maison voisine.

Plusieurs autres coups de sifflet répondirent au loin.

La strada di Porto présentait maintenant un aspect tout nouveau. La plupart des lumières s'étaient éteintes. Toutes les boutiques en plein vent avaient disparu.

Les portes restaient cependant ouvertes.

Il y avait foule encore, mais elle formait une demi-douzaine de groupes massés autour des improvisateurs.

Au coup de sifflet, chacun d'eux fit comme le Mariotto. — Il y eut soudain un grand silence.

Dans ce silence, deux sonneurs de *vezzo* de l'Abruzze, placés aux deux extrémités de la rue, se prirent à jouer avec énergie, et en pressant le rithme, le motif si connu de Fioravante :

« *Amici alliégri, andiamo alla pena !* »

Et tout aussitôt un rapide mouvement se fit dans la foule, une sorte de triago.

Dans chaque groupe, quelques hommes se dégagèrent soudain, perçant la cohue, étonnée et inquiète, à vigoureux coups de coude.

Une fois libres, il prirent leur course vers le haut de la strada, conduits par un fort gaillard, court sur jambes, ayant le costume des marins du port, et une jeune femme habillée en marchande d'oranges.

Tout cela eut lieu en un clin d'œil.

Et cela n'eut pas lieu trop tôt, car au même instant, à l'embouchure de toutes les ruelles à la fois, des baïonnettes brillèrent.

Les auditeurs de l'éloquent Mariotto le cherchèrent en vain sur son piédestal. Il avait disparu.

Toutes les lumières s'étaient éteintes comme par enchantement. — Il ne restait plus que les trois ou quatre réverbères fumeux suspendus, à trop longs intervalles, du haut en bas de la rue.

La foule, muette de stupeur, entendit qu'on chargeait les armes dans les ruelles.

Puis le commandement :

— En avant, marche !

Deux minutes après, la strada di Porto était hérissée de baïonnettes, sauf le petit coin où s'élevait la fontaine des Trois-Vierges. — Là, le populaire était parqué, silencieux et interdit comme un troupeau de moutons.

Mais dans ce troupeau, vous eussiez cherché en vain nos amis Farfalla, Miterino, Ruzzolo, Masaccio et autres. — Ce n'était pas pour rien que

les cornemuses avaient sonné. — Gaspardo le pêcheur lui-même avait pris le large à ce signal.

Et c'était bien vraiment un troupeau de brebis que les soldats du roi de Naples tenaient enfermé dans le cercle de leurs baïonnettes !

IX

— L'escalade. —

Il pouvait être environ dix heures du soir au moment où la force armée occupait la strada di Porto.

Toutes les autres avenues du Castel-Vecchio étaient pareillement et surabondamment gardées.

L'autorité avait eu avis qu'on tenterait, cette nuit de délivrer le Porporato.

Elle avait pris ses précautions en conséquence, persuadée qu'en tel cas donné, l'audace de la mystérieuse association qui semblait avoir élu domicile

dans la capitale même du royaume, irait jusqu'à jouer cartes sur table et à tenter une bataille rangée.

Notre camarade Mariotto nous a laissé peu de chose à dire sur cette confrérie du silence, qui causait depuis quelques mois un si grand émoi dans Naples et qui avait des ramifications jusque dans les provinces les plus reculées.

Nous pouvons cependant établir deux faits:

Le premier, c'est que nul ne savait si cette association, trop redoutable pour être considérée comme une simple bande de brigands, avait, au fond, un but politique.

Ce doute tenait surtout le gouverneur en éveil.

Un second fait, c'est que bien peu se souvenaient de l'origine de l'association, par cette bonne raison que la confrérie elle-même semblait avoir oublié profondément son point de départ.

Il n'était plus question de venger Monteleone.

Et si le meurtre pour lequel Porporato allait porter sa tête sur l'échafaud avait trait encore aux événements racontés dans le prologue de cette histoire, c'est que ce meurtre, fort ancien déjà, remontait au temps où les Compagnons de Silence, éloignés de Naples et portant leurs efforts sur les principautés du Sud, donnaient la vendetta pour prétexte à leurs crimes et se servaient du nom de Mario Monteleone, le saint martyr, comme d'un

talisman auprès des pauvres populations de la Calabre.

Maintenant, une autre direction était imprimée aux souterrains travaux de la confrérie.

Nous savons que, dans la crypte du Corpo-Santo, le chevalier d'Athol, ou, si mieux l'on aime, le Porporato avait dit :

La pensée de saint Monteleone est morte avec lui. Qu'il dorme en paix : il est vengé, puisque je prends en main sa vengeance !

C'étaient là de fières paroles. — Nous saurons sans doute plus tard si le Porporato avait tenu sa promesse.

Ce qui est certain, c'est que le Porporato n'était point resté oisif. Depuis quelques mois, des faits inouïs s'étaient passés à Naples. En additionnant les nombreux pillages exécutés avec une audace incroyable, on eût trouvé que la cour et la ville avaient été mises à contribution pour une somme énorme.

Une seule circonstance nous donne cependant le droit de penser que ces hardis chevaliers de la nuit, qui faisaient de Naples une cité conquise, étaient bien nos *cavalieri ferrai* de la vallée du Martorello ; une seule : le nom de Félice Tavola que nous connaissons pour un des six.

En dehors de cela, nous n'avons jusqu'à présent rien vu.

Aucun des porteurs de l'anneau de fer ne s'est présenté à nos yeux.

Nous n'avons rencontré ni le vieil Amato Lorenzo, ni le cauteleux David Heimer, ni le géant Tristany, plus haut et plus large que Gaspardo le Pêcheur lui-même, ni Policeni Corner, ni Marino Marchade, les deux bandits fashionables, — ni le Porporato lui-même.

Aucun d'entre eux, en effet, n'était tombé sous la main de la justice. Tavola était le premier.

Tavola ? — Mais qui donc pouvait être bien sûr de l'identité de ce Tavola lui-même.

Bien souvent déjà des subalternes avaient pris le nom du Porporato et soutenu le mensonge jusque sur l'échafaud. Nous savons cela.

Pourquoi Porporato, enfin tombé dans le piége, n'aurait-il pas pris à son tour le nom d'un subalterne ?

C'était, on n'en pouvait douter, un homme rompu à toutes ruses.

Allons plus loin. Quelqu'un au monde aurait-il pu certifier d'une façon absolue que Porporato, ce géant du crime, existait réellement, — et que ce n'était point une réunion de malfaiteurs, *contractée* en quelque sorte sous ce nom collectif, une manière d'hydre à vingt têtes ?

Avec la moitié de ce qu'on imputait au Porporato, qui passait cependant pour etre un tout jeune

homme, on eût défrayé les légendes de dix Fra-Diavolo !

Donner le change est le grand point dans ces associations occultes.

Ces hommes qui passent volontairement à l'état de bêtes farouches prennent l'instinct des animaux des bois.

Les chasseurs savent que vieux cerfs et vieux sangliers ont toujours quelques gardes du corps qui prennent chasse à leur lieu et place pour leur donner le temps du repos.

Le brigand highlander Dougal Dhoe avait avec lui trois frères qui lui ressemblaient parfaitement, et qui se firent pendre tous les trois, l'un après l'autre, pour lui épargner ce suprême accident.

L'Écosse est le pays des dévouements romanesques, et l'Italie, plus égoïste, n'offrirait pas beaucoup d'exemples pareils; — mais sans se faire pendre, on peut aller très-loin si l'on ne s'arrête qu'à la corde.

Ce Felice Tavola n'était pas encore pendu.

D'ailleurs, l'organisation, la *règle* d'une société secrète peut, au besoin, remplacer le dévouement volontaire.

Il n'est pas permis d'ignorer la surprenante tyrannie qui opprime en général les membres de semblables associations.

La règle des *compagnons du silence* était fort

étroite, à en croire les rumeurs qui couraient. C'était du carbonarisme perfectionné et poussé à l'état monarchique.

Le maître avait le pouvoir souverain, sans contrôle.

Les six n'étaient point ses ministres ou ses conseils, mais bien ses lieutenants immédiats.

Il les consultait quand il voulait.

Au-dessous des six cavaliers venaient les compagnons engagés sous serment.

Au-dessous des compagnons, une plèbe sans nom, qui était payée et qui agissait à l'aveugle.

Le serment du silence obligeait à mourir pour le maître.

Le Castello-Vecchio de Naples, dont les plans et les dessins se retrouvent encore dans les ouvrages spéciaux, antérieurs à 1830, était dégagé sur cinq de ces faces dont chacune donnait sur une ou plusieurs de ces petites ruelles (vicoletti) dont nous avons parlé.

La principale entrée s'ouvrait entre le vicoletto Delfino et la ruelle Martinelli, au bout de ce sotto-portico, patronné par saint Antoine, qui prolongeait la strada di Porto.

La sixième, la septième et la huitième face (car

le château formait un polygone à huit pans très-irrégulier et dont l'un des angles était rentrant) étaient enclavées dans les maisons et ne présentaient pour elles trois qu'une sortie, perçant sous voûtes, un pâté de maisons fort épais et venant aboutir derrière San-Giovanni-Maggior, non loin de l'entrée des catacombes.

Partie de ce passage voûté existe encore aujourd'hui. C'est le sotto portico le plus obscur et le plus mal odorant qui soit à Naples. — Et ce n'est pas peu dire !

A partir de l'extrémité de cette voûte jusqu'au larghetto ou petite place Saint-Antoine, il y avait bien un demi quart de lieue de chemin, en contournant les maisons.

La plus grande épaisseur de celles-ci était à l'endroit même où la voûte les perçait. La profondeur allait diminuant à mesure qu'on se rapprochait de la place Saint-Antoine, où la dernière de ces demeures se collait au rempart comme un colimaçon.

Cette nuit, le Castello-Vecchio était investi par la garnison de Naples aussi étroitement qu'une place de guerre dont ont eût fait le siége.

Il y avait au-devant de toutes les entrées de véritables camps où bivouaquaient ces brillants soldats de parade qui ont si rarement l'occasion de prouver leur vaillance à l'étranger.

Les avenues de ces points stratégiques étaient

également gardées, et la strada di Porto formait place d'armes.

Mais dans ce long espace compris entre Saint-Jean-le-Majeur et le larghetto San-Antonio, comme il n'y avait aucune issue, les précautions étaient naturellement moins exagérées.

Cinq ou six sentinelles placées à portée de la voix l'une de l'autre éclairaient seulement le trajet.

Vers dix heures un quart, c'est-à-dire quelques minutes seulement après l'occupation militaire de la strada di Porto, nous conduirons le lecteur à une petite place triangulaire située à peu près au centre de façade de cette série de maisons masquant le vieux château.

Cette petite place marchande, appelée la Piazzetta-Grande, par opposition à quelque trou encore plus encaissé, donnait par un de ses angles sur le vicolletto Zaffo, une des ruelles qui rejoignent encore aujourd'hui la strada dei Tribunali.

Le côté opposé à cet angle était formé par les maisons appuyées contre le château. — Au-devant de ces maisons passait la rue de Mantoue, voie assez large, mais tortueuse et coupée d'impasses qui rentraient dans le pâté de maisons.

En 1823, à Naples, on n'abusait pas beaucoup des réverbères.

De la Piazzetta-Grande, on n'en voyait qu'un, si-

tué dans la rue de Mantoue, à l'angle méridional de la place.

Voici ce qu'éclairait ce réverbère qui, lui-même, ne voyait point ses collègues, cachés par les brusques détours de la rue.

D'abord, une sentinelle, appartenant au corps des recrues de l'infanterie régulière, — le régiment Buffalo, comme on l'appelait.

Cette sentinelle se promenait de long en large à l'ouverture de la place.

Rien aux alentours, il faut le dire, n'était fait pour exciter la méfiance ou les craintes du bon conscrit. La place était solitaire. On n'entendait aucun bruit dans le vicoletto Zaffo, qui était le point à surveiller. Les maisons voisines semblaient dormir. En un mot, la sentinelle allait et venait dans un véritable désert.

Peut-être un plus retors eût-il conçu, à cause de ceci, précisément quelques inquiétudes. On est très-friand de la nuit à Naples, même l'hiver. La population se couche tard.

Ce silence complet, cette solitude profonde à une heure si peu avancée, pouvaient ne point paraître naturels.

Mais notre conscrit du régiment Buffalo n'allait pas si loin que cela dans ses réflexions. Il songeait, le romanesque et l'amoureux qu'il était, à Nannetta, la marchande de pastèques,—Nannetta,

dont les yeux étaient si noirs et les melons si frais !

Saura-t-on jamais ce qu'aimait le mieux notre conscrit, de ses yeux ou de ses melons ?

A part la sentinelle, le réverbère n'éclairait aucune créature humaine.

Sa lueur terne et vacillante portait immédiatement sur une maison à deux étages seulement, basse et vieille, qui faisait saillie sur la rue, et derrière laquelle s'élevait une seconde maison ayant au moins le double en hauteur.

Le toit de la première servait de terrasse à la seconde.

La saillie de ce vieux bâtiment mettait dans l'ombre l'entrée d'un cul-de-sac au fond duquel était la porte cochère de la seconde maison.

Nous en avons assez dit pour que le lecteur ne soit point étonné quand nous ajouterons que le conscrit du régiment Buffalo n'était pas un très-subtil observateur.

S'il eût été observateur pour un peu, il aurait remarqué un fait, insignifiant en apparence, mais qui pouvait avoir sa portée dans les conjonctures présentes.

Voici le fait : Au moment où notre conscrit avait pris sa faction, le cul-de-sac était éclairé par un lumignon fumeux, placé sous la niche d'une madone.

Le lumignon avait maintenant cessé de briller. La nuit emplissait l'impasse.

Qui avait éteint le lumignon? Aucun bruit de porte ouverte ou refermée ne s'était fait, et personne n'était entré dans l'impasse.

Tout au fond de ce cul-de-sac, une grande porte voûtée donnait passage dans une cour appartenant à une maison considérable, la troisième en profondeur, qui rejoignait les remparts du Castel-Vecchio.

Toutes ces maisons étaient à terrasse, comme le sont, du reste, les cinq sixièmes des habitations napolitaines.

La sentinelle allait donc et venait, dans l'innocence de son cœur. Elle s'ennuyait, ce qui est métier de sentinelle, et pour tuer le temps, elle fredonnait une chanson de la Capitanate, qui était son pays.

De loin en loin, les autres sentinelles criaient le qui vive.

Notre conscrit du régiment Buffalo n'avait pas encore eu à prendre cette peine une seule fois.

C'était un factionnaire de loisir.

Tandis qu'il chantonnait, rêvant aux yeux de Nannetta ou à ses melons, un mouvement confus se fit dans l'ombre, au fond du cul-de-sac, à droite de la grande porte cochère.

Deux hommes étaient là dans l'angle du mur.

L'un d'eux releva lentement une échelle qui était couchée à terre et la dressa contre le mur de la première maison.

Cela ne se put faire sans produire un léger bruit.

La sentinelle vint jusqu'à l'angle de la maison et regarda. — Elle ne vit rien.

Nos deux hommes étaient couchés à plat ventre le long du mur.

La sentinelle ne vit là que du noir, sauf peut-être l'échelle.

Mais sa consigne n'était point de chercher noise aux échelles posées contre les murailles.

Il tourna le dos, le bon conscrit, et reprit sa chanson.

Dès qu'il fut hors de vue, nos deux rôdeurs nocturnes se relevèrent vivement.

L'un d'eux grimpa tout en haut de l'échelle avec l'agilité d'un chat. — Puis il se laissa glisser le long des montants et s'accroupit au pied en disant ces seuls mots :

— Trop courte de trois ou quatre palmes !

Son compagnon fit un geste d'énergique désappointement.

Malgré l'obscurité, on aurait pu distinguer la taille haute et fière de celui-ci qui était drapé dans un manteau de couleur sombre.

L'autre avait sa tête appuyée entre ses deux mains et gardait une parfaite immobilité !

L'homme au manteau regarda l'échelle attentivement, puis la muraille.

— L'impasse va en descendant, dit-il tout bas. — et la terrasse est droite... La maison est par le fait plus haute ici où nous sommes que sur la rue de Mantoue.

Son compagnon montra du doigt la sentinelle qui dépassait en ce moment l'angle de la maison : puis il dit :

— Il y a le réverbère.

— Deux choses qui nous gênent ! reprit l'homme au manteau... Débarrassons-nous de toutes deux.

Il fit signe à l'autre de le suivre et traversa la rue d'un pas plus léger que celui d'une jeune fille, tandis que le conscrit du régiment Buffalo avait le dos tourné.

Une fois sur la place, nos deux hommes se coulèrent le long des maisons et disparurent bientôt dans le vicoletto Zaffo.

A cet instant, une voix lointaine tomba des remparts et dit :

— *Sentinelle, guardateri !*

De la place Saint-Antoine jusqu'à la voûte, en remontant toute la rue de Mantoue, chaque factionnaire dut répéter :

— Sentinelles ! prenez garde à vous !

Le conscrit du régiment Buffalo répéta comme les autres ce refrain sacramentel ; mais il rit bien

en songeant qu'il n'avait à garder que des murailles immobiles et un réverbère.

Quelques minutes se passèrent.

La sentinelle arrêta tout à coup sa promenade. Un bruit venait de vicolletto.

C'étaient, ma foi, des pas qui ne se gênaient point et qui sonnaient bon jeu bon argent sur la dalle de lave. En même temps qu'on marchait, on chantait à gorge déployée :

Une voix d'enfant ou de femme.

— Qui vive ! cria notre brave soldat qui prit l'attitude voulue.

On lui répondit par un éclat de rire.

En même temps, un gamin de Naples, — il y a des gamins à Naples comme à Paris, — un vrai *ragazzo* de la vieille ville, avec le bonnet sur l'oreille et la chemise bouffante, serrée par les calzoni ceinturés à la diable, sortit du vicoletto Zaffo.

— Qui vive ! répéta le Buffalo.

Le gamin s'avança crânement, le poing sur la hanche, et chantant à plein gosier sa chanson de matelot.

On ne peut pourtant pas tirer là-dessus ! pensait le conscrit.

Puis il ajouta, à part lui :

— Nannetta avait cette tournure-là quand elle se déguisa en Ragazzo, au dernier carnaval... Ah ! San Gennajo ! quels yeux... Et quels melons !

Il y avait du vrai dans ce que disait le Buffalo. La taille du gamin était fine et gracieuse comme celle d'une femme, et de longs cheveux noirs bouclés, s'échappant de son bonnet, tombaient à profusion sur ses épaules.

— La bonne nuit, camarade Pietro! dit-il quand il fut au milieu de la place.

— Passe au large, *bambino!* répondit le soldat.

— Tu ne t'appelles donc pas Pietro, l'ami? dit le gamin qui avançait toujours; alors, la bonne nuit, Francesco, Paolo ou Andréa...

— Passe au large, te dis-je!

Le conscrit arma son mousquet.

L'enfant s'arrêta et se tint les côtes.

— Il y a trop longtemps que ton outil n'a servi, Jacopo, Rafaelle ou Filippo! s'écria-t-il d'un ton railleur; — je parie que tu ne saurais pas seulement mettre en joue!

— Par l'Esprit-Saint! grommela le Buffalo, — c'est là une fille déguisée!... et une mignonne, je le dis de bon cœur!

— Si tu ne veux pas passer au large, picciola, reprit-il tout haut, viens-t'en me donner un baiser.

— Oui da, Carlotto!... fit le gamin; tu as donc vu que j'étais une fillette... Eh bien, je t'embrasserai, Ludovico, mon ami, si tu me laisses

faire à ma fantaisie... j'ai parié deux ducats, ni plus ni moins, que je casserais la vitre de ce reverbère...

— Elle était justement dessous, la charmante marchande d'oranges de la strada di Porto, — celle qui avait accosté Peter Paulus et renvoyé le marin anglais à sa barque.

— Elle arrondit le bras et lança à toute volée un caillou qu'elle tenait à main. — La vitre du réverbère vola en éclats.

— Maria santa ! s'écria le conscrit effrayé.

— Ah ! ah ! fit le gamin, — nous autres filles de Procida, nous savons lancer les pierres... A la mèche, maintenant !

Un second tour de bras, un second caillou. — La mèche écrasée s'éteignit.

L'idée d'une trahison sauta au cerveau du conscrit dès qu'il se vit entouré de ténèbres soudaines.

Il saisit son mousquet pour donner l'alarme, mais deux bras potelés et doux comme du satin lui entourèrent le cou par derrière.

— Ne t'a-t-on pas promis un baiser, Tommaso ? dit la voix rieuse de la fillette.

En même temps, son fusil lui fut arraché par-devant.

Un mouchoir de soie, roulé en bâillon, se colla fortement sur sa bouche.

Il voulut crier. Il était trop tard.

Un second mouchoir couvrit bientôt ses yeux.

Alors, il entendit qu'on riait et qu'on causait autour de lui. — On se plaignait de n'avoir point de cordes. — On en fit avec son propre fourniment taillé en lanières.

Ses mains furent liées, ses jambes aussi.

Puis, on le déposa, ainsi ficelé avec soin comme un paquet, au pied du mur de la maison.

Pauvre conscrit du régiment Buffalo !

Ils étaient quatre autour de lui : trois hommes et la femme déguisée.

Celle-ci et l'un des deux hommes allèrent se poster en sentinelles, l'un à droite, l'autre à gauche de la Picazzetta-Grande, dans la rue de Mantoue.

Les deux autres tournèrent rapidement l'angle de l'impasse et revinrent avec l'échelle.

Le premier jeta son manteau et découvrit ainsi sa riche et belle tournure. Il portait en-dessous le costume de pêcheur, et nous aurions pu reconnaître en lui, malgré l'obscurité, ce beau fainéant adossé naguère contre le mur de la fontaine des Trois-Vierges, entre le marin à la pipe d'écume et le dernier des lazzaroni, roulé comme un serpent sur la lave, — le mystérieux Beldemonio.

Le second était ce lazzarone en personne, — le Saltarello dont la venue avait fait si mal à propos

diversion aux récits de notre improvisateur Mariotto Cigoli.

Celui-là était facile à reconnaître. Il avait l'amour de son état. Dès que l'échelle fut posée contre le mur de la maison qui regardait la place, il saisit à deux mains l'un des montants et se donna la joie de faire un peu le bras de fer.

— Dépêche! commanda le pêcheur.

A peine avait-il eu le temps de prononcer ce seul mot, que le Saltarello était déjà au haut de l'échelle.

Il existait réellement une différence de niveau fort sensible entre le sol de la rue de Mantoue et le point de l'impasse où l'escalade avait été précédemment tentée. Mais cette différence n'était pas assez grande, paraîtrait-il, car le clown se laissa glisser comme la première fois, tête en bas, tomba sur les mains, se remit sur jambes en faisant la culbutte et dit :

— Deux palmes!

— Il s'en faut de deux palmes encore! s'écria le pêcheur en frappant du pied ; — et ne peux-tu franchir cela!

— Ma mère est vieille, répondit le clown ; — je suis le seul héritier direct du nom de Cucuzone... Demandez-moi des choses possibles!

— Ne pourrait-on trouver une autre échelle?

— Il y a des patrouilles plein les rues de la

vieille ville... C'est un miracle que nous n'ayons point fait encore de mauvaises rencontres...

Le pêcheur avait la tête baissée et réfléchissait.

La demie de dix heures sonna à l'horloge de Saint-Jean-le-Majeur.

— C'est à onze heures qu'on relève les sentinelles, dit le Saltarello.

— Monte! ordonna le pêcheur qui rejeta sur ses épaules d'un air déterminé les belles boucles de sa chevelure.

— Et après? demanda le clown.

— Monte!

Le clown obéit.

En disant qu'il s'en manquait de deux palmes pour que l'échelle atteignît la terrasse de la maison, le clown parlait à son point de vue.

Pour le commun des mortels, l'échelle était trop courte de quatre ou cinq palmes pour le moins, c'est-à-dire d'un bon mètre et demi.

Cucuzone, dernier de son nom, entendait dire qu'en se tenant debout sur le dernier échelon, chose déjà fort malaisée, et en levant les bras, une distance de deux palmes restait entre le bout de ses doigts et le rebord de la terrasse.

S'il eût pu toucher seulement ce rebord du bout de l'ongle, Cucuzone aurait été bientôt sur la maison, où il aurait témoigné sa joie, soit en marchant sur les mains, soit en roulant comme une boule.

Heureux les sautereaux, les clowns, les gymnastes, les avaleurs de sabres et les habiles dans l'art de la voltige! Heureux, car ils connaissent leur bonheur et méprisent sincèrement les hommes ordinaires, inférieurs aux singes!

Quand notre Saltarello fut au haut de l'échelle, il la sentit osciller sous un poids nouveau; il se retourna et vit que le pêcheur le suivait.

— Seigneur, demanda-t-il avec un étonnement profond, — pensez-vous faire mieux que moi?

— Je pense faire autrement, répondit le pêcheur.

— Seigneur, reprit Cucuzone, — les échelles me connaissent; — je puis monter avec les mains en doublant même les échelons; je puis grimper à l'aide des seuls montants, en dessûs, en dessous, tête en haut, tête en bas... je puis faire marcher l'échelle et la maintenir toute droite dans le vide; tour de force inventé par les Chinois... je puis...

— Étant donnée une échelle trop courte, tu ne peux pas l'allonger, n'est-ce pas, Cucuzone? interrompit le pêcheur.

— Non, seigneur.

— C'est notre cas... Les tours que tu as dans ton sac ne valent donc pas le diable... Tiens-toi ferme... je vais te montrer comme on allonge une échelle!

— Sauf le respect que je vous dois, seigneur, répliqua Cucuzone, — il faut l'habitude pour travailler ainsi entre ciel et terre... J'attesterais volontiers saint Janvier que si Votre Excellence m'apprend une chose cette nuit, c'est à savoir comme on se casse le cou !

— Tiens-toi ferme ! répéta ce beau pêcheur qu'on appelait Votre Excellence.

Le clown obéit et se raidit de son mieux en collant ses deux mains contre le mur. Il sentit aussitôt que l'on montait le long de ses flancs avec précaution et légèreté.

— Pas mal ! pas mal ! fit-il d'un ton protecteur ; — ne fermez pas les yeux : ça fait tourner la tête... Regardez toujours au-dessus de vous !

Un pied se posa sur son épaule droite, puis un autre sur son épaule gauche.

Le clown ne parla plus et retint son souffle. Une sueur froide inonda tout son corps.

— Du diable si je tremblerais comme cela pour ma propre peau ! grommela-t-il.

Puis il ajouta d'un ton suppliant, — mais sans bouger :

— Descendez, seigneur !... descendez, mon bon jeune maître !... Je vais essayer encore... S'il y a une tête à casser, il vaut mieux que ce soit la mienne.

— Tais-toi ! fit le beau pêcheur d'une voix con-

tenue ; — et ne faiblis pas... Il y a quelqu'un sur la terrasse de l'autre maison.

Une autre voix arriva en effet jusqu'à Cucuzone.

Elle disait :

— Il n'y a pas un chat dans ces gouttières... Allons, enfant! c'est assez de patrouilles sur les toits!... nous finirons notre nuit au corps de garde!

— C'est le lieutenant Prazer!... murmura Cucuzone.

Un maître coup de pied lui imposa silence.

Du haut des remparts, le cri de veille tomba pour la seconde fois!

— *Guardate-vi, sentinelle!*

— Réponds! ordonna le pêcheur quand le cri, tournant autour du pâté de maisons, eut été répété par le factionnaire voisin.

— *Guardate-vi, sentinelle!* cria le clown.

L'écho se fit de proche en proche jusqu'au passage voûté où finissait le cordon des sentinelles.

Puis tout se tut. — On ne voyait plus personne sur les terrasses.

Cucuzone n'osait lever la tête, mais il éprouvait exactement le contre-coup de tous les efforts que faisait son compagnon pour s'accrocher au rebord de la terrasse.

Efforts jusqu'à présent impuissants.

— C'est trop haut, dit enfin le pêcheur; — je m'épuise en pure perte... Cucuzone!

— Seigneur?

— Le jour où nous fîmes connaissance, sur la grand'place de Cosenza, tu avais deux poids de cinquante livres au bout de chaque bras... et tu ne tremblais pas comme cette nuit.

— C'est vrai, seigneur... mais j'avais les deux pieds sur la terre ferme, notre mère... et mes poids de cinquante livres ne pouvaient pas te briser les côtes en tombant.

— Ne t'occupe pas de moi, ami... Voyons seulement si tu as encore les bras aussi solides qu'autrefois... prends un de mes pieds dans chacune de tes mains... fais comme avec tes poids... et à la grâce de Dieu!

Le clown hésita.

— Seigneur, dit-il, l'échelle se balance... Quand je vais faire effort pour vous soulever, tout tremblera, échelons et montants... et mes pauvres bras encore plus que le reste... Seigneur, il n'y a pas de raison à tenter cela : laissez-moi plutôt monter à votre place.

— Fais ce que je te dis! ordonna le pêcheur.

Cucuzone, avant d'obéir, passa le revers de sa manche sur son front que la sueur froide baignait.

— Que la sainte Vierge Marie soit avec nous!

murmura-t-il en figurant rapidement le signe de la croix; — je ne veux pas vous désobéir, mais, pour sauver le coquin qui est là dedans, c'était bien assez de ma vie!

Le pêcheur dit :

— Hâte-toi!

Cucuzone saisit un de ses pieds, puis l'autre.

C'était un homme robuste et rompu dès l'enfance à tous les exercices violents.

Mais il est certain que l'émotion lui ôtait une partie de ses forces.

Ce qu'il avait annoncé arriva. Aussitôt que ses bras essayèrent de se tendre, un mouvement d'oscillation se communiqua de son corps à l'échelle qui battit contre le mur et se prit à craquer.

S'il eût osé, il eût poussé des cris de douleur et d'angoisse; son cou était serré comme dans un étau.

— Va donc, malheureux! s'écria le pêcheur.

Cucuzone fit un effort suprême; ses muscles eurent une contraction désespérée. Les deux pieds de son compagnon s'élevèrent, et il sentit aussitôt une secousse terrible.

Puis ses mains restèrent vides.

Le pêcheur avait bondi par-dessus la balustrade.

Les bras du clown tombèrent. Il eut le vertige.

— Merci, dit le pêcheur; laisse l'échelle ici le plus longtemps que tu pourras.

— Si l'on vient relever le factionnaire... murmura Cucuzone.

— Fiamma sait ce qu'il faut faire... Vous êtes tous sous ses ordres cette nuit!

Des sommets du Castel-Vecchio, le cri de veille arriva.

L'écho suivit les détours de la rue de Mantoue. — Quand le factionnaire le plus proche eut fait son devoir, ce fut le pêcheur qui cria lui-même :

— *Guardate-vi, sentinelle !*

Le pauvre soldat du régiment Buffalo ne pouvait se plaindre. On faisait sa besogne en conscience.

Mais avant que les réponses des factionnaires se fussent étouffées au lointain, un coup de sifflet, bas, subtil, rapide, comme celui que jette le serpent, retentit du côté du vicoletto Zaffo.

Presque aussitôt, et du même coté, le pas lourd et régulier d'une patrouille sonna sur le pavé de lave.

Cucuzone était déjà en bas de l'échelle. — Le pêcheur avait disparu dans la nuit qui enveloppait la terrase.

La jeune femme et le marin à la pipe s'occupaient à délier le conscrit.

La jeune femme lui dit avant d'ôter le bâillon qui lui serrait la bouche :

— Tu n'as rien vu, mon camarade ; — pour ce que tu as pu entendre, écoute : deux onces d'or, si tu te tais... si tu parles, six pouces de fer dans la poitrine !...

— Le plus sûr serait de commencer par les six pouces de fer ! grommela le marin.

Mais la jeune femme répondit :

— Le maître ne veut pas !

L'instant d'après, nos trois rôdeurs et l'échelle étaient cachés dans l'ombre de l'impasse.

La tête de la patrouille se montrait à l'embouchure du vicoletto Zaffo.

— Qui vive ! cria la sentinelle.

— Bien, bien, Martino, dit une voix ; — nous venions seulement te reconnaître... Si tu avais dormi, mon garçon, tu aurais eu les étrivières !... Bonne faction ! tu seras relevé à l'heure.

X

— Voyage sur les toits.

Il y avait loin encore, bien loin de cette première terrasse où était notre jeune pêcheur, jusqu'aux remparts du Castello-Vecchio.

Mais on pouvait dire, cependant, que le plus fort était fait. La seconde maison, en effet, élevée seulement d'un étage au-dessus de la première, présentait des pierres d'attente qui formaient saillie et rendaient l'escalade facile.

C'était ce que nous appellerions en France un

hôtel dans les villes, un château dans les champs, et ce qu'on appela de tout temps à Naples un palais. Seulement, ce palais était vieux comme la forteresse elle-même. Suivant toute apparence, il avait servi d'habitation à quelque ministre ou favori de la maison d'Anjou, à l'époque où les souverains de Naples occupaient le Castel-Vecchio.

Depuis lors, il avait été bien des fois sans doute amendé et réparé, mais il gardait toujours sa physionomie gauloise, et une toiture pointue s'élevait au-dessus de sa galerie. Cette toiture avait une rangée de petites fenêtres semblables à celles que Mansard baptisa de son nom sans les avoir inventées.

Le *sic vos non vobis* est éternel. — Ce marchand florentin qui suivit le sillage de Christophe Colomb n'a-t-il pas donné son nom au nouveau monde? — Et l'univers ingrat n'a-t-il pas sanctionné ce vol audacieux?

Au-devant des mansardes ou lucarnes du vieux palais, qui était maintenant une maison de rapport, contenant pour le moins vingt familles, régnait une petite balustrade tréflée qui était le cachet et la physionomie de l'édifice tout entier.

On ne fait plus rien de semblable depuis que le style italien règne à Naples.

Cette maison avait un nom. Les cicerone ne manquaient guère de montrer aux touristes son

portail donnant sur l'impasse et conservant en effet un assez beau caractère.

Les cicerone disaient :

— *La casa dei Folquieri !*

La maison des Foulquier, des Foulques, des Foucher, noms également communs dans la noblesse de l'ouest et du sud-ouest de la France.

La maison des Folquieri avait été enclavée dans les constructions plus modernes comme le Castello-Vecchio lui-même. Elle tenait à elle seule la plus grande partie de la distance qui séparait la forteresse-prison de la rue de Mantoue.

Il fallait la franchir dans sa largeur pour aller de l'un à l'autre, car sa façade courait dans le même sens que l'impasse, perpendiculaire à la rue de Mantoue.

Notre beau coureur de nuit attendit que la patrouille et son chef à la parole si peu militaire se fussent retirés. Dès qu'il n'y eut plus personne sur la Piazzetta-Grande, il commença d'escalader l'angle septentrional de la maison des Folquieri.

C'était comme une échelle de pierres. Notre jeune homme, leste et courageux, bien qu'il n'eût point les talents gymnastiques de son camarade Cucuzone, eut bientôt atteint la balustrade supérieure.

Il l'enjamba, et se trouva dans la gouttière monumentale qui faisait le tour du vieil hôtel.

De là, il était presque au niveau des remparts de la prison qui formaient au loin une masse noire. — Il pouvait voir marcher lentement les lanternes qui précédaient les rondes.

On n'avait garde de dormir au Castel-Vecchio cette nuit. Tous les yeux y restaient ouverts.

Notre jeune homme n'avait pour le moment qu'un danger à craindre : c'était d'éveiller l'attention des bonnes gens qui habitaient les combles de la maison Folquieri et d'être pourchassé comme un voleur.

Il se prit à ramper avec précaution le long de la belle et large gouttière, afin de faire le tour du vieil hôtel.

Ceci était un jeu pour lui. Un enfant eût accompli ce travail sans peine.

Mais dans ces voyages excentriques, où l'on prend des chemins qui ne sont point battus, il ne faut jamais se hâter de crier victoire. — Dès que notre bel aventurier eut tourné l'angle méridional du pignon qui regardait la rue de Mantoue, les choses changèrent brusquement de face.

Une famille à l'étroit s'était bâti une rallonge de logement au-dessus de la gouttière. Notre pêcheur, arrêté court, chercha un passage en dehors de la balustrade. L'édifice en planches, construit par la famille trop resserrée, pendait littéralement au-dessus du vide.

Il eut fallu des ailes pour franchir cet obstacle.

Beldemonio laissa échapper une exclamation de dépit et revint sur ses pas pour tourner l'hôtel en dedans.

Sans ce hasard, notre histoire eût été tout autre.

Le sort d'un homme, — bien plus, le sort de tous ceux qui tiennent à lui, dépend souvent de cette frivole question de savoir s'il passera à droite ou à gauche.

Ici, ce hardi rôdeur, Beldemonio, fut forcé de passer à gauche.

S'il eût passé à droite, il aurait atteint premièrement un quart d'heure plus tôt le but de sa course nocturne.

Or, précisément, pendant ce quart-d'heure, un fait capital se présenta.

En second lieu, il eût suivi son chemin tout droit sans se laisser distraire, car il n'était point là, en vérité, pour glisser des regards curieux à travers les vitres et les rideaux.

Or, il se laissa distraire, — bien malgré lui.

Il est des choses qu'on ne peut point ne pas regarder.

Et pour employer une expression usée jusqu'à la corde, mais qui est pittoresque à miracle, car notre vie à tous est comme un tissu où le moindre fil rompu ou dérangé peut varier à l'infini les des-

sins de la trame, — la trame de son existence fut transformée.

Sa vie fit comme lui, qui passait de droite à gauche : elle changea de direction à son insu.

Voici maintenant ce qui occasionna la distraction et le retard de Beldemonio.

Il avait déjà tourné deux angles et suivait la corniche en retour qui couronnait la cour intérieure de l'ancien hôtel, lorsqu'il vit une lucarne éclairée vers le milieu du corps de logis principal.

Il lui fallait passer par là nécessairement.

Il s'arrêta. Une silhouette de jeune fille se dessinait en noir sur les carreaux.

La jeune fille avait la tête appuyée contre le châssis. — Elle rêvait, ou bien elle regardait au dehors.

En tout cas, c'eut été folie que de vouloir passer devant elle sans éveiller son attention.

Notre jeune homme fut donc obligé de faire halte, attendant qu'il plût à cette gentille sentinelle de déserter sa faction.

Gentille, il ne savait, — et peu lui importait assurément.

On ne voyait de la fillette que les profils délicats de sa taille svelte et légèrement affaissée par la fatigue ou la tristesse.

Tristesse et fatigue habitent parfois ces pauvres étages, — les plus rapprochés du ciel, — où le

travail ingrat ne donne pas toujours le pain de la journée.

Fatigue, car on s'est efforcé beaucoup et parfois en vain.

Tristesse, car la peine de ce jour sera la peine du lendemain.

Ce qui navre dans ces douleurs du pauvre, c'est le voile uniforme, épais, implacable, qui prolonge dans l'avenir sans espoir le deuil morne du passé.

Tristesse, fatigue... les poëtes parlent des joies de la jeunesse indigente.

Elle existe, cette joie, par la miséricorde de Dieu.

Mais pour l'avoir, il faut l'insouciance, la vertu que nul n'a chantée et qui est la fleur même de la jeunesse !

Il est des rosiers que le soleil ne regarde point et qui n'ont point de fleurs.

Il est des jeunesses pleines d'ombre où ne s'épanouit point la sainte insouciance.

Pauvres tiges et pauvres âmes ! — Quand le soleil vient, trop tard, à l'août, elles se penchent.

Quand l'amour les touche, elles meurent...

On peut bien penser que notre aventurier ne se donnait point à ce genre de méditations. La jeune fille le gênait, voilà tout.

A peine pourrions-nous dire qu'il remarqua les

grâces frêles de sa taille et cette mélancolie dont son attitude parlait éloquemment.

— Au bout de cinq minutes, elle se redressa. Son visage se tourna vers le ciel. — Ses deux mains s'appuyèrent contre son front, puis elle rentra lentement dans l'intérieur de sa chambre.

Bien que notre jeune pêcheur n'eût point aperçu ses traits, puisque sa figure était restée constamment dans l'ombre, le malheur profond qui était dans le geste et dans la pose de la fillette ne pouvait lui échapper.

— Elle souffre… murmura-t-il.

Puis, profitant du chemin qui se trouvait ouvert, il poursuivit sa route.

Plus il approchait de la fenêtre éclairée, plus il redoublait ses précautions pour ne point faire de bruit.

On n'apercevait plus la jeune fille ni son ombre ; mais Beldemonio savait que, derrière cette croisée, il y avait des yeux et des oreilles en éveil.

En passant devant la fenêtre, il rampa comme un serpent, sans oser lever la tête.

Aucun bruit ne vint de la chambre éclairée.

Pourquoi Beldemonio s'arrêta-t-il avant d'avoir franchi ce pas, difficile entre tous ?

Pourquoi ? — En tournant la tête doucement, pour voir si on l'observait, il avait aperçu, en face

de lui, tout au fond de la chambre, une forme blanche, agenouillée.

C'était bien la jeune fille de tout à l'heure. Beldemonio reconnaissait sa taille exquise dans sa gracilité presque enfantine et jusqu'à cette apparence de faiblesse découragée.

Elle tournait le dos à la fenêtre pour faire sans doute sa prière du soir. La lampe, placée sur une petite table, éclairait son profil perdu.

Dans ces lignes pures, mais manquant un peu des joyeuses rondeurs de l'adolescence, rien ne se faisait l'écho de ces pauvres faiblesses annoncées par l'affaissement du torse. Le front était haut et couronné d'une adorable chevelure qui, sans frein ni lien, couvrait de ses boucles prodigues des épaules voilées chastement. L'arcade sourcilière, sculptée avec fierté, parlait d'intelligence et laissait deviner le rayon qu'elle abritait. Ses tempes, belles et larges, faisaient ressortir par leur blancheur le feston qui dentèle les jeunes chevelures à leur racine.

Le découragement, car il en faut bien parler encore, était tout entier dans ce pauvre cou charmant et flexible qui se penchait de côté, dans cette taille abandonnée, dans ces jolies mains si blanches jointes avec mollesse.

Que dire? l'ensemble de tout cela était à la fois délicieux et pénible. Il y avait dans ce tableau, si

simple en apparence, une plainte éloquente qui déchirait le cœur.

Les accessoires n'y ajoutaient rien. — Nul signe intérieur ne disait d'où venait la tristesse.

Les meubles étaient simples, mais il y a loin de la simplicité à la misère.

Et en Italie, ceux qui souffrent de la misère n'ont pas chez eux un brasero allumé.

Les hivers n'y sont jamais assez rudes pour faire que parfois le pauvre préfère un peu de feu à un peu de pain.

Il y avait un brasero, plein de charbon en feu, entre la jeune fille et la table.

La domination espagnole a légué cette coutume à Naples. C'est un meuble qu'on trouve dans chaque demeure aisée.

Il n'a en aucune façon, là-bas, la signification terrible qu'on peut lui prêter chez nous, où les désespérés demandent au charbon, pour mourir, le secours de ses gaz délétères.

Il ne faut donc point chercher ici ce qui n'y était pas. Il n'y avait qu'une jeune fille agenouillée et priant auprès d'une modeste couchette.

Et, cependant, notre pêcheur sentit sa poitrine se serrer; son cœur révolté en battit violemment les parois.

Il se leva tout droit, oubliant les précautions qu'il avait à prendre.

Il se leva tout droit, comme si cette posture nouvelle eût dû lui permettre de mieux voir.

Ce qu'il vit de plus, ce fut un livre de prières sur la table, et, au pied du lit, une petite robe de toile. — Dans la ruelle était suspendu un de ces petits crucifix d'ébène que les religieuses portent à leur cou.

Il attendait un mouvement qui lui permît de distinguer ces traits qu'il devinait si charmants. La jeune fille n'en fit point.

Seulement, sa tête s'inclina en avant par degrés et finit par toucher ses deux mains.

A dater de ce moment, elle ne bougea pas plus qu'une statue.

Savez-vous ce que pensait notre Beldemonio?

Il pensait :

— Si je la rencontrais demain, je ne pourrais la reconnaître...

Tout à coup, un bruit d'abord sourd, puis éclatant, se fit entendre dans le voisinage en passant par-dessus les toits.

Il venait dans la direction de la ville, au delà du Castillo-Vecchio, du côté de l'occident.

C'était comme si l'on eût cloué à grand fracas quelque vaste charpente.

La jeune fille resta immobile. La ferveur de sa prière l'empêchait-elle d'entendre?

Beldemonio, au contraire, tressaillit de la tête aux pieds.

L'échafaud !... murmura-t-il ; — on dresse l'échafaud !

A peine prit-il le temps de jeter un dernier regard dans la chambre, — un regard de regret.

Il se remit à ramper.

Mais il dit :

— Je reviendrai !...

En quelques secondes il fut au bout de la maison des Foulquieri. L'édifice voisin était plus bas. D'un saut léger il descendit sur le toit qu'il traversa en courant.

Deux bâtiments restaient encore entre lui et le rempart. Il les escalada à la course ; — puis, atteignant le créneau le plus proche d'un vigoureux élan, il se trouva sur les fortifications mêmes du Castillo-Vecchio.

Il ne put s'empêcher de regarder en arrière au-dessous de lui.

Son visage riant et hardi ne portait plus aucune trace de la récente émotion.

Avait-il oublié déjà cette blanche fille agenouillée ? Non.

Mais il était de ceux qui casent leurs impressions et les reprennent une à une à l'heure utile.

Cette faculté se nomme le sang-froid.

Il était de ceux aussi que la vie ou le roman de

la vie a emportés, dès leur jeune âge, avec une rapidité telle, avec une telle véhémence, que l'émotion, mûrie en naissant, ne leur laisse plus ce tremblement du cœur qui a noms distraction, impatience, faiblesse.

C'était un rêveur déterminé, pourtant, — mais à l'heure opportune.

Les yeux blasés ressemblent parfois, — de loin, — à ce portrait.

Mais remarquez bien qu'être blasé, c'est être mort, enseveli et enterré.

Il n'y a que les malheureux qui se blasent, les faibles, les impuissants, les fanfarons d'ivresse ou d'amour.

De tous les comiques produits par notre civilisation, l'homme blasé est assurément le plus bouffon.

Il y a de jeunes messieurs chez nous qui se sont blasés sur l'amour au bal Mabille et sur la bonne chère aux restaurants à trois francs vingt-cinq centimes.

Axiome : Don Juan blasé cherche sa première conquête. Lucullus blasé court après son premier dîner.

Définition : l'homme blasé est un mort qui n'a pas vécu.

Or, celui-ci, dont la fine moustache ombrageait à peine la lèvre supérieure, celui-ci, qui riait comme

la gaité de l'enfance, avait vécu déjà plus d'une existence d'homme !

Et il n'était pas mort; — Mariotto en avait pu faire serment sur son salut éternel !

Tout ce que la jeunesse a de feux était dans son regard, tout ce que l'âge viril a de force était dans ses muscles.

Seulement, il avait tant vu et tant fait, qu'il était plus fort que sa propre fougue, ardente comme celle du lion.

Il savait en même temps qu'il pouvait.

Et s'il riait maintenant, c'est que le danger était proche.

Il aimait cela, ce fringant coursier de bataille. Il riait à la mort qu'il avait tant de fois vaincue !

La partie du rempart qu'il venait de gravir, était une sorte de terre-plein. — La vue s'y bornait, au nord, par une tour gothique au pied de laquelle bivouaquait un poste.

Au sud, par une demi-lune, où se promenait une sentinelle; un corps de bâtiments carré s'enclavait dans le terre-plein de la demi-lune qu'il dominait de deux étages.

Au rez-de-chaussée de ce bâtiment, une lanterne, pendant au mur, éclairait vivement la fenêtre d'un cachot, fermée par de gros barreaux de fer.

— Je tombe bien, se dit Beldemonio ; — notre homme est là !

Il n'y avait guère à douter en effet. Cette lanterne, placée pour éclairer tout effort que le prisonnier aurait pu tenter contre ses barreaux, est la précaution suprême usitée en Italie.

On ne la prend que contre les condamnés à mort.

Au moment où Beldemonio s'orientait ainsi, un mouvement se fit au pied de la tour, et les soldats du poste prirent les armes. — Une ronde passait.

Beldemonio se laissa couler hors des créneaux et se tint suspendu, à la force des bras, à la saillie de pierre qui régnait en-dessous.

Il entendit passer la ronde. — Les soldats causaient et riaient de l'excès des précautions prises pour garder le baron d'Altamonte.

Nos seigneurs ne croient-ils pas, disaient-ils, — que les compagnons du silence vont venir nous attaquer à cent pieds de terre ?

La sentinelle de la demi-lune cria le qui-vive et fit les reconnaissances d'usage : la ronde disparut au détour des remparts.

Il y avait une minute à peine que le pas des soldats cessait de résonner sur les dalles, lorsque la sentinelle se trouva tout à coup en face d'un homme de grande et fière taille qu'elle n'avait point vu s'approcher.

Son premier mouvement fut de donner l'alarme.

Mais l'inconnu avait saisi sa main et tracé rapidement une double croix sous la paume.

Le soldat jeta autour de lui un regard épouvanté.

— Ici !... balbutia-t-il.

— Partout! répondit l'inconnu.

Le soldat cherchait à voir son visage qui était couvert d'un masque. Le costume de l'inconnu était celui d'un pêcheur.

Après avoir regardé encore à la ronde, le soldat prononça d'une voix mal assurée :

— *Le fer est fort et le charbon est noir.*

— *Il y a quelque chose de plus fort que le fer,* repartit l'inconnu.

— *C'est la foi!*

— *Il y a quelque chose de plus noir que le charbon.*

— *C'est la conscience du traître*... Que voulez-vous, seigneur?

— Délivrer le prisonnier.

— Je réponds de lui sur ma vie !

— Ta vie est à nous... ne te mets pas entre le marteau et l'enclume !.. Tu es ici parce que nous l'avons voulu !

— En effet, murmura le soldat, — ce n'était pas mon tour de garde... le sergent...

— Le sergent, interrompit l'inconnu, reçoit les

ordres du lieutenant, le lieutenant obéit au capitaine, le capitaine au major, le major au colonel, le colonel au général... A qui crois-tu que le général obéisse ?

— Au roi...

— A moi !

Ce disant, l'inconnu mit sous les yeux de la sentinelle sa main étendue. — Au doigt médius, il y avait un anneau de fer, orné de trois diamants qui brillèrent, formant un triangle de fer.

— Ordonnez, seigneur, dit le soldat, j'ai ma mère, je la recommande à Dieu.

— La mort est contre nous, répliqua l'inconnu; — la vie est avec nous... n'aie crainte !

Il s'approcha de la fenêtre du cachot et appela tout bas :

— Félice !

Personne ne répondit.

— Félice Tavola !

Même silence.

Le soldat, pâle et tremblant, avait repris sa promenade.

Au moment où l'inconnu se tournait vers lui pour l'interroger, le mot de veille, comme on dit en Italie, passa de bouche en bouche sur la ligne des remparts.

— *Niente nuovo!* disait successivement chaque sentinelle; — rien de nouveau.

Le pauvre soldat mit ses deux mains sur sa poitrine haletante et prononça comme les autres :

— Rien de nouveau !

Le factionnaire du donjon cria pour les cordons extérieurs :

— *Guardato vi, sentinelle !*

— Bartolo Spalazzi ! dit l'inconnu.

— Vous savez mon nom, seigneur !... murmura le soldat.

— Tu as fait ton devoir, repartit l'homme masqué ; — demain tu auras les galons de caporal et ta mère dormira dans un bon lit... Réponds et ne me cache rien... quelque chose s'est-il passé dans ce cachot depuis que tu es en faction ?

— Seigneur, répondit Bartolo, — j'ai fait le serment du silence avant d'être soldat... un jour que ma mère mourante n'avait pas de secours... Ce que je vais vous dire est la vérité... Voilà dix minutes environ qu'on est entré dans le cachot du Porporato, — si le prisonnier est le Porporato ; — j'ai entendu un bruit de voix ; puis les fers ont sonné ; — puis encore la porte s'est rouverte et refermée : tout s'est tu...

— Un meurtre ?... pensa tout haut l'inconnu ; c'est impossible.

Il reprit :

— Ceux qui sont entrés étaient-ils des gens de police ?

— Oui, seigneur.

— Il faut que je sache ! s'écria l'Inconnu qui semblait en proie à une agitation terrible ; — combien met-on de temps entre chaque ronde ?

— Trente minutes.

— Et quand viendra-t-on te relever ?

— A onze heures.

— L'inconnu consulta sa montre et dit :

— J'ai le temps !

Il s'élança vers le cachot et tira de son sein deux objets de petite dimension qu'il ajusta ensemble à la lanterne suspendue au mur.

Ces deux objets réunis, une lime circulaire sourde et un petit tour, formaient l'admirable machine inventée par le célèbre bandit anglais Jacques Sheppard, qui était un homme de science et de talent.

Les mécaniciens de l'Angleterre, pays libre, fabriquent publiquement ces ingénieuses mécaniques qui sont à l'usage exclusif des voleurs.

Cela coûte très-cher. A ce commerce honnête on a volontiers cinq cents pour cent de son capital. Il faut bien que les voleurs soient punis.

La lime de Sheppard, montée sur un engrainage mu par un fort ressort de Genève, peut scier un barreau d'un pouce et demi en trois minutes.

Songez à ce pauvre Latude qui mit trente-cinq

ans à percer son trou, et prosternez-vous devant les progrès du siècle !

L'inconnu fit jouer sa lime qui produisit à peine un léger sifflement.

Il saisit à pleines mains le barreau, scié par en bas, le tordit et le releva.

L'instant d'après, il sautait dans le cachot du Porporato, tenant à la main la lanterne qu'il avait décrochée.

Le cachot était vide.

Sur le mur blanc qui faisait face à la fenêtre, deux lignes étaient tracées en mystérieux caractères.

NA^3 E^2A $NA^5MRI^3I^2$;
EI^2 E^2I^2 $L^5I^2A^3LI^2$!

L'inconnu resta comme frappé de stupeur.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de ces caractères.

— Trahi !... murmura-t-il tandis que ses bras tombaient le long de son flanc ; — le naufrage en vue du port !

— Seigneur ! Seigneur ! dit la voix de la sentinelle à la fenêtre du cachot, — on vient de tous côtés à la fois !...

L'inconnu se redressa de toute sa hauteur.

— Je suis encore debout ! dit-il ; — malheur aux traîtres !

Il sortit du cachot. Le rempart était déjà plein de bruits. On eût dit qu'un mouvement général se faisait du haut en bas du Castello-Vecchio.

Des voix criaient de l'autre côté de la demi-lune :

— Ils ont dressé leur échelle dans la rue de Mantoue, vis-à-vis de la piazetta grandi... Martino a été garrotté, bâillonné ; on lui a mis un bandeau sur les yeux et on lui a donné deux onces d'or pour payer sa discrétion.

— Et Martino a parlé?...

— Son compte est bon, le pauvre diable!

— Combien y en a-t-il eu à monter à l'échelle?

— Un seul... les autres sont restés avec la femme déguisée.

— Alors, il doit être sur les toits.

— Ou dans la forteresse même!

— Alerte! alerte!

— Qui fait faction là-bas?

— Bartolo et Palazzi du régiment de Trani...

Et les pas approchaient. — Et le poste de la tour prenait les armes.

— Je suis perdu! murmura Bartolo.

— Crie : Qui vive! ordonna l'inconnu qui venait d'éteindre la lanterne, plongeant ainsi dans l'obscurité les abords du cachot.

— Qui vive! répéta Bartolo machinalement.

— Crie plus haut!

— Qui vive!

— Arme ton mousquet... tu vas te sauver toi-même en me sauvant... Écoute : les voilà qui tournent le coude de la demi-lune... Qui vive encore?

Le soldat obéit.

L'inconnu sauta sur l'appui du rempart.

— Vise et tire ! ordonna-t-il en faisant le plongeon.

Un coup de feu retentit, suivi d'un tumulte inexprimable.

Plus de cent hommes arrivaient tous à la fois, de différents côtés, sur le rempart.

— L'as-tu touché, Bartolo Spalazzi ?

— Par ici ! par ici !... une échelle !... toutes les rues sont gardées !... nous le tenons !

XI

— La chambre des morts. —

Les mots tracés én caractères hiéroglyphiques sur le mur du cachot de Félice Tavola, étaient ceux-ci :

ON M'A OUBLIÉ ;
JE ME VENGE !

Terrible menace dans la bouche de l'un des *cavalieri ferrai !*

Mais ceux qui veulent trahir une association comme celle des Compagnons du silence ont toujours tort de dire : je vais me venger !

Il y a loin de la menace au coup porté.

Notre beau pêcheur, Beldemonio, avait traversé tout d'un temps et à pleine course le toit en terrasse de la première maison, attenante à la forteresse.

Quand la garnison du Castel-Vecchio arriva de toutes parts aux créneaux, il n'y avait déjà plus personne en vue.

On apporta des échelles, on descendit sur le toit.

En même temps, l'ordre fut donné de doubler les postes à toutes les issues le long de la rue de Mantoue.

Il y avait réellement bien peu de chance que le fugitif pût échapper. On eût formé un bataillon complet avec ceux qui descendirent du rempart sur le toit et se prirent incontinent à sillonner les terrasses en tous sens.

Les chefs avaient dit :

— Partout où vous trouverez un carreau cassé, un châssis forcé, entrez, la baïonnette en avant !...

C'était une pauvre chambre, située dans les combles de cet hôtel antique qu'on appelait la maison des Folquieri.

Quelques chaises de jonc, une table ronde en bois de sapin et une couchette entourée de rideaux de percale en composaient tout l'ameublement.

A l'angle opposé, à celui qu'occupait la couchette,

il y avait cependant encore un maigre matelas, étendu sur le carreau de lune, poli par la vétusté.

Entre la table et le lit, on voyait un petit brasier dont le charbon se consumait lentement sous une cendre blanchâtre.

Au-dessus du matelas, une image de la Vierge était collée. Sur la chaise voisine reposait un épais livre d'heures, dont les pages fatiguées dénotaient l'usage long et fréquent.

Aux barreaux de la même chaise s'attachait un scapulaire. Tout près du matelas, à un clou fiché dans la muraille, une soutanelle pendait, affectant les plis longs et droits, propres à cette sorte de vêtement.

Dans la ruelle du lit se trouvait un bénitier, auprès d'un petit crucifix de cuivre bruni, dont la croix était d'ébène.

Sur la table, au pied de la lampe qui allait se mourant, un papier ouvert contenait quelques mots.

C'était tout.

On aurait pu remarquer en outre, cependant, que l'unique fenêtre de cette petite chambre, dénuée d'espagnolette et de crampons, était tenue close par une chaise dont le dossier pesait sur le châssis.

Autour de cette fenêtre, le long de toutes les

fentes, on avait collé récemment des bandes de papier blanc.

Frêle fermeture, — suffisante pourtant à garder la mort contre la vie!

Au premier regard, dans cette chambre muette où la lampe à l'agonie jetait çà et là d'inégales et vagues lueurs, vous n'eussiez distingué personne.

Le matelas, placé trop bas, restait dans l'ombre; le lit était vide.

D'ailleurs, le sommeil a sa voix. On entend aisément la respiration lente et mesurée de ceux qui dorment.

Ici, personne ne dormait.

Il n'y avait rien que l'immobilité et le silence.

Mais, à regarder mieux, l'œil, habitué insensiblement à ces demi-ténèbres, eût distingué deux formes humaines.

Deux créatures qui semblaient dormir, — ou qui semblaient mortes.

Elles ne bougeaient pas; elles ne respiraient plus.

Sur le matelas, c'était un adolescent pâle et doux, dont la tête se renversait dans les boucles de ses cheveux.

Il avait, celui-là, il avait encore aux lèvres un sourire empli de tristesse.

Près du lit, devant une chaise qui avait dû ser-

vir de prie-Dieu pour l'oraison suprême, c'était une toute jeune fille, hélas! bien belle!

Le dernier sommeil l'avait prise pendant qu'elle était à genoux. — Elle restait prosternée; — mais son pauvre corps charmant avait versé.

Ses jolies mains, demi-noyées dans ses cheveux, tenaient encore ses tempes.

Et le brasier brûlait toujours, bien qu'il n'y eût plus là personne à étouffer.

Et la lampe qui avait jeté sur cette double agonie sa lueur silencieuse et mélancolique, la lampe à bout d'huile et oppressée elle-même par cette atmosphère mortelle, — la lampe allait respirant par efforts, soulevant sa flamme haletante, n'ayant plus que ces clartés bleuâtres qui font tous les objets livides.

Deux enfants! c'étaient deux enfants!

Est-ce donc que certains souffrent assez dès cette tendre jeunesse pour avoir le courage ou la lâcheté de mourir!

N'avaient-ils jamais vu le sourire de leur mère?

Étaient-ils seuls dans ce monde où Dieu nous mit pour aimer?

Deux enfants! deux enfants pieux dont l'un avait un crucifix à son chevet, dont l'autre dormait sous le doux regard de Marie, mère de Dieu!

Ce n'était point le hasard. Ils avaient voulu mettre fin à leurs jours.

Ces bandes de papier, récemment collées aux fentes de la fenêtre, étaient un témoignage muet, mais irrécusable.

Ils avaient accompli avec préméditation ce que la loi chrétienne appelle un crime.

Eux, les élèves bannis de la religion !

Lui, le jeune savant, arrêté au seuil du sacerdoce ; elle, la vierge pure qui avait déjà un pied dans le cloître !

Qu'avaient-ils souffert ?

C'est l'âge de sourire et d'aimer.

Quel était leur martyre ?

C'est l'heure des espoirs enivrants, des belles et longues perspectives de bonheur.

Seize ans ! dix-huit ans ! c'est la floraison des âmes ! Tout est bleu d'azur ! tout rayonne !

Mon Dieu ! et ils avaient voulu mourir ! tous deux ensemble, — et pourtant loin l'un de l'autre : le frère, couché dans sa fatigue morne, la sœur trompant ses remords par la prière.

Ils n'étaient pas là, les bras enlacés : la bouche du frère entr'ouverte encore pour murmurer : Adieu, Céleste ! les lèvres de la sœur, décloses aussi et gardant la dernière parole : Julien, adieu !...

Ils ne s'étaient pas entr'aidés à mourir !

Deux enfants morts ! deux belles créatures innocentes ! cela serre le cœur. Il y a révolte. L'espoir est lent à s'éteindre.

On se dit longtemps : ils vont se réveiller.

La maison trembla et les vitres frémirent au coup de feu tiré par le soldat Bartolo Spalazzi à quelque cent pas de là.

Ils ne s'éveillèrent pas.

Et la lampe rendit une grande lueur, puis elle s'éteignit.

Par-dessus l'immobilité et le silence, la nuit étendit son crêpe de deuil.

Ceci était une tombe.

Adieu, Julien! Céleste, adieu!...

Ils couraient, tous ces soldats qui faisaient la chasse sur les toits autour du Castello-Vecchio.

Ils criaient, s'animant de loin les uns les autres. Le gibier traqué ne pouvait pas leur échapper.

Le gibier ne courait point. Il avait de l'avance et il calculait froidement ses chances de salut, qui n'étaient ni nombreuses ni belles.

Le faîte des maisons italiennes ne présente pas beaucoup de recoins où l'on puisse se cacher. Ce sont partout terrasses plates, sans tuyaux de cheminée. Il n'y avait pour présenter quelques accidents favorables au fugitif que la toiture du vieil hôtel des Folquieri.

Il était là dans cet égout régnant à l'intérieur

des balustrades. Il suivait le chemin déjà parcouru par lui.

Mais on pouvait facilement augurer, à la lenteur de sa marche, que son intention n'était point de regagner son point de départ.

Il savait que toute issue était désormais fermée de ce côté.

Il se pencha deux ou trois fois en dehors de la balustrade. Il n'y avait rien là qu'un étroit rebord. et pourtant, il se dit :

— Ce n'est pas impossible !

Puis avec un sourire :

— Si je les tenais dans l'Apennin !...

Sans doute, il eut comme une vision de ces grandes forêts pleines d'abris. Il songeait à ces ravins profonds, à ces rochers dont il connaissait peut-être les anfractuosités tutélaires, à ces torrents qu'un bond désespéré franchit, mais qui arrêtent l'armée prudente des salariés...

C'était un rêve. — Et le pas des soldats commençait à résonner sur la terrasse la plus voisine.

Beldemonio regarda en arrière. Il vit briller les armes entre les barreaux de pierre de la balustrade.

Nous vous le disons en vérité : quiconque eût observé cet homme à ce moment de péril suprême aurait cherché en vain sur son visage jeune et fier une trace d'inquiétude.

Il portait la tête haute ; son regard était libre. Il avait l'esprit et le courage présents.

Il y a des gens qui gagnent d'étranges batailles, précisément parce qu'ils croient ne pas pouvoir être vaincus.

C'est de la présomption chez le faible, et cela le sert bien plus qu'on ne pense.

Chez le fort, c'est un talisman.

Notre fugitif mit l'angle de la balustrade entre lui et ceux qui le poursuivaient. Il entrait ainsi dans le carré long qui formait la cour intérieure de la maison des Folquieri.

Quand il avait pénétré naguère dans cette cour par l'aile opposée, une lumière brillait à l'une des fenêtres mansardées du corps de logis, et sur les vitres éclairées se détachait une gracieuse silhouette de jeune fille.

Cette même jeune fille qu'il avait revue agenouillée en priant.

Il chercha la fenêtre éclairée et ne la trouva plus.

La prière était achevée sans doute et la jeune fille reposait.

Beldemonio marchait maintenant plus vite. En marchant, il pesait fortement mais sans bruit sur chacune des fenêtres qu'il dépassait.

Elles étaient toutes fermées.

Et il jugeait, au bruit des pas et des voix, que la

garnison du Castel-Vecchio était en train d'escalader la balustrade.

Il tira son poignard, plia son manteau d'une certaine façon qui mettait le collet en bas et lui donnait la forme d'un demi-hamac. — Supposez le manteau soutenu solidement par les pans et tombant dans le vide, un homme aurait pu, accroché par les mains et trouvant dans la courbe du collet un appui pour ses pieds, rester là sans trop de fatigue comme dans une guérite suspendue.

Les barreaux de la balustrade étaient très-rapprochés. Le poignard était assez long pour servir de barre transversale.

Et Beldemonio connaissait la trempe de son arme.

Il embrocha les plis du manteau dans le poignard.

— J'ai joué ce jeu déjà, murmura-t-il, — pour garder l'honneur d'une comtesse!... Le vent m'a balancé deux heures durant sous un balcon... Je puis bien recommencer... Quand on dit : Echec au roi! le roi se sauve comme il peut...

Certes, ceci est un moyen héroïque, et nous le recommandons à tout don Juan surpris en mauvais cas. On cherche sous les lits, dans les armoires et dans les cabinets; on cherche même sur les balcons... mais dessous!

Ici, par exemple, à soixante pieds de terre!

Un bon poignard, un manteau d'honnête étoffe qui ne se déchire point sous le faix, de ces barreaux où enclaver l'appareil, voilà tout ce qu'il faut.

On devient aussitôt invisible comme ces heureux amants du temps de Périon, roi des Gaules, qui n'avaient qu'à se passer au doigt l'anneau d'Urgando la déconnue, pour se transformer en vapeur légère.

Beldemonio, cependant, continuait d'aller et d'éprouver au passage toutes les croisées. — Le manteau n'était qu'un pis-aller.

A Naples, même en hiver, les fenêtres ne sont pas bien solidement closes.

Mais c'était comme un fait exprès. Toutes résistaient à la pression de la main.

La balustrade s'éclairait du côté du Castello-Vecchio. La garnison avait allumé des torches.

Il était temps de prendre un parti. Beldemonio se trouvait en ce moment vers le milieu du corps de logis.

Comme il hésitait, les torches se montrèrent, et le flot des poursuivants déboucha à grand bruit, tournant l'angle de l'aile occidentale de la maison de Folquieri.

Beldemonio fit aussitôt le plongeon et mit sa tête au-dessous de la balustrade. Son premier mouvement fut d'engager vivement son poignard

entre les barreaux, mais il y avait là une fenêtre.

Rien ne coûte d'étendre le bras.

Beldemonio poussa machinalement cette croisée, dont les châssis cédèrent aussitôt avec un bruit de papier froissé.

C'est à peine si son visage changea.

— Merci, mon étoile! murmura-t-il en riant; — voici la partie rétablie d'un seul coup!

Le manteau et le poignard furent réservés pour une autre occasion. — Beldemonio entra et referma la fenêtre qu'il tint close à bout de bras, en ayant soin de laisser sa tête en dessous des carreaux.

Il devinait bien que les soldats faisaient comme lui et qu'ils éprouvaient chaque fenêtre en passant.

A peine était-il à l'abri dans sa retraite inespérée, que le bruit des voix et des pas redoubla.

— A moins qu'il ne se jette du haut en bas de la maison, disait le chef, — nous l'aurons vivant!

— C'est un hardi coquin, répondait un autre, — et qui doit être un de leurs chefs!

Le capitaine s'arrêta juste en face de la fenêtre derrière laquelle Beldemonio se cachait.

— Celle-là est bien fermée! dit-il après en avoir éprouvé le châssis d'un vigoureux coup de poing.

Puis il reprit d'un ton confidentiel :

— Vous auriez bon pied bon œil cette nuit, mes enfants, si vous saviez le nom du hardi coquin, comme vous l'appelez... Avis nous est venu à neuf heures du ministère d'État que Porporato avait fait serment sur le charbon et le fer de tenter lui-même la délivrance de ce Felice Tavola...

— Comment! comment! l'interrompit-on de toutes parts; — ce Felice Tavola n'est donc pas le Porporato!

Le capitaine haussa les épaules.

— Mes enfants, reprit-il au lieu de répondre, — souvenez-vous qu'il y a quelque part sur ces terrasses un trésor caché... un trésor de cent mille ducats... Si nous le trouvons, je vous laisse vingt mille ducats à partager entre vous... Est-ce aimable?... En avant, marche!

Il y eut un *evviva* général, tant la grandeur d'âme du capitaine fut vivement appréciée.

Ce digne lion laissait la cinquième part.

Mais nous n'espérons pas que cet exemple mémorable fasse beaucoup de prosélytes parmi ceux qui ont en main l'autorité.

Derrière le châssis, ce beau garçon de Beldemonio riait en écoutant tout cela.

Les soldats se remirent en route.

Partout, sur leur passage, ils avaient planté des torches; de sorte que la partie occidentale de la toiture était maintenant éclairée.

Une torche fut placée sur la balustrade, presque en face de la fenêtre, et Beldemonio dit :

— Voici ce qui s'appelle une attention délicate !

La torche jetait en effet à l'intérieur de la chambre une lueur suffisante pour que l'on pût s'y guider.

Beldemonio voulut se lever quand les soldats furent partis. Aussitôt qu'il fit effort pour se mettre sur ses jambes, la torche qui était devant la croisée lui sembla jeter mille feux ; ses jarrets engourdis plièrent ; le sol manqua sous ses pas.

Il souriait encore, car la dernière idée qui pouvait lui venir, c'était d'avoir peur.

Mais ses tempes battaient ; une main de fer les tenait serrées. Un bâillement convulsif dilata tout à coup son gosier, tandis que cette douleur étrange à laquelle on ne saurait donner aucun nom, et qui est l'angoisse même de la mort, montait de ses pieds glacés à son cerveau brûlant.

Un grand vertige le prit. Il se sentait tournoyer avec une inconcevable vitesse et voyait un gouffre au-dessous de lui.

Ses deux mains touchèrent son front ; il les retira baignées d'une sueur glaciale. — Ses cheveux se dressèrent.

Il eut alors pour la première fois de sa vie le froid de l'épouvante dans les veines.

Ce frisson inconnu le terrassa. Si l'on peut s'exprimer ainsi, il eut peur de sa peur.

Il ne savait pas encore par où la mort le prenait, mais il ne doutait point que ce fût la mort.

En ce moment où sa présence d'esprit ordinaire l'abandonnait, parce que le siége même de son intelligence était assiégé violemment, il ne se souvint point d'avoir senti une singulière odeur en entrant dans cette chambre et d'avoir éprouvé une sensation d'accablante chaleur.

Ce fut l'instinct qui porta sa main vers la fenêtre afin de l'ouvrir.

Mais à ce moment même, il entendit un pas lent et mesuré. — Il y avait une sentinelle à quelques pieds de lui.

Combattre? Il n'en avait pas la force.

Mourir? il ne voulait pas mourir.

Un effort désespéré vint à son secours.

Il alla, — il rampa, — il se traîna, chancelant, haletant, s'appuyant à tout ce qui se trouvait sur son passage, jusqu'à l'autre bout de la chambre où il entrevoyait une porte.

Dix fois il s'arrêta, parce que le souffle lui manquait.

Entre la table et la porte, il se prit à un objet dont il ne distinguait point la forme. Cet objet le brula.

C'était un réchaud ou brasier où le feu couvait encore sous la cendre.

Il était si bas, que ce fait ne révéla rien à son intelligence engourdie.

Un seul instinct surnageait en lui.

La porte! Il voulait gagner la porte.

Pour fuir peut-être.

Car l'idée de fuir est en nous dans toute agonie.

Il tomba avant d'avoir touché la porte tant désirée, et son front rebondit contre le carreau.

Chacun a sa dernière vision quand vient l'heure de mourir; chaque lèvre murmure un nom qui aide à exhaler le soupir suprême.

Que vit-il, ce Beldemonio, dans sa vertigineuse agonie?...

Un palais ruisselant de lumières... des femmes belles, jeunes, parées... et parmi elles une vierge au sourire de sainte, — qui semblait triste, — et qui avait au front la blanche couronne des fiancées.

Angélia...

Cela est vrai. — Angélia Doria passa, radieux fantôme, devant ses yeux éblouis.

Mais il eut encore une autre vision.

Et notre cœur est plein de mystères étranges!

Il vit dans une sorte de nuage une pauvre enfant dont le profil perdu s'encadrait de longs cheveux dénoués.

Une enfant agenouillée.

Celle-là, pour lui, n'avait point de nom.

Elle restait là, immobile et froide, pendant que la tendre fiancée étendait ses bras vers lui.

Ce n'était pas la fiancée qu'il regardait...

Il demeura longtemps sans mouvements.

Sa tête était tout au plus à deux pas du seuil. Entre le seuil et les planches, un petit courant d'air se faisait, — le seul que la sollicitude suicide des malheureux enfants eût laissé.

La bouche ouverte de Beldemonio but cet air bienfaisant du dehors. Au bout de quelques instants, il put faire un pas encore, en plus de vingt essais.

Il saisit le bouton de la porte. La porte était fermée au verrou.

Alors, il se colla contre les planches et se souleva comme le ver de terre qui rampe contre la pierre. — Il ne pouvait pas! Son corps s'affaissait au fur et à mesure. Ses muscles étaient d'huile!

Il mit sa bouche à la fente. Il suça l'air extérieur par cette fissure étroite.

Et quand sa poitrine fut pleine, il se dressa, rendant malgré lui un grand murmure de triomphe!

Le verrou céda, la porte s'ouvrit. — Il ne lutta plus et se laissa choir de son haut avec une volupté profonde, — la tête en dehors.

C'était une nature vaillante entre toutes. La prostration ne fut pas de longue durée.

L'escalier communiquait avec l'air libre par plusieurs fenêtres ouvertes.

Au bout de dix minutes, Coriolani ouvrit les yeux et se réveilla.

Son premier mouvement fut la surprise. Il avait perdu tout souvenir de ce qui s'était passé.

Ce qui revivifia d'abord sa mémoire, ce fut le sentiment de brûlure qu'il éprouvait à la main. Trois de ses doigts étaient à vif.

— Le réchaud ! pensa-t-il.

Puis ayant porté son regard vers la fenêtre éclairée :

— Les soldats...

Puis enfin :

— Il y a quelqu'un de mort ici !

Il se leva sans trop de peine et secoua d'autorité la fatigue qui l'accablait.

Dans sa croyance, un temps très-long s'était écoulé depuis qu'il était entré en ce lieu.

Or, paraîtrait-il, le temps était précieux pour lui cette nuit-là; il s'élança vers la fenêtre afin de consulter sa montre.

Il crut que sa montre s'était arrêtée, en voyant qu'elle n'avait pas tout à fait avancé d'un quart d'heure.

Il la colla contre son oreille; la montre marchait.

Deux idées étaient désormais en lui :

Secourir le suicidé.

Prendre la fuite et continuer son œuvre.

Car la lutte, entreprise cette nuit, était loin d'être achevée.

Il saisit d'abord le réchaud et le porta dehors.

Ensuite, il courut à la couchette qu'il trouva vide.

Les yeux recouvraient leur clairvoyance. L'aspect de la couchette éveilla en lui un vague souvenir.

Il s'orienta. — S'il ne se trompait point, c'était ici même, à ses pieds, qu'il avait vu cette belle jeune fille en prières.

Ses yeux s'abaissèrent tandis que son cœur se serrait. A ses pieds, il y avait une pauvre enfant affaissée sur le sol.

Il la prit dans ses bras ; il la déposa sur le lit.

Le froid de la mort tarde longtemps à venir parfois.

Elle n'était pas froide, — mais elle avait déjà cette rigueur des cadavres...

Il tâta son cœur.

Son pouls à lui battait si violemment qu'il ne pouvait savoir si le pauvre cœur était oui ou non arrêté pour jamais.

La torche, plantée sur la balustrade, jetait sa lumière en biais au travers des carreaux. Une lueur glissait entre Beldemonio et les rideaux ; elle semblait caresser ces traits pâles et charmants auxquels la mort avait rendu une expression de sérénité souriante.

Pour employer une expression qui, d'ordinaire, ne s'applique pas à l'espèce humaine, Beldemonio était l'homme *entier*, capable de tout ce qui est bon, de tout ce qui est mal. Toutes les passions étaient en lui. De même que la colère mettait dans ses veines une lave bouillante, de même la pitié ou la tendresse baignait ses yeux de larmes.

Il avait joué, depuis son enfance, avec la mort, — mais avec la mort par le fer qui noie la vie dans le sang.

Cette mort si différente, — cette mort du désespoir qui n'avait pas coupé la fleur, — qui l'avait penchée expirante sur sa tige, cette mort de l'enfant découragée lui poigna le cœur.

Depuis qu'il se connaissait lui-même, jamais angoisse si subtile n'avait pénétré les recoins les plus intimes de son âme.

Il s'étonna. Qu'était-ce, en définitive ? Une jeune fille inconnue et dont il avait aperçu une seule fois, de loin, le gracieux profil.

Ce n'était que cela. Dans les victorieuses et cruelles amours de sa jeunesse, n'avait-il pas brisé plus d'un cœur de jeune fille ?

Il se demandait, dans son trouble inouï, si ce n'était point la défaillance à laquelle il échappait à peine qui débilitait ses sens ou sa raison.

Il essayait de se raidir.

Mais son âme fondait. Sa poitrine se soulevait en sanglots que ses deux bras, croisés avec violence, essayaient en vain de comprimer. De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Il aimait cette enfant décédée. Il eût donné sa vie pour lui rendre le souffle.

Était-ce encore une de ces passions folles qui ajoutent chaque jour une fleur à la guirlande de don Juan?

Non. Le désir se faisait devant ce lit virginal qui était un cercueil.

Il aurait voulu, tout jeune qu'il était, appeler cette blanche morte : ma fille.

Ma sœur, ce n'était pas assez.

Et pourtant une sœur! une jeune sœur adorée à qui l'on rend les caresses et la protection du père qui n'est plus!

Qu'était-il, ce Beldemonio, pour avoir de semblables pensées?

Vous eussiez fouillé à ce moment sa conscience, vous n'y eussiez rien trouvé que délicatesse exquise et pureté infinie...

Ses yeux ne pouvaient pas se détacher de la morte.

Avez-vous vu cette chose si belle et si navrante : la vierge aux lèvres blanches que vient de quitter le dernier soupir?

Avez-vous vu ces grands cheveux où se baigne

la pâleur du visage? ces yeux, hélas! fermés par une main pieuse et amie? . .

Dans l'art moderne, il y a une œuvre terrible et sublime par l'idée : — c'est Tintoret peignant sa fille morte.

La toile est belle. Peu importe la toile. Fermez les yeux, et vous verrez la tenaille de fer qui déchire le cœur de cet homme!

Un père! celui qui la veille était si heureux et si orgueilleux! Le tronc d'où partait cette branche, la tige qui portait cette fleur! un père!

Dans ces veines froides, il y avait du sang : c'était son sang.

Là, sous le voile affaissé qui couvre la poitrine, il y avait un cœur : c'était son cœur.

Le père aime le fils; mais la fille! Le sourire, l'amour, la folie des pères!

Le voici, Tintoret, — un vieillard, — une tête robuste et sévère où se hérissent les cheveux gris.

Ces cheveux disent : L'enfant que tu m'a prise, ô Dieu! n'aura point de sœur!...

Le délice de ses heures de repos, c'était de regarder ces formes jeunes et chastes. Il les regarde encore, et c'est la dernière fois.

Son œil farouche et sombre n'a point de larmes. Oh! non, les larmes manquent aux désespérés.

Il regarde. Il s'est donné la tâche de chercher dans ce trépas les souvenirs, les reflets de la vie.

Il regarde. Il a honte et terreur. Ce travail de Titan l'écrase. — Et je ne sais quelle amère volupté l'attache et le retient.

Tout seul qu'il est en face de ce lit funèbre, le rêve le prend : un délire triste et calme.

Son pinceau ne va plus. — Il regarde toujours.

Seigneur ! vous qui fîtes des miracles ! Seigneur ! Dieu de clémence et de bonté, le sang ne pourrait-il monter de nouveau à ces joues livides, le sourire ne pourrait-il pas renaître autour de ces lèvres décolorées ? Seigneur ! Seigneur, ce cœur immobile pourrait battre encore par vous !

Qui dira le cantique de cette fièvre muette, de cette démence immobile !

Et qui dira aussi l'angoisse du réveil ?...

Mais l'heure marche et la mort va vite dans son labeur de destruction.

Le modèle va échapper au peintre.

Vieillard, à tes pinceaux ! Tu n'as pas le temps de gémir !...

L'heure sonna au beffroi du Castello-Vecchio, onze heures de nuit.

Beldemonio, rendu à lui-même, eut un vif tressaillement.

Il jeta un regard tout autour de la chambre. Le papier déplié qui était sur la table frappa ses yeux. Il le saisit avidement, pensant trouver un nom, un indice...

Auprès de la fenêtre, la clarté était suffisante pour qu'on pût lire.

Beldemonio lut :

« Père chéri, pardonnez-nous et priez pour nous ! »

— Elle n'est pas seule ! s'écria-t-il en lui-même.

Et ses yeux cherchèrent l'autre victime.

Le coin où s'étendait le pauvre matelas était le plus obscur de la chambre. Cependant, Beldemonio, prévenu, y découvrit dans l'ombre une forme couchée. Il s'élança. Un adolescent était là, raide et tout droit comme ces statues qui dorment sur la table des tombeaux du moyen âge.

Beldemonio s'agenouilla près de lui. — Ce visage était dans ses souvenirs.

Tête noble aux traits purs et un peu sévères.

Avait-il vu cet enfant ou quelqu'un qui lui ressemblait ?

Pendant qu'il interrogeait sa mémoire, un faible bruit se fit du côté de la couchette. C'était comme un soupir.

Beldemonio s'élança. La main de la jeune fille avait changé de position.

Il mit sa joue tout contre les lèvres blêmies de la morte et il sentit un souffle... mais si faible !

L'air venait maintenant dans la chambre. La mortelle vapeur du charbon s'était peu à peu dissipée.

Notre beau pêcheur joignit les mains et sa prière monta vers Dieu ardemment.

Il y avait longtemps peut-être que Dieu n'avait entendu la voix de cet homme.

Il attendait, retenant sa respiration. La jeune fille ne bougeait plus. — Avait-il vu l'effort suprême et recueilli ce dernier soupir?

A son tour, l'adolescent, étendu sur le matelas, eut un léger mouvement. C'était l'heure des secours : on pouvait les sauver!

Beldemonio n'avait pas en ce moment d'autre pensée.

Mais tout à coup, dans la nuit qui était redevenue silencieuse, une voix lointaine s'éleva.

Une voix qui rappela Beldemonio à lui même et le rejeta brusquement dans ce milieu étrange et ténébreux où se passait sa vie.

C'était un son de cor qui partait de la vieille ville.

Malgré l'éloignement, on pouvait saisir distinctement le motif de la fanfare qui était le chant de Fioravante :

« *Amici alliégri andiamo alla pena!* »

Il se dressa de son haut, et ses sourcils se froncèrent.

L'appel était importun, cette fois. L'idée de révolte naissait en lui contre le mystérieux esclavage de sa destinée.

Mais ce ne fut qu'un instant.

Son regard s'abaissa sur la couchette.

C'était un regard pensif et changé. L'enthousiasme n'y brillait plus.

— Le premier venu, murmura-t-il,— un enfant, une femme, peut porter ici le même secours que moi... Et là-bas, qui me remplacerait?

Ses sourcils se froncèrent en même temps qu'un amer sourire venait à sa lèvre.

— Que me sont ceux-là? reprit-il d'un accent bref et dur; — que leur dois-je?... La misère parle ici... Ce sont de ces désespoirs vulgaires qui se guérissent avec un peu d'or...

Il tira de son sein une bourse et la jeta sur la table.

Pour un pêcheur, la bourse était trop belle.

Elle sonna le plein en tombant.

Le cor lointain répéta sa fanfare qui venait par-dessus les toits.

Vous souvenez-vous d'Athol, répondant avec impatience aux cloches du Corpo-Santo, sonnant le glas anniversaire de Mario de Monteleone?

Beldemonio frappa du pied et dit comme Athol:

— Je vous entends!... j'y vais!

Auprès de la couchette, sur une chaise, il y avait une broderie commencée, et sous la broderie, des ciseaux.

Beldemonio, en disant : j'y vais! avait son

plan fait et ne cherchait déjà plus la route à prendre.

A l'aide des ciseaux, il abattit lestement sa moustache naissante ; puis il décrocha la pauvre soutanelle qui pendait à un clou au-dessus du matelas.

Il s'en revêtit; il la boutonna du haut en bas.

En un tour de main, il lissa ses beaux cheveux le long de ses tempes.

Au troisième son du cor, il était prêt.

Avant de partir, il entr'ouvrit la fenêtre.

Sa paupière se baissa en passant près de la couchette. Depuis qu'il voulait fuir, il n'osait plus regarder la jeune fille.

Son cœur battait quand il franchit le seuil.

Que lui étaient cependant ceux-là? pour employer cette rude expression, choisie par lui-même.

Car tout abandon se fait brutal à plaisir.

Ceux-là ne lui étaient rien. — Mais si quelqu'un lui eût dit : Tu ne reverras jamais cette belle jeune fille, peut-être aurait-il hésité à partir.

Il s'enfuit sans lever les yeux sur la couchette.

Il sentait qu'un lien voulait prendre son âme.

Dans le corridor qui régnait au-devant de l'escalier, plusieurs portes s'ouvraient.

Il tourna le bouton de la première venue et demanda :

— Y a-t-il quelqu'un ici?

Un cri d'effroi lui répondit.

Il avait reconnu la voix d'une vieille femme.

— Qui que vous soyez, lui dit-il, — levez-vous et allez dans la chambre voisine. On a besoin de vos soins et voici votre salaire.

Deux ou trois pièces d'or tintèrent sur le carreau.

Beldemonio descendait déjà l'escalier.

Mais, chose singulière dans un esprit aussi libre, nous dirions presque aussi despotique, Beldemonio ne menait plus où il voulait sa pensée.

Le danger n'avait pas diminué : bien au contraire.

Point n'était besoin d'avoir, comme notre beau pêcheur, le génie de l'aventurier pour deviner que la garnison du Castel-Vecchio, ayant inutilement battu les terrasses de toutes les demeures voisines, allait resserrer le blocus du pâté de maisons attenant à la forteresse.

Le fugitif n'avait pu s'échapper, voilà le fait certain.

Donc il était caché dans l'une des habitations environnantes.

Donc la surveillance devait redoubler, surtout dans la rue de Mantoue et ses impasses, qui devenaient une véritable ligne de circonvallation.

Cette ligne, il fallait la percer, et certes ce n'était point une entreprise aisée.

Ce qui étonnait Beldemonio, ce qui l'effrayait presque, c'est qu'au lieu de se tendre vers ce but, son esprit revenait sur ses pas et restait dans cette pauvre chambre où les deux enfants avaient essayé de mourir.

Jusqu'alors, il lui avait toujours suffi d'un seul effort pour secouer les préoccupations les plus tyranniques. — Aujourd'hui, la préoccupation était plus forte que sa volonté.

Il se disait :

— Je les aurais sauvés, moi, je le sens! j'en suis sûr... Un autre fera-t-il ce que j'aurais fait?

Il voyait sans cesse la blanche et pâle figure de la jeune fille. Il pensait :

— J'aurais eu son premier sourire!...

Et quand les traits de l'adolescent se représentaient à son souvenir, il se demandait :

— Où donc ai-je vu ce visage?... Était-ce celui d'un vivant ou d'un mort?

Sa mémoire n'avait point de réponse précise à cette question, mais il y avait du deuil dans ces vagues ressouvenances, et il associait l'idée du jeune inconnu à je ne sais quelle noble et austère silhouette de vieillard...

Ce n'était pas sa bouche, cette fois, c'était son cœur qui criait : Je reviendrai! je reviendrai!

Il fallut bien pourtant que sa rêverie prît fin.

— Vous ne pourrez pas passer, mon jeune saint!

lui dit une voix douce encore sur le palier du premier étage.

Il avait pris le gros livre de prières en même temps que la soutanelle. — Un regard oblique lui montra une femme entre deux âges, qui se tenait sur le pas de sa porte en déshabillé de nuit.

Il ne savait pas du tout comment le jeune saint dont il remplissait le rôle, se comportait d'ordinaire avec cette voisine respectable, dont le caractère semblait plein d'aménité.

Il baissa la tête, tenant son livre à deux mains, et s'apprêtait à murmurer quelque pieux salut, lorsque la dame grommela :

— Vous verrez que nous ne connaîtrons jamais la couleur de ses paroles !

Ceci était un renseignement tout à fait précieux. Évidemment le jeune saint n'avait jamais parlé à la dame entre deux âges, qui était rondelette et bien conservée.

Beldemonio, profitant de cet aveu, s'inclina profondément et passa d'un air modeste en tenant son gros livre comme un corps saint.

— Dieu vous bénisse, mon pauvre M. Julien, dit la voisine avec une nuance d'aigreur ; — ne m'oubliez pas dans vos prières.

Puis elle ajouta de manière à être entendue :

— C'est trop innocent, aussi, un agneau pareil !

Beldemonio ne se souvenait point qu'on lui eût reproché jamais l'excès de sa candeur.

Il entendait grand bruit et grand mouvement dans le vestibule au-dessous de lui. Tous les domestiques de la maison et une partie des petits locataires étaient rassemblés là, causant, épiloguant, disputant. Chacun avait vu les torches s'allumer sur la balustrade et les soldats passer sur le toit comme des fantômes.

Deux opinions, parmi plus de trois cents qui se produisirent, paraissaient mériter quelque créance.

La première, c'est que le prisonnier, après avoir étranglé son geôlier, assassiné la sentinelle d'un coup de pistolet (on l'avait entendu) et passé sur le corps à toute la garnison, avait franchi le rempart, les terrasses, la rue et courait déjà dans la montagne.

Quoi de surprenant, si c'était le Porporato ?

La seconde, c'est que les compagnons du silence, au nombre de plusieurs centaines, avaient escaladé les terrasses et tenaient en échec la garnison.

Une bataille rangée était imminente. — Il y avait des deux côtés une nombreuse artillerie.

Ce qu'on ne peut rendre, c'est l'animation extravagante avec laquelle le vrai Napolitain débite ces fariboles.

Hommes et femmes parlaient tous à la fois, sou-

tenant leur dire avec des serments et proposant à tout bout de champ de perdre, s'ils mentaient, toute espérance de salut éternel !

Il est possible, à la rigueur, de figurer en écrivant le prodigieux baragouin de nos amis et voisins les Anglais polyglottes; il est facile d'exprimer le lourd et fatigant accent des Allemands; on peut même faire comprendre l'emphatique déclamation de ces vingt millions d'âmes qui semblent vendre perpétuellement du vulnéraire suisse et qui s'appellent des Espagnols, — mais la volubilité napolitaine est insaisissable et intraduisible.

C'est le mouvement perpétuel de la crécelle, c'est le bavardage à la vapeur.

Dans un tournoi de caquets, les *épouses* elles-mêmes de nos concierges parisiens seraient vaincues à plate couture par leurs collègues napolitaines.

Donc, sous le vestibule et même dans la cour, tout le monde parlait, personne n'écoutait.

Dès qu'on aperçut le *jeune saint*, comme on appelait dans la maison celui dont Beldemonio avait dérobé la soutanelle et le livre d'église, le roulement des langues s'arrêta.

Il demeurait dans les combles, le jeune saint. Il avait dû voir quelque chose.

La cour, éclairée seulement par les torches posées sur les balustrades, à soixante ou quatre-

vingts pieds de hauteur, était fort sombre. Ce fut heureux pour Beldemonio, qui n'avait rien trouvé en fait de coiffure pour cacher son visage et ses cheveux.

Il était, du reste, mince et fort élancé; la soutanelle du jeune saint lui allait comme un gant. La façon dont il avait arrangé ses cheveux, modestement aplatis sur les tempes, l'absence de ses moustaches, sa démarche timide et discrète, tout, dans ces demi-ténèbres et au milieu du trouble qui tenait la maison éveillée, tout prêtait à l'illusion.

Il eût suffi du moindre soupçon pour que la supercherie fût découverte, mais personne n'eut de soupçon.

Quelques-uns ayant demandé par manière d'acquit :

— Où donc l'*abbatello* va-t-il si tard?

Fortunata Coccoli, *conservatrice* de la maison, répondit avec cette fierté qui distingue par tous pays la classe honorable et redoutée dés portières :

— Ne savez-vous pas bien que chaque soir ce doux ange va veiller les malades à l'hôpital des pauvres?

— Oh! le chérubin d'amour! fut-il crié de toutes parts.

— Nous dira-t-il s'il a vu quelque chose là-haut?

— Il y a une torche vis-à-vis de sa fenêtre.

— Et la petite sœur?... n'a-t-elle pas craint de rester seule ainsi la nuit?

Le jeune saint passa rapidement et sans répondre au travers des groupes.

Il savait par la voisine entre deux âges que son sosie n'était point bavard.

Il savait encore autre chose. — Son sosie allait tous les soirs veiller les malades à l'hôpital des pauvres.

Fortunata Coccoli, s'adressant au public, dit :

— Croirait-on que vous êtes des personnes raisonnables? Je vous le demande sans manquer à la politesse!... Étourdir ainsi un jeune homme de son état!... Sollicitez plutôt sa bénédiction, pécheresses et pécheurs que vous êtes!

— Fratellino! fit aussitôt l'assemblée obéissante, — bénissez-nous un petit peu en passant!

Beldemonio se retourna à demi et dessina une timide bénédiction en murmurant à part lui :

— Que Dieu me pardonne! je n'ai point l'intention de railler les choses saintes.

— Ah! dirent toutes les locataires; — qu'il bénit bien! Ce sera un cœur!

Et Fortunata Coccoli, toujours prête à morigéner ses administrés :

— En voilà assez!... ne lui donnez point d'orgueil.

Elle suivit le jeune saint pour lui ouvrir la porte cochère.

— Un mot pour moi dans vos oremus, agneau de Dieu, lui glissa-t-elle à l'oreille... J'ai pris quatre numéros au *lotto reale* (loterie royale)... si la vénérée mère du Christ me faisait sortir un quaterne, je ferais un joli don à ma paroisse... sans vous oublier, mon Séraphin !

Beldemonio était dehors.

La porte cochère s'ouvrait, comme nous l'avons dit, sur ce cul-de-sac de la rue de Mantoue où l'échelle avait d'abord été dressée pour l'escalade, avant la mésaventure du bon soldat du régiment Buffalo.

Les choses avaient bien changé depuis une heure. L'impasse et la rue de Mantoue étaient pleines de soudards.

Aux premiers pas que fit Beldemonio après la porte refermée, une baïonnette menaça sa poitrine.

— *On base bas!* lui dit en italien de Fribourg un grand diable de garde-suisse.

— Seigneur, lui repartit humblement Beldemonio, — je me rends à mon devoir.

— *Ché gònnais bas tévoir!* prononça le fils des beaux vallons de l'Helvétie ; — *on base bas!*

Il est certain que ces gardes-suisses sont de bien beaux militaires, ayant tous des goitres sous leur hausse-col, mais pour être agréables, non !

En quelque langue qu'ils prononcent cet accablant : *on base bas*, l'envie prend au plus pacifique de leur sauter à la gorge.

Ce sont de braves gens qui gagnent leur vie à garder les rois, comme d'autres, plus heureux, à garder les troupeaux; mais l'étude approfondie des catastrophes politiques nous permet d'affirmer que l'accent offensant de ces républicains, bergers de têtes couronnées, est pour beaucoup dans les révolutions.

Puisqu'ils ont pour office unique d'empêcher de passer, de bonnes barrières en bois de chêne vaudraient mieux.

Naples seul s'obstine encore à payer des gardes-suisses. Ils se nomment généralement Max Schæffer; ils sont les fiancés de Ketly qu'ils adorent, ainsi que le kirsch-wasser et le ranz des vaches. Ils savent dire : *on base bas!*

Comme le Schæffer avait élevé la voix, plusieurs autres Max s'approchèrent gravement et lentement, raides comme des piquets. Un officier était parmi eux.

— Seigneur, lui dit Beldemonio, — on m'attend à l'hôpital des pauvres où je veille d'ordinaire les malades.

— *L'hôbidal tes baufres!* répéta l'officier Schæffer.

Quelques Max firent comme lui et dirent :

— L'hôbidal tes baufres!

Sur quoi l'officier les regarda et donna cet ordre :

— *Daisez-fous!*

Tous les Max mirent incontinent une main au front, l'autre à la ceinture de la culotte.

Schæffer, l'officier, s'approcha du jeune saint et l'examina avec beaucoup d'attention.

Cela fait, il eut un bon gros rire bernois, accompagné de ce dandinement qui a fait donner les armoiries que vous savez à l'illustre cité de Berne.

— Fous êtes ein pête! prononça-t-il sentencieusement en s'adressant au Max qui était cause de tout ceci.—Fous foyez bas gué z'est ein zâgrisdain?

Il rit encore; les autres Schæffer rirent plus fort que lui.

— *Mârgez!* continua-t-il en poussant le jeune saint devant lui;—*guand fous esgâlaterez les miruilles, fous, ché fous tônnerai tes brines!*

Tous les Max en chœur :

— *Trôle te liédenant schèvre!... fui! fui! quand il esgâlatera les mirailles, on lui tonnera tes brines!*

Eclat de rire général.

Beldemonio, sans se presser, d'un pas honnête et discret, traversa la piazzetta grande. — Dès qu'il fut dans le vicoletto Zaffo, il prit sa course, déboutonnant sa soutanelle qu'il jeta sous une porte.

Au bout de la ruelle, il appliqua le manche de

son poignard à ses lèvres et un coup de sifflet sourd retentit.

Un coup de sifflet pareil se fit entendre au détour de la strada Medina. — Puis la jeune fille déguisée en garçon s'élança hors d'un sotto-portico, où toutes les lumières étaient éteintes.

— Nous sommes cinq cents là-dedans, dit elle; — nous allions attaquer... Que faut il faire?

— Où est ma voiture? demanda Beldemonio au lieu de répondre.

— Au monte Oliveto... Que faut il faire?

Beldemonio se prit à marcher à grands pas vers l'endroit indiqué.

Un *calesso* élégant et léger, attelé de deux magnifiques chevaux, stationnait derrière le chevet de l'église. Beldemonio y monta.

La jeune fille, à la portière, répéta pour la troisième fois :

— Que faut il faire?

Beldemonio prit sa main et l'effleura de ses lèvres en disant :

— Merci, Fiamma!

Elle devint toute rouge de plaisir.

Beldemonio ajouta :

— Dans une heure, il faut que Matilda Farnèse soit à Naples et prête à me suivre.

— La princesse Farnèse sera prête dans une heure, répliqua la jeune fille. — Après?

— Après, tu iras dormir, petite Fiamma... Je te souhaite de beaux rêves.

— Je n'ai jamais qu'un rêve... murmura la jeune fille dont la voix se fit triste.

Beldemonio sourit.

— Que la comtesse se trouve près d'elle à son réveil, dit-il.

— Et les autres?... demanda encore Fiamma.

— Qu'ils rentrent chacun chez soi, sauf les gens de veille autour du palais Doria... Et que tout soit prêt au point du jour!

De la main il envoya un baiser à la jeune fille : puis, se penchant et parlant au cocher :

— Est-ce toi, Ruggieri?

— Oui, seigneur.

— Tu vas prendre la rue des Tribunaux, jusqu'à la porte de Capoue, sortir de la ville, rentrer par la porta Notana et descendre à la piazza del Mercato, à la maison de Johann Spurzheim.

— Oui, seigneur.

Le fouet claqua. Les chevaux partirent au galop.

A l'instant où le *calesso* courait déjà sur la dalle sourde, un homme sortit de l'ombre de l'église et sauta d'un seul bond sur le train de derrière où il se tint en équilibre, sifflant un joyeux air des montagnes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

—

DEUXIÈME PARTIE.

—

LE CABINET DU DIRECTEUR.

I

— Barbe de Monteleone. —

C'était le soir de ce même jour du mois de février 1823.

Trois fenêtres étaient éclairées faiblement dans une grande maison de la piazza del Mercator, située à l'extrémité orientale de Naples, tout près de l'endroit où est maintenant la station commune des chemins de fer de Capoue et de Castellamare.

C'était l'hôtel ou le palais du seigneur Johann Spurzheim, Autrichien de naissance, directeur de la police royale.

Un bureau de police occupait presque tout le rez-de-chaussée. La famille du directeur habitait le premier.

L'une des fenêtres éclairées était celle de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim; les deux autres appartenaient à un salon, où sa femme était en conférence avec le docteur Pier Falcone, jeune médecin, illustre déjà par son savoir.

Il y avait peu de temps que Johann Spurzheim était à Naples : trois mois à peu près. On ignorait profondément son passé, ainsi que les motifs de la haute confiance que la cour lui avait tout de suite accordée.

Mais personne ne pouvait dire que cette confiance n'eût point été justifiée. Il n'y avait qu'une voix là-dessus. Le nouveau directeur de la police était un homme habile et probe.

Ceux qui le détestaient, et il avait beaucoup d'ennemis, cherchaient en vain le joint pour l'accuser.

Neuf heures venaient de sonner à l'horloge de Santa-Maria-del-Carmine au moment où nous entrons dans la chambre à coucher de Johann Spurzheim. C'était l'instant précisément où l'animation atteignait son comble dans la strada di Porto. Mais sur la place du Marché, entre l'hôtel et l'église, tout était calme, presque désert.

Les boutiques se fermaient déjà. Les habitants de ce quartier, trop éloigné du centre, ont l'habitude d'aller chercher ailleurs leurs délassements et leurs plaisirs.

La chambre était simple jusqu'à l'austérité, très-haute d'étage et tendue d'étoffe de couleur sombre. Une seule lampe l'éclairait.

Le directeur de la police royale était couché sur son lit, la tête appuyée sur un seul oreiller de crin, car il affectait en toutes choses les formes stoïques. On voyait, à la lumière de la lampe, ses traits pâles et amaigris, mais dont le dessin annonçait une vive intelligence.

Il y a des figures qu'on n'oublie point, ne les eût-on vues qu'une fois. Nous aurions reconnu du premier coup d'œil dans ce malade, dans ce mourant, dirions-nous volontiers, car il semblait n'avoir plus que le souffle, nous aurions reconnu ce voyageur rébarbatif et taciturne de la carrozza de Battista Giubetti.

L'homme au bonnet de soie noire, M. David, celui qui occupait à lui tout seul les deux premières places de l'intérieur, et qui avait fait semblant de dormir pendant que notre séminariste Julien causait avec sa petite sœur Céleste.

Celui encore qui avait commandé à Battista au nom du *charbon et du fer*.

Celui enfin qui avait dénoncé aux contreban-

liers, réunis dans leur repaire, à droite de la route, sous le couvent del Corpo-Santo, le départ de Palerme de Lorédan Doria et de la comtesse Angélie.

L'histoire cite, parmi les hauts dignitaires de la police des hommes de tête et de cœur, de véritables chevaliers, qui, combattant le mal corps à corps, allaient jusqu'à pénétrer dans les mystérieuses retraites des ennemis de la société pour les frapper plus surement.

En Italie, Azeglio se fit carbonaro; en Angleterre, le fameux Templeton devint le complice apparent de Wat Tyler.

Peut-être Johann Spurzheim était-il un de ces hommes.

Du moins, l'avons-nous vu dans la crypte du Corpo-Santo, autour du cadavre sans sépulture de Mario, comte de Monteleone, au milieu des chevaliers du silence.

Le lecteur l'avait deviné sous le masque, malgré ce nom de Heimer, ajouté à son prénom de David.

C'était lui, le confident et le secrétaire du premier grand-maître...

D'autres fois, le contraire arrive. Le conjuré imprudent et hardi, par un de ces mille hasards qui sont la vie, peut arriver tout à coup au pouvoir et dominer cette même société qu'il attaquait.

Deux chemins sont ouverts devant lui, en ce cas :

Renier son passé ou poursuivre son œuvre.

La suite nous apprendra quelle était à cet égard la religion du *cavaliere ferraio*, David Heimer, devenu le seigneur directeur Johann Spurzheim.

Nous saurons plus tard pour qui ou contre qui il combattait.

Ce qui est sûr, c'est que, à cette heure, vous l'auriez jugé incapable de combattre personne.

Ses yeux étaient fermés; ses lèvres blêmes, entr'ouvertes péniblement, semblaient chercher le souffle qui allait fuyant. Ses joues creuses et hâves s'estompaient de noir aux alentours des paupières.

Tout son corps gardait une immobilité morne.

Il ne dormait pas, cependant, car, de temps à autre, un tressaillement brusque agitait le coin de sa bouche et plissait les rides de ses tempes.

On eût dit, en vérité, que, s'il ne faisait pas un rêve, il écoutait des sons lointains et mystérieux qu'un homme en santé n'aurait pu percevoir.

On eût dit que l'entretien de deux personnages invisibles arrivait jusqu'à lui.

L'agonie a souvent de ces silencieux délires.

Et certains prétendent qu'une subtilité prodigieuse de l'ouïe est le dernier privilége de ceux qui vont mourir.

Il n'y avait personne dans sa chambre, en ce mo-

ment, et aucun bruit de voix ne se faisait entendre au dehors.

Les deux personnes les plus voisines de Spurzheim étaient Barbe de Monteleone, sa femme, et le jeune docteur Pier Paleone. — Mais, entre la chambre à coucher et le salon, il y avait deux portes et un corridor.

Sur la table de nuit, quelques fioles et des verres reposaient en désordre parmi des papiers épars et des livres. On voyait que cet homme, plein d'une pensée active et n'ayant de brisé que le corps, s'était acharné au travail jusqu'à la dernière heure.

Sous la couverture, passait la tête noire et gaie d'un de ces charmants petits animaux qui nous viennent d'Angleterre et auxquels leur royale origine a fait donner le nom de *king's charles*.

Une manie, dirions-nous, si ce Johann Spurzheim eût été capable d'enfantillage.

Mais, nous en prévenons le lecteur à l'avance, il faut le ranger parmi ceux qui ne font rien au hasard.

Si la tête noire, éveillée et mignonne s'apercevait sous la couverture, c'est que, pour le seigneur Johann Spurzheim, il était utile ou nécessaire que la tête noire fût là.

Nous dirons la même chose pour un autre objet qui se voyait à côté de lui, auprès de l'oreiller, dans sa ruelle.

Cela ressemblait au pavillon d'un de ces petits cors que les nains des romans de chevalerie portaient suspendus à leur cou : quatre pouces de diamètre environ.

Cela était en ivoire. Un cordon assez gros, une sorte de tuyau plutôt, très-flexible, s'y fixait et cachait son extrémité opposée dans une armoire d'un demi-pied carré d'ouverture, dont la porte était ouverte.

Cette porte n'avait ni serrure, ni clef, ni bouton...

Dans le salon, auprès d'une cheminée, luxe fort inusité à Naples, Barbe de Monteleone, femme du seigneur directeur, était assise, les pieds au feu.

Le docteur Pier Paleone restait debout devant elle.

Barbe de Monteleone avait maintenant une quarantaine d'années. Sa figure était belle, mais trop grande pour son corps, comme il arrive aux personnes déformées en naissant.

Ce défaut était à peine sensible lorsqu'elle restait assise, son buste ayant une suffisante longueur.

Quant à la difformité fort apparente que Barbe portait par derrière, et qui était une bosse, puisqu'il faut prononcer le mot, vous eussiez pu passer des heures dans son salon sans la découvrir.

Barbe avait un fauteuil à dos concave et s'y ren-

versait avec une certaine grâce de grande dame. Elle ne se levait jamais pour recevoir personne. Un long exercice lui avait donné si bien l'habitude de cette pose nonchalante et renversée, qu'elle y gardait la parfaite liberté de ses mouvements.

Dans cette attitude, on ne voyait réellement que le devant de sa taille, — ceci regardait sa couturière, — et la noble régularité de ses traits, encadrés dans une chevelure noire de toute beauté.

Au fond, ce stratagème coquet n'empêchait point Naples tout entier de savoir que Barbe de Monteleone était bossue; mais il permettait, — du moins Barbe le croyait, — d'oublier parfois cette terrible vérité, en face d'un très-beau visage et d'un entretien plein de charme.

Barbe, en effet, n'avait point de rivale à la cour de Naples pour l'esprit, pour l'éloquence et pour la science.

Cet esprit n'était pas le vôtre, madame, ce don précieux, ce don charmant qui est la joie et la douceur des intimes entretiens.

Je ne sais pas si vous avez de la science; pour l'éloquence, j'en réponds, mais une éloquence autre que celle de Barbe la bossue.

Votre éloquence, c'est votre grâce. On ne l'apprend point à d'autres que vous. Pour l'avoir, il faut être Française.

Votre esprit, c'est votre abandon, et c'est au...

l'orgueil que vous avez d'être femme : adorable bon sens, ravissante modestie !

Vous riez, et que vous avez bien raison ! quand vous voyez celles de votre sexe envier les armes maladroites et lourdes de notre sexe inférieur !

Vous êtes Française et même un peu Parisienne : il ne faut pas l'être trop. Vous savez aimer, causer, vivre ! Je vous ai vue entre une Anglaise romanesque à froid et une Espagnole à quarante degrés Réaumur ; non loin était une Allemande, bonne grosse baronne de bois peint, et encore une Russe qui vous ressemblait, je vous l'assure, comme ces poupées trop roses et en cire, tournant sur pivot chez les coiffeurs, ressemblent à de très-jolies femmes.

Vous ne vous moquiez pas d'elles : ah ! fi donc !

Pourquoi votre seule présence les faisait-elle ridicules ?

Madame, vous êtes femme jusqu'au bout des ongles. C'est le talisman pour vaincre.

Parmi les filles d'Ève, il n'y a de vraiment et d'absolument femmes que les Françaises qui ne sont pas trop Parisiennes, — mais qui le sont un peu.

Depuis cette matinée où la nymphe Égérie naquit dans un bosquet latin et fut changée en fontaine par Diane jalouse, — encore une femme

virile et intolérable! — l'Italie a le privilége de produire des dames *supérieures à leur sexe.*

Ce ne sont pas tout à fait des grotesques comme le bas-bleu anglais, mais ce sont des personnes fatigantes, sachant le grec, les mathématiques, l'astronomie, et ne sachant pas du tout plaire.

Notez que l'envie de plaire leur vient à l'heure propice, tout comme aux autres femmes.

Or, la fantaisie du poëte a bien pu nous montrer les beaux cheveux de Clorinde s'échappant du casque brisé. Cela étonne, cela séduit même comme exception.

Mais soyez Tasse lui-même, vous ne pourrez poétiser l'arme de la muse, qui est la plume...

Je me trompe, il y a un poëte pour cela, c'est Molière.

Barbe de Monteleone était une femme *au-dessus de son sexe.*

Ce grand front supérieurement modelé annonçait une intelligence vaste et hardie; cet œil noir, aigu, profond, disait les subtilités d'un esprit présent et toujours prêt à la lutte.

Elle avait été de bonne heure dans une position dépendante. Quoi qu'elle fût de race princière, la mort de ses parents et le manque absolu de fortune l'avaient mise à la charge de son cousin Mario Monteleone.

Le premier aiguillon qui excita son effort intel-

lectuel, ce fut l'ambition d'être comtesse de Monteleone.

Mario l'avait vue grandir près de lui. Mario l'aimait comme si elle eût été sa jeune sœur.

Parmi l'entourage de Mario, son intelligence et sa science la faisaient reine. — Elle espéra longtemps que l'admiration de son cousin se changerait en un sentiment plus tendre.

Elle espéra en vain.

S'il y a une route qui ne conduit point à l'amour, c'est celle de l'admiration.

Barbe n'était point née méchante. Nous l'avons dit déjà : la méchanceté absolue n'existe pas.

C'est bien assez qu'il y ait l'intérêt et la passion.

Barbe était ambitieuse à l'excès.

Le mariage de son parent avec Maria des Amalfi mit l'enfer dans son cœur.

Il y avait un homme au Martorello qui la regardait d'en bas.

Elles redeviennent femmes dès que l'orgueil ou l'amour sont en jeu.

Barbe se crut adorée. Elle se dit : Cet homme sera mon esclave ; j'ai besoin d'un esclave.

J'ai besoin d'un instrument : cet homme sera mon instrument.

Cet homme avait nom David Heimer. Il possédait toute la confiance de Mario Monteleone.

Barbe fit alliance avec lui.

Plus tard, elle l'épousa.

Mais il se trouva que David Heimer était aussi fort, pour le moins, que Barbe de Monteleone elle-même.

Ce fut un étrange ménage. S'il y eut lutte, elle ne dura point. Au premier choc, ils se jugèrent et firent trêve.

Ainsi agissaient les preux, quand les deux lances, volant en éclats, laissaient la joute incertaine.

Ces deux êtres, réunis dans une même pensée d'ambition, ne se détestaient point, comme c'est la coutume. Il y avait entre eux une sorte d'amitié, née de la parfaite communauté de sentiment.

Ils s'estimaient, pourrait-on dire.

Et comme la défiance la plus endurcie ne veille pas toujours, la foi mutuelle était venue peu à peu entre eux. Ils croyaient l'un et l'autre.

Ceci, d'autant plus fortement qu'ils se regardaient, chacun de son côté, comme plus difficiles à tromper.

L'œuvre qu'ils poursuivaient en commun était ardue.

David Heimer, que nous appellerons désormais du nom qu'il s'était choisi : le seigneur Johann Spurzheim, consultait fidèlement sa femme, et Barbe Spurzheim mettait au service de son mari tout ce qu'elle avait de finesse, de clairvoyance et de prudence.

C'était une ligue étroite et loyale des deux parts, — autant qu'il peut y avoir de loyauté en des âmes semblables.

Nous devons dire aussi qu'à la cour et dans toute la ville, on citait Barbe Spurzheim pour les soins assidus qu'elle prodiguait à son époux malade.

Il y avait dix minutes environ qu'ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre, Barbe et le jeune docteur Pier Falcone.

Auprès de Barbe, un in-folio ouvert était supporté par un massif pupitre à pied. L'in-folio était écrit en langue latine que Barbe lisait couramment.

Au delà du pupitre, un guéridon de bois d'ébène soutenait une petite sphère céleste et des livres en quantité, — tous de physionomie respectable.

Un peu plus loin se trouvait un orgue avec un cahier de musique, ouvert à la troisième fugue de Sébastien Bach.

De l'autre côté du salon, deux chevalets supportaient, le premier une toile de Tommaso des Stefani, contemporain de Cimabué, sous Charles d'Anjou, l'autre un tableau ébauché par Barbe elle-même.

La cheminée en marbre rouge, de style florentin, avait une garniture antique et d'une simplicité sévère. Deux énormes amphores en pâte étrusque en flanquaient les extrémités.

Autour des boiseries pendaient six tableaux du Zingaro (Antonio Solario) et de ses élèves les frères Donzelli.

L'un d'eux, attribué à Donzelli le jeune, représentait la mort de Lazare.

Les yeux de Barbe Spurzheim et du docteur Pier Falcone se fixaient en même temps sur cette dernière toile.

Il y avait silence.

Au bout de quelques secondes, le regard de Barbe quitta le tableau pour se porter sur le docteur.

C'était un homme de vingt-huit ans, de grande taille, mais trop grêle et voûtée légèrement. Ses traits d'une excessive pâleur avaient de la beauté. Ses yeux noirs n'exprimaient rien en ce moment, sinon l'immobilité de la pensée. Deux ou trois rides précoces sillonnaient son front où déjà les cheveux se plantaient rares et comme brûlés.

Ce pouvait être un penseur. Ce devait être un oseur. C'était, à n'en point douter, un homme de grands besoins et de grands désirs.

En le regardant, Barbe fronça le sourcil.

— Il est trop jeune!... murmura-t-elle en elle-même.

Puis, la prunelle du docteur ayant heurté la sienne, elle reprit, comme pour expliquer le mouvement involontaire de sa physionomie :

— J'ai cru longtemps que les peintres de l'ancienne école savaient rendre l'agonie... je me trompais.

— Cependant, répliqua Pier Falcone, — l'agonie de ce Lazare...

— Justement! interrompit Barbe.

— Vous ne la trouvez pas assez horrible?...

— Trop et trop peu... En deçà et au delà... Les maîtres qui sont venus plus tard ont embelli la mort... Ceux-ci la contournent et la convulsionnent... Johann Spurzheim n'est pas fait comme cela.

Pier Falcone baissa les yeux, tant ces paroles furent prononcées avec un calme effrayant.

Barbe vit cela, sourit, et reprit en choisissant une pastille contre la toux dans une riche bonbonnière d'or.

— Si vous pouviez répondre de sauver mon mari, docteur, votre fortune serait faite!

— Vous savez bien, madame, repartit Pier Falcone, — que cela m'est impossible.

— Qu'est dont la science?... murmura Barbe avec dédain.

Puis elle ajouta en comprimant d'autorité la toux qui voulait venir :

— Je donnerais cinquante mille ducats à qui me dirait : Johann Spurzheim vivra!

— Celui-là mentirait, madame.

— Barbe appuya ses deux mains contre sa poitrine, applatissant, d'un effort convulsif, les mensonges de sa couturière.

— Oh! cette toux! fit-elle; il y a des instants où il semble qu'un charbon ardent s'éteint dans mes poumons... d'autres où je crois sentir un lourd tampon qui remonte et m'étouffe... Docteur, docteur, suis-je donc, moi aussi, condamnée!...

— Vous pensez trop, repartit le médecin.

— Et la pensée me tue?

Pier Falcone eut un sourire.

— Si vous me proposiez cinquante mille ducats pour répondre de vous, madame... commença-t-il.

— Vous consentiriez!... s'écria vivement la directrice.

— Je mettrais ma tête pour enjeu! acheva Pier Falcone d'une voix ferme.

Barbe lui tendit la main. — Elle l'avait froide et humide.

— Prenez une autre pastille, lui dit le docteur, vous allez avoir une quinte.

Mais la pastille n'y fit rien. La poitrine de Barbe se souleva tout à coup, tandis qu'un rouge vif teintait la paleur de ses joues. — Elle eut une toux lente, déchirante, douloureuse à entendre.

Son mouchoir brodé qu'elle approcha de sa bouche se teignit de sang.

Le visage du jeune médecin resta impassible.

Barbe lui montra en silence la large tache de sang.

Il haussa les épaules.

— Voulez-vous me croire, oui ou non? dit-il; on ne guérit pas les poitrinaires et je vous promets de vous guérir.

Elle but une gorgée d'eau et resta immobile.

Un instant, ses yeux furent voilés et comme hagards.

Mais tout à coup le rayon se ralluma sous sa paupière.

— Me voilà bien, dit-elle, très-bien... Plût à Dieu que mon mari fût ainsi!... Répondez-moi, docteur, sur votre conscience : — Il n'y a aucun moyen humain de le sauver?

— Aucun, madame.

Barbe baissa les yeux et sembla hésiter.

— Et... reprit-elle d'une voix changée, cela durera-t-il longtemps?

Pier Falcone crut avoir mal entendu.

Comme la réponse ne venait point, Barbe releva la tête.

Elle regarda le docteur en face et répéta :

— Je veux savoir si cela durera longtemps!

— Cela quoi, madame? balbutia le médecin.

— La vie de Johann Spurzheim, mon mari, prononça Barbe distinctement.

— Mais, madame...

— Je veux le savoir !

— La science ne peut préciser...

— Huit jours?... interrompit la directrice.

— Il est impossible d'affirmer...

— Quinze jours?...

— En vérité, madame, fit Pier Falcone, une pareille question...

— J'ai des motifs pour vous la faire, docteur, interrompit madame Spurzheim ; je suis sûre que vous ne pensez pas qu'il puisse aller un mois?...

— Non, madame, répondit cette fois Pier Falcone; je ne le pense pas.

Elle baissa les yeux de nouveau en murmurant ces mots, prononcés déjà :

— Il est trop jeune !...

— Asseyez-vous là ! reprit-elle brusquement.

Sa main blanche et longue lui montrait un siége avec autorité.

Le docteur s'assit.

Barbe ferma les yeux et dit après une minute de silence :

— Réfléchissez bien avant de me répondre ; ce que je vais vous proposer est sérieux : j'y ai songé mûrement... Docteur Pier Falcone, voulez-vous que je sois votre femme?

II

— Femme forte. —

C'était une bonne précaution que d'avoir forcé le docteur à prendre un siége. Cela l'empêcha de tomber à la renverse.

Il voulut parler. Madame Spurzheim lui ferma la bouche d'un geste impérieux.

— Je vous ai dit de réfléchir, monsieur! prononça-t-elle avec sévérité; vous n'avez pas encore eu le temps!

Elle rapprocha son fauteuil d'un mouvement libre et naturel.

Son visage était toujours parfaitement calme.

— Pendant que vous réfléchirez, reprit-elle en baissant la voix, je parlerai... écoutez-moi avec attention... Quand j'aurai dit, vous pourrez me répondre en toute connaissance de cause.

Vous êtes jeune, mais vous êtes ambitieux et, je crois, audacieux... Je n'ai point d'amour pour vous... Ce que je vous propose, c'est un titre de comte avec la fortune d'un roi...

Les paupières du docteur s'entr'ouvrirent. Il glissa vers elle un regard défiant. Il la crut folle.

— Non, non, fit-elle avec un sourire et répondant à ce regard; non, je ne suis pas folle... Vous vous demandez, je le vois bien : comment pourrait-elle donner un titre de comte et une fortune royale, elle qui n'a ni l'un ni l'autre?...

— Je sais que vous êtes riche... voulut interrompre Pier Falcone.

— Misère! s'écria-t-elle, en s'animant tout à coup; riche, moi!... Décuplez ce que j'ai... centuplez... centuplez dix fois, et vous serez en deçà de la vérité... La fortune dont je vous parle est immense!

— Mais de quelle fortune parlez-vous? murmura le docteur ému malgré lui.

— Je parle de la fortune des Doria, ajoutée à la fortune des anciens comtes de Monteleone.

Le front du médecin brilla parce qu'il y venait des gouttes de sueur.

— Ne m'interrompez plus, dit Barbe; c'est l'heure bientôt où mon mari s'éveille de son repos du soir... Il me faut votre réponse avant que nous ne nous séparions.

Vous êtes Compagnon du Silence...

Malgré l'ordre récent de ne plus interrompre, Falcone ne put retenir un cri de terreur.

Il ne faut point oublier que cette accusation était portée contre lui par la femme du directeur de la police royale et dans sa propre maison.

— Madame ! s'écria-t-il, sur mon salut...

— Bien, bien! s'arrêta-t-elle; — vous êtes de Naples, les serments ne vous coûtent rien... Mon pauvre docteur, ceci est une folie de jeunesse : vous avez donné votre liberté à cette mystérieuse association, et jusqu'à présent l'association ne vous a rien rendu en échange... du moins, vous croyez cela, n'est-ce pas?

— Il est vrai... balbutia le médecin.

— Triste chose que de se voir aux ordres de gens qui vous connaissent et que vous ne connaissez pas !... Vous avez regretté bien souvent...

— Oh ! bien souvent, madame !

Barbe se prit à sourire et s'éventa légèrement avec son mouchoir.

— Falcone, dit-elle du bout des lèvres, *le fer est fort et le charbon est noir...*

Il se leva tout droit, tant sa surprise était profonde.

— Je vous dispense des réponses de votre catéchisme, poursuivit-elle d'un ton léger... Je fais plus : je viens à votre aide tout de suite, car vous allez vous noyer dans les suppositions... croire, par exemple, que le seigneur Johann Spurzheim, mon mari, m'a révélé les secrets de la police royale... et que la police royale elle-même a découvert votre secret...

La police royale n'a rien découvert, mon pauvre docteur... la confrérie du silence appartient à la police royale...

— Est-il possible!

— Disons mieux... il ne peut y avoir de supercherie entre nous : la police royale appartient à la confrérie du silence.

Les bras de Falcone tombèrent le long de ses flancs.

Le sourire se fit plus railleur autour des lèvres minces de Barbe Spurzheim.

— Triste chose! répéta-t-elle ; — non point que l'association ait été stérile pour vous : elle ne l'est pour personne : ce serait sa mort... L'association vous a donné le semblant de luxe et de considération qui vous entoure... Sans l'association, où serait votre clientèle?...

— Je croyais... fit le jeune médecin avec dépit.

— Sans doute! interrompit Barbe ; — on met

cela toujours sur le compte de son propre talent... Je ne prétends pas que vous manquiez de talent, seigneur Pier Falcone... mais faites-moi la grâce de me dire qui manque de talent aujourd'hui ? Jadis, le monde se composait ainsi : quelques lions de génie parmi le troupeau des moutons de Panurge... quelques pièces d'or dans le tas immense des gros sous... Panurge trouverait encore des moutons ; mais, avant de se jeter à l'eau, les drôles expliqueraient pourquoi... Quant aux lions, je crois que l'espèce en est perdue... Notre siècle, héritant cette fortune, formée de pièces d'or et de gros sous, a fait sa monnaie du tout; ce qui a produit un monceau de petites pièces blanches, carlins, tari, demi-piastres... Là dedans, les ducats sont rares... Je n'y ai jamais trouvé, moi qui parle, qu'une seule pistole : elle était fausse !

Juste à ce moment, dans le silence de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim, un éclat de rire sec et pénible éclatait.

C'était le moribond qui entrait tout à coup en gaieté!

Pourquoi?... L'éclat de rire dura la moitié d'une seconde.

Puis tout redevint immobile et muet.

Barbe Spurzheim poursuivait :

— Vous avez du talent, Pier Falcone : vous aurais-je choisi sans cela?... Mais si vous avez

franchi le seuil de cette maison en qualité de médecin, c'est que vous aviez fait le serment du Silence... c'est qu'on avait des vues sur vous... c'est, enfin, qu'il vous fallait une clientèle pour aborder le palais des comtes Doria-Doria...

Vous avez donc reçu, plus vite et mieux que bien d'autres, votre salaire de compagnon. Ce n'est pas en cela que je vous plains.

Vous n'avez encore rien fait, vous êtes payé : je vous range parmi nos débiteurs.

Ce qui est triste, seigneur Falcone, c'est de se sentir esclave et d'aller à l'aveugle, sans savoir, sans connaître, poussé toujours par une volonté mystérieuse.

Qui peut dire en quelle monnaie on exigera demain le payement de votre dette?

Ce que je vous propose, c'est d'enlever le bandeau qui vous couvre les yeux et de faire la lumière dans votre nuit.

Ce que je vous propose, c'est l'affranchissement de plus, car, avec moi, d'esclave vous allez devenir maître!

Vous ignorez tout, je puis tout vous apprendre.

Je suis dame du Silence et je suis la seule...

Elle ôta de son doigt médius un anneau d'or, orné de trois diamants formant triangle. Cet anneau était semblable, sauf le métal, à celui de Mario Monteleone.

Il portait la devise latine : *agere non loqui.*

Pier Falcone le prit, l'examina, lut les trois mots de la devise et le lui rendit. Tout cela en silence.

Il obéissait à la lettre : il réfléchissait.

Barbe le regardait d'un air content, comme un professeur qui approuve la conduite de son élève.

— Vous êtes jeune, reprit-elle, — et c'est ce qui m'arrête depuis huit jours... car il y a huit jours que j'ai perdu tout espoir de conserver mon mari... Mais vous êtes prudent, je vous crois hardi... et je sais qu'un vain scrupule ne vous ferait pas reculer.

Avant que vous vous soyez lié à moi d'une façon étroite et irrévocable, je ne peux pas vous dire tout ce qu'il vous faut savoir.

Je puis seulement vous mettre à même de juger l'avenir que je vous réserve.

Pour cela, il suffit de deux choses : vous faire connaître mon passé et celui de l'association.

L'association fut fondée par un saint : vous avez entendu parler de Mario Monteleone, maître des *cavalieri ferrai.* Son but primitif fut de faire le bien, purement et simplement.

Elle en eut un second après la mort de Mario Monteleone, deux, devrais-je dire : l'un apparent, l'autre caché.

Le premier, ce fut la vengeance du grand-maître assassiné; le second, ce fut la conquête.

Le premier est un prétexte et un drapeau. Il sera longtemps notre force. L'autre serait atteint déjà s'il y avait eu parmi nous un homme, — un lion, — une de ces pièces d'or dont, hélas ! on ne trouve plus que la menue monnaie !

Mais je n'ai pas tout dit, et il y eut une troisième phase que nous subissons maintenant.

Un homme vint à nous, — un géant ou un fou, je ne sais.

Celui-là, je ne le juge pas : je le déteste.

C'est peut-être le lion. — Si c'est le lion, nous le prendrons au piége.

Il est beau comme un demi-dieu. Si j'étais jeune et belle, je voudrais ramper à ses genoux.

Mais je le hais ! — je le hais !...

Elle prononça ce mot par deux fois avec une effrayante énergie.

— Celui-là, reprit-elle en baissant les yeux et la voix, tandis qu'un point ardent tachait la pâleur de ses joues ; — celui-là, par un coup de baguette magique, nous a faits ce que nous sommes... Nous lui devrions tout, s'il n'avait agi pour lui... pour lui seul... Par lui, la ville est à nous... Nous entourons le trône...

Mais ce qu'il veut pour lui, sans raison et sans droit, cet homme, je le veux pour moi. Je l'aurai.

Il regarde au-dessus de lui sans cesse. — Il ne verra pas le filet tendu à ses pieds.

Je le briserai, j'en fais serment, non point parce qu'il est notre tyran et qu'il a le pied sur notre tète, mais parce que le bien qu'il convoite est mon bien et qu'il veut me voler mon héritage.

Cet héritage, je l'ai acheté avec du sang. J'y tiens...

Pier Falcone, par ce que je te dis, juge si tu es à moi!

Je vais te dire encore autre chose :

Avant de m'appeler Barbe Spurzheim, j'avais nom Barbe de Monteleone.

— Quoi!... s'écria le jeune docteur, — vous seriez !...

— Je suis la dernière du nom... Mario est mort sans enfants; je suis l'unique héritière.

Ne me demande pas d'explication, Pier Falcone; tu n'en sais déjà que trop, et je ne sais plus; mais tu as encore le droit de réfléchir.

Le docteur s'approcha d'elle respectueusement, prit sa main et la baisa.

— Non, madame, dit-il, je n'en ai plus le droit... Je ne dirai pas que j'accepte : ce serait trop peu... je me donne à vous avec transport!

Barbe fixa sur lui ses yeux demi-clos d'où sortait un rayon subtil et perçant.

— C'est bien parlé, cela, seigneur Pier Fal-

cone, murmura-t-elle; — vous êtes un homme adroit et sage...

— Madame...

— Très-adroit... très-sage... Vous serez capable de faire semblant de m'aimer, à l'occasion...

— Douteriez-vous?...

— Je ne vous interdis pas cela, interrompit Barbe en souriant; — nous aurons, en temps et lieu, besoin d'une excuse aux yeux du monde... l'amour seul pourra nous la donner... Eh bien! vous serez un beau comte, Falcone!... Le monde, imbécile et aveugle, pourra se dire: La vieille s'est éprise de ce jeune homme...

Il y avait de la dureté, mais non point d'amertume dans ces étranges paroles.

— La vieille prendra ses sûretés, poursuivit-elle en changeant de ton, — pour que ce jeune homme ne soit jamais son maître, voilà tout.

La contenance du docteur était assurément difficile en face d'une semblable amoureuse.

Il ne savait ni quelle attitude prendre, ni quelles paroles prononcer.

Elle vint à son secours.

— Falcone, lui dit-elle en lui tendant la main avec une sorte de cordialité, — vous aurez en moi une amie... vous serez noble, riche, puissant... peut-être même heureux... Ne jouons jamais la comédie l'un vis-à-vis de l'autre... Soyons des al-

liés solides et sincères : rien de plus, rien de moins.

— Vous pouvez compter sur moi, madame, prononça résolûment le docteur, — comme sur le plus fidèle serviteur.

— Nous verrons cela, répliqua-t-elle, — plus tôt que vous ne pensez.

Elle lâcha sa main et se prit à rêver.

— Qu'ai-je encore à vous dire? murmura-t-elle; — peut-être vous demandez-vous pourquoi j'ai caché à la cour de Ferdinand de Bourbon ce nom de Monteleone que le roi eût entouré de tant de faveur... car Mario, mon parent, était son meilleur ami?... Je l'ai caché parce qu'il y a deux personnes vivantes entre moi et l'héritage de Mario... le comte Lorédan Doria et la jeune comtesse Angelia...

Le front du docteur se rembrunit malgré lui.

— Devinez-vous déjà, poursuivit Barbe,— qu'il nous faudra passer par un chemin où il y a du sang?

Et comme Falcone pâlissait :

— Je ne les déteste point, ceux-là, reprit-elle... — un beau seigneur!... une délicieuse enfant... seulement, ils barrent notre route... Vous ne dites plus rien, seigneur Pier Falcone.

— Madame... balbutia celui-ci, — je crains de comprendre...

— Ne craignez rien! comprenez, fit Barbe sèchement; — cela est nécessaire... Je n'ai point, du reste, l'intention de vous poser des énigmes... je ne sais point de mots capables de me brûler les lèvres en passant, et, quoi que j'aie à vous dire, je vous parlerai bon italien... Je vous choisis pour époux, au lieu et place de Johann Spurzheim que je regrette sincèrement... profondément... que je regretterai toujours, comprenez bien cela... parce que nous formions le couple, à nous deux, mâle et femelle : même vocation, même ambition, même cœur... Je vous choisis à son lieu et place pour que vous fassiez ce qu'il eût fait... Et voici ce qu'il eût fait; il avait condamné trois têtes : le prince Coriolani, Lorédan Doria, Angelia Doria.

Les dents du docteur se choquèrent.

Le calme de cette femme l'épouvantait.

— Condamné?... murmura-t-il; — comment?

— Comme condamne le Silence.

— Trois meurtres !...

— Vous autres médecins, seigneur Falcone, — vous avez d'autres armes que nous... je vous laisserai le choix.

Pour la seconde fois, sa poitrine se souleva et ses joues devinrent livides autour de la tache rouge qui marquait la pommette.

Elle toussa. — Tout un côté de son mouchoir se teignit de sang.

Comme Falcone s'approchait d'elle avec un verre d'eau où il venait de verser quelques gouttes du contenu d'une petite fiole qu'il avait tirée de son sein, elle le repoussa doucement.

Elle souffrait horriblement, cela se voyait, mais elle souriait.

— Non... ah ! non... fit-elle d'un ton léger; du moment que vous êtes mon futur, je vous casse aux gages... vous n'êtes plus mon médecin.

Falcone, voyant dans ces paroles un soupçon, but d'un trait le verre qu'il lui destinait.

— Il n'y avait rien dans celui-là, dit Barbe avec froideur ; le fait est prouvé, mais je ne veux pas d'un médecin qui serait forcé de boire ainsi toutes mes potions.

Falcone s'inclina.

— Sans rancune ! reprit-elle ; pour revenir à nos affaires, avez-vous tué, parfois, seigneur Falcone ?

Celui-ci fit un pas en arrière, à cette inqualifiable question.

— En duel ?... poursuivit Barbe; dans un cas de défense légitime ?... malgré vous enfin ?...

— Jamais, madame, jamais ! l'interrompit le docteur.

— Et pourtant, fit-elle comme en se parlant à elle-même, la science de Gall est d'une certitude mathématique !...

— Rêveries ! s'écria Falcone.

Madame Spurzheim lui prit la main et l'attira jusqu'à elle.

— Baissez-vous, je vous prie, docteur, dit-elle.

Il obéit machinalement.

Barbe promena ses longs et pâles doigts sur les protubérances postérieures de son crâne.

— Tâtez-vous même! fit-elle en lui désignant une place derrière l'oreille et un peu au-dessus; Gall et notre homonyme le docteur Spurzheim appellent poliment cet organe *la destructivité*... Consolez-vous, seigneur Falcone : si vous n'avez pas encore tué, vous tuerez!

En disant cela, elle le couvrait d'un regard fixe et glacé.

Pier Falcone ne soutint pas ce regard.

Et lorsqu'il entendit de nouveau la voix de Barbe, il tressaillit comme un coupable.

— Vous avez tué, disait cette voix inplacable et lente; non pas en duel... non pas dans un cas de légitime défense... non point par hasard et malgré vous... La science est vraie, et vous mentez, Pier Falcone... vous êtes un assassin!

Il poussa un long gémissement et se laissa choir dans un fauteuil, la tête couverte de ses mains.

Barbe Spurzheim se leva. Vous l'eussiez à peine reconnue, tant elle perdait à quitter sa bergère, cette place forte qui défendait sa taille contre le regard.

Ce qu'il y avait en elle, quand elle était assise,

de noblesse et de dignité, disparaissait dès qu'elle montrait à découvert les difformités de sa personne.

Elle était tout en buste. La disproportion entre la hauteur totale de son individu et l'énorme développement de sa tête sautait aux yeux, quand elle renonçait à l'avantage de cette posture qui ne mettait en évidence que son torse. Elle allait, cependant, sur ses jambes inégales et courtes; ses hanches se déboîtaient à chaque pas.

Le sentiment qu'elle avait inspiré changeait à cet aspect inattendu.

La grande dame, transformée en naine, perdait incontinent tout son prestige.

Mais il ne faudrait pas s'y tromper : la sensation éprouvée n'était ni la pitié ni le ridicule.

C'était la crainte.

Il y avait de la fée malfaisante et cruelle dans cette bossue de quatre pieds de haut.

Elle se montrait là sous sa vraie physionomie. Tout le reste était mise en scène, illusion et mensonge.

Une fée! c'était une fée! — la fée sinistre des beaux contes qui faisaient frissonner notre jeune âge, la fée terrible qui s'acharne au berceau des pauvres petits enfants.

Rien qu'à la voir, on comprenait cette lugubre histoire de la postérité de Mario Monteleone.

Cette femme avait dû combiner ses noirs projets dans l'ombre, sans faiblesse ni remords. Les larmes du père, les sanglots de la mère avaient dû glisser sur ce cœur d'acier.

On comprenait aussi les mystérieuses terreurs qu'elle avait inspirées aux habitants du Martorello.

Là-bas aussi, on l'appelait la fée. Chacun croyait que l'avenir n'avait point de secrets pour elle.

Quand on voyait, les nuits, sa fenêtre toujours éclairée dans la maison de Mario Monteleone, une étrange terreur prenait le passant attardé sur la route.

Que faisait-elle, à ces heures où les autres reposent? Quel était ce travail qui jamais n'avait de trêve?

Elle savait tout, cette femme; elle était capable de tout!

Les poëtes du merveilleux Boiardo, le Berni, l'Arioste, ne créent pas toujours des géants quand ils veulent inspirer la terreur : les nains aussi sont terribles et font peur.

Elle faisait peur, cette femme.

Et l'homme qui l'avait épousée devait être le plus impur des scélérats.

— Falcone, dit-elle en s'arrêtant devant le docteur dont le visage était toujours voilé, je savais cela... je sais tout... Il faut qu'un homme soit à

moi, bien à moi, pour que je lui parle comme je vous ai parlé... Johann Spurzheim était à moi : c'est pour cela que je le regrette... Vous êtes à moi, Falcone : c'est pour cela que je vous dis : Regardez-moi. Vous ne m'avez jamais vue!

Elle écarta elle-même les deux mains du docteur dont l'œil se releva sur elle.

Il baissa la tête après l'avoir regardée.

Barbe disait vrai : il ne l'avait jamais vue.

Car il ne l'avait vue que dans son fauteuil ou dans son lit, où Barbe avait l'air d'une femme.

Les dents de Barbe firent jaillir le sang de sa lèvre.

La coquetterie est là dedans. La laideur n'y fait rien.

Il fallut à Barbe un effort violent pour ne point montrer son mortel dépit.

— Docteur, dit-elle cependant d'un ton libre et dégagé, voilà pourquoi je suis contrainte d'acheter un mari... Ne vous révoltez pas comme ferait un imprudent ou un sot ; ne me dites point que vous n'êtes pas à vendre. J'ai gardé les meilleures flèches de mon carquois; ma réponse serait un coup de foudre... Souvenez-vous bien de ceci, d'ailleurs, ce n'est pas vous que je veux, c'est votre aide... Je n'ai pas besoin d'un mari, mais d'un complice. — J'appelle les choses par leur nom. Si j'ai parlé de mariage, c'est qu'il faut la forme sacramentelle

pour vous donner le droit d'agir pour moi, et qu'en outre, sans le sacrement, je n'ai point de prétexte pour mettre sur vos épaules le manteau des comtes de Monteleone... J'ai fait ce rêve d'être comtesse : ce rêve sera réalisé, je le veux !... Maintenant que vous m'avez regardée, vous ne me demanderez plus pourquoi je ne vais pas à la cour... Quand il en sera temps, vous irez à la cour pour moi... Le roi me connaît : j'ai des lettres de sa main... Le roi ne sait pas que je suis la femme de Johann Spurzheim. Je n'ai jamais signé en lui écrivant que « Barbe, comtesse de Monteleone »... Le roi fera de mon mari le plus grand seigneur du royaume !

Elle se tut.

Pier Palcone, après un moment de silence, se tourna vers elle et dit :

— J'accepte.

— Sans condition ?

— Sans condition.

— Ah ! ah ! mon beau docteur ! s'écria madame Spurzheim en dardant son regard aigu jusqu'au fond de l'âme de Falcone, — tu es bien plus ambitieux que je ne croyais, ou tu as une arrière-pensée... Si tu n'es qu'ambitieux, c'est bien : nous irons au delà de tes désirs... Si tu as une arrière-pensée, cela te regarde... Quelques-uns, en ma vie, ont voulu jouer au fin avec moi : ils sont morts.

Au moment où le docteur allait répondre, on frappa doucement à la porte extérieure du salon.

Barbe dit : Entrez!

Un pauvre diable, assez ressemblant par le costume à nos clercs d'huissier parisiens, cheveux plats, peau grise, chemise neutre, se montra au seuil.

Il salua par trois fois en caressant sa plume qu'il avait fichée derrière l'oreille.

— Qu'est-ce, Privato? demanda madame Spurzheim.

— C'est l'Anglais, répondit Privato.

— Quel Anglais?

Le pauvre bon garçon de Privato avait une place de deux cents piastres par an à la police royale. Il n'y a pas là de quoi nourrir un aigle.

Ce n'était pas un aigle.

Il se rongea un peu les ongles pour prendre de l'aplomb et répondit :

— Un Anglais maigre avec le collet relevé, des lunettes bleues et le ventre en petite boule... les cheveux couleur serin... Il a des lettres pour Son Excellence.

— Vous savez bien, Privato, dit Barbe, que Son Excellence est au plus mal et ne peut recevoir.

— Certes, certes, répliqua l'employé ; — mais c'est si étonnant, ces Anglais... Il m'a baragouiné

un tas de choses... J'ai compris qu'il venait pour la grande affaire.

— Quelle affaire ?

— L'affaire de Londres... les diamants...

— Privato ! prononça sévèrement la directrice ; — prenez garde d'en savoir trop long, mon ami !

L'employé à deux cents piastres rentra immédiatement sous terre.

— Dites à cet homme qu'il revienne demain, ajouta la directrice en montrant du doigt la porte.

Privato ne bougea pas. Il était en suspens entre la bonne envie qu'il avait d'obéir et le besoin d'accomplir plus complétement son message.

— Madame connaît mon respect profond et j'oserai dire la vénération extraordinaire que j'ai pour elle, murmura-t-il en se rongeant les ongles jusqu'au sang; — j'aimerais mieux laisser ma part de salut à mon plus mortel ennemi que de déplaire à madame... Mais l'Anglais ne veut pas s'en aller.

— Qu'est-ce à dire : il ne veut pas !

— Votre noble Seigneurie ait pitié de moi !... Il m'a déjà secoué trois fois par les épaules... et il m'a mis cinq fois son poing sous le nez...

— Quel est le nom de cet homme ?

— Un nom du diable... Peter-Paulus Brown.

— Brown ! répéta Barbe en tressaillant.

Elle tira vivement de son sein des tablettes qu'elle consulta.

Pendant cela, Privato continuait :

— Si Son Excellence, notre illustre et bien-aimé directeur, pouvait seulement savoir...

— Tais-toi ! l'interrompit Barbe avec rudesse.

Privato salua jusqu'à terre et parvint à trouver au bout de son pouce un petit morceau d'ongle qu'il n'avait pas encore dévoré.

Les gens forcés de vivre avec deux cents piastres (1,000 fr.) sont sujets à cette profession anthropophage. Beaucoup la poussent jusqu'à la férocité.

Barbe consultait avidement ses tablettes.

— Brown ! fit-elle entre haut et bas ; — j'ai le nom, mais non pas le secret...

— Faites attendre cet homme, reprit-elle en s'adressant à Privato.

Celui-ci leva les yeux au ciel.

— Je ne puis que vous obéir, Excellence, dit-il, — mais Dieu sait ce qui va m'arriver avec un sauvage pareil !... Il a des quantités de révélations à faire... Il cherche une marchesa... il a perdu sa femme... on l'a *girellé*, sauf le respect que je vous dois, là-bas dans la strada di Porto... Il parle de malfaiteurs qui veulent tuer le roi, et il dit que le Pundjaub est un pays de l'Inde... Si ce n'est pas un fou, c'est un bien dangereux coquin !

— J'ai à vous parler, madame, dit en ce moment Pier Falcone à l'oreille de Barbe; — faites qu'on retienne cet Anglais.

— Privato, dit la directrice, — tu es un garçon intelligent... tâche d'introduire ce Brown, sous prétexte de le faire attendre plus commodément, dans la case grillée où l'on dépose les tapageurs de nuit... Tu l'y enfermeras.

L'employé à deux cents piastres se frotta les mains avec énergie.

— Bien trouvé! illustre dame! s'écria-t-il; — ce que c'est que d'avoir l'esprit au-dessus du commun!... Dans la case, il pourra boxer les murailles s'il veut!

Ce disant, il donna un dernier coup de dent à son ongle et se sauva.

— Qu'avez-vous à m'apprendre, docteur? demanda Barbe, dès qu'il fut parti.

— Trois choses, madame, répondit Falcone : — le Pundjaub est un diamant soustrait par un mineur dans les carrières du Mogol... il ne peut être acheté que par un roi... l'homme qui le possède se nomme Brown.

Barbe songeait.

— Depuis huit jours que Johann Spurzheim ne se lève plus, dit-elle enfin, — j'ai surpris bien des secrets... Mais je ne sais pas tout encore... et il faut que je sache tout... Il y a en bas, dans le

cabinet de mon mari trois lettres que je n'ai pu lire parce qu'elles sont écrites en un chiffre qui n'est point le nôtre... Voici l'heure où nous allons nous rendre auprès de Johann... Rappelez-vous bien tout ce que je vais vous dire :

Défense à mon mari de s'occuper d'affaires.

Ordre de rester au lit sous peine de la vie.

Conseil de se reposer sur quelqu'un des grands intérêts qui le préoccupent malgré lui et qui le tuent.

Vous avez compris?

— J'ai compris, madame, répondit Pier Falcone.

— Maintenant, reprit Barbe, — résumons ce qui nous regarde tous les deux : de votre part, promesse de mariage sous serment, au bout de l'an de mon deuil de veuve... Pas n'est besoin d'écrit : je sais comment forcer les gens à tenir leurs promesses... Si vous en doutez, seigneur Falcone, informez-vous de ce qu'on a trouvé ce soir sous le pont de la Madeleine...

De ma part, promesse de mariage également.

Partage de la fortune que j'aurai par droit de succession ; titre de comte que le roi ne peut refuser à l'époux de Barbe de Monteleone.

Enfin, le jour même où Johann Spurzheim mourra, sa succession de *cavaliere ferrai* et son anneau de fer...

Votre bras, docteur; allons soigner notre malade!...

Pier Falcone s'inclina en silence et lui présenta son bras.

Si nous nous transportons maintenant dans la chambre où le seigneur Johann Spurzheim était censé reposer, nous trouverons un étrange sourire sur son visage ravagé et comme plombé.

Comment exprimer cela? C'était le sourire du mathématicien qui trouve juste la preuve d'un calcul ardu et compliqué.

C'était le sourire de l'amateur en face de l'objet précieux et rare, longtemps poursuivi en vain.

C'était surtout ce sourire qu'on ne voit que dans les salles de spectacle — le sourire de l'homme qui a suivi le drame avec bonne foi et qui voit trancher tout à coup le nœud gordien de l'intérêt.

Un sourire de dénoûment, dirons-nous.

Et ce sourire grimaçait bizarrement parmi cette agonie.

Il n'y avait pourtant là rien : nul drame qu'on pût voir ou entendre.

La chambre était déserte comme à l'heure où nous l'avons laissée.

Le drame n'était sans doute que dans les rêves du fiévreux.

Et cependant, au moment précis où Barbe disait à son nouveau chevalier : Donnez-moi votre bras,

Johann Spurzheim eut comme un contre-coup du mouvement qu'ils firent.

En même temps, la tête noire du king's-charles sortit tout entière de la couverture, montrant ses grandes prunelles noires et jaunes : de l'or enchassé dans du jais.

Il jappa doucement.

Johann, de sa main maigre qui avait déjà des tons de cadavre, le caressa en murmurant :

— Bien, Lova, bien !

Et il lui donna une gimblette que le chien alla grignoter sous la couverture.

Johann Spurzheim, avec une liberté de mouvement qu'on n'aurait point espérée sur sa mine, étendit le bras. Il avait à la main cet objet de forme ronde, en ivoire, que nous avons comparé au pavillon d'un instrument à vent.

L'objet, avec le cordon flexible qui lui servait d'appendice, fut rejeté assez vivement dans la petite armoire percée dans le mur.

Johann poussa ensuite le panneau de l'armoire qui se referma sans bruit.

Le panneau se referma si bien, qu'on n'eût point découvert la trace dans la ruelle.

Cela fait, Johann remit sa tête sur l'oreiller et ferma ses yeux dont les paupières bistrées avaient au centre ce sinistre point noir qui fait peur et pitié...

III

— Bon ménage. —

A peine Johann Spurzheim avait-il fermé les yeux, que la porte de sa chambre s'ouvrit avec précaution.

Barbe, sa femme, entra au bras du docteur Pier Falcone.

Au chevet du lit se trouvait un de ces fauteuils à dos concave, qui étaient à l'usage de madame Spurzheim. C'était toujours là que le docteur l'avait vue lors de ses visites.

Elle s'y plaça.

— Me voilà dans mon beau ! murmura-t-elle en souriant.

Par ce fait, bien que toute illusion fût détruite, Pier Falcone avait peine à comprendre qu'une créature humaine pût être si différente d'elle-même. Dans la pose nouvelle qu'elle venait de prendre, Barbe, dont on ne pouvait mesurer que le buste, perdait cet aspect misérable et difforme sous lequel nous l'avons naguère aperçue. Son visage aquilin apparaissait à la hauteur voulue. C'était une femme.

Pier Falcone se pencha au-dessus du malade.

— Je ne dors pas, dit celui-ci d'une voix très-faible.

— Est-ce un reproche, bon ami? demanda Barbe avec un affectueux enjouement; — je me suis attardée au salon avec notre docteur qui me faisait le tableau de ce que serait votre convalescence, dès que les premiers beaux jours vont venir... C'est un serviteur dévoué que vous avez là, Johann... Quand il vous aura rendu la santé, j'espère que vous ne l'oublierez pas.

C'est à peine si les lèvres du directeur de la police royale remuèrent ; — mais on l'entendit fort bien qui répliquait :

— Quand donc ai-je oublié le bien ou le mal?

Pier Falcone voulut lui tâter le pouls ; il le repoussa en essayant de sourire.

— Tout à l'heure... fit-il.

Puis il ajouta en s'adressant à sa femme :

— Vous voilà dans votre beau, Barbe, ma chère compagne; c'est vous qui l'avez dit... vous voilà dans votre beau, jouant auprès du pauvre condamné votre rôle de bon ange... Je voudrais appeler Naples tout entier auprès de ce lit de douleur pour rendre témoignage... Vous avez été, Barbe, ma femme bien-aimée, toute la consolation de mes derniers jours!

— Modérez-vous, seigneur, dit Falcone; — parler trop ne vous vaut rien.

Johann Spurzheim lui adressa un signe de tête soumis.

— Mon retard, reprit Barbe, a encore un autre motif... Je fais ce que je puis, mon ami, pour que vos affaires ne souffrent point trop manifestement de votre indisposition passagère...

Elle appuya sur ce dernier mot.

— Mais, poursuivit-elle, vos affaires, je ne l'ignore point, sont en majeure partie de celles qu'on ne peut confier même à sa femme... Attendiez-vous aujourd'hui, s'il m'est permis de vous adresser cette question, attendiez-vous un Anglais du nom de Brown?

— Aujourd'hui, non, répondit Johann sans hésiter.

— Vous l'attendiez pour plus tard? insista Barbe.

Johann Spurzheim inclina la tête en signe d'affirmation.

— Il est venu, dit Barbe.

— C'est bien, répliqua seulement le malade.

La bossue garda son air riant, mais le diable n'y perdit rien.

— J'ai fait un bon somme, reprit Spurzheim ; je me sens étonnamment reposé... Ne trouvez vous pas tous les deux que j'ai la voix meilleure?

— Si fait, répliqua Barbe; avec quelques semaines de repos, le docteur compte bien avoir raison de cette maladie...

Le docteur, lui, ne disait rien.

Le docteur subissait en ce moment le contrecoup du choc moral qui l'avait naguère terrassé.

Le docteur songeait à cette prodigieuse union, proposée et acceptée. — Le docteur regardait *sa femme...*

Le mari de sa femme se tourna vers lui péniblement.

— Et vous, Falcone? dit-il.

— Moi?... répéta celui-ci; moi, je ne sais...

Le malade eut un de ces sourires que la décomposition de ses traits faisait si lugubres.

— Vous ne savez!... prononça-t-il avec lenteur.

Puis, s'adressant à Barbe qui n'osait regarder son complice, Spurzheim reprit bonnement :

— Je suis sûr, chère amie, que vous vous demandez parfois pourquoi j'ai donné ma confiance à ce jeune homme... Un médecin de 27 à 28 ans, dans une maladie aussi grave que la mienne... c'est chanceux !... Et certes il y a des jours où l'on dirait que ce jeune homme n'a pas l'usage de toutes ses facultés... Voulez-vous que je vous donne le secret de ces distractions, de ces rêveries, de ces absences ?...

— Seigneur ! .. interrompit Falcone avec une sorte d'effroi.

— Trop parler ne me vaut rien, n'est ce pas ? dit Johann Spurzheim dont le sourire se fit presque moqueur. Tranquillisez vous... je suis beaucoup mieux que vous ne croyez... ma figure ne me fait pas honneur, voilà tout... Je disais donc que je puis vous livrer le mot de l'énigme, bonne amie... notre cher docteur est amoureux !

En prononçant ce dernier mot, il ferma les yeux complaisamment, comme pour ne point voir l'éclair qui brillait dans la prunelle de Barbe.

Celle-ci toussa légèrement pour se donner une contenance. Mais sa poitrine ne voulait pas de ce jeu. La quinte provoquée vint aussitôt à l'appel et mit à son mouchoir une tache nouvelle de sang.

Pier Falcone restait immobile comme un coupable qui attend son arrêt.

Il savait ce que vaudrait la vengeance de cette femme.

Il avait accepté sa proposition, nous pouvons bien le dire, parce que, dans sa pensée, cette femme était, comme son mari, condamnée à mourir.

Mais la mort n'était pas assez proche pour qu'elle n'eût pas, cette femme, le temps de frapper quelque terrible coup.

Le lecteur se demande sans doute qui était ce pâle jeune homme dont le front avait de l'intelligence, dont l'œil promettait de l'audace et que jusqu'à présent nous avons vu si aisément dominé.

Pourquoi restait-il là entre le tigre et la tigresse, comme une proie facile avec laquelle on joue, comme une victime assurée à la dent de la femelle ou du mâle?...

— Prenez une de ces bonnes pastilles qui vous font tant de bien, ma chère femme, dit Spurzheim les yeux toujours fermés; quand vous toussez ainsi, c'est comme si ma propre poitrine se déchirait... Ah! ce doit être une intolérable douleur que celle du veuf, cherchant dans sa maison trop grande la compagne bien-aimée qui n'est plus!... Heureusement pour moi que je suis destiné à vous précéder dans ce grand voyage. .

Barbe voulut protester.

— Nous allons revenir tout à l'heure à ce sujet pénible, reprit-il; j'avoue que j'ai tardé jusqu'au

dernier moment, tant je savais vous causer de chagrin... Aussi Pier Falcone, regardez, instruisez-vous... Dans Naples entier, vous chercheriez en vain un pareil tableau... C'est ici le sanctuaire de cette grande, de cette noble, de cette inaltérable affection : l'amour conjugal!... Voyez Barbe Spurzheim qui se meurt parce que son époux va mourir!

Les joues de la bossue étaient livides.

— Plût à Dieu, murmura-t-elle pourtant, que je pusse vous donner le peu de jours qui me restent, Johann, mon mari, afin de prolonger votre précieuse existence!

— L'entendez-vous, Falcone!... Voilà le trésor que je perds!...

— Nous disions donc, bonne amie, reprit-il brusquement et comme pour secouer de tristes préoccupations, qu'il y avait un motif aux rêveries de ce beau ténébreux... Le voilà fort embarrassé, car il ne vous connaît pas... il ignore que vous êtes faite pour comprendre sa conduite... Ce n'est pas un amoureux ordinaire...

— Au nom de Dieu, seigneur! voulut interrompre encore le jeune docteur.

— Laissez! fit bonnement le malade; Barbe est une femme comme il y en a peu... Elle vous en estimera mieux quand elle saura que vous avez aimé jusqu'au crime!...

— L'objet de ces amours est-il vivant? demanda madame Spurzheim qui réussit à jouer le calme.

— Vivant et beau sous son voile de crêpe noire, repliqua Johann; nos parfaits amants attendent la fin du deuil pour devenir d'heureux époux.

Pier Falcone avait de la sueur froide aux tempes.

Madame Spurzheim baissa les yeux et ne le regarda point.

Un rayon glissa entre les paupières demi-closes du malade.

Le coup était porté.

Johann croisa ses mains sur sa couverture et prit un ton de componction.

— Barbe, mon excellente compagne, poursuivit-il, — l'émotion que produit en vous l'allusion indirecte que je viens de faire à ma fin prochaine me défend de traiter certain sujet en votre présence.

Madame Spurzheim se hâta de couvrir son visage de ses mains.

— Cela me fend le cœur, Barbe, continua le malade, — de voir votre souffrance... Que puis-je vous dire, ma femme? La séparation ne sera pas de longue durée, et bientôt nous nous réunirons. pour ne plus nous quitter jamais, dans un monde meilleur... Je vous prie de me laisser seul avec mon médecin.

— N'avez-vous plus confiance en moi, Johann? s'écria la bossue qui était parvenue à verser une larme; dois-je perdre quelques-uns de ces instants si chers?...

Spurzheim lui tendit sa main qu'elle baisa.

— Barbe, lui dit-il, — ma confiance en vous est entière, elle est sans bornes! Quand le docteur aura répondu selon sa science et sa conscience aux questions que je vais lui adresser, je serai plus tranquille... Je m'occuperai alors d'assurer l'avenir du seul être qui me soit vraiment cher en ce monde... Vous êtes une femme au-dessus de votre sexe, Barbe : rassemblez votre courage... Demain matin, vous n'aurez plus rien à me demander... Demain matin, vous n'aurez plus ni curiosité ni désir à satisfaire.

— Enfin! je saurai tout! pensa Barbe qui avait peine à contenir son triomphe.

— Je vous dois cela, Barbe, ma femme, acheva Johann Spurzheim.

Elle se leva et vint déposer un baiser silencieux sur le front du malade.

L'instant d'après, le directeur de la police royale et Pier Falcone étaient seuls.

— Je lui dois cela! répéta Johann au moment où la porte se refermait sur elle.

Puis il ajouta, et sa voix avait une expression indéfinissable :

— Demain matin, elle n'aura plus rien à me demander !

— A quoi pensez-vous docteur ? s'interrompit-il brusquement.

— Je vous écoute, seigneur, et j'attends vos ordres, répondit Pier Falcone.

Johann sourit et dit :

— Combien donneriez-vous, docteur, pour sortir de la méchante passe où vous êtes ?

— Seigneur, je ne vous comprends pas, balbutia le jeune docteur.

Johann Spurzheim le regardait en face.

— Vous êtes né coiffé, Pier Falcone, prononça-t-il avec lenteur ; — en une seule soirée, on va vous proposer deux fois une grande fortune !

Le docteur n'osait littéralement prononcer une parole. Il ressemblait à un homme qui sentirait sous ses pieds un terrain semé de piéges et de trappes.

Spurzheim jouissait évidemment de son embarras.

Il y avait sur la cheminée un buste en bronze de Voltaire.

Pier Falcone mit ses yeux sur ce buste, par hasard ; puis, involontairement, son regard revint à Spurzheim.

Le bronze et le vivant cadavre avaient le même sourire narquois et diabolique.

— Docteur, reprit le directeur de la police royale, — causons un peu du *seul être qui me soit vraiment cher* en ce bas monde... Je viens de promettre de m'occuper de son avenir... Avez-vous deviné qui est cette créature privilégiée?...

— Votre femme, seigneur... murmura Pier Falcone.

Spurzheim eut un rire sec et court.

— Non pas, docteur, répliqua-t-il; — c'est moi même... Comment trouvez-vous ma femme?

— Seigneur...

— Entendons-nous, ami... Les quiproquo font perdre du temps, et nous avons, ce soir, une terrible besogne!... Je ne vous demande pas votre opinion sur les hautes perfections de Barbe Spurzheim... c'est une maîtresse femme, nous savons cela... Je vous demande combien de temps vous lui donnez à vivre.

Pier Falcone resta tout interdit, au souvenir de la question semblable que Barbe lui avait adressée naguère.

— Répondez! fit le directeur de la police royale; — je sais que c'est une affaire de temps.

Falcone répliqua, employant à son insu les termes mêmes de sa réponse à madame Spurzheim :

— Seigneur, la science ne peut rigoureusement préciser...

— Huit jours? interrompit Johann dont le sourire devenait plus incisif.

C'était la voix de Barbe parfaitement imitée.

Falcone restait bouche béante.

— Quinze jours?... poursuivit Spurzheim avec une inflexion si parfaitement semblable à celle de sa femme, que le docteur se prit à trembler.

— Je suis sûr, continua Johann, répétant textuellement la dernière interrogation de Barbe, — que vous ne pensez pas qu'elle puisse aller un mois!

On ne saurait dire ce qui frappait le plus violemment le docteur. Était-ce la bizarrerie croissante de sa position qui arrivait au fantastique? Était-ce le danger menaçant et présent?

Jamais cauchemar ne lui avait pris les tempes dans un pareil état.

— Vous avez entendu notre entretien! s'écria-t-il, incapable de se contenir.

— Lequel de nous deux interroge? prononça sévèrement Spurzheim.

— Seigneur... fit Pier Falcone.

—Allez, mon pauvre garçon, interrompit Johann, refermant ses yeux fatigués, — vous disiez tout à l'heure à ma femme : « La science ne peut préciser... il est impossible d'affirmer... » Je le crois bien : la science est une sotte, quand elle n'est pas un charlatan!... La science me fait pitié : j'ai cette opinion-

là de la science depuis trente ans... Mais vous voilà bien loti, Pier Falcone!... obligé d'épouser ma veuve !

Le docteur n'essayait même plus de donner la réplique, tant il se sentait désarçonné parfaitement!

La demande était brusque, continua le directeur de la police royale; — c'est une femme admirable, au demeurant!... j'aurais payé cent onces d'or pour votre figure quand vous avez dit, vous, Pier Falcone, qui avez vingt-huit ans... quand vous avez dit à cette fée Carabosse : « Madame, je me donne à vous avec transport! »

Il rit encore de bon cœur, cette fois.

Au demeurant, il était impossible de trouver un moribond de plus joyeuse humeur.

— Ami, reprit-il du bout des lèvres, — je regretterai ma femme... elle avait de grandes qualités... mais, si *cela durait* un mois, pour employer son style, ce serait infiniment trop long... quinze jours aussi... huit jours pareillement... Je suis encore plus pressé que ma femme!

— Rien n'annonce que votre impatience doive être contentée de sitôt, seigneur, répliqua Falcone qui s'était enfin remis.

— Rien?... répéta Spurzheim; — vous êtes un mauvais devin, docteur!... Ma femme vous disait tout à l'heure : J'ai mes motifs... Qui n'a pas les

siens?... Les miens sont admirables... Et pour que vous ne perdiez point votre peine à les chercher, je vais vous les dire... Il faut que je sois veuf sous vingt-quatre heures et remarié avant la fin de la semaine !

Comme il achevait ces mots, trois coups de talon furent frappés à l'étage supérieur.

Le regard du malade prit d'abord une expression inquiète et cauteleuse, mais ce fut l'affaire d'un instant. Son sourire revint presque aussitôt, et il tira un petit cordon caché dans les plis de son rideau.

Un tintement de sonnette se fit entendre au lieu même où l'on avait récemment frappé.

Pier Falcone attendait. Rien ne pouvait plus le surprendre, — du moins il le croyait.

Le ciel du lit craqua et s'ouvrit, formant un vide juste au-dessus de la tête du malade.

Par ce vide, une planchette, soutenue par quatre cordes de soie, descendit doucement.

— Quoi de nouveau, Beccafico? demanda Johann.

— Oh! oh! fit une voix grêle au plafond; — il y a un homme là, Excellence !

— Ne t'inquiète pas de cet homme, Beccafico... Quoi de nouveau ?

— Pas grand-chose, seigneur... Ils sont là-bas autour du Castello-Vecchio plus de soldats qu'il

n'en faudrait pour prendre les États de notre Saint-Père et la Toscane !... L'échafaud se dresse tout doucement sur la place San-Petro Martire...

— Il n'est rien venu du Palais Doria ?

— Deux estafettes... On cherche le prince Coriolani... le bruit a couru qu'il avait été assassiné...

— Assassiné !... répétèrent à la fois Johann Spurzheim et Pier Falcone.

Celui-ci cherchait à voir ce mystérieux Beccafico, mais il ne pouvait réussir. On n'apercevait qu'un trou noir au milieu du ciel de lit.

La planchette, soutenue horizontalement par ses quatre cordes de soie, continuait à descendre. Elle arriva à portée des mains de Johann.

Il prit dessus deux lettres. Sa main tremblait bien un peu, mais il parvint à les décacheter.

— Tenez la lampe, docteur, dit-il.

Pier Falcone prit la lampe et la tint haute pour que Johann pût lire.

— On ne sait toujours pas, continua Beccafico par son trou, — qui a fait le coup au pont de la Madeleine.

Spurzheim regarda Pier Falcone.

— Celui-ci le sait, dit-il.

— Oh ! oh ! gronda Beccafico ; — c'est un nouveau !... Je ne le connais pas !

En ce moment, Spurzheim froissait la première lettre avec dépit.

— Rien !... fit Beccafico ; — mauvaise affaire !... La seconde sera peut-être la meilleure.

Spurzheim lisait la seconde.

Beccafico poursuivait :

— J'ai vu bien des Anglais, mais celui-là est superbe ! Il ne veut ni s'en aller ni lâcher ses lettres de recommandation... Il a écrit sur une grande feuille de papier tout ce qu'il doit vous demander, sans compter les secrets d'État qu'il vous révélera.

— As-tu prononcé le mot Penjaub à son oreille ? interrogea Spurzheim.

— Oui, seigneur... Il a enflé ses joues et le bout de son nez est devenu pale...

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il voulait sa femme.

— Sa femme !

— Et l'adresse d'une mystérieuse inconnue qui était avec lui sur le *Pausilippe*... Il désire aussi voir quelques lazzaroni, une éruption du Vésuve et un vrai brigand de la Calabre...

Johann ne l'écoutait plus. Il lisait la seconde lettre avec une singulière attention.

Quand il l'eut achevée, il réfléchit durant quelques secondes.

— Approchez la lampe, dit-il ensuite à Pier Falcone.

Celui-ci ayant obéi, Johann mit le feu aux deux

lettres qu'il venait de recevoir et les regarda brûler l'une après l'autre.

— Cela purifie l'air, murmura-t-il, — dans la chambre des malades.

Puis il ajouta tout haut :

— C'est bien. Beccafico... va-t'en !

La planchette se mit à remonter sans bruit.

— Connaissez-vous le baron d'Altamonte? demanda tout à coup Johann au docteur.

— Non, seigneur.

— C'est un aimable homme... vous allez très-probablement faire sa connaissance cette nuit.

La planchette avait disparu. La trappe se referma.

En ce moment, une idée traversa l'esprit de Johann Spurzheim. — Il sonna vivement.

— Présent, seigneur! dit la voix grêle de Beccafico.

Johann murmurait à part lui :

— Est-ce que la mémoire s'en va ?... Si Félice pense me trouver ici, il sera sur ses gardes... Et pourtant, c'est une besogne qu'il faut faire soi-même !...

— A quelle date précise, demanda-t-il en levant les yeux vers le ciel du lit, — à quelle date le baron d'Altamonte a-t-il été arrêté ?

— Le 19 décembre, seigneur.

— Et mis au secret ?... Quatre jours après ?

— Sept jours après, le 26 décembre, sur l'ordre que j'ai porté moi-même de votre part au Castello-Vecchio.

— On ne te demande pas cela ! fit le malade avec impatience.

Puis il reprit :

— A quelle date avons-nous pris possession de ce palais où nous sommes ?... Ne va pas te tromper, Beccafico !

— Le 29 décembre, seigneur.

— Tu es bien sûr ?...

— Très-sûr, Excellence.

— Alors, il n'y a pas de réponse aux lettres que nous venons de recevoir, Beccafico... tout est au mieux... Laisse aller le messager.

— Aidez-moi à me mettre sur mon séant, docteur, dit-il à Pier Falcone dont le visage exprimait un étonnement profond; aucun médecin n'a jamais bien connu ma maladie et je crois que vous êtes comme les autres médecins... Nous allons travailler ensemble cette nuit, vous verrez que je suis encore bon à quelque chose !

IV

— Le docteur Pier Falcone. —

Quand Falcone eut aidé Johann Spurzheim à se mettre sur son séant, celui-ci poussa un grand soupir de fatigue.

— Je suis bien faible, docteur, dit-il, — et je suis sûr que vous riez au dedans de vous-même en me voyant prendre tant de peine... Il n'aura pas le temps ! pensez-vous ; ses jours sont comptés !...

— Il n'y a pas d'homme, ami docteur, s'interrompit-il en fermant à demi les yeux, comme c'était

son habitude, — pas d'homme dont les jours ne soient comptés... moi, je connais ma mesure: sauf le poison ou le fer, je vivrai cent ans. C'est écrit!

— Seigneur, répliqua Falcone, — il y a pour moi dans tout ce que je vois ici quelque chose d'inexplicable et de presque surnaturel... Cette agonie à laquelle les hommes de l'art se sont eux-mêmes trompés, est-elle donc une feinte?

Le directeur de la police royale secoua la tête avec dédain.

— Donnez-moi un miroir, ami Falcone, dit-il; — voilà déjà du temps que je ne me suis regardé.

Falcone alla prendre un miroir à main sur la toilette et le lui apporta.

Johann le mit au-devant de son visage.

— On ne feint pas cette pâleur livide, murmura-t-il avec une nuance de tristesse dans la voix; — on ne creuse pas ainsi soi-même l'orbite décharnée de ses yeux... on ne se déguise pas en cadavre!

Puis repoussant le miroir et reprenant son sourire amer.

— Le mal est là! dit-il en pressant sa poitrine à deux mains; — je vis avec lui et je suis plus fort que lui... Le mal est mon esclave et mon complice... Je me meurs : la science a raison, cette pauvre aveugle!... mais qu'importe, si je mets des années à mourir!...

Son doigt se posa, humide et froid, sur la main de Pier Falcone.

— Le mal est mon complice, répéta-t-il ; — entends-tu bien cela ? Le mal est ma sauvegarde et mon bouclier... Il y a un homme... un homme que tu hais, Pier Falcone, de toutes les forces de ton âme... un homme qui m'aurait tué déjà cent fois s'il ne me regardait pas comme mort !

— Un homme que je hais, moi !... répéta Pier Falcone avec un sourire incrédule ; — je suis bien peu de chose, seigneur, pour avoir de si puissants ennemis !

— Tu n'es rien... mais qui sait l'avenir ?... Tout à l'heure, on te proposait d'être comte et dix fois millionnaire...

Le docteur reprit cette physionomie stupéfaite qu'il gardait volontiers comme contenance depuis le commencement de l'entrevue.

— Vous avez un esprit familier à vos ordres, seigneur ! murmura-t-il.

Chacun a son côté faible. Les plus retors ont un petit recoin accessible à la flatterie.

Johann s'attendait à ce point d'admiration. Il fut content.

— Je n'ai pas d'esprit familier, Pier Falcone, répliqua-t-il, — et je t'affirme sous serment que je n'ai pas quitté ce lit depuis quatre jours.

En conséquence, il n'avait pu écouter aux portes.

— S'il m'était permis de vous interroger, seigneur... commença le médecin.

— Cela ne t'est pas permis, Pier Falcone... mais toi qui es Sicilien, n'as-tu jamais entendu parler de l'oreille de Denys le Tyran?...

— S'il plaît à Votre Excellence, repartit vivement Falcone, — je suis natif de la Romagne.

— Est-ce moi que tu veux tromper? interrompit le directeur de la police royale. — Mon pauvre compagnon, de plus habiles que toi l'ont essayé : cela leur a porté malheur...

— Je vous proteste, seigneur...

— La paix!... Écoute plutôt une petite histoire qui va te divertir incomparablement... Voilà trois ans, à la fin de 1820, j'étais à Palerme, pour mes affaires... Mais, entre parenthèses, comment trouves-tu ce conte que j'ai fait à Barbe Spurzheim, le conte du mari assassiné et du mariage qui attend l'année de deuil révolue?...

— Seigneur, j'ai compris votre intention...

— Tu as du bonheur que la phthisie de Barbe prenne un caractère *galopant*, comme vous dites en médecine... Je n'aurais pas donné un ducat de ta peau, mon pauvre Falcone, si Barbe avait eu seulement huit jours devant elle... mais laissons le conte et arrivons à l'histoire. — En cette année 1820, il y avait à Palerme de grandes réjouissances à l'occasion du séjour qu'y faisait François

de Bourbon, prince royal. On y voyait beaucoup d'étrangers, principalement des Napolitains appartenant aux plus nobles maisons de la cour. Les d'Angri étaient là, aussi les Barberini; mais Alizia d'Angri et Bianca Barberini, trop jeunes alors, laissaient la palme de beauté à Pia Frezzoloni, des marquis de Mantoue... Pourquoi fermes-tu les yeux, Pier Falcone?

— Parce que la lumière me blesse, seigneur, répliqua le médecin, qui, loin de se troubler, laissait maintenant errer un sourire triste autour de ses lèvres.

— Bien, ce regard! fit Spurzheim; — tu m'as regardé comme un homme!... je n'aimais pas ta tenue depuis quelques minutes... Si tu es fort, mon compagnon, nous te traiterons en conséquence.

— Je ne sais pas si je suis fort ou faible, seigneur, repliqua Falcone; — j'attends la fin de votre histoire.

Johann cligna de l'œil et poursuivit :

— L'histoire n'est pas longue... Il y eut une grande fête donnée au prince royal par le comte de Ségeste dans son magnifique château qui est au fond du golfe de Castel-à-Mare.

Pendant qu'elle se reposait sur l'herbe, Pia Frezzoloni fut touchée par une vipère-aspic. On la rapporta mourante à Palerme.

Ils ont une manière, là-bas, de guérir les mor-

sures d'une vipère-aspic : un condamné à mort suce la plaie; le malade renaît, mais le condamné meurt.

S'il échappe par hasard, le roi lui fait grâce.

Il n'y avait point de condamné à mort dans les prisons de Palerme.

On lut à tous les prisonniers de la Tour-Neuve une lettre de François de Bourbon, héritier de la couronne, qui promettait amnistie et cinq cents ducats à quiconque se présenterait pour sucer la plaie de la belle des belles.

Tous refusèrent, excepté un.

Celui-là dit :

— Les cinq cents ducats seront pour ma vieille mère...

— As-tu encore ta vieille mère, Pier Falcone?

Une larme vint aux paupières du docteur.

— Non, seigneur, répondit-il d'une voix sourde; elle est morte.

— Ah! fit Johann Spurzheim comme en se parlant à lui-même, c'est vrai... tu aimais bien ta mère... Moi, je n'ai jamais connu ma mère... et jamais je n'ai eu d'enfants... Ton fils vit-il?

— Non, seigneur, répliqua Falcone dont la tête tomba sur sa poitrine; il est mort.

— Le prisonnier de Palerme, reprit Spurzheim, avait nom, si j'ai bonne mémoire, Pietro Massimo.

— Pietro-Maria Mazziniano, seigneur, rectifia le docteur.

— Tu sais l'histoire mieux que moi, Falcone !...

— Seigneur, repartit celui-ci avec une inflexion de voix étrange, cela me plaît de vous l'entendre conter.

— Eh bien, mon compagnon, poursuivit Johann Spurzheim, ce prisonnier de Palerme, Pietro-Maria Mazziniano, avait, je crois, fait la contrebande pour donner du pain à sa mère... Il suça la plaie de Pia Frezzoloni qui fut guérie. Le prisonnier ne mourut pas.

Mais il avait bu le sang de la belle des belles : il fut mordu au cœur par une de ces passions qui vous dévorent, vous autres Italiens, et que les autres peuples ne savent point ressentir.

Tel que tu me vois, Pier Falcone, je n'ai jamais été amoureux...

Le jeune médecin eut un sourire de mépris.

— Bien, ce sourire, camarade ! dit Johann ; tu as encore du sang palermitain dans les veines !... Avec les cinq cents ducats qu'il reçut, Pietro Mazziniano étudia la médecine. Il avait son plan. Dès qu'il fut admis au premier grade, il se présenta chez le docteur Giara qui avait la confiance des Frezzoloni... Il était beau, ce Pietro Mazziniano, très-beau... Tu as bien vieilli, Pietro Falcone !

— C'est la vérité, seigneur, j'ai bien vieilli.

— Le docteur Giara le prit comme élève. Une nuit que Giara était malade ou paresseux, Pietro Mazziniano remplaça son maître appelé au palais Frezzoloni... Je ne saurais dire au juste ce qui se passa...

— Qui sait dire ici-bas les joies du paradis, seigneur? murmura Falcone qui avait de la sueur aux tempes.

— Cela dura un an...

— Un siècle de bonheur qui passa comme un jour!

— Pia Frezzoloni, reprit Johann, était mère... Les deux amants n'avaient point de confidents et gardaient pour eux seuls toute leur félicité... Une nuit...

— Un an après la première, jour pour jour! interrompit le docteur dont la figure s'était tout à fait transformée.

Il était sombre et menaçant comme la vengeance.

— Dis le reste, Falcone! s'écria Johann; la mémoire me manque.

— Une nuit, prononça le docteur entre ses dents serrées, il y avait eu fête au palais Frezzoloni... et Pietro-Maria n'était pas invité aux fêtes... Il avait le droit seulement de se cacher dans la chambre à coucher de Pia qui était bien à lui, car un prêtre avait béni leur union secrète... Il était là, l'amant et l'époux, derrière les rideaux de mousseline... Il

regardait à travers la cour les salons éclairés et pleins de fleurs... jamais il n'avait trouvé sa femme si belle...

La chambre à coucher formait un angle du palais. Une de ses fenêtres donnait en retour sur les jardins.

Celle-là était ouverte.

Pietro Mazziniano entendit que l'on parlait sous les balcons.

Le nom de Pia vint jusqu'à lui; il s'élança.

Quelques jeunes fous causaient sous les orangers et l'un d'eux dit :

— Je gage mille louis de France que Pia Frezzoloni, la belle des belles, m'appartiendra avant la fin de la nuit!

— Le connaissais-tu, ce jeune fou, Falcone? interrompit le docteur.

— Je l'avais vu au Corso, seigneur, répondit le médecin dédaignant désormais de faire une distinction entre lui et ce Pietro-Maria Mazziniano; c'était la folie des grandes dames palermitaines... c'était le don Juan invincible, le héros de roman... le chevalier d'Athol!...

Johann fit un petit signe de tête approbatif.

Falcone continua :

— Les autres se mirent à rire. On tint le pari... Pietro Mazziniano ou Pier Falcone, comme vous voudrez l'appeler, seigneur, sentit qu'un vertige

allait le prendre. — Il regarda bien ce chevalier d'Athol, avant que ses yeux fussent troublés.— Il le regarda si bien, que cent ans de vie ne pourraient lui faire perdre la mémoire de ses traits !

— Et que fit-il, Pier Falcone? demanda Johann.

Le docteur appuya son mouchoir contre ses tempes et le retira baigné de sueur.

— Seigneur, dit-il, Pia Frezzoloni était autant au-dessus de moi que la Vierge sainte est au-dessus du chrétien agenouillé devant son autel... Je ne sais pas, moi, pourquoi elle avait eu pitié de mon amour... Ce qui est certain, c'est que l'idée de perdre mon trésor adoré me fit tomber en délire... La pensée ne me vint pas, et c'était simple pourtant, de mettre mon poignard jusqu'au manche dans le cœur de ce chevalier d'Athol.

Non! j'étais comme un pauvre insensé. Une idée fixe me tenait : je voulais élever une barrière entre elle et lui, une barrière impossible à franchir.

Et je me disais : La plus sainte sauvegarde d'une mère, c'est son enfant. Qui donc passerait pardessus un berceau?

Je me disais cela. Je sortis. Je courus. J'allais chercher mon fils dans la maison de sa nourrice. Je l'apportais, caché sous mon manteau.

Je le mis dans le lit de Pia.

Le bal était fini. J'allais me réfugier dans le jar-

din où naguère causaient et riaient les compagnons du chevalier d'Athol.

Je n'étais plus un homme. Je me laissai choir sur le gazon.

Ce qui se passa, je ne le vis point. Mais le lendemain, la ville le savait.

Toute cette folle jeunesse gardait rancune à Pia Frezzoloni qui repoussait son hommage. Athol avait gagné la camériste. Athol pénétra dans la chambre, dont ma folie désertait la garde. Comme il ne descendait point, les parieurs montèrent.

Pia dormait. Athol jouait avec un bel enfant qu'il avait dans ses bras.

Je le hais, cet homme! oh! je le hais! mais je dis la vérité : il jouait avec l'enfant; il avait respecté la mère.

Je hais sa générosité! je voudrais me damner pour le plonger au fond de l'enfer!

Ils étaient dix : ils étaient vingt peut-être qui avaient vu l'enfant. Le comte Frezzoloni vint s'asseoir le lendemain au chevet de sa fille. Il la baisa. Il lui présenta une coupe en disant : Elle est empoisonnée...

Pia ne prononça pas mon nom en mourant pour que j'eusse la vie sauvée.

On la mit au tombeau avec le pauvre cher enfant. Et le vieux comte Frezzoloni, un genou en terre devant François de Bourbon qui avait les

larmes aux yeux, demanda le combat contre ceux qui avaient tué sa fille avec son honneur.

François de Bourbon répondit : Tous ont quitté la Sicile, excepté trois.

Le vieux comte réclama le combat contre ces trois-là.

Ils étaient morts. Ce chevalier d'Athol est une terrible épée : je le hais !

Je le hais ! le chevalier d'Athol avait tué en duel ses trois complices.

Cela l'empêchait-il d'être l'assassin de ma femme et de mon fils ?

Ma raison n'était plus. J'eus un long et lourd sommeil. Je m'éveillai un matin au bruit d'un cercueil que l'on clouait auprès de moi. C'était le cercueil de ma mère !...

Il y eut un silence. Le docteur était droit et raide au chevet du lit. Ses joues étaient livides, mais il avait du sang dans les yeux.

— Et quand tu fus éveillé, Pietro-Maria Mazziniano, reprit Spurzheim, ton âme se fondit entre ces trois tombes... Tu cherchas autour de toi le chevalier d'Athol : il n'était plus à Palerme !

Le docteur ferma les poings. Une frange d'écume bordait ses lèvres.

Spurzheim souriait à voir cela.

— Tu te mis en chasse, poursuivit-t-il, comme un ardent limier ; tu parcourus l'Italie et la Sicile

en tous sens... et, un beau jour, tu découvris que ce chevalier d'Athol n'était autre que le Maître du Silence, le brigand puissant comme un roi, le terrible et redouté Porporato!...

— Cela fut ainsi, seigneur.

— Et pour te rapprocher de lui... pour le guetter... pour choisir l'heure de la vengeance, tu te fis Compagnon du Silence...

— Oui, seigneur.

— Et tu veux toujours le tuer?

La peau du visage de Pier Falcone se rougit par places. Tout son corps trembla. Sa réponse fut un rugissement.

— Je veux, dit-il, employant cette expression napolitaine qui nous révolte : je veux lui *manger le cœur!*

— Bien, ce cri! fit Johann sans s'émouvoir; tu as une bonne et belle haine, ami Pier Falcone...

— Vous aussi, seigneur, n'est-ce pas? interrompit Pier Falcone.

Les épaules de Spurzheim eurent un imperceptible mouvement de dédain.

— Mon Dieu non, répliqua-t-il; je ne suis pas un bouillant Italien comme toi, ami Falcone... je suis un bon Allemand, tout simple, tout rond, tout paisible... J'ai beau chercher autour de moi, je ne hais personne... Et si tu vois jamais quelqu'un disparaître de la surface terrestre par le fait

de Johann Spurzheim, tu peux te dire à coup sur : C'est bien malgré lui qu'il a fait cela, mais cet homme le gênait... Or, malheureusement pour l'homme dont nous parlons, il me gêne : nous te le tuerons !

— Est-ce moi qui le tuerai? demanda Falcone qui passa sa langue sur ses lèvres.

— Peut-être... Vois l'heure à la pendule.

— Onze heures vont sonner, seigneur.

— Les nouvelles tardent bien! murmura le directeur de la police royale, qui jeta un regard involontaire au ciel de son lit.

Puis il ajouta :

— Assieds-toi là, Falcone; tu es l'homme qu'il me faut... Tout ce que t'a promis Barbe, ma chère femme, je le tiendrai pour elle... tu seras riche... tu seras comte... Dis-moi, es-tu encore capable d'aimer?

— Non, seigneur.

— Es-tu capable au moins d'épouser une jeune fille, belle comme les anges, qui te donnera fortune et noblesse?

— Je suis ambitieux, seigneur : c'est ma dernière passion.

— J'ai ta femme... Elle a le tiers environ de l'âge de Barbe, ta fiancée de cette nuit... Qu'est-ce que ma douce compagne t'avait encore promis?

— L'anneau du silence.

— Tu auras l'anneau du silence... non pas le mien, car il faut mourir pour céder cet anneau et j'ai le pressentiment de vous enterrer tous... mais un autre qui sera libre dans quelques heures... Tu vois que je ne marchande pas... En échange de cela, que me donnes-tu, toi, Pier Falcone?

— Que me demandez-vous, seigneur?

— Je te demande ta force pour celle que je n'ai pas, ta santé dont je manque, tes jambes agiles, ton œil perçant, tes oreilles subtiles, toi tout entier, afin que mon esprit intact ait un corps à son service.

— Je serai votre corps, seigneur.

— Tu as bien compris?

— J'ai bien compris.

— Tu n'as plus de volonté... c'est moi qui suis ton âme.

— Je n'ai plus d'âme...

— Touche là, Pier Falcone... Demain, tu seras le médecin du roi, si tu veux!

Comme leurs mains se joignaient, ce même bruit que nous avons entendu déjà, retendit au-dessus du lit, à l'étage supérieur.

Johann pesa aussitôt sur le cordon de la sonnette qui tinta.

Le ciel du lit s'ouvrit et laissa passer, comme la première fois, la tablette, soutenue par quatre fils de soie.

— Tiens! tiens! dit la voix flûtée de Beccafico; — l'homme est toujours là.

— Quoi de nouveau? demanda Spurzheim.

— On a tiré un coup de fusil du côté du Castello-Vecchio, Excellence... Et le prince Coriolani n'a point encore reparu au palais Doria-Doria.

Johann se tourna vers le docteur.

— Seigneur Pier Falcone, l'interrogea-t-il à voix basse, — avez-vous parfois rencontré sur votre chemin ce beau prince Coriolani?

— Jamais, seigneur.

La tablette arrivait à portée des mains de Johann. Il y prit une lettre et la décacheta vivement.

— A la bonne heure! s'écria-t-il dès qu'il en eut parcouru les premières lignes. — Ma femme est-elle rentrée dans son appartement?

— Excellence, sa lumière est éteinte.

— C'est bien, Beccafico; — va-t'en ouvrir sans bruit la porte du passage secret... Et s'il survient quelque message, apporte-le dans mon cabinet de travail.

— Son Excellence va mieux, à ce qu'il paraît? dit l'invisible Beccafico.

— Et cet Anglais?... demanda Spurzheim au lieu de répondre.

— Pardieu! repartit le mystérieux messager, — il eût fallu la force armée pour le renvoyer... Il ronfle dans la salle d'attente pour avoir de vous la

première audience demain matin... En ronflant, il rêve de sa femme, de brigands, de lazzaroni...

— Va, Beccafico! interrompit Spurzheim; — ne cherche pas à voir ceux qui entreront par le passage secret... cela pourrait te brûler les yeux.

— Ami, reprit-il dès que la trappe se fut refermée, — quand on écoute aux portes, il y a des choses qui échappent... Répondez-moi franchement... Barbe, ma femme, ne comptait point hâter le cours des choses, n'est-ce pas?

— Comment l'entendez-vous, seigneur?

— Je parle de cette maladie mortelle qui m'enlèvera prématurément dans quelque trente ou quarante ans... et je vous demande si Barbe Spurzheim n'avait point l'intention d'aider un peu la nature.

— Je n'aurais pas prêté les mains... commença Falcone.

Johann fronça le sourcil.

— Pensez-vous que je vous achèterais si je vous prenais pour un honnête homme! prononça-t-il durement.

Pier Falcone s'inclina.

— Cartes sur table! reprit Johann; — je vous ai fait ma profession de foi : ce n'est pas parce que Barbe Spurzheim aurait voulu prendre une semaine ou deux à un moribund comme moi que je condamnerais Barbe Spurzheim. Elle joue son

jeu; elle est dans son droit... si je condamne ma femme, c'est que ma femme me gêne... M'avez-vous compris, une fois pour toutes?

Pier Falcone salua de nouveau.

— Les mots, continua Spurzheim, en parfait philosophe, n'ont de signification que selon la pensée de celui qui parle... Vous pouvez bien regarder, vous, mon compagnon, que ma femme s'est rendue coupable d'une trahison à mon égard... Je ne partage pas votre avis... Barbe et moi, nous nous étions réunis comme deux marchands s'associent... Elle avait des droits qui étaient son apport, des droits plus ou moins contestables ; j'étais chargé de les faire valoir. Barbe s'est dit un beau jour : Mon associé ne peut plus... elle en a cherché un autre.. C'est d'une simplicité antique.

— Du moment que vous pensez ainsi, seigneur...

— Attendez, ami, je n'ai pas achevé. Je ne veux pas dire que Barbe, ma chère femme, n'a aucun tort en ceci. Au contraire, elle en a un premier, — un énorme! — c'est de s'être trompée... Elle en a un second plus grand encore, c'est d'avoir oublié ce proverbe que savent les petits enfants : les murs ont des oreilles... Barbe a mis l'œil dans des affaires que je lui voulais cacher... Vous voyez que je ne dis même pas que ces affaires ne la regardaient point... Barbe m'a soustrait trois lettres... Tâtez-moi le pouls, Falcone.

— Il est agité, seigneur, dit le médecin après avoir fait l'épreuve.

— C'est que ces trois lettres, Falcone, — peuvent être notre vie ou notre mort... Elle n'a pu les déchiffrer : tant pis ; cela me prouve qu'elles étaient importantes... il me reste un espoir : peut-être les a-t-elle laissées dans mon cabinet.

— Si vous voulez, j'irai les y prendre, dit Pier Falcone, et je vous les apporterai.

— Ami, répondit Johann en souriant, — je vous promets d'avoir confiance en vous toujours, parce que je ne me mettrai jamais en vos mains... Il faut que j'aille moi-même chercher ces trois lettres.

— Vous ! s'écria le docteur ; — c'est impossible... de toute impossibilité !

Johann repoussa sa couverture et montra sans vergogne l'effroyable maigreur de ses membres.

— Servez-moi, je vous prie, de valet de chambre, dit-il ; — je vais m'habiller.

Pier Falcone avait vu de ses clients mourir d'étisie. — Il n'avait jamais eu devant les yeux un cadavre si décharné que cela.

C'étaient des ossements, sur lesquels un parchemin diaphane et grisâtre se collait.

Néanmoins, Pier Falcone obéit. Il fourra ses pauvres tibias grelottants qui rendaient une musique de squelette quand par hasard ils se heurtaient l'un contre l'autre, dans une chaude paire

de pantalons plucheux et ouatés. Il chaussa ses pieds raccornis de pantoufles fourrées et parvint à passer ses bras, — qu'on n'osait guère toucher, de peur de les casser, dans les manches d'une robe de chambre étriquée, qui eût été trop étroite pour un enfant de douze ans, mais qui était beaucoup trop large pour le seigneur Johann Spurzheim.

Pendant qu'on l'habillait, celui-ci toussotait à petit bruit.

Il y avait une psyché en face du lit.

— Levez un peu la lampe, mon compagnon, dit-il; je pense bien que je figurerais mal dans le régiment de chevau-légers de la garde; mais enfin, je désire me voir.

Les cavallegieri du roi Ferdinand I[er] étaient les plus beaux soldats de parade de l'univers entier.

Falcone leva la lampe.

La glace réfléchit quelque chose d'inouï: une misérable apparence humaine, sans épaules, sans poitrine, sur laquelle flottait cette robe de chambre en fourreau de parapluie.

Johann sourit d'un air content.

— Je me croyais plus maigre que cela, dit-il, bien plus maigre... La maladie a encore de quoi manger!

Les plus fanatiques amateurs du jeûne auraient refusé cet ordinaire, réservé à la maladie de

Johann. Pour peu que les maladies aient de l'appétit, la sienne devait être bien à plaindre.

Il se carra devant la glace. — Falcone le soutenait d'une main sous l'aisselle.

— En vérité, reprit-il, avec un habit neuf et la barbe fraîche, je ferai encore figure le jour de mon mariage!

Falcone ne riait point. Il fallait ne point connaître Johann Spurzheim pour rire, quoi qu'il pût dire ou faire.

— Allons! reprit-il en rabattant les quelques cheveux gris qui se révoltaient sur son crâne luisant, prenez-moi dans vos bras, mon compagnon, et emportez-moi dans mon cabinet; vous reviendrez chercher la lampe.

Il ne faut pas croire que Pier Falcone fût un homme de force extraordinaire comme notre grand capitaine Luca Tristany, ou même Gaspardo le pêcheur. C'était une créature plutôt élégante que robuste. — Cependant, sans quitter la lampe qu'il avait à la main gauche, il souleva Johann Spurzheim de la main droite et l'emporta comme font les bonnes pour les marmots qui se fatiguent à la promenade.

Le directeur de la police royale fut presque humilié du coup.

— Vous vous reposerez en chemin, dit-il.

Falcone aurait fait ainsi le tour de la ville, mais il eut le bon esprit de répondre :

— Seigneur, vous êtes bien plus lourd que je ne l'aurais pensé.

Spurzheim, profitant de sa position, lui tira doucement l'oreille.

— Pas par-là! dit-il, voyant que le docteur se dirigeait vers la porte principale.

Il lui montra du doigt une seconde porte, située à l'opposite. Pier Falcone l'ouvrit, et tous deux se trouvèrent dans un cabinet noir, au centre duquel était un escalier tournant.

Pier Falcone commença à descendre les marches de cet escalier avec son double fardeau. — Au bas de la deuxième volée était une pièce pareille au cabinet noir de l'étage supérieur. Elle donnait sur un long corridor où étaient, de distance en distance, des fenêtres fermées de forts volets.

En le traversant, Pier Falcone crut entendre des pas sonnant sur le pavé. — Ce corridor, à son estime, devait côtoyer la rue ou la place du Marché.

Au bout du corridor était une porte fermée. Johann tira une clef de son sein et la remit à son porteur qui l'introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit.

Ils étaient dans le cabinet de travail du directeur de la police royale.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

—

PREMIÈRE PARTIE. — BELDEMONIO.

(SUITE.)

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LES COMPAGNONS

DU

SILENCE

PAR

PAUL FÉVAL.

IV

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger
interdite pour la France.



LEIPZIG,

ALPH. DURR, LIBRAIRE-EDITEUR.

1857

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

—

DEUXIÈME PARTIE.

—

LE CABINET DU DIRECTEUR.

(SUITE.)

V

— Pastilles contre la toux. —

La vue de Johann Spurzheim était encore perçante et sûre, car il s'écria, dès que sa tête eut passé le seuil :

— Elles sont là !

Il voulait parler des lettres qui, en effet, reposaient toutes les trois sur son bureau de bois d'ébène.

Le bureau lui-même et la multitude de papiers qu'il supportait restaient exactement dans l'état où Johann les avait laissés. Si Johann n'avait pas eu

à la ruelle de son lit ce singulier engin, ce pavillon d'ivoire, emmanché d'un cordon flexible et renfermé dans cette petite armoire dont la porte ne se voyait point, — l'oreille de Denis de Syracuse, — Johann aurait pu faire serment que nul doigt indiscret n'avait feuilleté sa correspondance.

Mais Johann avait entendu la confession de Barbe.

— Quelle femme ! murmura-t-il avec une sorte d'admiration pendant que Falcone s'approchait du bureau ; quelle fée !... Voyez s'il y a là une seule trace de son passage !... Ami, je sens bien que je la regretterai !

Il y avait au-devant du bureau un grand fauteuil de cuir ayant absolument la forme d'une guérite. Dans les ports de mer, les marchandes de marée ont de ces siéges pour se garer des coups de vent.

Le fauteuil de Johann était bien connu à Naples. On prétendait que, outre sa mission principale et apparente, qui était de garder le directeur de la police contre les vents coulis, ce fauteuil avait d'autres avantages encore plus précieux.

Les préfets de police, en tout temps et par tous pays, ont la réputation d'être fins, un peu rusés même et très-habiles en diplomatie bourgeoise.

A cet égard, la renommée de Johann Spurzheim n'était plus à faire.

On disait que ce fauteuil, qui était un monument,

amenait pour lui ce résultat que les diplomates de la vieille école demandaient aux sornettes bleues et aux garde-vue verts.

Johann tournait volontiers sa guérite à contre-jour quand il s'agissait de quelque important interrogatoire.

Il était alors au fond de cette maison roulante comme le prêtre dans son confessionnal, ou mieux comme ce moine de Zurbaran dont le visage se devine à peine derrière l'ombre profonde de sa cagoule.

Il voyait; il n'était point vu.

Les experts affirment que, en diplomatie courante et en bonne police, ce détail peut avoir son prix.

Ce qui est certain, c'est que bien peu de gens à Naples auraient pu dire exactement quels étaient les traits du directeur de la police royale.

Les citoyens qui fréquentent les bureaux de police avaient entrevu je ne sais quelle ombre dans les profondeurs de ce digne fauteuil : un corps emmitouflé, une pauvre figure en lame de couteau, si pâle et si maigre qu'elle semblait appartenir à un fantôme.

C'était tout.

Quant aux seigneurs suivant la cour, ils étaient moins avancés encore. Depuis que le roi de Naples avait eu la bonne idée de confier la sûreté de sa

capitale à cet Autrichien qui avait cent yeux comme Argus, on ne l'avait jamais vu aux fêtes royales.

Et si parfois il s'était fait porter aux conseils ministériels, c'était dans un tel accoutrement et avec un tel luxe de précautions contre les *coups d'air* que ses collègues eux-mêmes étaient encore à le connaître.

La santé : souveraine excuse!

On ne prend pas par plaisir ce grotesque et pitoyable uniforme des vétérans de l'hôpital.

N'était-ce pas déjà merveilleux qu'un homme si malade pût rendre de si éminents services?

Depuis qu'il occupait son poste, le carbonarisme était, en effet, aux abois. Et il avait promis, dès que ses douleurs lui donneraient un peu de répit, d'abattre d'un seul coup cette redoutable association connue sous le nom des *compagnons du silence.*

Il est bien certain qu'il se passait à Naples des choses étranges et que les plus grandes familles étaient en émoi. Mais patience! aussitôt que les douleurs du seigneur Johann Spurzheim allaient faire trêve, malheur aux bandits de toute sorte. Il était homme à les exterminer du fond de son fauteuil-guérite.

Le roi, la cour et la ville avaient, du moins, cette opinion.

Pier Falcone déposa la lampe sur le bureau. puis, ayant les deux mains libres, il entreprit la tâche de placer le seigneur Johann Spurzheim dans son confessionnal.

Les deux parois latérales du fauteuil étaient montées sur gonds et pouvaient s'ouvrir, afin que le directeur de la police eût de l'air quand il était seul et qu'il faisait chaleur.

Lorsqu'elles étaient ouvertes, on pouvait admirer le soin et l'intelligence qui avaient présidé à la confection de ce siége monumental.

Chacune des parois, bien doublée, rembourrée et piquée, avait sous sa ouate une caisse dont la vigoureuse serrure ressortait.

Ce que le seigneur Johann enfermait dans ses caisses, personne ne le savait, pas même Barbe. malgré sa bonne envie.

Le fauteuil ne se mouvait qu'au moyen de ses roulettes.

Quatre hommes vigoureux n'auraient assurément pas pu le soulever.

Johann Spurzheim poussa un soupir de soulagement quand son porteur l'eut installé commodément sur les coussins.

— Je suis un peu essoufflé, dit-il, mais ce n'est pas étonnant, après la course que nous venons de faire.. Passez-moi mes lettres, docteur, et approchez la lampe... Vous ne sauriez croire combien je

suis heureux de revoir tout ce qui m'entoure ici... mes papiers, mes livres, mes vieux compagnons !

— Et puis, ajouta-t-il avec un clignement d'yeux qui fut perdu pour Falcone ; là-haut, dans ce lit, je suis sans défense... Ceci est une forteresse, Falcone, et il me semble que j'y combattrais un géant !

Nous pourrons reconnaître sous peu que ce langage du chef de la police napolitaine n'était pas purement une métaphore.

Ceci était une forteresse.

Pendant qu'il parlait, le docteur avait rapproché la lampe et lui avait donné les lettres.

Il en examina d'abord les trois cachets attentivement, comme s'il eût hésité à regarder l'écriture des adresses.

— Voyez, ami ! s'écria-t-il ; trois lettres décachetées ! Je le sais ! c'est elle-même qui l'a dit... Eh bien ! je vous déclare que je cherche en vain sur la cire ou alentour la trace de l'opération... C'est touché avec une délicatesse incomparable !... Vous chercheriez une femme semblable dans toute l'Italie... dans toute l'Europe... dans l'univers entier ! vous ne la trouveriez point... Il n'y a pour cela que Barbe, ma chère compagne... Je la regretterai, je sais fort bien cela : mais ceux qui savent jouer au piquet écartent parfois des as... Le sot veut tout garder et perd la partie.

Il retourna les trois lettres l'une après l'autre.

Falcone vit ses mains trembler.

La lampe jetait un rayon oblique dans l'intérieur du confessionnal depuis qu'on l'avait rapprochée.

Falcone distingua sur le visage de Johann une singulière agitation.

Johann s'aperçut de sa surprise.

— Ami, lui dit-il, vous ne saurez jamais que ce que je voudrai vous apprendre, soyez bien persuadé de cela... Vous serez mon confident, c'est vrai, mais c'est un peu une sinécure... N'essayez jamais de me surprendre, croyez moi : cela vous porterait malheur !

— Seigneur, repartit Falcone, un avis en vaut un autre. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez docilement et avec zèle... Mais ne prenez point la peine de m'adresser des menaces : j'ai le caractère mal fait et cela nous brouillerait.

— Peste ! grommela Spurzheim ; nous traitons de puissance à puissance, ami Pietro-Maria Mazziniano !...

— Cela vous déplaît-il, seigneur David Heimer? prononça lentement le docteur.

Johann tressaillit faiblement en entendant ce nom.

Sa bouche resta un instant béante.

Puis il se mit à sourire doucement et répéta :

— Peste! peste!... nous sommes bien plus sa-

vants que nous n'en avons l'air!... C'est bien, Falcone; c'est très-bien... on se gardera de vous menacer... Je vois que nous allons faire une couple d'amis intimes tous les deux... Tournez un peu le fauteuil, je vous prie, mon compagnon : non point que je désire me cacher de vous, mais j'aurai peut-être, cette nuit, d'autres visites que la vôtre.

Falcone s'attela au fauteuil et la pesante machine se prit à tourner sur ses roues.

— Assez? ordonna Spurzheim.

La lumière de la lampe n'entrait plus dans le confessionnal.

— Falcone, reprit Spurzheim, connaissez-vous depuis longtemps ce nom que vous venez de prononcer?

— Depuis trois ans, seigneur, repartit le médecin.

— Parfait, parfait!... Avancez, je vous prie, un siége, de manière à ce que la personne qui s'y asseoira soit placée en pleine lumière... C'est cela... Maintenant, vous allez me quitter, Falcone.

— Votre Seigneurie n'a plus besoin de moi?

— Si fait... bien au contraire... J'ai une commission de la plus haute importance à vous donner... Mais auparavant, Falcone, ayez l'obligeance de décrocher le rideau qui pend au-devant de cette porte, et veuillez le mettre entre ce siége et mon fauteuil.

Le docteur monta sur une chaise et décrocha la portière qu'il plaça au lieu indiqué.

— Voyons! fit Spurzheim en se parlant à lui-même, — n'oublions-nous rien?... Quand vous allez être parti, je serai seul et je resterai prisonnier dans ce fauteuil...

— Si vous voulez, je resterai, dit le médecin.

— Non, je ne le veux pas... vous avez votre besogne ailleurs.

Falcone garda le silence.

— Veuillez me donner une feuille de papier blanc et un crayon, lui dit le seigneur Johann.

Il croisa ses pauvres jambes l'une sur l'autre et se mit à dessiner rapidement.

Ce qu'il traçait ressemblait à un plan.

— Ceci, ami Pier Falcone, reprit-il tout en dessinant, — est de la géographie... De ma maison, vous ne connaissez que le salon, la salle à manger, ma chambre à coucher et ce cabinet... il vous faut, cette nuit, connaître le reste... Or, c'est une vieille demeure où l'on peut très-bien s'égarer dans l'écheveau des galeries et des corridors... d'autant mieux que vous n'aurez point de lanterne.

Il donna un dernier trait et ajouta :

— Mais voici le fil conducteur qui vous guidera au milieu de ce labyrinthe; nous allons étudier cela ensemble : approchez.

Falcone obéit. Spurzheim lui présenta son dessin, où chaque compartiment linéaire était pointé et marqué d'un chiffre.

— Voyez-vous, ami, reprit-il ; nous partons du point A qui est ma chambre à coucher... j'espère que vous retrouverez aisément ma chambre à coucher.

— Oui, seigneur, aisément.

— Fort bien... A droite de mon lit est une porte B qui donne dans le couloir B C au bout duquel est le boudoir de celle qui fut ma compagne chérie... Pauvre Barbe ! je la regretterai !... Dans le boudoir, vous prenez la porte D et vous montez l'escalier dérobé qui conduit au second étage... Toute cette partie du plan qui nous reste à parcourir est située au second étage... Comprenez-vous bien ?

— Parfaitement bien, seigneur.

— Vous prenez le corridor E F, conduisant au salon privé de madame Spurzheim, lequel est situé précisément au-dessus de la pièce où nous sommes, à deux étages de distance... Dans le salon, voici la porte G qu'il vous faut prendre. C'est le chemin le plus long, mais vous n'y trouverez personne. Trois pièces sont vides, H I J. Ce sont des chambres réservées à l'hospitalité : vous les traverserez : la troisième sur la pointe du pied, car vous serez tout près de la porte de Barbe, ma chère femme.

qui habite la chambre L, où vous entrerez par la porte K...

— Et pourquoi entrerai-je à cette heure de nuit dans la chambre de madame Barbe Spurzheim, seigneur?

— Au point où vous en êtes ensemble... murmura Johann en ricanant.

— Mais parlons sérieusement! s'interrompit-il; — je la regretterai... je suis certain de cela!

Il présenta une clef au docteur.

— La porte K est fermée, dit-il, — voici pour l'ouvrir.

Cela ne m'apprend pas... commença Pier Falcone.

— Ma chère Barbe, l'interrompit encore Spurzheim, doit dormir à cette heure... Elle a toujours sur sa table de nuit la bonbonnière qui contient ses pastilles contre la toux... La commission dont je vous charge, mon bien bon ami, consiste tout uniment à prendre cette boîte que vous remplacerez par celle-ci.

Il lui tendait une bonbonnière d'or ciselé.

Le premier mouvement de Falcone fut de la repousser.

— Vous pouvez voir, continua Spurzheim, sans tenir compte de cette répugnance, — que ma boîte est en tout semblable à celle de ma pauvre Barbe.

— Qu'y a-t-il là dedans?... fit le docteur qui était plus pâle.

— Pourquoi appuyer sur ces détails pénibles ? prononça lentement Johann Spurzheim.

— Du poison !... murmura Falcone.

Spurzheim ouvrit la boîte.

— Des pastilles, répondit-il avec un calme effrayant à voir.

— Mais... dit Falcone : — si votre femme s'éveillait ?...

Il eut froid dans les veines en écoutant la réponse de Johann.

Johann répondit.

— L'amour serait votre excuse... Vous m'avez volé la clef... vous êtes monté sans bruit... enfin tout ce que la galanterie peut inspirer en pareil cas... et vous changerez la bonbonnière tout de même.

Falcone prit la boîte.

Spurzheim poussa un gros soupir et répéta une fois encore :

—Je sens bien que je la regretterai !

Falcone dit :

— Il y a pacte entre nous, seigneur... Malheur à qui de nous deux se dédira !

Il se dirigea vers la porte. — Du fond de son ombre, Johann le suivait du regard.

— A bientôt ! dit-il.

— A bientôt! répondit Falcone qui disparut sans rien ajouter.

Spurzheim eut un petit rire sec et cassé.

— Je les enterrerai tous! murmura-t-il; — tous!... Je suis maigre... mais il y a de la vie là dedans!

Il regardait ses bras qui, malgré la grosse étoffe ouatée de sa robe de chambre, avaient l'air de deux baguettes.

La présence de Pier Falcone l'avait gêné, paraîtrait-il, pour ouvrir ces trois mystérieuses lettres qu'il tenait à la main, car il les examina soigneusement dès que la porte se fut refermée.

Les trois cachets étaient semblables et présentaient un écusson portant, sur champ de gueules, un cœur d'or, percé de deux épées du même en sautoir.

— Comment n'a-t-elle pas vu cela!... pensait-il tout haut; il y a des choses que les femmes ne voient pas!... L'écusson du Monteleone!...

Il toucha le cachet de la première lettre, pour l'ouvrir; mais il se ravisa et la plaça avec les deux autres sur une tablette qui était en dedans de son fauteuil.

— Il faut que je fasse ma besogne auparavant! se dit-il.

Pour faire sa besogne, la première chose était de se lever. Terrible travail! Il dut croire un in-

stant qu'il n'y parviendrait point. Ses deux mains, convulsivement crispées sur les bras de son fauteuil, avaient beau faire effort, il ne pouvait soulever son buste qui toujours retombait en arrière. — Mais enfin, ayant pu saisir à la fois les deux parois du confessionnal, il se hissa, il se guinda debout sur ses jambes tremblotantes.

— Quelle force j'ai encore! prononça-t-il tout haut, dès que son épuisement lui permit de parler.

Il eût bien voulu essuyer son front qui ruisselait de sueur, mais il n'osait quitter ses appuis.

La tête lui tournait un peu dans cette position périlleuse d'un homme debout, soutenu à droite et à gauche, ayant un siége derrière lui et une table par-devant.

Certes, notre ami Cucuzone eût été plus à son aise que cela, penché sur un seul pied à la pointe du paratonnerre de Saint-Janvier, la cathédrale.

Mais Johann Spurzheim était content de peu. Il était content.

Après avoir repris haleine, il abandonna d'une main la paroi de sa guérite pour saisir le rebord de sa table. Ce fut encore un triomphe.

A l'aide de ce nouveau point d'appui, il fit un pas, c'est-à-dire que sa jambe droite se traîna de deux ou trois pouces en avant.

Pour le coup, il s'écria dans la joie de son cœur :

— Oh! oh! ils me croient impotent!... Nous verrons, nous verrons!

Se traînant ainsi et s'accrochant à tous les meubles, il parvint avec des peines qu'il serait trop long de décrire, jusqu'à la porte par où Pier Falcone venait de sortir.

Il en poussa le verrou en disant :

— Et d'une!

Puis il recommença son travail herculéen. Il s'agissait de traverser toute la chambre et d'atteindre cette autre porte dont le docteur avait enlevé la draperie pour l'étendre à terre entre la guérite de Johann et le fauteuil préparé pour le visiteur attendu à cette heure si avancée de la nuit.

Johann s'arrêta bien des fois en chemin.

— C'est loin! se disait-il; ce que je fais là est énorme!... Et ils me croient impotent!

Quand il arriva à la seconde porte, il fit le contraire de ce qu'il avait fait à la première. Le verrou était mis, il l'ôta.

Et, ma foi, jetant de côté tout respect humain, ce directeur, sûr de n'être point vu, regagna sa guérite à quatre pattes.

Tout était pour lui matière à chanter victoire. Il pensait :

— De cette façon-là, j'irais à l'autre bout de Naples!

Et ils le croyaient impotent, les insensés!

Quand il fut parvenu à se replacer dans son fauteuil, Johann Spurzheim poussa un long soupir de soulagement. Il carra même sa pauvre poitrine qui lui donna la sensation d'une plaie qu'on brutalise, et il se rendit de bon cœur ce témoignage :

— Je vivrai cent ans !

La première lettre fut décachetée. Il avait accompli sa besogne.

La première lettre, écrite en chiffres qui n'avaient nul rapport avec ceux que nous connaissons, disait :

« Pour me rendre digne de la confiance que Votre Excellence a bien voulu me témoigner, je me suis mis tout de suite au travail. Je suis sur la voie. Je sens autour de moi les fils de cette trame mystérieuse et coupable : je suis sûr de pouvoir les saisir.

« Demain, j'aurai l'honneur d'en dire plus long à Votre Excellence, dont je me déclare avec respect, etc. »

Cette lettre était datée de l'avant-veille au matin. — Il y avait, par conséquent, deux jours que Johann aurait dû la recevoir.

Elle était signée d'une simple croix et d'un chiffre 133.

— Il n'y a pas grand'chose dans celle-ci, se dit Johann ; il cherche, il espère trouver : c'est la règle... Pas un mot des deux enfants... Voyons les autres.

Johann décacheta la seconde lettre.

Celle-ci était un peu plus longue.

Voici ce qu'elle contenait :

« J'ai bien travaillé depuis. Je suis novice encore à ce métier d'espion et bien vieux pour faire un apprentissage, mais le but qui est devant mes yeux me soutient.

« Il faut que les enfants de mon maître aient du pain.

« J'ai appris plusieurs choses. Je juge qu'elles vous paraîtront importantes. J'irai vous les dire ce soir... »

— Ce soir! s'interrompit Johann. — voyons la date.

La lettre était datée de la veille.

— C'était hier! s'écria-t-il ; — il est venu hier !

Il y avait dans son accent une très-vive inquiétude.

« Je vous prie instamment, continuait la lettre, de vouloir bien me faire introduire auprès de vous : hier, j'ai frappé en vain à votre porte privée... »

— Il est venu aussi avant-hier! s'interrompit encore Johann Spurzheim.

Et il fit un geste de violent dépit.

La lettre s'achevait ainsi :

« J'ai absolument besoin de voir Votre Excel-

lence ou tout autre membre du gouvernement du roi à qui je puisse faire ma déclaration.

« Je baise les mains de Votre Excellence. »

Et une croix pour signature, avec le chiffre 133.

— Ou tout autre membre du gouvernement du roi !... répéta le directeur d'une voix altérée.

Sa main tremblait si fort quand il prit la troisième lettre, qu'il eut de la peine à la décacheter.

D'un coup d'œil avide, il la parcourut d'un bout à l'autre.

Elle était datée du matin même de ce jour.

Elle disait :

« J'ai trouvé encore une fois fermée la porte de Votre Excellence.

« Je veux attendre jusqu'à ce soir avant de m'adresser à un autre qu'à vous.

« Passé ce soir, je suis dans l'intention d'aller tout droit au ministre d'État ou au roi lui-même... »

Vous eussiez entendu distinctement les dents de Johann Spurzheim claquer les unes contre les autres au fond de sa guérite.

Car il venait de lire la phrase suivante :

« A dix heures précises, je frapperai à la petite porte de votre cabinet... »

Un blasphème s'étouffa dans la gorge de Johann.

— Il est venu !... gronda-t-il... A dix heures !...

il est onze heures et demie!... Peut-être qu'en ce moment même il est chez le ministre d'État... ou chez le roi!

Son crâne heurta la paroi rembourrée de sa guérite.

— Je suis perdu! acheva-t-il.

Il froissa d'abord la lettre avec une véritable rage; mais se ravisant bientôt, il la repassa sur son genou pour en terminer la lecture.

« J'ai deux raisons pour en agir ainsi, poursuivait son correspondant mystérieux : — d'abord, j'en sais trop long pour garder plus longtemps le silence.

« Je puis dire que je sais tout.

« En second lieu, j'ai besoin, horriblement besoin! Les deux enfants de mon maître ont faim. »

Ici une croix comme dans les deux autres lettres, et le chiffre 133.

La croix et le chiffre étaient tout en bas de la page.

Johann allait déchirer le papier avec fureur, lorsqu'il aperçut au-dessous de la croix, sur l'extrême rebord de la lettre, les quatre majuscules qui invitent à tourner la page.

Il la tourna. Au revers quelques mots étaient encore écrits.

Johann lut :

« Si Votre Excellence ne pouvait m'attendre à dix heures, je ferai une dernière démarche et je reviendrai à onze heures et demie, sachant que le ministre d'État et le roi passeront toute la nuit au palais Doria-Doria. »

Johann Spurzheim respira longuement.

Il jeta un regard rapide vers la pendule, qui juste à ce moment sonna la demie de onze heures.

Au même instant, on frappa trois coups timides et discrets à la porte dont Johann venait d'enlever le verrou.

VI

— Le numéro 133.

Le premier mouvement de Johann fut de fouiller précipitamment dans son sein. Sa main y rencontra une clef suspendue à un cordonnet de soie.

Son œil brilla.

C'était tout ce qu'il lui fallait sans doute, car il prononça d'une voix assurée :

— Entrez !

La porte s'ouvrit aussitôt, montrant un long et obscur couloir au bout duquel on apercevait un réverbère lointain.

La personne qui entra avait l'air d'un vieillard. Cependant, à la regarder bien, on pouvait deviner

que cette taille avait été courbée plus encore par la fatigue et le chagrin que par l'âge. Ses yeux timides et bons gardaient une sorte de jeunesse sous les touffes grisonnantes de ses sourcils, et ses cheveux presque blancs encadraient un front exempt de rides.

Quand cet homme eut refermé la porte derrière lui, son regard fit le tour du cabinet, cherchant le maître de céans.

Ce regard était humble et craintif.

L'homme avait pour vêtement un costume complet de paysan sicilien qui accusait de trop longs services. C'était propre, mais usé jusqu'à la corde et prêt à tomber en lambeaux.

Il tenait à la main son chapeau, de cette façon qui demande grâce.

Il n'y avait pas besoin d'être un observateur pour interpréter l'expression de cette physionomie et donner un sens à l'ensemble de cette pauvre tournure.

Dans cet homme, tout parlait d'espoirs perdus, de dénûment, de souffrance.

Son regard ne rencontra rien que les sombres tentures du cabinet, lequel était plus austère encore dans son ameublement, s'il est possible, que la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim.

On ne voyait personne dans cette grande pièce

muette où la lampe ne trouvait, pour réfléchir sa lumière, que les moulures de l'ébène poli et les cadres rougis de deux ou trois vieux tableaux de l'école espagnole.

Le nouveau venu, surpris de cette solitude, s'arrêta au milieu de la chambre et demanda :

— Le seigneur Johann Spurzheim n'est-il point ici?

Une voix cassée lui répondit :

— Approchez de la table.

D'où venait cette voix? Le nouvel arrivant cherchait en vain à le deviner.

Johann répéta avec impatience :

— Approchez de la table!

Et comme, en parlant, il avait frappé la paroi de sa niche, celle-ci remua. — Le pauvre homme comprit qu'il y avait quelqu'un là dedans.

Il s'avança, courbé en deux.

Johann lui dit durement :

— Asseyez-vous là, près de la lampe.

— Seigneur... murmura le pauvre homme.

— Asseyez-vous! répéta Johann impérieusement; j'aime à voir clair sur le visage de ceux que j'interroge.

Le pauvre homme put penser que du moins le seigneur Johann n'aimait pas à être vu.

Son regard timide s'étant tourné en effet vers l'ouverture de la guérite, le pauvre homme ne vit

rien qu'un trou sombre, au fond duquel une forme indistincte s'agitait.

Il s'assit et mit son chapeau entre ses jambes.

En tout pays le malheur a les mêmes gestes.

On dirait qu'il essaie de se ramasser en lui-même pour tenir le moins de place possible.

— Levez la tête! ordonna Johann, et regardez de mon côté.

Le pauvre homme obéit. Les rayons de la lampe tombaient d'aplomb sur son crâne où blanchissaient de rares cheveux.

C'était une de ces braves têtes de vieux serviteurs comme on n'en voit plus guère que dans les tableaux et dans les livres. La race des bons vieux serviteurs est éteinte.

Les yeux de celui-ci peignaient la tristesse douce et résignée. Il avait les traits beaux, mais l'énergie manquait. Il fallait, pour faire naître la volonté virile chez cette débonnaire créature, le dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme.

Au fond de sa guérite, Johann Spurzheim le dévorait des yeux.

Le connaissait-il, et cette vue réveillait-elle en lui quelque lointain souvenir?

Il passa sa main sur son menton pointu à deux ou trois reprises.

Ses lèvres blêmes remuèrent sans produire aucun son.

Il se disait à lui-même :

— C'est lui !... c'est bien lui !... Est-ce que j'ai vieilli autant que cela ?...

A cette question, le seigneur Johann Spurzheim ne put répondre que par la négative. Nous savons qu'il ne se faisait jamais de mauvais compliments.

— C'est vous qui êtes le n° 133 ? demanda-t-il brusquement et tout haut.

— Oui, seigneur, répondit le pauvre homme.

— C'est vous qui m'avez écrit ces trois lettres coup sur coup ?

— Oui, seigneur.

— Qui vous a porté à me faire votre première demande pour entrer dans la police royale ?

— Le besoin.

— Avez-vous fait déjà le métier d'espion quelque part ?

La tête de l'agent de police n° 133 se releva soudain si fière, que vous auriez eu de la peine à le reconnaître.

Mais ce mouvement de l'honnêteté révoltée ne dura qu'une seconde.

Le front du pauvre homme s'inclina de nouveau sur sa poitrine, tandis qu'il répondait simplement et doucement :

— Non, seigneur, jamais.

— Vous êtes bien vieux, l'ami, grommela Jo-

hann dans son trou, pour commencer votre apprentissage.

— Seigneur, répliqua le n° 133, — s'il ne se fût agi que de moi, je serais mort avant de l'entreprendre... mais j'ai deux enfants...

— Vous ne me comprenez pas! interrompit le directeur de la police royale; — que m'importent vos deux enfants et vous?... Je dis qu'à votre âge, on n'a plus cette souplesse, cette activité...

— Que Votre Excellence veuille bien entendre mon rapport, interrompit le pauvre homme à son tour; — je ne prétends pas être bien habile... mais d'anciennes relations... et le hasard... m'ont servi à ce point que je puis mettre le gouvernement du roi sur les traces de toute une armée de malfaiteurs.

— Ce qui vous manque, l'ami, ricana Johann, — ce n'est pas du moins la bonne opinion de vous-même... Voyons vos renseignements.

Le n° 133 prit dans sa poche un vieux portefeuille usé et l'ouvrit.

— Avant de commencer, dit Spurzheim, comme si une idée lui fût tout à coup venue, — avez-vous trouvé, acheté ou volé ce cachet qui vous sert à fermer vos lettres?

— Volé! répéta l'agent de police, pâle d'indignation.

— C'est un cachet noble, dit Johann.

— C'est un cachet... reprit l'agent.

Il s'arrêta au moment de parler. Il baissa les yeux.

— Un cachet?... fit Spurzheim ironiquement.

— Un cachet que j'ai trouvé autrefois, seigneur.

— Au palais Doria, l'ami, prononça Johann avec indifférence, — on vous donnerait de ce cachet une couple d'onces d'or... Vos renseignements!

Le n° 133 feuilleta ses tablettes.

En les feuilletant, il pensait :

— Mon pauvre cachet!... En le vendant, j'aurais eu du pain pour les enfants!... mais je n'ai plus que cela !...

Ses yeux humides ne voulaient plus lire l'écriture tracée sur ses tablettes.

— Seigneur, dit-il, — j'en ai long à vous apprendre, et j'espère que vous traiterez favorablement un malheureux... Je ne sais pas marchander : je vous dirai tout d'un seul coup, certain qu'un digne magistrat comme vous l'êtes n'abusera point de ma bonne foi... Souvenez-vous qu'une lourde charge...

Jehannn frappa du pied.

Le n° 133 s'interrompit aussitôt et commença.

— A l'heure où je vous parle, seigneur, et si vous vous hâtez, il est peut-être encore temps d'y mettre ordre, un hardi jeune homme, qui a parcouru

jadis la Sicile et les Calabres sous le nom du chevalier d'Athol, et qui sert — ou commande — aujourd'hui les Compagnons du Silence, rôde autour du Castel-Vecchio pour délivrer le prisonnier qu'on doit exécuter demain... Il est suivi par une femme qui porte le costume de marchande d'oranges, et des milliers de mystérieux soldats n'attendent qu'un signal de sa main...

— Passe! fit dédaigneusement Johann; — le dernier de mes commis sait où prendre Beldemonio et Fiamma, sa maîtresse.

— Pourquoi donc ne les prend-on pas? demanda l'agent avec naïveté.

— Tu n'es pas bon chasseur, l'ami, si tu ne sais distinguer le halbran appelant du halbran sauvage...

— Quoi! s'écria le nº 133; — Beldemonio serait avec vous!

Johann éclata de rire.

— Crois-tu donc que nous t'avons attendu pour avoir une police! dit-il, — ton renseignement ne vaut pas un denier tournois... Passe!

— Seigneur, je vous prie de m'excuser: l'expérience viendra.

— Quand l'expérience sera venue, ami 133, répliqua Johann, tu sauras qu'il n'est pas bon de menacer un homme tel que moi... Dans tes lettres dont le style serait pardonnable à peine pour un

enfant, tu parles du ministre d'État et du roi... Tous ceux qui ont essayé d'aller directement à l'un ou à l'autre ont mal fini, je t'en préviens !

— M'est-il permis de demander pourquoi, seigneur ?

— Parce que je n'aime pas cela, repartit Johann sèchement.

— Seigneur, il suffit... j'ignorais...

— Marche et dépêche-toi !

Le nº 133 reprit d'une voix un peu tremblante :

— Quand j'ai osé vous écrire pour la première fois, seigneur, j'avais mon plan. Je savais que S. M. le roi Ferdinand, le prince François et vous, par conséquent, vous étiez très-fort occupés de cette association ténébreuse et puissante...

— Pas de grands mots, l'ami... Au fait !

— En bon Italien, seigneur, repartit l'agent qui se cabra sous ces dures paroles, — je savais que l'histoire de Mario Monteleone revient sur l'eau à la cour.

— Et tu la connais, cette affaire ?

— Un peu, seigneur.

— Ce n'est pas assez.

— Laissez-moi dire, je vous prie... Le roi n'ignore plus que l'origine de la Confrérie du Silence est là-dedans... Le roi sait quel brigandage s'est caché sous le masque de la vengeance...

le roi cherche les Compagnons du Silence pour les punir, mais il cherche la veuve et les enfants de Mario Monteleone pour leur rendre leurs titres et leurs biens.

— Et comptes-tu gagner ton argent en espionnant le roi, l'ami ?

— Laissez-moi dire, seigneur, répéta le nº 133 d'un ton soumis, mais ferme ; — je compte gagner mon argent en servant le roi dans ses désirs et dans sa volonté... Vous ne m'effrayez pas, parce que je sais que sous votre rudesse se cachent une haute équité ainsi qu'un profond dévouement à nos princes... Voulez-vous que je vous parle de la veuve et des enfants de Mario, comte de Monteleone !

Johann ne répondit pas tout de suite parce qu'il sentit que son émotion tremblerait dans sa voix.

C'était dans ces moments que la guérite lui rendait de précieux services.

Sans la guérite, le nº 133 eût vu sa maigre face tressaillir et un éclair s'allumer dans ses yeux.

— Parle, dit enfin Spurzheim en affectant l'indifférence.

— Les deux enfants de Mario Monteleone n'ont jamais reçu la moindre marque d'intérêt de ces prétendus vengeurs de leur père : les Compagnons du Silence...

— Depuis combien de temps ont-ils quitté la Sicile?

— Ah!... fit l'agent interdit. — Votre Excellence sait qu'ils ont habité la Sicile?

— Mon Excellence en sait plus long que toi sur toutes choses, l'ami, et tu me parais destiné à voir qu'il n'est pas très-facile de tromper Mon Excellence... Je sais qu'il y avait naguère en Sicile un jeune garçon et une jeune fille, élevés par un quidam du nom de Manuele Giudicelli... Ce brave homme a fait des démarches autrefois à la cour... Mais pour réclamer un héritage, il faut des titres... Ce Manuele Giudicelli n'a jamais pu en fournir.

En disant cela, Johann dardait son regard aigu sur le n° 133.

Je ne sais quelle idée venait de traverser en ce moment la cervelle de celui-ci, mais il eût donné deux palettes de son sang pour distinguer le visage du directeur de la police royale.

Vain désir! des deux côtés de la guérite, Johann avait ramené les rideaux de soie verts qui étaient censés protéger sa vue faible contre les reflets trop vifs de la lampe.

Il était littéralement invisible.

— Ce qu'on n'a pu faire un jour, on le fait le lendemain, murmura le n° 133.

Ce qui motiva cette question de Johann :

— As-tu donc quelques accointances avec ce Manuele Giudicelli?

— Non, répondit l'agent sans hésiter.

Et il y eut un silence.

— Est-ce tout ce que tu avais à me dire ?

— A Dieu ne plaise, seigneur ! s'écria le n° 133, car je craindrais de n'avoir point, jusqu'à présent, mérité mon salaire... Or, il me faut un salaire... il me le faut à tout prix !

— Je t'écoute... Mais dis-moi d'abord si ces deux jeunes gens dont nous parlions tout à l'heure sont présentement à Naples.

— Seigneur, repartit le n° 133, — mes deux enfants à moi, ou plutôt les deux enfants de mes anciens maîtres ont été élevés auprès de Catane dans le même village que ceux-ci... Voilà comment j'ai connu ces jeunes gens qu'on dit être les héritiers du Monteleone... Je ne leur porte d'intérêt que pour l'amitié qu'il y avait entre eux et mes enfants... La dernière fois que je les ai vus, c'était là-bas, dans la Calabre ultérieure deuxième, au hameau du Martorello.

— Qu'allais-tu faire dans ce pays-là ?

— C'est sur la route de Sicile... j'amenais mes enfants de Catane à Naples.

— Alors, tes enfants, à toi, sont ici ?

— Oui, seigneur.

— Passe !... et ne perdons plus notre temps.

Le n° 133 se recueillit durant une seconde.

— Si le gouvernement du roi peut nier l'iden-

tité du fils et de la fille de Mario Monteleone, reprit-il, — parce qu'ils ne sont pas porteurs de leur acte de naissance, — il n'en est pas de même, je suppose, pour la veuve du noble comte...

— Tu connaîtrais sa retraite! s'écria Johann avec une vivacité qu'il regretta aussitôt, car il s'empressa d'ajouter :

— Mais voilà vingt fois que des imposteurs nous parlent de celle-là!

— Je ne suis pas un imposteur, prononça simplement le n° 133.

— Et que veux-tu me dire de la veuve de Monteleone?

— Je veux vous dire qu'elle est à Naples.

Il entendit que Spurzheim bondissait sur son siége.

— En es-tu sûr?... demanda celui-ci.

— J'en suis parfaitement sûr.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai vue.

— Quand l'as-tu vue?

— Ce matin.

— Aux environs du ministère d'État?

— Sur le port même.

Johann mit son doigt sur son front entre ses deux yeux et tomba dans une rêverie profonde.

— Pauvre Barbe! pensait-il; — ce n'est pas de

ma faute... A l'heure qu'il est, ma boîte de pastilles doit être sur sa table de nuit.

Comme si le hasard eût voulu répondre à ce doute qui passait dans sa rêverie, on frappa légèrement à la porte intérieure du cabinet, à celle par où Pier Falcone était sorti et que Johann avait naguère fermée, lui-même, au verrou.

C'était Pier Falcone qui revenait, il n'y avait pas à en douter.

— Quoi de nouveau, ami? lui cria Johann de sa place.

Et il ajouta par précaution.

— Je ne suis pas seul.

— Votre commission est faite, seigneur, répondit Falcone.

— C'est bien... c'est très-bien, ami... Allez m'attendre dans ma chambre à coucher, je suis à vous.

On entendit le docteur remonter l'escalier.

— Ce que tu me dis doit être vrai, mon camarade, reprit Spurzheim en s'adressant à l'agent; — mais tu n'as pas de bonheur... Un autre me l'avait dit avant toi.

— Cet autre vous avait-il appris aussi d'où vient la comtesse de Monteleone, seigneur?

— Non! s'écria Spurzheim vivement: — j'avoue que voici du nouveau.

— J'espère apprendre à Votre Excellence des

choses encore plus importantes, repartit le n° 133 Maria des Amalfi vient de France.

— Elle y est restée longtemps?

— Depuis le jour du mois de novembre dernier. où l'on célébra l'anniversaire de l'assassinat de Monteleone en la basilique del Corpo-Santo.

— Elle fut enlevée cette nuit-là même?

— Elle fut embarquée le lendemain.

— Et ce voyage de France avait un but?

— Un grand but... Il est à Marseille un praticien célèbre, le docteur Daniel Bach, élève et compatriote de cet immense génie, Samuel Hahnemann, qui vient de créer une science nouvelle... Daniel Bach, ainsi que son maître, a des armes inconnues pour combattre ces fléaux ennemis de l'homme : la maladie, la folie, la mort...

— Halte! ordonna Johann.

Il s'agitait dans sa guérite.

— Prends une plume et du papier sur mon bureau, ajouta-t-il; — ce médecin a fait de belles cures?

— Il a guéri la comtesse de Monteleone de sa folie, répliqua l'agent.

Johann laissa échapper une exclamation de surprise.

Si le n° 133 eût pu le voir en ce moment, il aurait à coup sûr éprouvé de la peine à bien définir l'expression de sa physionomie.

Il y avait là du plaisir et de l'embarras à la fois.

— Ce sera plus difficile!... murmurait-il entre ses dents; — je regretterai la pauvre Barbe!

— J'ai la plume et le papier, seigneur, dit l'agent.

— Écris-moi lisiblement, exactement surtout, le nom et l'adresse de ce médecin de Marseille... Je connais quelqu'un qui est très-malade... bien qu'il ne soit pas menacé de mort.

L'agent écrivit :

« Le docteur Daniel Bach, rue des Chartreux, n° 4. »

Johann ne lui demanda point comment il connaissait cette adresse.

Il lui dit :

— L'ami, rien que pour ce renseignement, je suis ton débiteur : tu seras récompensé; continue.

— J'ai dit tout ce que je sais à cet égard, seigneur.

— Comment! se récria Johann; tu ignores le nom de celui qui a embarqué la comtesse Maria pour la France?

— Je l'ignore.

— Et qui l'a ramenée?

— Le patron du *Pausilippe*.

— Pour le compte de qui?

— Je le lui ai demandé, seigneur... il refuse de le dire.

— Je l'interrogerai demain.

— Il est parti ce soir.

— Maria des Amalfi était-elle seule à bord?

— Seule avec une caméristc... ou plutôt une fille de compagnie.

— Tu l'as vue, celle-là?

— Oui, seigneur.

— Son signalement.

— Jeune, alerte, vive, rieuse, brune, — très-jolie.

— Pas de signe particulier?

— Le dessous des paupières marqué comme les filles de race zingare... les sourcils trop forts... du poil follet à la lèvre.

Johann réfléchissait.

— Tu fais bien les signalements, mon camarade, dit-il; et personne n'est venu les recevoir au môle?

— Si fait, seigneur.

— Un homme?

— Un jeune homme.

— Le connais-tu?

— Non, seigneur... et j'ai fait de vains efforts pour le connaître.

— Y a-t-il longtemps que tu es à Naples?

— Huit jours.

— Alors, il est étonnant que tu ne connaisses pas encore celui dont tu parles.

— Vous le connaissez donc, vous, seigneur? demanda l'agent dont les yeux exprimèrent la curiosité la plus vive.

— Peut-être, mon camarade... Comment est-il fait, ton jeune homme?

— Grand, élégant, fier, et d'une beauté que je n'ai encore vue à personne.

— Les gens du peuple qui étaient là partageaient donc ton ignorance?

— Au contraire, seigneur... on le connaissait si bien, que chacun m'a ri au nez quand j'ai demandé son nom.

— Et comment le désignaient-ils entre eux?

— Ils l'appelaient le prince.

Johann sourit derrière l'abri de sa guérite.

— L'ami, dit-il, je crois connaître notre homme... Mais toi, je t'engage à prendre garde!... tu me caches quelque chose.

— Vous vous trompez, seigneur.

— D'après l'intérêt que tu portes à la comtesse de Monteleone, intérêt que tu m'as laissé voir, il est impossible, — tu m'entends bien, impossible que tu n'aies point fait effort pour suivre son mystérieux chevalier.

Depuis quelques minutes, la voix du directeur de la police royale se voilait de plus en plus. Il avait, dans sa retraite obscure, de petites toux sèches et courtes. — Depuis une grande heure, cet homme

qu'on n'avait pas cru capable de réciter un *ave* jusqu'au bout, agissait et parlait sans relâche.

Malgré la vaillance extraordinaire de sa nature morale, sa faiblesse le domptait.

— Seigneur, lui répondit cependant l'agent, vous avez deviné juste. J'ai essayé de suivre celui qu'on appelait le prince, et, malgré la rapidité de son magnifique attelage, j'aurais réussi à ne le point perdre de vue... mais il m'est arrivé quelque chose en chemin et j'allais tout naturellement raconter cet incident à Votre Excellence.

J'ai un vieil ami qui est employé au ministère d'État. Au ministère d'État, on s'occupe d'une bien grosse affaire.

— Quelle affaire, mon camarade? demanda Johann négligemment.

— On s'occupe, seigneur, de rassembler les pièces d'un procès qu'on doit faire à un homme très-puissant, qui remplit de très-hautes fonctions... et qu'on soupçonne de trahir la confiance du gouvernement et du roi.

Les parois du confessionnal remuèrent. — Johann avait dû violemment tressaillir.

VII

— La fin de l'interrogatoire. —

Il paraîtrait que le seigneur Johann Spurzheim s'intéressait à ce haut dignitaire qu'on soupçonnait d'avoir trahi la confiance du gouvernement et du roi, car il reprit :

— Raconte-moi cela en détail, mon camarade... Les vieux employés sont bavards... Ton ami du ministère d'État doit t'en avoir dit long au sujet de cette grosse affaire.

Malgré l'abri qui le cachait, malgré le ton d'indifférence qu'il donnait à sa voix, Johann n'aurait

pas réussi à dissimuler son émotion, s'il eût été en face d'un observateur, — mais le n° 133 n'était pas un très-subtil observateur.

Il avait en outre grande hâte d'en finir, car sa présence était nécessaire ailleurs.

En troisième lieu, il est certain que l'altération de la voix de Johann Spurzheim avait eu lieu graduellement. Le n° 133 s'en apercevait depuis longtemps déjà et pouvait confondre ces deux faits : la fatigue croissante du directeur de la police royale et son trouble subit.

— Seigneur, répondit-il, — est-il permis de penser que mon vieil ami en ait pu savoir plus long que vous?

Spurzheim eut un rire forcé.

— Plus long que moi, répéta-t-il; — je crois que c'est bien difficile, mon camarade... mais il ne m'importe pas seulement de connaître au juste ce qui est... je suis obligé aussi de connaître la mesure exacte de ce qu'on sait... Il est mille fois probable que ton vieil ami m'a déjà adressé son rapport... ton récit à toi le contrôlera... Parle!

— C'est que... murmura l'agent embarrassé, — on m'a confié cela sous le secret, Excellence!

— C'est donc bien grave! fit le directeur.

— Cela me paraît excessivement grave!

— A-t-on prononcé devant toi le nom de ce fonctionnaire?

— Non, seigneur.

— T'a-t-on désigné sa charge?

— En aucune façon.

Johann respira dans son trou.

— L'ami, reprit-il, sans avoir besoin de jouer la comédie, cette fois, — je suis harassé de fatigue... Notre entretien a déjà trop duré... je ne veux pas d'un agent comme vous à qui il faut tirer les paroles du corps... Vous refusez par le fait de répondre à mes questions; en conséquence, vous ne méritez aucun salaire. Retirez vous et que Dieu vous garde!

Le pauvre n° 133 resta tout abasourdi.

Ses paupières battirent, brûlées qu'elles étaient par des larmes.

— Seigneur! seigneur! s'écria-t-il, — ayez pitié de moi! ne me renvoyez pas!... Il est bien vrai que je ne suis pas un espion ordinaire... je vends ma conscience à cette heure que je regretterai toute ma vie, parce que je ne trouve pas à vendre ce qui me reste de sang!... J'ai voulu me faire soldat, seigneur; on a regardé mon front chauve et l'on s'est moqué de moi... J'ai voulu travailler : on a regardé mes bras amaigris et mes mains tremblantes, on s'est encore moqué de moi... J'ai voulu demander l'aumône : je suis mauvais mendiant, personne ne m'a donné l'obole... Seigneur! je vous dirai tout ce que je sais : au nom du Dieu de

miséricorde, ne me renvoyez pas les mains vides!

Il est douteux pour nous que le seigneur Johann Spurzheim se souciât beaucoup du Dieu de miséricorde.

— Parle donc, mon camarade, répondit-il pourtant, — et ne me force plus à t'interroger sans cesse... Je te l'ai dit : Si je suis content de toi, tu seras payé généreusement.

— Seigneur, reprit le n° 133 après s'être un instant recueilli, je vais vous raconter tout ce qui s'est passé entre moi et mon vieil ami... Je suivais de mon mieux l'équipage en question lorsque, au bas de la rue de Tolède, j'ai entendu qu'on m'appelait par mon nom... Vous n'exigez pas, je pense, que je vous dise celui du pauvre employé...

— Non, mille fois non !... Abrége!

— Toi qui es Calabrais, m'a dit-il, — ne connaîtrais-tu point Battista Giubetti, l'ancien veturin de Monteleone?

J'ai répondu · — Je le connaissais autrefois.

— Sais-tu où il demeure?

— Il y a des mois que je ne l'ai vu et j'ignorais sa présence à Naples.

— Le pauvre diable, m'a dit mon ancien camarade, a quitté ce pays après avoir perdu sa femme Giannina, la jolie, qui lui fut enlevée par un de ces sinistres coquins, les *cavalieri ferrai*.

— Lequel? demandai-je, car j'ai connu les coquins dont il parlait.

— Le capitaine Luca Tristany.

— Et pourquoi cherches-tu Battista Giubetti?

— Parce qu'il a été compagnon du silence et qu'il a juré la vendette contre ses anciens maîtres... Je ne connais que lui qui puisse nous traduire un chiffre dont nous sommes gravement embarrassés.

— Écris-moi ce nom du Battista Giubetti, ordonna Johann, au-dessous du nom du médecin marseillais; — j'ai dû le rencontrer dans mes voyages au travers de l'Italie du Sud... c'était un gai luron, n'est-ce pas?

— Un beau jeune homme, seigneur, joyeux en effet, comme tous ceux qui ont bonne conscience, avant qu'on ne lui eût tué son bonheur.

— Ecris... je compte faire quelque chose pour ce pauvre Battista... Après?

— Votre Excellence a bon cœur!... murmura l'agent tout attendri.

Puis il continua :

— J'ignorais l'adresse du Giubetti, mais une idée venait de naître en moi... A une époque déjà bien éloignée, alors que les Compagnons du Silence s'appelaient les Frères du Charbon et du Fer, j'ai été initié à leurs mystères...

— Ah! ah! fit Johann comme malgré lui.

— Oui, seigneur... mais c'était alors une asso-

ciation de chrétiens, gouvernée par un juste... Il y a encore dans les Calabres des gens qui se souviennent de cela... Le saint Mario Monteleone n'avait qu'un ennemi : la misère, fille de la paresse et du vice...

— Passe! passe! fit Johann.

— Comme je n'avais qu'une pensée, poursuivit l'agent, — gagner de l'argent par quelque moyen que ce fût, je dis à mon homme : Si vous voulez, j'essaierai de traduire votre chiffre.

— Tu le pourrais! s'écria-t-il.

— Si c'est l'ancien chiffre des *cavalieri ferrai*, répondis-je, oui, je le pourrais.

— Et tu nous en donnerais la clef?

J'hésitai un instant, seigneur. — Mais comme, en définitive, les gens qui se servent maintenant de ce chiffre sont d'odieux bandits, je pensai que je le pouvais en conscience.

— L'ami, dit Johann avec onction, — tu es un honnête homme, et j'approuve ta conduite sans réserve.

— J'en suis bien heureux, seigneur, et l'approbation d'un homme tel que vous me va jusqu'au fond de l'âme... Mon vieux camarade avait sur lui les pièces pour le cas où il eût réussi à trouver le Battista Giubetti... Nous entrâmes à la *Corona di Ferro* en passant, et il me les montra... C'était bien le chiffre des *cavalieri ferrai*...

— Et les pièces? demanda Johann.

— Les pièces consistaient en quatre notes, deux de Londres, une de Paris, une de Marseille...

— Adressées à qui?

— Au grand dignitaire en question.

— Alors, tu sais son nom.

— Seigneur, chacune de ces pièces avait dû parvenir sous pli et je n'ai pas vu les enveloppes.

— Bien trouvé, l'ami, dit Johann, — si ce n'est pas la vérité!

— C'est l'exacte vérité, seigneur, répondit le nº 133.

Johann reprit:

— Il paraît qu'au ministère d'État, on me fait concurrence... Ceci en affaire de police...

— L'état de santé de Votre Excellence... commença l'agent.

— Sois tranquille, l'ami! interrompit Johann, — je n'en prends point d'ombrage, sachant trop bien que le gouvernement napolitain ne pourrait se passer de moi... mais il est bon que tu me dises une chose:—Comment ces pièces dont nous allons reparler tout à l'heure, étaient-elles tombées entre les mains de ton vieux camarade?

— C'est bien simple, seigneur... Le haut employé est absent du ministère d'État où il a son service... un voyage ou autre, je ne sais... Les

pièces lui ont été adressées au ministère et la première a été décachetée par erreur...

— Les autres à dessein ?

— Bien entendu... comme toutes celles qui lui parviendront désormais.

— Parfait!... Revenons aux pièces... tu les a traduites séance tenante?

— Non, seigneur... Il y a bien du temps, voyez-vous, que toutes ces choses étaient sorties de ma mémoire... J'ai prié mon ami de me confier les pièces afin que je pusse dresser ma clef à tête reposée et faire la traduction.

— Combien as-tu demandé de temps pour cela?

— Un jour.

— Tu dois les rendre demain matin?

— Précisément, seigneur.

— Alors, s'écria Johann avec un singulier accent de triomphe, — tu les as sur toi... Donne-les!

Le n° 133, pris au piége de ses propres réponses, n'obéit pas, cependant.

— Seigneur, répondit-il, — cela m'est impossible... Le métier que je fais en ce moment peut n'être pas celui d'un homme d'honneur... mais j'ai de l'honneur... Les pièces ne m'appartiennent pas... si on veut me les prendre par la force, je les défendrai jusqu'à la mort.

Johann eut dans l'ombre de sa guérite son petit rire sec et cassé.

— Moitié espion, grommela-t-il, — moitié chevalier errant!... Tu es un drôle de corps, l'ami, et tu m'amuses... On ne te prendra point tes paperasses par la force, sois tranquille... seulement, tu vas m'en dire le contenu.

— Seigneur...

— Ah!... pas de réplique, cette fois! prononça durement le directeur de la police royale.

Il ajouta, pendant que le pauvre diable hésitait :

— Fou que tu es! penses-tu que je ne sache pas en effet toutes ces choses mieux que toi!... L'employé qui t'a donné ces pièces est le vieux Benedetto Guerra : il sort d'ici, et c'est à cause de sa présence que je t'ai laissé frapper en vain tout à l'heure.

L'agent n'avait aucun moyen de savoir que le directeur faisait là un effronté mensonge.

Son mandant était en effet le vieux Benedetto Guerra.

En ceci, Johann frappait juste.

— S'il en est ainsi, seigneur, dit-il avec un reste de répugnance, je n'ai plus rien à vous cacher... Point n'est besoin de vous conter l'histoire, puisque vous la savez...

— Les pièces, interrompit Johann; — montre-moi les pièces, ou donne m'en lecture, à ton choix.

Le n° 133 ouvrit une case de son portefeuille et

y prit cinq carrés de papier dont il déplia le premier.

— Ceci est la clef, dit-il.

— Voyons la clef, fit Johann qui étouffa un bâillement.

Ce qu'il en disait là, c'était pour soutenir son rôle.

— La clef est formée, reprit l'agent, des lettres composant le premier vers de la chanson de Fiorante, qui sert aussi d'appel et de mot d'ordre aux Compagnons du Silence :

« *Amici, alliegre andiamo alla pena.* »

Si Votre Excellence veut voir l'alphabet, le voici.

Johann tendit la main hors de la guérite.

A l'aspect de cette main grise, ridée, raccornie, horriblement décharnée, et qui réellement semblait sortir de la tombe, l'agent laissa tomber la feuille et poussa un cri d'étonnement.

— Ramasse cela, dit Johann avec son rire strident ; — je n'ai pas les doigts potelés, c'est vrai... mais je suis tout nerfs, mon camarade, et je souhaite que tu vives aussi vieux que moi !

Le nº 133 ramassa la feuille et la lui rendit.

Cette feuille contenait seulement l'alphabet du Silence ainsi ordonné ; les lettres de l'alphabet or-

dinaire en regard des lettres cabalistiques, qui toutes étaient des capitales :

a — A	*j* — E	*s* — M^2
b — M	*k* — G	*t* — O
c — I	*l* — R	*u* — A^5
d — C	*m* — E^2	*v* — L^3
e — I^2	*n* — A^3	*x* — L^4
f — A^2	*o* — N	*y* — A^6
g — L	*p* — D	*z* — P
h — L^2	*q* — I^4	
i — I^3	*r* — A^4	

— Curieux! dit Johann après y avoir jeté un coup d'œil, — il me semble que j'ai sur moi plusieurs pièces écrites de cette façon... c'était pour moi du sanscrit... Vous êtes un homme précieux, mon camarade!... Désormais, le gouvernement du roi va surprendre aisément tous les secrets de ces misérables.

— On l'espère, répondit l'agent qui se voyait grandir.

La main cadavéreuse sortait une seconde fois de l'ombre.

Elle tenait un papier autre que celui donné par le n° 133.

— C'est le même chiffre! s'écria celui-ci, dès qu'il y eut porté les yeux.

— On m'en apporte comme cela de temps en

temps, prononça Johann du bout des lèvres; — veuillez me déchiffrer celui-là qu'on a saisi à la poste depuis peu.

Le nº 133 épela les premiers mots et pâlit.

— Eh bien!... fit le directeur de la police royale; — lisez tout haut : je veux savoir.

Son œil, demi-clos, d'où s'échappait un rayon véritablement satanique, couvait ce pauvre agent qui tremblait.

Il lut, cependant :

« On prévient David Heimer que Manuele Giudicelli est à Naples avec les enfants de Catano. »

— David Heimer! s'écria Johann feignant la surprise; — c'était un des chevaliers forgerons!

— Nous le trouverons, seigneur! s'écria de son côté l'agent avec une singulière passion; — de par Dieu! s'il est à Naples, il ne nous échappera pas!

— Vous le connaissez? demanda Johann.

— Si je le connais!... si je connais David Heimer!...

— Vous avez contre lui quelque animosité personnelle!

Le sang avait monté aux joues de l'agent qui faisait de visibles efforts pour garder son calme.

— Que Dieu me pardonne! murmura-t-il; — je ne puis mentir... Je le hais jusqu'à la mort!

Johann tournait tout doucement ses pouces dans son confessionnal et souriait.

C'était un sourire de chat-tigre.

— La première pièce! dit-il.

— La première pièce, seigneur, répondit l'agent, — est datée de Londres. Elle annonce à ce correspondant inconnu qu'un diamant d'un prix inestimable, le *Pundjaub*, soustrait par un mineur dans les carrières du Mogol, a été offert au roi d'Angleterre par le conseil de la Compagnie des Indes et que le diamant est à la taille, chez un célèbre lapidaire de Paris. Elle demande si S. M. le roi Ferdinand de Naples achèterait ce diamant, au cas où l'on parviendrait à le détourner. Cette première lettre est signée Brown. — Elle a dû nécessiter une réponse.

— J'ai une copie de la réponse, dit Johann.

Il ajouta presque aussitôt après :

— Ces pauvres gens du ministère d'État ont cru faire une bien belle découverte!...

— Je vous fais observer, seigneur, repartit l'agent, que Leurs Seigneuries ne savent pas même encore de quoi il s'agit... C'est moi qui dois leur porter demain le mot de l'énigme. Leurs soupçons ne se portent que sur le haut fonctionnaire...

Le rire de Johann se fit entendre.

— Alors, dit-il, tu es bien sûr qu'ils n'ont pas la moindre connaissance de l'affaire?

— Pas la moindre!

Johann prit dans son sein cette petite clef qui pendait à son cou par un cordonnet de soie.

Il l'approcha d'une serrure, placée à portée de sa main dans la paroi du confessionnal.

Mais il ne l'y introduisit point encore, et se ravisant :

— Voyons les autres pièces, dit-il.

— La seconde, répondit l'agent, est datée de Paris et signée du même nom de Brown. Elle porte en substance qu'il en a coûté quinze cents louis pour faire fabriquer et tailler un diamant faux exactement semblable au *Pundjaub*, que le diamant faux a été substitué au véritable *Pundjaub* dans le laboratoire du lapidaire, et qu'on attend de l'argent pour se diriger sur Naples.

— N'y a-t-il pas une petite croix à l'encre rouge sur l'original? demanda Johann.

— Elle a passé sous les yeux de Son Excellence! fit l'agent stupéfait.

— Ah! que le roi est bien servi par les habiles du ministère d'État! murmura Spurzheim avec un suprême dédain... A la troisième!

— Datée de Marseille, seigneur, et signée Brown.— Le faux diamant est parti pour Londres; le vrai voyage sur la route de Naples... On le cédera à S. M. moyennant une somme de un million cinq cent mille ducats, au change de 4 fr. 25 c. le ducat, argent de France.

— Ce qui donne 6,375,000 fr., dit Johann; — ce n'est pas cher pour un diamant de 176 carats... Le *Borneo*, qui appartient au rajah de Matun et pèse 367 carats, est estimé six millions de roupies ou trente millions de francs... le *Grand Mogol*, qui n'a de poids que 279 carats 1/16, vaut. dit-on, dix-sept millions, et enfin le maître diamant des rois de France, ce fameux *Régent*, si vanté, malgré son exiguité (il ne pèse que 139 carats), malgré sa petite eau, est porté pour douze millions à l'inventaire des joyaux de la couronne... Tu me diras que c'est un diamant volé... C'était déjà un diamant volé quand la Compagnie des Indes, cette noble recéleuse, l'a offert au roi George... Quand il s'agit de diamants et de souverains, vois-tu...

— Seigneur, interrompit l'agent, ce n'est pas cela que je vous aurais objecté.

— Quoi donc? demanda Johann.

— Je me serais borné à vous lire la quatrième pièce qui porte en note : « *Ne doit être communiquée à personne, pas même aux maîtres du silence.* »

Johann s'agita sur son fauteuil et laissa échapper ces paroles :

— Je ne la connais pas, moi, cette quatrième pièce!

— Cette quatrième pièce, dit le n° 133, ne porte ni signature ni suscription. Elle n'a point été sai-

sie avec les autres. On l'a trouvée au logis d'un marin du port qui n'a pu être arrêté et qui se nomme Sansovina.

— Et que dit-elle? fit Spurzheim avec impatience.

— Quelque chose de très-étrange, seigneur... Elle dit que ce Brown, déjà parti de Marseille et en route pour Naples, croit de bonne foi être porteur du vrai diamant le *Pundjaub*...

— Et qu'il se trompe?...

— Et qu'il se trompe... le vrai *Pundjaub* étant vendu à l'empereur de Russie pour la somme de quatre millions de roubles...

— A la bonne heure! s'écria Johann, nous en savons assez, mon camarade... Mets tes papiers dans ta poche : je n'en ai que faire... C'est moi, maintenant, qui vais t'apprendre quelque chose... mais auparavant, je veux te payer, car tu t'es montré serviteur intelligent et soumis... Tiens-tu à me cacher ton nom?

— J'y tiens absolument, seigneur.

La clef de Johann grinça dans la serrure.

— A ton aise, à ton aise, fit-il; cependant, il faut que je sache où t'adresser mes messages, en cas que j'aie besoin de toi... Où demeures-tu?

— Je n'ai point de logis, seigneur, répondit l'agent.

— Tu couches à la belle étoile!

— Toutes les nuits... au sotto-portico St-Antoine.

— Beau pays que celui de Naples! dit Johann en tournant la clef dans la serrure, qui permet de semblables habitudes!... Et si l'on t'écrivait chez tes enfants.

— Cela me parviendrait, seigneur.

— Ils ne couchent donc pas à la belle étoile?

— Oh!... seigneur!... fit le pauvre homme d'un ton blessé.

— Où logent-ils?

— Dans la maison des Folquieri, rue de Mantoue.

— Écris-moi cela, mon camarade, au-dessous du nom de ce Battista Giubbetti... Je n'ai pas de mémoire.

Pendant que l'agent écrivait, il entendit un bruit de pièces d'or.

Et il pensa, le cœur content :

— Demain, ces enfants auront du pain!

Dans sa guérite, Johann Spurzheim avait ouvert cette armoire intérieure ou caisse dont nous avons parlé déjà.

C'est là dedans que l'or avait tinté.

Mais au lieu d'y prendre de l'or, Johann en avait retiré un objet de volume assez considérable et de forme singulière. C'était une sorte de boîte, terminée par un bâton de deux pieds de longueur.

Johann se mit à manœuvrer une vis qui était au centre de la boîte. Il s'y reprit à plusieurs fois, parce que la fatigue l'accablait.

En travaillant, il disait :

— Ces bonnes gens du ministère d'État seront bien surpris demain quand tu leur apprendras le contenu de ces pièces...

— Son Excellence avait quelque chose à me dire, interrompit l'agent qui se relevait après avoir écrit l'adresse de ses enfants.

— C'est juste... Tu pourras faire ton profit de cela, si tu veux. C'est à moi, mon camarade, à moi, directeur de la police royale, que les pièces étaient adressées.

— A vous, seigneur! s'écria le n° 133 stupéfait; mais alors...

— Mais alors, mon pauvre garçon, ces manchots du ministère d'État en seront pour leur courte honte... J'ai déjà en mon pouvoir ce Brown et son faux diamant...

Il avait appuyé la boîte contre son épaule; le bâton se dirigeait vers la poitrine de l'agent.

On eût dit en vérité que le directeur de la police royale mettait le pauvre homme en joue avec ce bizarre appareil.

— Ce n'est pas tout, reprit-il; outre l'argent que je vais là compter et que tu mérites si bien, mon camarade, je puis te donner une bonne nouvelle...

De sa main gauche, il remua l'or au fond de la caisse.

L'agent s'approcha involontairement à ce bruit.

Il était tout ému, ce pauvre homme. Une idée fixe lui emplissait le cœur.

Ses enfants! Cet or qu'on remuait, c'était pour ses enfants!

Pour ses enfants qui se mouraient dans la misère désolée!...

— Ce David Heimer que tu hais et que tu cherches, poursuivit Johann, il est malade... il n'a plus que le souffle! Il te suffirait d'un geste pour l'écraser...

— Vous savez où il est, seigneur?...

— Il est ici, mon camarade... à deux pas de toi... C'est moi!

L'agent fit un mouvement comme pour s'élancer.

Johann pesa sur une languette, sans cesser de le tenir en joue avec son étrange mécanique.

L'agent tomba en portant les deux mains à sa poitrine et en poussant un faible cri : un seul.

La mécanique avait produit un petit sifflement, semblable au coup de piston de la machine pneumatique.

Un silence de quelques instants, silence de mort, peut-on dire, régna dans le cabinet du directeur de la police royale.

Puis on entendit qu'il soupirait, puis encore son rire de crécelle.

— Je suis plus fort qu'eux, murmurait-il ; je les enterrerai tous !

VIII

— La béquille du seigneur Johann Spurzheim. —

L'agent de police n° 133 était tombé à l'endroit même où il se trouvait lorsque ce mystérieux coup de foudre l'avait frappé, c'est-à-dire entre la table de travail de Johann Spurzheim et ce fauteuil monumental servant à la fois de forteresse contre les vents coulis et les regards indiscrets.

Au bout de quelques secondes, on aurait pu voir cette tête disséquée du directeur de la police royale sortir peu à peu de l'ombre, à deux pieds tout au plus du sol.

Il se traînait sur ses mains et sur ses genoux.

La fatigue le faisait râler.

La lumière de la lampe qui tombait maintenant du haut sur son crâne chauve y mettait des tons livides et parcheminés qui se marbraient de touches mates, couleur de cendre.

C'était horrible à voir.

L'apparence humaine que gardait ce reptile le rendait plus hideux. — Il se mouvait, mais il était dix fois plus cadavre que le corps de cet homme mort, gisant sur le parquet.

Il s'arrêtait souvent pour respirer et son souffle geignait dans sa gorge.

Mais il souriait. — Ce crâne qu'on eût dit ramassé dans la terre d'une tombe avait une expression de triomphe.

Il mit en passant la main sur le cœur de l'agent.

— C'est chaud, dit-il, — mais cela ne bat plus !

L'agent était couché sur le côté. Sa tête se renversait parmi les masses de sa chevelure grise. Il avait les yeux grands ouverts et fixes.

Johann le regardait de tout près.

— Oui, oui... grommela-t-il ; — cet homme-là était bien conservé... Il n'aurait eu qu'à lever le doigt pour me terrasser... Moi, je suis un agonisant... c'est clair... c'est clair...

Et il riait plus fort.

— Mais voilà si longtemps que dure mon agonie! reprit-il, — et voici tant d'hommes robustes que je fais trébucher le long de mon chemin... J'aime mieux ma maladie que leur santé... j'aime mieux ma mort que leur vie... j'irai comme cela jusqu'à cent ans!

Il fouilla dans la poche de l'agent et en retira le portefeuille qu'il ouvrit.

Dans le portefeuille, il prit quelques papiers qu'il parcourut d'un regard rapide.

— Nous verrons tout ceci à tête reposée, pensa-t-il; — aujourd'hui, nous n'avons pas le temps... Bon! voici cet écrit saisi chez Sansovina. Je prends mon bien où je le trouve... Et sa carte d'agent! où est-elle?

Il ouvrit les divers compartiments du portefeuille.

La carte d'agent était dans le dernier. Elle ne portait point de nom, mais seulement le n° 133 avec le timbre de la police.

Johann se leva sur ses genoux, prit la plume où l'encre n'était pas encore séchée et inscrivit un nom au-dessous du numéro d'ordre.

Puis il remit la carte dans le portefeuille avec l'alphabet du silence et la traduction des lettres signées Brown. Le portefeuille retourna dans la poche de la pauvre houppelande de l'agent.

Johann, toujours agenouillé, poussa ses pieds sous la table à grand'peine. Il fut obligé de s'y reprendre à quatre ou cinq fois pour soulever le rideau détaché par Pier Falcone et en recouvrir le cadavre.

Le lecteur avait peut-être pensé que Johann Spurzheim avait fait décrocher ce rideau par pure fantaisie.

Nous pouvons affirmer que le directeur de la police royale ne faisait rien au hasard.

Quant à la question de préméditation, le rideau la tranche à notre sens magistralement.

Lorsque le corps de l'agent n° 133 eut disparu sous le rideau, Johann reprit haleine.

Mais un regard jeté sur la pendule lui rappela sans doute qu'il n'était pas temps de se reposer, car il se reprit à ramper vers sa guérite avec un courage nouveau.

C'était un spectre infatigable.

Il parvint à se remettre dans son fauteuil et s'empara aussitôt de cette bizarre mécanique, foudre muette qui avait si lestement terrassé un homme.

En la remettant sur ses genoux, son geste avait quelque chose de caressant.

— On achète bien cher des objets curieux et rares, murmura-t-il en faisant agir un petit levier placé à la partie postérieure de la machine ; — ceci ne brille pas, mais quelle utilité !

La machine craqua sous la pression du levier, — à peu près comme fait un moulin à café au premier tour de roue.

— C'est dur ! dit encore Johann ; — mais je suis encore nerveux !

Il prit dans sa caisse une balle de plomb du calibre ordinaire et l'introduisit dans cet appendice étroit et long que nous avons comparé à un bâton.

La balle y glissa. — Ce bâton était un canon de carabine.

Restait à tourner la vis centrale, mais les forces de Johann Spurzheim étaient réellement épuisées.

Il essaya. — Sa main lâcha prise, tandis que sa poitrine rendait un rauque gémissement.

Juste à cet instant, des pas nombreux et bruyants se firent entendre dans le corridor par où l'agent n° 133 s'était introduit dans son cabinet.

Johann ressaisit la vis et la tourna. — Sa main lâcha encore.

— Je ne peux plus ! murmura-t-il ; — c'est un travail de géant que j'ai accompli cette nuit !... Je ne peux plus... Il me faudrait une heure de repos !

Il entendit qu'on s'arrêtait dans le corridor, de l'autre côté de la porte, — puis une voix demanda :

— Auprès de qui me conduisez-vous ?

— C'est lui! fit Johann en essayant un effort suprême.

La vis ne put mordre un seul cran.

Et Johann pensa :

— Il faut pourtant que je sois seul avec lui!

On heurta à la porte. Ce devait être une crosse de fusil qui sonnait ainsi contre le bois.

Avant de répondre, Johann eut cette consolante idée :

— Celui-ci n'est pas libre comme l'autre... Celui-ci a les fers aux mains... Il ne peut pas se révolter.

— Entrez! prononça-t-il tout haut.

La porte s'ouvrit au moment où la pendule sonnait onze heures et demie de nuit.

Il y avait plusieurs hommes, parmi lesquels quatre soldats et un officier.

Ils conduisaient un malheureux qui avait de fortes menottes aux mains et un anneau de fer au pied droit.

— Ce n'est pas ici le ministre d'État! prononça le prisonnier d'une voix lamentable; — je ne veux parler qu'au ministre d'État ou au roi!

— On dirait qu'il me sent, ce cher Felice Tavola! se dit Johann en retrouvant sa grimace souriante; — il a peur... tant mieux!... D'ailleurs, le lieutenant veut avancer : il se souviendra de mes instructions.

— Le ministre d'État a changé de place depuis le temps, prononça le lieutenant avec moquerie : — allons, M. le baron, je prie humblement Votre Excellence de vouloir bien se donner la peine d'entrer.

Ce disant, il lui fit passer le seuil brutalement et de force.

Le prisonnier résistait de son mieux.

— Je proteste ! s'écria-t-il ; — devant tout autre que le ministre d'État ou le roi, je garderai le silence, dût-on me mettre à la torture !

— Il me sent ! il me sent ! grommelait tout doucement Johann : — ce que c'est que la sympathie !

— Sa Seigneurie est-elle là ? demanda en ce moment l'officier.

— Oui, répondit Johann en déguisant sa voix.

— Au nom de Dieu ! apprenez-moi chez qui je suis ! s'écria Felice Tavola que les soldats poussaient vers la table.

Dès qu'il fut assez avancé dans la chambre pour que Johann Spurzheim pût l'apercevoir, tout en restant protégé lui-même par la paroi de sa guérite, une expression de quiétude se répandit sur ses traits.

Le baron d'Altamonte, eût-il été fort comme dix Hercules, n'aurait pu se débarrasser de ces énormes menottes d'acier qui lui serraient les poignets.

Rien que pour le choix de ces menottes, le lieutenant intelligent méritait de passer capitaine.

Altamonte, de son côté, jeta un regard aigu dans l'ombre de confessionnal; mais ses yeux, éblouis par l'éclat de la lampe, n'y virent que du noir.

— Monseigneur, demanda le lieutenant, — veut-il que nous restions près de lui ou que nous montions la garde à l'extérieur.

— A l'extérieur, répondit Johann.

Le baron d'Altamonte, à ce mot, baissa la tête et ne prit plus la peine de protester.

— Il a reconnu ma voix! pensa Johann; — il fait son acte de contrition... pauvre ami!

Ce lieutenant était vraiment fait pour être capitaine! Après avoir poussé son prisonnier jusqu'à la lourde et massive table qui servait de bureau à Johann, il passa une forte corde à l'anneau d'acier rivé autour de la jambe du baron et le lia de court au pied de la table.

— Monseigneur, dit-il, en se relevant, — souvenez-vous que nous sommes ici près, derrière la porte, dans le corridor... Au moindre signe, vous nous verrez arriver.

— Cet homme, reprit-il, la main appuyée sur l'épaule du prisonnier, cet homme est le Porporato... Comme ses compagnons ne le venaient point délivrer, il a demandé à faire des révélations pour avoir la vie sauve... Que Dieu garde Votre Excellence!

Il sortit avec les servants de prison et les soldats qui avaient amené le baron d'Altamonte.

Celui-ci était un assez beau bandit de trente-cinq à quarante ans. On avait bien pu le prendre pour un gentilhomme à la cour de Naples. Parmi les *cavalieri ferrai*, avant l'arrivée du chevalier d'Athol qui s'était fait leur souverain maître, Felice Tavola possédait une influence égale à celle de David Heimer lui-même.

Ils étaient ennemis.

Quand la porte extérieure se fut refermée sur le lieutenant et ses soldats, Felice Tavola dit sans relever la tête :

— Je sais que tu es là, David. Tu m'as fais tomber dans le piége : tue-moi sans me faire languir. C'est tout ce que je te demande !

Johann toussa sec et répondit en ricanant :

— N'as-tu point quelque importante révélation à me faire, mon pauvre Felice Tavola ?... Ne voulez-vous point, illustre baron d'Altamonte, apprendre un peu au ministre d'État, mon patron, ou au roi, mon respecté maître, — par mon canal indigne, — qu'un coquin a usurpé leur confiance et que la police napolitaine est aux mains d'un bandit ?

— Tue-moi ! dit le cavalier forgeron.

— Et comment ferais-je, baron, mon ami ? répliqua Johann ; — je n'ai ni bras ni jambes,

moi, tu sais bien cela... que de fois tu as ri après boire en m'appelant le cadavre!... Hélas! Tavola, mon pauvre compagnon, c'est le bourreau qui va prendre ta tête... à toi, plein de force et de vie... tandis que moi, le moribond, — le cadavre, — je resterai dans cette vallée de larmes, où je te promets de prier bien dévotement pour toi!

— Tue-moi! prononça pour la troisième fois le prisonnier.

— Ce que c'est que de nous! fit avec onction le directeur de la police royale; — tes mains ont beau être liées, si tu pouvais seulement faire un pas, tu m'écraserais de ton propre poids... Je suis sans défense, tu le sais bien, comme le malade dans son lit, comme l'enfant dans son berceau... Je n'aurais même pas le temps de crier au secours... car tu es dans toute ta force, toi, Felice... je ne t'ai jamais vu plus beau qu'aujourd'hui!...

— Tu n'es pas un homme, David, grinça le prisonnier entre ses dents, — tu es un tigre!

— Ce que c'est que de nous, Felice, mon cher frère!... Si tu étais resté cinq minutes de plus dans ton cachot, tu étais libre... Beldemonio, ce fou qui a des ailes quand il veut, a escaladé les murailles du Castel-Vecchio...

— Se peut-il! s'écria Tavola; — moi qui l'accusais!...

— Je veux te donner cette joie, mon cher frère,

de lui rendre justice avant de mourir!... Il a fait ce qu'il a pu : la sentinelle de la plate-forme était gagnée... Ce jeune héros de Beldemonio est parvenu jusqu'à la fenêtre de ton cachot au travers de dangers qui seraient très-attachants dans un livre... Il a scié le barreau ; il s'est introduit dans ta prison...

Felice eut un râle de colère.

Mais je ne sais comment exprimer cela : ce râle était un peu forcé.

On eût dit ce hoquet dramatique que tous les comédiens trouvent au fond de leur poitrine vers le cinquième acte d'un drame : ce hoquet traditionnel qui fait si doucement frissonner le parterre.

Johann aurait dû faire attention à ce râle. Schakspeare disait : Bien rugi, lion ! — il n'aurait pu dire ici : Bien râlé !

Mais Johann triomphait et rien n'est dangereux comme le triomphe.

— Il n'a rien trouvé dans votre prison, seigneur baron d'Altamonte, poursuivit-il ; — vous aviez reçu depuis un quart d'heure ma lettre qui vous promettait la vie sauve...

— C'est donc bien toi qui m'as écrit, David Heimer !

— Et qui donc aurait su toucher comme moi le défaut de votre cuirasse, seigneur baron ?

Les mains de Felice Tavola se crispèrent.

C'est pour le coup que Johann riait !

— Mais voilà bien une autre affaire ! continua-t-il ; — je n'avais pas seulement besoin de ta mort, mon cher frère... il me fallait perdre ce jeune héros de Beldemonio... Or, on me sait envieux et méchant... Qui n'a ses petits défauts sur cette terre d'imperfection et de misère ?... On sait que ce Beldemonio fait plus que me gêner, on sait qu'il m'opprime... Toute dénonciation anonyme doit m'être attribuée, c'est évident... Je me suis arrangé, mon cher frère, pour que la dénonciation eût une signature et que ce fût la vôtre.

— Vous auriez contrefait mon écriture !...

— Fi donc ! les faux se découvrent toujours... Je compte vivre vieux, malgré tout, mon bon frère, et je veux de la tranquillité pour mes dernières années... Non, non, point de faux !... du moins comme vous l'entendez... Lisez ceci, je vous prie.

Il avança la main et mit ainsi en lumière une feuille de papier portant ces signes :

NA^5 E^2A $NA^5MRI^3I^2$ EI^3 E^2I^2 $L^3I^2A^5LI^3$.

Felice Tavola lut couramment, habitué qu'il était à ces caractères :

— *On m'a oublié : je me venge !*

Puis il ajouta :

— Que veut dire ceci ?

— Réfléchissez, mon bon frère... Les prisonniers montrent tous les mêmes faiblesses... Comme ils n'ont personne avec qui s'entretenir, ils bavardent sur les murailles de leur prison... cela les soulage.

— Je n'ai rien écrit sur les murs de ma prison, dit Félice Tavola.

— Et cependant, notre Beldemonio y a trouvé quelque chose.

Felice Tavola devint pâle, et, cette fois, c'était de la vraie fureur.

— Ah! que tu voudrais bien avoir les mains libres, mon cher frère! dit Johann.

— Infâme!... infâme scélérat! gronda le prisonnier.

— Notre Beldemonio y a trouvé cette inscription, continua Johann gaiement; — de sorte que, quand tu vas être mort et qu'on saura ses petits secrets, le plus beau des Grecs se dira : c'est ce misérable Tavola qui m'a trahi!... Comment trouves-tu cette naïve combinaison, mon cher frère ?

Johann achevait cette question d'un ton doucereux et cafard, lorsqu'il éprouva le plus grand étonnement qui l'eût jamais frappé en sa vie.

C'était à n'y pas croire.

Le visage du prisonnier, tout à l'heure bouleversé par la rage impuissante, se détendait peu à peu.

Un rire irrésistible avait l'air de le prendre.

La folie vient parfois ainsi.

Johann se demanda si son *cher frère* devenait fou.

Il n'avait pas encore peur, cependant.

S'il se fût seulement souvenu de ce râle qui n'avait pas bien sonné tout à l'heure, il aurait eu crainte.

Felice Tavola le regardait fixement.

Malgré la certitude que Johann avait touchant l'impossibilité où le prisonnier, placé en pleine lumière, était de le voir au fond de son ombre, ce regard l'irritait et le gênait.

Instinctivement, il reprit à la main cette machine qui avait sifflé au moment où l'agent de police n° 133 tombait mort.

Felice Tavola le regardait toujours et un rire muet était autour de ses lèvres.

— David Heimer, dit-il enfin sans bouger de place, mais en redressant tout à coup sa haute taille, — tu es un curieux coquin !... En vérité, je ne t'en veux pas... pas plus que je n'en veux à la vipère qui tue en mordant, parce que Dieu a mis du venin sous sa gencive... Mais l'article 7 de la règle dit : Tout chevalier forgeron qui décou-

vrira la trahison, tuera le traître. Tu as trahi, je vais te tuer.

Ceci avait l'air d'une extravagante fanfaronnade.

Le corridor était plein de gardes, et le prisonnier, retenu par la jambe, avait les deux mains garrottées.

Mais il y avait sur son visage une telle expression de sécurité, que Johann rassembla son souffle pour appeler du secours.

— Ne crie pas! reprit Felice Tavola qui le devina. Tu l'as dit tout à l'heure : si j'avais les mains libres, ou si seulement je pouvais dégager ma jambe, on n'aurait pas le temps de venir à ton secours... Tu es sans défense comme un malade dans son lit, comme un enfant dans son berceau... ce sont tes propres paroles... je t'écraserai de mon seul poids.

Tavola fit un brusque mouvement. — Les deux menottes d'acier qui entouraient ses poignets tombèrent à la fois.

Elles étaient sciées d'avance.

Johann étreignit son cœur qui défaillait.

Il ne cria pas.

Tavola prit un riche poignard qui était sur le bureau pour servir de serre-papiers et coupa la corde qui retenait sa jambe.

On eût dit que Johann était mort dans sa guérite.

Son souffle ne s'entendait plus et il ne faisait aucun mouvement.

Le prisonnier avança vers lui d'un pas.

Alors, une voix lamentable sortait de l'ombre.

— Aie pitié de moi, Félix, mon bon frère, suppliait le directeur de la police royale ; — j'ai eu tort de jouer avec l'inquiétude d'un ami... mais tu n'étais pas la dupe de mes folles plaisanteries, n'est-ce pas ?... Tu savais bien qu'en mettant le pied ici, tu étais sauvé !

— Tais-toi ! ordonna Tavola ; — tu me fais honte et dégoût.

— Oh ! pourtant, mon frère bien-aimé, s'écria Johann, — je ne peux pas te laisser dans cette fatale erreur.

— Tais-toi... Tu n'as qu'un moyen de ne pas faire à l'instant même ce saut de puce qui te sépare de l'enfer où ta place est gardée... c'est de me conduire au travers de ta maison jusqu'à la porte de ton jardin qui donne sur le vicoletto Ognissanti... Lève-toi et marche !

Johann poussa un gémissement. — Cela ressemblait au cri qui échappe à la faiblesse dans un suprême effort.

— Je ne peux ni me lever ni marcher, répondit-il d'une voix essoufflée, mais un peu moins altérée par l'épouvante... — tu le sais bien... personne n'ignore mon misérable état... Mais par le

saint nom de Dieu qui nous juge, ce n'est pas pour te refuser, Félix, mon vieux compagnon... Approche, prends-moi dans tes bras... tu marcheras pour moi, et moi, je te guiderai...

— Avez-vous appelé, seigneur directeur? dit derrière la porte la voix du lieutenant qui voulait devenir capitaine.

— Réponds! ordonna Tavola.

— Non, mon garçon, non, répliqua en effet Johann Spurzheim, — demeurez en repos!

Le prisonnier était maintenant devant la guérite.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en découvrant l'objet que Johann tenait à la main.

— As-tu peur de l'impotent? fit Johann en riant; — ne t'inquiète point. Félix, mon ami... c'est ma béquille... Tiens, on met cela sous son bras, de cette façon... comme si on épaulait un fusil... car c'est pour aider la plus misérable créature qui soit au monde à ramper dans l'intérieur de son appartement... Vois-tu, Félix... le bout qui est tout près de la poitrine touche le carreau... je l'ai fait faire en métal, pour que cela morde et ne glisse point..

— Dépêchons! interrompit Tavola qui ouvrit les deux bras pour le saisir comme cela était convenu.

Le bout de la béquille rencontra sa poitrine juste à la place du cœur.

Et l'on entendit pour la seconde fois un sifflement sourd et tronqué.

Le prisonnier chancela, — porta ses deux mains à son cœur, — et tomba, la tête appuyée sur le cadavre de l'agent.

— Qu'as-tu donc, Félix, mon ami!... fit Johann, craignant qu'il ne fût point mort.

Il se laissa glisser jusqu'à lui.

Et quand les courtes convulsions du prisonnier eurent cessé, il dit :

— Oui... oui... j'ai fait faire cela en métal pour que cela morde!...

IX

— L'allée noire. —

Johann avait entrepris un grand travail : c'était de soulever la tête du baron d'Altamonte pour relever le rideau qui était engagé dessous et l'en couvrir.

Il avait saisi à deux mains l'abondante chevelure du mort et hâlait dessus, comme disent les marins, de toute sa force.

La sueur découlait de son front, mais il était joyeux !

— C'est vrai, murmurait-il; — je ne suis pas bien robuste... mais à quoi leur sert leur vigueur?... j'ai raison d'eux tous les uns après les autres... Ils tombent à la file comme des capucins de cartes... Je l'ai abattu, celui-là, en duel, on peut le dire!... et quel coup!... la balle a dû lui percer le centre du cœur!

Le rideau était enfin dégagé. Il mit Felice Tavola, son cher frère, sous le même couvert que le pauvre diable timbré du n° 133, et se releva en ajoutant :

— J'ai manqué pourtant de ne pas pouvoir tourner cette coquine de vis... j'y mettrai de l'huile!

— On ne passe pas! prononça distinctement au-dehors la voix du soldat, qui sans doute faisait sentinelle à l'entrée de la rue.

Johann prêta l'oreille vivement pour saisir la réponse.

Il n'y eut point de réponse.

— A l'autre, maintenant, fit-il en se traînant vers sa guérite... — qu'on dise que je suis un homme de loisir!... Ah! la pauvre Barbe me comprenait... je suis triste en songeant que je ne lui raconterai point tout ce que j'ai fait cette nuit... Je la regretterai!

Il s'interrompit et ajouta, incapable qu'il était de ne point railler ses victimes :

— Mais comment se fait-il que ma pauvre Barbe, qui était fée, n'ait point prévu ce qui lui arrive cette nuit?...

Il se caressa le menton en souriant, malgré sa mélancolie.

Nous sommes forcés de quitter pour un instant le cabinet où le seigneur Johann Spurzheim avait si activement employé son temps, pour aller voir ce qui se passait dans la rue, entre la sentinelle et ce nouveau venu, dont la présence semblait être encore attendue par ce terrible directeur de la police royale.

Peut-être que la béquille allait siffler et foudroyer pour la troisième fois.

C'était une curiosité que cette béquille. On en fabrique de semblables à Rome depuis le temps de Cosme Libranius qui envoya le premier fusil à vent au prince de Condé, sous Henri IV.

Les carabines à vent de provenance romaine se chargent d'air par l'effet combiné d'une manivelle à roue et d'une vis de pression produisant l'effet d'une pompe foulante.

L'homme à qui le soldat venait de dire : on ne passe pas! descendait d'un équipage élégant et riche, attelé de deux très-beaux chevaux français. L'équipage était arrêté à quelque cinquante pas de là, devant la porte principale de l'hôtel du seigneur directeur.

L'allée étroite et longue où nous avons jeté un coup d'œil et au bout de laquelle brillait un lointain réverbère, n'était point, bien entendu, cette entrée principale.

Ce n'était pas même l'abord normal des bureaux et communs. Les anciens propriétaires de l'hôtel l'avaient fait percer, au travers des bâtiments donnant sur la place, pour le service d'une salle de bains privés, dont Johann Spurzheim avait fait son cabinet.

Plusieurs portes communiquant avec les bureaux s'ouvraient néanmoins sur cette avenue.

Le bruit courait à Naples que bien des gens titrés, bien des grands seigneurs s'engageaient, une fois la nuit venue, dans cette allée toute noire et venaient causer en particulier avec le seigneur Johann.

On parlait de hautes et saines volées de coups de canne, distribuées à quelques curieux impertinents qui s'étaient glissées là uniquement pour voir ou pour savoir.

Il fallait un mot d'ordre ou un numéro.

L'imagination napolitaine, qui n'y va pas par quatre chemins quand il s'agit d'inventer de bizarres détails, avait pavé ce passage de trappes, de piéges, d'obstacles de toute sorte.

Comme il y faisait presque aussi sombre en plein jour qu'à minuit et que jamais, au grand ja-

mais, on n'y avait vu briller aucune lumière, les plus hardis badauds n'auraient point osé braver les périls inconnus de pareille excursion.

On regardait en passant, on ne voyait absolument rien ; — à cause de quoi on devinait une multitude de choses.

La voiture était restée à la garde d'un valet, devant la porte principale. Le maître s'était dirigé à grands pas vers l'allée sombre. Le cocher et le valet de pied, grand gaillard vêtu d'une façon hétéroclite, étaient entrés bras dessus bras dessous dans les bureaux.

Le maître portait, du reste, un uniforme qu'on n'est point accoutumé à trouver dans de si somptueux équipages. Il avait les calzoni rouge et collants des pêcheurs du port, la ceinture et la chemise, voilà tout.

Aucune coiffure ne cachait ses beaux cheveux d'un blond fauve qu'on semblait avoir voulu coller modestement le long de ses tempes.

Tel était, si nous en avons gardé fidèle mémoire, le costume que Beldemonio portait, sous la soutanelle empruntée par lui dans la mansarde de ces deux enfants qu'il avait empêchés de mourir, — la soutanelle du jeune saint, — de ce bon abbé qui avait coutume d'aller veiller les malades, la nuit, à l'hôpital des Pauvres.

Pour découvrir la supercherie, le bon lieutenant

suisse n'aurait eu qu'à écarter les pans de la soutanelle.

Mais s'il est vrai de dire que le commun des mortels ne s'avise jamais de tout, on peut ajouter que ces honnêtes soldats de Berne, d'Uri ou de Schaffouse, contents d'avoir eu pour ancêtres Arnold Winkelried et Guillaume Tell, ne s'avisent jamais de rien!

Leur métier n'est absolument pas d'avoir des idées.

Le grand gaillard debraillé et le cocher, solide compagnon, bas sur jambes et taillé en Hercule, entrèrent ensemble dans le bureau d'attente, situé à gauche de la porte cochère.

Le cocher s'assit sur une banquette et tira de sa poche une pipe d'écume qui seule nous l'eût fait reconnaître. C'était le marin Ruggieri.

L'autre, désirant aussi faire preuve d'identité, saisit à deux mains le montant de la porte ouverte et exécuta un *bras de fer* digne des plus grands éloges.

Après quoi, il mit sa tête sur la pomme d'une chaise et se tint de la sorte, les pieds en l'air.

C'était le clown de la fontaine des Trois-Vierges, le salterello qui avait dit à Mariotto, l'improvisateur: Si tu parles trop, ta femme sera veuve!

Dans le bureau d'attente, il y avait trois personnes:

D'abord, ce pauvre garçon rongeur d'ongles, délabré dans sa mise, et nommé Privato, que nous avons vu dans l'appartement de madame Spurzheim, lors de son entrevue avec Pier Falcone;

En second lieu, un être à figure d'oiseau, à tournure bizarre, qui mangeait en ce moment du macaroni cru dans le creux de sa main ;

En troisième lieu, notre excellent et vieil ami Peter-Paulus Brown, de Cheapside, lequel faisait un bon somme sur une banquette, rêvant du Cotton's and international club.

Privato n'avait pas eu besoin de mettre Peter-Paulus en cage, suivant le conseil de Barbe. En revenant, il avait trouvé Peter-Paulus endormi profondément.

Privato et son compagnon étaient abrités par un grillage. Le compagnon de Privato, maigre et tout petit, avait des poses et des grimaces de singe en croquant son macaroni sec.

Dès qu'il aperçut le grand gaillard déhanché, il se leva et ouvrit son grillage. Tous les deux se saluèrent par ce petit cri de ténor suraigu que les sautereaux napolitains opposent au baryton enrhumé de Pulcinella.

Le grand gaillard descendit de la chaise sur ses mains et se coucha par terre tout de son long. — Le petit prit son élan et sauta sur lui.

Alors, commença entre eux ce jeu agréable et

rafraîchissant, connu dans nos cirques érudits sous les noms divers de *jeux atlastiques*, *icariens*, etc.

Amusements de famille, où généralement c'est un bon père qui jongle avec ses fils comme d'autres avec des boules de cuivre ou des poignards.

Le grand avait reçu les deux pieds du petit dans ses deux mains et l'avait retourné comme une carpe.

Le petit, ayant fourni en l'air une superbe cabriole, retomba sur ses jambes, bondit, s'élança tête première, et le grand, recevant cette tête dans le creux de ses mains, soutint en équilibre le corps raidi du petit.

Puis il le lança à la volée.

Le petit cabriola, toucha terre, rebondit, et vint s'asseoir sur les pieds réunis du grand, qui fit, avec ce pauvre corps grêle et de peu de poids, une étonnante partie de balle.

Puis un double cri, à l'octave au-dessus de l'ut de poitrine, — puis une dernière cabriole, — un salut mutuel et respectueux :

— Bonjour, Cucuzone !

— Bonjour, Beccafico !

Cucuzone et Beccafico, dignes de s'estimer et de s'entendre, l'un ancien saltimbanque, présentement compagnon du silence, l'autre ancien avaleur de sabres, actuellement rat (mustalla) de la police royale napolitaine, échangèrent une grave poignée de main.

Ils étaient droits et fiers en face l'un de l'autre.

Ruggieri, qui venait d'allumer sa pipe d'écume, les regardait d'un air paternel.

Privato, l'homme aux pauvres vêtements, leur souriait d'un air modeste et satisfait.

C'étaient évidemment les favoris de ce cercle moitié voleur, moitié fonctionnaire, qui fréquentait les bas fonds de l'hôtel du seigneur Johann Spurzheim.

— Sont-ils heureux d'avoir ce caractère-là ! dit Privato en s'adressant à Ruggieri.

Le marin aux larges épaules lâcha une bonne bouffée de tabac et répondit :

— Ça fait deux jolis garçons !

Privato soupira et se rongea les ongles.

Sa nature mélancolique le portait aux choses larmoyantes et pénibles. Il faisait des libretti d'opéra pour le maestro Fanfarelli, auprès de qui Rossini n'était qu'un bien petit compère.

Le maestro Fanfarelli lui payait chaque acte cinq ducats et six-vingts coups de pied. — Donnez une larme à la situation des poëtes en Italie.

Les successeurs de Virgile et d'Horace sont tous les esclaves du maestro Fanfarelli, lequel est un terrible Mécène !

Ils sont obligés, pour vivre, de monter derrière les voitures ou de porter des paquets ; — à moins

qu'ils ne se rendent utiles à l'administration comme notre malheureux ami Privato.

Homme de génie, pourtant, auteur de l'*Anello Perduto*, de *Silla e Cariddi*, du *Tormento di Amore* et de la *Corona da Mortella*, tous ouvrages galants et adroitement versifiés, quoique sans orthographe.

Quelque jour, les poëtes d'Italie secoueront le joug, briseront leurs chaînes, apprendront l'orthographe et rendront à l'odieux maestro Fanfarelli tous les coups de pied que ce tyran injuste et cruel leur a prodigués.

— Cucuzone, *caro mio*, dit le petit, — le beau saut que tu as fait par-dessus la tête de Gaspardo, ce soir!

— Beccafico, repartit le grand, — *fioro dell'anima mia!* comme tu as bien glissé ta patte dans le gousset de l'inspecteur!

— Est-ce toi qui as eu la bourse de l'Anglais, Cucuzone?

— Qu'y avait-il, Beccafico, dans le gousset de l'inspecteur?

Ils se mirent à rire tous les deux, tandis que Ruggieri fumait comme la cheminée d'une locomotive et que Privato soupirait amèrement.

Il songeait aux immenses avantages que les filous ont sur les poëtes.

Ce Cucuzone, quand il ne mettait pas son corps

à l'envers, était un fort beau garçon, sérieux d'aspect, droit comme un I, l'air insolent et gravement moqueur.

Beccafico pouvait se faire passer par tous pays pour un adolescent, bien qu'il eût la trentaine. C'était, celui-là, un produit italien dans toute la force du terme : figure de femmelette, pâlotte, blanche, imberbe, glabre, dirions-nous, s'il s'agissait d'une plante et non d'une créature humaine. A Rome, les choristes des chapelles papales sont faits ainsi. — Dieu n'a point créé ce troisième sexe, mais bien le crime de l'homme.

On les nomme tout effrontément des castrats dans les États du saint père.

Ils sont ordinairement fort gras, à l'exemple de nos chapons ; mais parfois leur corps garde absolument la forme dégagée et fluette qu'il avait à l'âge de puberté. C'est l'exception. Ceux-là ont un prix fixe et ferme. Leur vie est une perpétuelle enfance.

Il nous souvient d'avoir vu à Bologne un de ces bambins de soixante ans. — Nous eûmes la chair de poule.

Ce vénérable marmot chantait encore les parties de haute-contre à la chapelle de l'Assomption en la basilique Sainte-Petrone.

Quand il ne chantait pas, il gazouillait en zezeyant, comme un enfant de cinq ans. Il aimait

de passion les dragées et les confitures. Il mettait du rouge et du blanc.

Cucuzone et Beccafico s'étant mutuellement congratulés, le regard du premier tomba sur l'Anglais endormi.

Il fit incontinent un saut périlleux sur place pour témoigner son agréable surprise.

Mais Beccafico modéra sa joie en disant :

— Il n'est pas rentré chez lui depuis *la girella*... Ses poches sont vides.

Cucuzone prit alors Beccafico par la main et le conduisit au-devant de Peter-Paulus Brown qui ronflait comme un bienheureux.

Après l'avoir examiné un instant avec attention, Cucuzone fit signe à Privato et à Ruggieri de s'approcher. Ils se formèrent en tribunal, pour décider la question de savoir ce que l'on ferait de cet Anglais dont les poches étaient vides.

Cucuzone fut élu président et prit place, roulé comme une couleuvre, au centre des trois assesseurs.

Pendant cela, le maître du riche équipage s'introduisait dans l'allée, sombre et semée d'embûches, qui conduisait au cabinet du seigneur Johann Spurzheim.

Son costume actuel ne prêtait guère à lui donner physionomie de grand seigneur, et pourtant

il avait noble mine, malgré ses bras de chemise et ses calzoni de pêcheur.

Soit qu'il ne connût point ces prétendus périls de l'allée noire, soit qu'il les méprisât, vous l'eussiez vu entrer sans hésiter et d'un pas rapide.

Il n'alla pas loin. Un mousquet, posé en travers, arrêta presque aussitôt sa marche.

— Qui vive! demanda-t-il.

L'homme qui tenait le fusil se prit à rire.

— C'est moi qui devrais t'adresser cette question, l'ami, répondit-il.

— Je suis attendu par le directeur de la police royale.

— C'est possible, mais nous avons notre consigne.

Beldemonio saisit le fusil et voulut l'écarter.

Au bruit de la lutte, quatre ou cinq crosses de fusil sonnèrent brusquement sur les dalles de l'avenue, et ce fut alors que le lieutenant cria d'une voix forte :

— On ne passe pas!

Beldemonio lâcha le fusil que déjà il tenait à deux mains et interrogea :

— Qui commande ici?

Tous ces gens, parqués dans la galerie depuis une demi-heure, avaient leurs yeux habitués à l'obscurité. Ils pouvaient distinguer le costume de ce nouveau venu et le prenaient pour un homme

du peuple, entré là par erreur, ou tout au plus pour un agent de bas étage.

— Ah çà! dit insolemment le lieutenant qui voulait devenir capitaine, ce drôle ne se permet-il pas de nous adresser des questions?

Beldemonio, au contraire, ne voyait autour de lui que la nuit.

— C'est vous qui êtes le chef, reprit-il d'un ton qui n'allait guère avec son accoutrement; approchez... j'ai à vous parler.

— Sais-tu qui je suis, manant? répliqua l'officier avec colère.

— Je crois reconnaître la voix du lieutenant Spinosa, dit Beldemonio; j'ai à lui parler de choses qui se sont passées la nuit dernière entre le théâtre Saint-Ferdinand et la porte de Capoue... Si le lieutenant Spinosa le désire, je dirai ces choses-là tout haut.

Non-seulement le lieutenant Spinosa voulait être capitaine, mais encore, paraîtrait-il, son intérêt n'était point que l'on causât trop haut des choses qui pouvaient s'être passées, la nuit précédente, entre la porte de Capoue et le théâtre de Saint-Ferdinand.

Il poussa les soldats à droite et à gauche pour se rapprocher du nouveau venu.

Les soldats et les gens de la prison se demandaient entre eux à voix basse :

— Que s'est-il donc passé cette nuit?

— Et pourquoi le lieutenant en veut-il faire mystère?

Pendant cela, le lieutenant avait rejoint le nouveau venu.

Il lui saisit le bras et le serra fortement.

— Qui que tu sois... commença-t-il.

Le bras glissa entre ses doigts.

Une main pesa sur son épaule.

Une voix hautaine prononça dans l'ombre :

— Je vous engage à ne point perdre le respect!

On entendit cela.

Toutes les oreilles s'ouvrirent avidement.

A moins que ce ne fût une extravagance d'homme ivre, que pouvaient signifier ces étranges paroles?

Un homme qui ressemblait à un pêcheur du port ou à un faquin du môle, et qui engageait Spinosa, un lieutenant de la garde royale, à ne point perdre le respect!

Et ceci avec un calme si plein d'autorité que le lieutenant, jeune soldat de parade d'une proverbiale impertinence, restait désormais muet et coi devant lui.

Il y eut un silence.

Le nouveau venu se pencha à l'oreille de Spinosa et prononça un mot :

Un seul mot, selon toute apparence, car, aussitôt, on le vit se redresser.

Spinosa porta rapidement la main à son shako.

— Altesse... murmura-t-il.

— Silence ! interrompit Beldemonio.

Mais l'effet était produit. Les hommes de la prison et les soldats avaient entendu qu'on l'appelait Altesse.

Chacun d'eux se penchait en avant et faisait de vains efforts pour voir son visage.

Quelle était l'Altesse qui venait ainsi se perdre à minuit dans le couloir menant au cabinet privé du seigneur Johann Spurzheim ?

— Livrez passage ! ordonna le lieutenant.

On obéit, — et on fit silence.

Beldemonio passa entre deux haies immobiles qu'il ne pouvait deviner qu'au bruit des respirations contenues.

Quand il fut au seuil du cabinet, il se retourna et dit :

— C'est bien, lieutenant Spinosa, vous entendrez parler de moi... vous pouvez vous retirer.

— Seigneur... répliqua l'officier avec embarras, — mes ordres me défendent...

Beldemonio ouvrit la porte brusquement.

— Johann Spurzheim, prononça-t-il à voix haute, — veuillez commander à ces hommes de se retirer.

Aussitôt, la voix douceâtre et cassée du directeur de la police royale s'éleva.

— Retirez-vous, mes amis, dit-il, — on n'a plus besoin de vous.

— Mais, fit Spinosa, — le prisonnier...

— Le prisonnier est en lieu sûr... et souvenez-vous, lieutenant, que je dois compte de mes actions au roi seulement!

Spinosa s'était avancé jusqu'à la porte et avait jeté un regard rapide à l'intérieur du cabinet.

Il avait bien vu que le prisonnier n'était plus là.

— En avant, marche! commanda-t-il.

Les soldats descendirent le couloir en silence.

Ils n'étaient pas encore au bout, que le lieutenant, incapable de se contenir, grommelait entre ses dents :

— Porporato doit être loin, s'il court toujours!...

— Quoi! s'écria-t-on de toutes parts, — vous penseriez!...

— Mes braves, dit le lieutenant, — je n'ai pas envie de finir mes jours dans une forteresse autrichienne... ne nous mêlons pas de ces choses-là!

On se tut; — mais le lieutenant grommelait de temps à autre :

— Ah! si le roi savait!... si le roi savait!

Beldemonio était entré.

Il ferma la porte et y mit le verrou en dedans.

Il traversa la pièce d'un pas rapide.

D'ordinaire, nous l'avons répété déjà plusieurs fois, ceux qui causaient avec Johann Spurzheim ne le voyaient point.

Qu'il fît nuit ou jour, cela était ainsi.

La nuit, la lampe était placée de manière à ne pas enfiler la guérite, tandis que sa lumière tombait d'aplomb sur le visage de la personne qui s'entretenait avec le seigneur directeur.

Le jour, on obtenait le même résultat par la façon dont le confessionnal était placé, eu égard aux fenêtres qui ne laissaient jamais passer beaucoup de clarté.

Il paraît que Beldemonio ne voulait point de cela.

En arrivant auprès de la table, il prit la lampe et la plaça juste en face de l'ouverture de la guérite.

Sa lumière alla frapper en plein la figure de Spurzheim qui cligna de l'œil péniblement, comme un hibou surpris dans son trou de muraille par un rayon de soleil.

Beldemonio s'assit en face de lui, le dos tourné à la lumière.

Les rôles étaient changés, du reste, tout aussi bien que la mise en scène.

Cette fois, ce ne fut pas le directeur de la police royale qui interrogea.

— Pourquoi n'es-tu pas dans ton lit, David Heimer? demanda-t-il.

— Maître, repartit Johann avec respect, mais avec calme, — je savais que vous deviez venir.

— Qui t'avait dit que je dusse venir?

— Le calcul n'est pas défendu aux membres de l'association, maître, je suppose... je suis bien malade, mais j'ai toute ma tête...

— Es-tu véritablement bien malade, David Heimer? prononça Beldemonio, de ce ton que l'on prend pour s'adresser à soi-même des questions, dans la solitude.

— Au temps où vous vous appeliez le chevalier d'Athol, seigneur, repartit Johann, — nous nous sommes rencontrés deux fois... m'auriez-vous donné à vivre les trois ou quatre mois que j'ai vécu depuis lors?

— C'est justement... dit Beldemonio.

Johann Spurzheim eut un sourire triste.

— Ceux qui souhaitent ma mort, murmura-t-il, — n'auront pas le temps de perdre patience.

Il s'interrompit et changea de ton.

— Mais je ne puis croire que vous souhaitiez ma mort, vous, seigneur, qui connaissez si bien mon dévouement et ma fidélité.

Il eut une légère quinte de toux.

Beldemonio le regardait en face.

On ne pouvait éprouver que pitié pour cette

misérable et débile créature dont la lèvre semblait toujours prête à laisser passer le dernier souffle.

Et c'était, je vous le dis, un contraste pénible que de voir ce cadavre animé d'un reste de végétation, en face de ce noble et brillant type de la beauté italienne, le chevalier d'Athol ou Beldemonio, comme on voudra l'appeler, — le Porporato, puisqu'il avait aussi ce redoutable nom.

Ainsi vêtu seulement d'une chemise que sa sueur mouillait, d'une paire de calzoni collants et d'une ceinture de laine, Beldemonio n'avait rien à envier aux plus opulents costumes.

Ses formes paraissaient dans toute leur virile perfection, de même que les grâces hardies et souples de sa jeunesse. — Ainsi éclairé à revers, sa fine taille lui donnait l'air d'avoir à peine vingt ans.

Il fallait, pour ramener l'idée de l'homme fait, mesurer de l'œil le fier développement de ses tempes, admirer la carrure virile de ses épaules, entendre surtout le timbre mâle et sonore de sa voix.

— Si je souhaitais ta mort, David Heimer... commença-t-il.

Il n'acheva pas.

— Vous accompliriez bien aisément votre souhait, n'est-ce pas, maître? fit Johann à voix basse.

Beldemonio détourna les yeux avec une sorte de dégoût.

Il eut tort, car, à ce moment, Johann dardait sur lui un regard de serpent.

— Maître, poursuivit ce dernier, je voulais vous dire ceci qui est la pure et simple vérité : j'avais calculé que l'association aurait besoin de moi cette nuit.

— Tu croyais donc que mon entreprise ne réussirait point?

— Votre entreprise, maître, pouvait ne point réussir... l'événement l'a prouvé.

— Et attribues-tu, je te le demande, à toi, Johann Spurzheim, ce mauvais succès du hasard?

— Il n'y a que le hasard, maître, pour être plus fort que Porporato.

Malgré lui-même, il y avait une nuance de sarcasme dans son accent.

Beldemonio reporta sur lui son regard.

— Savais-tu qu'on avait changé le cachot de Felice? demanda-t-il.

— Oui, seigneur.

— Est-ce toi qui m'en as fait prévenir?

— Maître, vous savez bien que c'est moi.

— Savais-tu qu'on lui avait fait porter des propositions de grâce dans la prison?

— Sur l'honneur, s'écria Johann, — je l'ignorais !

— Sur l'honneur! répéta Beldemonio amèrement; — mais je veux bien te croire, David... Réfléchis seulement à une chose: si tu peux ignorer de semblables faits, il est dangereux pour l'association de compter sur toi.

— Vous êtes sévère, maître...

— Je suis juste.

— L'état de maladie où je suis...

— Ce n'est pas un malade qu'il nous faut dans la position que tu occupes.

Les joues livides de Johann s'animèrent imperceptiblement. Ses yeux se fermèrent un instant et ses lèvres frémirent.

Cependant, il répondit avec calme :

— Maître, je fais de mon mieux... Si vous en savez de plus habiles et de plus actifs que moi, je suis prêt à leur céder ma place.

— Nous verrons cela, David, prononça froidement Beldemonio; — il n'y a pas péril en la demeure... je ne te crois pas assez fou pour lutter contre moi... A chaque jour sa besogne : parlons de celle d'aujourd'hui... Est-ce par la porte de ton jardin que tu as fait évader Felice Tavola?

— Non, seigneur, repartit Johann dont la voix baissa malgré lui.

— Lui as-tu dit, interrogea de nouveau Athol, — que la barque de Sansovina avait dû changer de place et qu'elle stationnait maintenant en dehors

de la ville, dans la plage de Chiaja, en face du tombeau de Virgile?...

— Non, seigneur, répliqua pour la seconde fois Johann, — je n'ai pas eu besoin de lui apprendre cela.

— Il le savait?

— Je l'ignore.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Beldemonio, fixant déjà sur lui un regard soupçonneux et inquiet; — serait-il arrivé malheur à Felice Tavola?

— Maître, prononça Johann Spurzheim lentement et la tête haute, — Felice Tavola est mort.

X

— Les deux cadavres. —

Beldemonio ne s'attendait pas à cela. L'annonce de cette mort le frappa violemment. Il pâlit d'abord, puis les veines de son front se gonflèrent.

— Tu l'as fait assassiner! prononça-t-il si bas que Johann eut peine à l'entendre.

La colère de cet homme était terrible ; mais Johann, cette frêle créature que la mort tenait à la gorge déjà, Johann pouvait déployer à ses heures un sang-froid de héros et un prodigieux courage.

— Vous vous trompez, maître, dit-il tranquillement.

— Tu savais que je l'aimais... qu'il était mon bras droit et mon meilleur confident...

— Oui, maître, je savais cela, nous le savions tous.

— Tu vas me dire... je te devine, David Heimer... tu vas me dire que les soldats de la garde n'ont apporté ici qu'un cadavre.

Johann eut un sourire dédaigneux.

— Vous devinez mal, maître, fit-il en croisant ses bras sur sa maigre poitrine. — Felice Tavola est arrivé vivant dans cette chambre, et comme je n'ai fait que mon devoir, je n'ai point à chercher de subterfuge... Felice Tavola est mort ici, à la place même où vous êtes.

Beldemonio ne put retenir un léger tressaillement.

— Tué par qui? demanda-t-il.

— Par moi.

C'était là quelque chose de si invraisemblable, qu'Athol resta un instant incrédule. Tavola, l'homme jeune, vigoureux et agile, vaillant, mis à mort par ce vieillard à l'agonie!

Athol considérait ces bras de squelette et cette pauvre poitrine creuse qui haletait au moindre effort.

Mais une idée lui vint et il se ravisa.

— Il était enchaîné, dit-il.

— Nouvelle erreur, maître, repartit Johann

Spurzheim ; — les limes anglaises envoyées par vous avaient scié ses menottes : il avait les mains libres.

Son doigt étendu désignait la table. — Athol y put voir en effet les fers coupés du prisonnier.

Pendant qu'il gardait le silence, Johann reprit :

— L'article sept de la règle ordonne à tout chevalier de faire justice lui-même, quand il y a cas de trahison.

Beldemonio avait les yeux baissés et semblait plongé dans la rêverie.

— Je n'ai frappé, ajouta Johann, — qu'au moment où Felice Tavola, traître à ses frères, m'a prouvé qu'il voulait aussi dévoiler les secrets du maître.

— Et quelle preuve as-tu de sa trahison? demanda Beldemonio.

— La conscience du maître sera mon témoignage.

— Explique-toi.

— Le maître a vu la menace... j'ai vu, moi, l'exécution de la menace... Qui oserait mettre en doute les paroles réunies du Porporato et de David Heimer?

Athol n'avait rien à répondre, étant une fois acceptées les mœurs et coutumes de l'association dont il était le chef.

Athol avait en lui une voix qui disait : Il y a tra-

hison et le traître n'est pas Felice Tavola. — Mais rien n'appuyait cette croyance.

Johann avait agi dans la rigoureuse mesure de son droit.

Bien plus, Johann avait fait son devoir.

Cette menace, si parfaitement appropriée à la situation d'un prisonnier abandonné par ses complices, d'un prisonnier qui, du fond de son cachot, entend les coups du maillet battant les ais de l'échafaud, — cette menace écrite avec l'alphabet du silence, c'était Athol lui-même qui l'avait lue sur la muraille de la prison de Tavola :

« *On m'a oublié, je me venge !* »

Mais comment Johann Spurzheim pouvait-il savoir que cette menace existait et que Beldemonio l'avait lue?

Cette idée traversa comme un trait l'esprit d'Athol.

— C'est bien, David, dit-il ; — notre règle condamnait le malheureux Felice Tavola : tu t'es fait son bourreau... à contre-cœur, sans doute...

— Oui, maître, à contre-cœur.

— C'était ton devoir : le conseil te jugera... Moi, j'ai perdu mon temps. Je vais tâcher d'employer mieux le reste de ma nuit.

Il se leva, affectant une contenance tranquille.

— Maître, lui dit Johann, nous n'avons pas fini.

— Que me veux-tu?

— L'article 9 de la règle attribue au chevalier forgeron qui a puni le traître, le droit de choisir et de présenter au conseil celui qui doit porter l'anneau de fer à sa place... Je réclame ce droit.

— Il t'appartient, répondit Athol qui fit un mouvement pour se retirer.

— Votre Seigneurie ne désire pas savoir le nom du compagnon que j'ai choisi?

Athol se retourna et répondit :

— S'il est mon ami, que m'importe?... s'il est mon ennemi, ce sera son malheur... Adieu, David Heimer : je te répète en partant, ce que je te disais tout à l'heure : Je ne te crois pas assez fou pour essayer de lutter contre moi!

Il se dirigeait vers la porte, lorsque Spurzheim répéta pour la seconde fois :

— Maître, nous n'avons pas fini.

Athol s'arrêta et jeta sur lui un regard si perçant, que Johann eut froid dans le cœur.

— Celui-là est plus fort que moi, pensa-t-il dans ce premier moment; — c'est celui-là qui me tuera!

Mais la force morale de cet homme semblait être en raison directe de son étonnante infirmité physique.

Il reprit d'un ton assuré :

— Nous n'avons pas fini, parce que nous n'avons pas encore parlé de vous.

— De moi!... répéta Athol.

— Maître, dit Johann, — vous m'aviez chargé de diverses missions : je m'en suis acquitté.

— On m'attend... murmura Athol dont le regard glissa vers la pendule.

La pendule marquait plus de minuit.

— On vous attend, seigneur, depuis si longtemps, répliqua Spurzheim avec une sorte de bonhomie, — qu'un quart d'heure de plus ou de moins ne fait désormais rien à l'affaire.

— Est-ce qu'on est venu ici? demanda Athol.

— Plusieurs fois... et je dois vous dire que d'étranges rumeurs ont couru sur votre compte au palais Doria... Comme il vous est impossible d'avouer la besogne à laquelle vous avez employé votre nuit...

— Peut-être ai-je accompli plus d'une tâche, seigneur David, interrompit Athol avec un orgueilleux sourire.

Johann s'inclina en silence.

Après quoi, il reprit :

— Je sais que bien rarement Votre Seigneurie a besoin d'aide... ce n'est pas à ce sujet que je désirais entretenir Votre Seigneurie... Je voulais lui dire trois choses: la première regarde les deux enfants de Catane.

Athol se rapprocha aussitôt.

— Ils sont à Naples, poursuivit Johann; —

avant que la journée de demain soit achevée, je les aurai remis entre vos mains.

— Si tu fais cela, David, s'écria vivement Athol. bien des péchés pourront t'être pardonnés!

— J'ignorais, maître, repartit celui-ci froidement, que j'eusse besoin de votre haute clémence.

— J'ai la certitude d'être compris quand je te parle, dit Athol avec sécheresse. Après?

— La seconde communication que je voulais vous faire, seigneur, reprit le directeur de la police royale, regarde la veuve de mon ancien et bienaimé maître, Mario, comte de Monteleone.

— Ah!... fit Athol qui ne put s'empêcher de sourire. Et que vas-tu m'apprendre touchant la veuve de Mario Monteleone?

— La même chose qu'à l'égard des deux enfants de Catane... Elle est à Naples.

— Es-tu bien sûr de cela?

Athol détourna la tête en faisant cette question.

Johann Spurzheim répondit avec un grand sérieux :

— J'en suis sûr, seigneur... à telles enseignes qu'un des chevaliers du silence a été la recevoir ce matin à bord du *Pausilippe*... que ce chevalier n'a fait aucun rapport au conseil... et qu'il se trouve ainsi dans le cas prévu par l'art. 3 de la règle...

— Passe! dit Athol; le chevalier du silence à qui tu fais allusion est au-dessus de la règle...

— La règle est au-dessus de tout! prononça gravement Johann.

— Je te dis de passer! fit Athol qui frappa du pied avec impatience.

— Je suis pour vous obéir, maître, murmura Johann en baissant les yeux.

Il reprit aussitôt :

— La troisième communication a rapport à un homme que vous m'avez souvent ordonné de chercher... Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Seigneurie quel infatigable zèle j'ai toujours mis à exécuter ses commandements...

— De quel homme parlez-vous? interrompit Athol.

— Je parle du Calabrais, Manuele Giudicelli.

D'un bond, Athol fut près de lui.

— Vous l'avez trouvé? s'écria-t-il.

— Seigneur, répondit Spurzheim, je comprends maintenant quel intérêt vous aviez à vous emparer de ce Manuele... Je ne veux point me faire un mérite de l'avoir découvert : c'est purement le hasard qui l'a jeté entre mes mains...

— J'espère que vous ne l'avez pas laissé échapper!...

— Je n'ai eu garde, seigneur.

— Il est dans votre maison ?

— Il est ici... dans cette chambre.

Le regard d'Athol fit involontairement le tour du cabinet.

— Soulevez ce rideau, seigneur, dit Johann en lui montrant la draperie étendue au-devant de la table.

Athol obéit et recula de plusieurs pas en voyant les deux cadavres.

Celui du pauvre agent n° 133 était couché dans l'ombre de la table. On ne voyait que sa figure frêle encadrée dans ses longs cheveux gris.

Celui de Felice Tavola, placé plus en avant, avait la tête appuyée sur la hanche de l'agent comme sur un oreiller.

— Manuele! Manuele! s'écria le chevalier d'Athol avec une émotion profonde; oui... ce doit être lui!... C'est bien ainsi que je me figurais le dernier serviteur de Mario Monteleone!

— Maître, interrompit Johann Spurzheim feignant de se méprendre, n'ayez aucune crainte; j'avais connu personnellement Manuele Giudicelli au Martorello... C'est lui, je vous l'affirme.

Athol se retourna vers lui.

Ses regards lançaient du feu.

— David Heimer, dit-il, pâle des efforts qu'il faisait pour contenir sa colère, tu me répondras de ce meurtre!

Johann resta immobile et ne répliqua point.

Seulement, après un long silence et pendant qu'Athol, agenouillé, tâtait la poitrine du malheureux Manuele, Johann reprit :

— Vous m'aviez signalé cet homme, seigneur, mais vous ne m'aviez point dit vos secrets... J'ai dû croire, dès l'abord, que cet homme était votre ennemi, et, par conséquent, l'ennemi de notre association...

— Et tu l'as assassiné pour mon plus grand bien, n'est-ce pas, David? fit Athol avec amertume.

— Je l'ai tué, repartit Johann, parce que mes prévisions ont été de beaucoup dépassées... Non-seulement cet homme était votre ennemi et le nôtre, mais je puis dire que nous n'avions pas à Naples un plus dangereux ennemi que lui !

— Mais comment l'as-tu tué? s'écria Beldemonio qui se releva brusquement; comment les as-tu tués? Tavola, jeune, vigoureux, terrible dans la lutte! Manuele, plus faible et amoindri déjà par l'âge, mais qui t'eût renversé en soufflant seulement sur toi!...

— Quand il s'agit de votre intérêt, maître, et de celui de mes frères, répondit Johann, je suis fort.

Et comme Athol lui jetait ce regard qu'on donne aux reptiles, à la fois méprisable et terrible, il continua en souriant :

— Il y a un homme plus fort que Tavola, plus

fort que Tavola et Manuele réunis... plus fort que dix hommes, que cent hommes!... Celui-là n'a point encore trouvé son pareil; les plus braves le connaissent et le craignent... les plus fanfarons ont la pâleur à la joue et le froid dans les veines quand on prononce son nom... le nom du Porporato, maître... ce nom qui est notre honneur et notre drapeau... Eh bien! cet homme-là, — ce géant, — m'a menacé tout à l'heure, moi, pauvre ver de terre... Et n'est-ce pas comme si j'étais d'avance écrasé?... J'avais donc, puisqu'il me menaçait et que sa force égale presque ma faibiesse, le droit de me défendre... Seigneur, je vous le dis, il m'eût été aussi facile de prendre la vie du géant qu'il est facile au géant, à cette heure, pour employer vos propres expressions, de me terrasser rien qu'en soufflant sur moi... Vous m'avez appartenu au même titre que Manuele, au même titre que Felice Tavola : vous me devez la vie.

Ce disant, il se dressa sur ses jambes tremblantes et tendit à Beldemonio cette béquille à vent qui avait si rudement prouvé sa vertu cette nuit.

— Ceci est la foudre, ajouta-t-il, la foudre silencieuse qui frappe sans accuser le coup... Vous m'avez tourné le dos pendant plus d'une minute; il ne faut qu'une seconde pour viser... Je vous le répète, maître, vous m'avez appartenu... et s'il n'y a pas là maintenant trois cadavres au lieu de deux,

c'est qu'il m'a plu d'épargner votre brillante jeunesse, au risque même de quelques jours malheureux et chancelants que j'ai encore à passer sur la terre.

Athol prit la béquille et l'examina.

— Maître, continua Johann Spurzheim, profitant de ce moment pour plaider sa cause, — on juge un homme par ses actes sans doute, mais aussi et surtout par le mobile qui a pu déterminer ces actes... Je vous livre également et mes actes et le mobile qui les a pu déterminer... Plût à Dieu que je fusse irréprochable et pur aux yeux de Dieu qui va bientôt m'appeler à son tribunal, comme je le suis devant vous et nos frères!... J'ai tué, moi qui vais mourir. Pensez-vous que mon cœur n'en ait point frémi?... J'ai tué un homme qui a été mon compagnon, j'ai tué un pauvre vieillard qui jamais ne m'avait fait de mal... Pourquoi?... Pour moi?... Hélas! à quoi bon? Et que me sont désormais les choses de cette terre?... J'ai tué malgré moi, j'ai tué pour vous... J'ai tué parce que la trahison du premier et les révélations du second allaient vous porter un coup également funeste... Felice Tavola par vengeance, Manuele pour gagner un peu d'or, avaient juré la perte de l'association... Tavola ne savait pas à qui il parlait quand il est entré ici : votre nom est sorti le premier de sa bouche; c'est comme délateur que je l'ai puni...

Manuele était espion de police : fouillez-le, vous trouverez sur lui sa carte, son numéro et les secrets qu'il avait déjà surpris... L'article 8 de la règle condamne l'espion, quel qu'il soit... Ce n'étaient pas des reproches ou des menaces que j'attendais de vous, maître : j'avais droit à des éloges !

Pendant cela, Beldemonio avait ouvert la pauvre casaque de Manuele et fouillé dans sa poche. — Il en retira ces papiers que Johann avait feuilletés avant lui.

Johann parlait. Le soin de son plaidoyer lui ôtait un peu de sa vigilance habituelle. Sans cela il aurait vu qu'Athol, en prenant les papiers de l'agent, avait tout à coup tressailli.

Bien peu, puisque cela avait échappé à Johann.

Mais enfin, il avait tressailli. — Et le revers de sa main était resté appliqué contre la poitrine de Manuele un instant de plus qu'il n'aurait fallu rigoureusement pour s'emparer de son portefeuille.

Johann ne voyait point le visage d'Athol.

Les traits de celui-ci avaient subi un vif et remarquable changement.

L'émotion qu'ils marquaient maintenant était nouvelle et d'une tout autre espèce.

Il y avait dans ses yeux un espoir inopiné. — Son cœur se prit à battre.

Il avait senti un mouvement sous la chemise moite de Manuele.

Felice Tavola, frappé le dernier, avait déjà le froid de la mort.

Manuele restait chaud.

Il n'y avait là qu'un cadavre.

Athol se retourna, tenant en main le portefeuille.

— Lisez, reprit Johann, — et jugez s'il m'était permis de laisser vivre celui qui apportait au directeur de la police royale, — pour premier butin, — la clef de l'alphabet du silence.

Beldemonio ouvrit le portefeuille et lut quelques pièces au hasard. Sa pensée était désormais ailleurs.

Parmi ces pièces que Johann n'avait pas eu le temps de feuilleter, il y en avait une dont la vue seule fit bondir le cœur d'Athol dans sa poitrine.

Il l'avait reconnue d'un coup d'œil.

C'était une lettre dont le papier ramolli et usé parlait d'un long temps écoulé.

C'était la lettre qu'Athol lui-même avait remise à l'adresse du bon Manuele dans un hôtel de Salerne, exécutant bien tard la mission dont il s'était chargé au château du Pizzo.

C'était la lettre écrite par Mario Monteleone dans son cachot, devant les heures solitaires et tristes de sa dernière nuit.

— David Heimer, dit Athol, — vous avez agi selon le devoir : je le reconnais... Ce que vous avez fait dérange mes projets, mais vous ne connaissiez pas mes projets... J'ai dit un jour, souvenez-vous de cela : Je ne veux plus de sang... J'ajoute aujourd'hui : L'association n'a pas besoin de sang... votre conduite sera soumise au conseil.

— J'ai ma conscience, maître, répliqua Johann effrontément.

— Mais ne vous en allez pas; je vous prie, s'interrompit-il, voyant qu'Athol serrait les papiers de Manuele et se préparait à se retirer ; — pour la troisième fois, je vous dit : Nous n'avons pas fini.

— Qu'y a-t-il encore?

— Votre Seigneurie, dans les circonstances où nous sommes, me doit expressément aide et protection... je suis trop faible pour faire disparaître ces corps morts.

Il s'attendait peut-être à un refus.

L'empressement avec lequel Athol accéda à sa proposition le troubla.

Athol, en effet, saisit le corps de Manuele et le chargea sur ses épaules.

Avant cela, il avait pris au doigt de Felice Tavola son anneau de fer.

— Voici ce que vous avez gagné, David, dit-il en le lui remettant.

Il se dirigea vers la porte. Le sang de Manuele coulait sur sa chemise.

— Pour l'autre, dit-il en passant le seuil, — je vais vous envoyer Cucuzone.

Johann ne répondit point. Il regardait couler le sang de Manuele.

Ses deux mains se crispèrent sur sa poitrine et il murmura, en se laissant aller, épuisé, au fond de sa guérite :

— Je n'ai rien fait : cet homme n'est pas mort !

XI

— Où Peter-Paulus est encore étonné. —

Quelques personnes pensent que l'Italie des opéras comiques n'existe pas plus que la Suisse, inventée, disent-elles, par la riche imagination de M. Scribe. Ces personnes font erreur ou sont de mauvaise foi. L'Italie des opéras comiques existe, la Suisse des vaudevilles est une pure et fatigante vérité.

On n'invente pas ces choses-là.

Vous trouveriez en Italie tout ce qu'on trouve dans ces robustes créations du génie moderne : les

jeunes filles à robe courte, portant une planche sur la tête, les jeunes garçons à mollets et à chapeau pointu, les cantatrices sombres, rompues à l'usage du poignard, les madones fleuries, les pêcheurs bariolés, les bandits dévots, les chasseurs de chamois et les sbires.

Oui, même les sbires gothiques, les sbires antédiluviens, les sbires qui ont peur de leur ombre, quand les crocs terribles de leur moustache se redressent, inopinément dessinés sur le mur.

Il ne s'agit que de chercher.

Si vous cherchez bien, vous êtes sûr de rencontrer encore quelque bravo fossile dans une gondole de grand âge ayant vu Andrea Gritti et Marino Faliero.

Là-bas, aux environs de Florence, la radieuse, je suis certain qu'il existe encore un Guelfe ou deux et peut-être trois Gibelins.

Il faut chercher. Pensez-vous que tous les Corses aient des poignards empoisonnés dans leurs guêtres et passent leur vie à poursuivre ce traître de Bertuccio, assassin de leur cousin Adriani?

Malheur à ceux qui ne savent pas voir! Pour ces infortunés, la campagne de Rome ressemble à la plaine Saint-Denis et les Maremmes à un coin de la Brie!

L'Italie, la belle Italie! l'Italie des poëtes pour libretti et des poëtes pour romances, l'Italie sera

toujours l'Italie, la patrie des stylets assassins et des vierges enguirlandées, le pays de la mer bleue, du ciel profond, des femmes tigresses, mais apprivoisées ; où la nuit s'embaume, où l'on trouve à chaque pas des décors pour un troisième acte, où hallier rime avec contrebandier, marbre cipolin avec Jupiter capitolin, catane avec tartane, et même golfe avec Adolphe.

Ceci pour les poésies intimes et de famille.

S'il en était autrement, Peter-Paulus se dérangerait-il pour aller voir l'Italie?

Les oripeaux abondent, les paillettes pullulent. Les gens d'esprit n'ont vraiment qu'à se baisser pour prendre.

Nous disons cela précisément pour Peter-Paulus Brown de Cheapside qui dormait du sommeil des justes négociants dans le bureau d'attente du directoire de la police royale.

Le directoire possédait un magasin de costumes comme notre théâtre de la porte Saint-Martin.

Pourquoi faire? demandera-t-on.

Êtes-vous donc si peu lettrés que vous ignoriez les finesses et les subtilités de la police italienne? Lisez l'histoire de Venise et vous en verrez bien d'autres !

Nous ne voudrions pas affirmer que la chose existe encore en 1857, mais nous nous garderions bien d'affirmer le contraire.

La police italienne du bon temps se déguisait en prêtre, en amoureux, en jeune fille. Elle entrait chez vous sous le costume de votre porteur d'eau ; elle conduisait votre carrosse dans la rue, votre bateau sur la plage. Ah ! qu'elle était adroite, cette police ! Aussi comme les plombs de Venise et leurs collègues des autres capitales étaient toujours bien fournis de malheureuses victimes !

Dans le magasin du directoire de la police royale napolitaine, il y avait de quoi déguiser la ville entière, un jour de carnaval. C'était complet. Deux ou trois employés avaient charge spéciale de battre journellement ces nippes perfides afin de les défendre contre la voracité des papillons.

Quand on voulait surveiller de près un conspirateur, éclaircir chacune de ses actions, ou même l'entraîner dans quelqu'un de ces piéges infernaux où les conjurés de tous les pays se font généralement un plaisir de tomber, on prenait ce moyen aussi simple que facile :

On déguisait une demi-douzaine d'hommes ruinés en pères nobles de tragédie bourgeoise, en moines, en cardinaux ou en veuves du Malabar ; on les payait au poids de l'or, et on les lançait sur la piste de l'homme dangereux qu'il s'agissait de courre.

Celui-ci, voyant autour de lui tous ces person-

nages de bonne mine, n'allait pas se douter, vous le pensez bien, de leurs astucieuses intentions !

Il continuait ses sourdes menées, — et finissait même, la plupart du temps, par confier ses projets immoraux à la veuve du Malabar, au moine ou au cardinal.

Ceux-ci lui donnaient rendez-vous, un soir, sous les sombres piliers de la cathédrale, — et l'imprudent terminait ses jours dans un cachot hideux.

Au moment où nous rentrons dans la salle d'attente, voici comment était entouré Peter-Paulus Brown de Cheapside, toujours endormi :

Il y avait à sa droite un juge en simarre de soie noire, avec un immense rabat blanc ; — à sa gauche, un juif du temps des Médicis, portant l'écritoire au côté et la plume dans sa gaine. Ce juif devait avoir l'appétit dénaturé de Shylock, car il dévorait en ce moment ses propres ongles.

Au-devant se tenait un seigneur habillé de velours, de rubans, de dentelles (costume de fantaisie, servant à éclairer les bals de San-Carlos).

Un peu plus loin, on voyait une femme maigre, assez bien peinte, qui bichonnait ses cheveux, un miroir de poche à la main.

Le juge fumait une pipe d'écume ; le juif était immobile et avait l'air mélancolique ; la dame minaudait ; le seigneur de fantaisie, debout dans une attitude fière et tenant entre l'index et le pouce

une longue plume de paon, s'occupait très-sérieusement à chatouiller le dessous des narines de Peter-Paulus Brown.

Celui-ci, troublé dans son sommeil, faisait de temps à autre une petite grimace convulsive et grommelait tout au fond de son gosier enrhumé des paroles inintelligibles.

Personne ne riait.

Le seigneur de fantaisie poursuivait sa tâche avec une imperturbable gravité.

Peter-Paulus fit enfin un soubresaut.

Le seigneur de fantaisie, comme s'il en eût éprouvé le contre-coup, laissa échapper ce petit cri de femme particulier aux bouffons napolitains, renversa sa tête en arrière, cassa son buste à la hauteur de la ceinture, et atteignant, dans cette position peu ordinaire, le sol avec les mains, se prit à marcher à quatre pattes, présentant l'aspect d'une sorte de montagne dont le creux de son estomac formait le sommet.

Il fit ainsi tout le tour de la chambre; — puis ses pieds quittèrent le carreau sans secousse, et il continua sa route en marchant sur ses dix doigts.

Pour un seigneur de fantaisie, c'était exécuté à miracle.

— Tiens-toi donc, Cucuzone! lui dit le juge qui ôta de sa bouche sa pipe d'écume et rejeta sans façon

sa simarre pour fourrer sa main dans sa poche; comment veux tu qu'il te prenne pour un gros bonnet, si tu ne te tiens pas!

Cucuzone fit le télégraphe avec ses jambes qu'il inclina par trois fois bien galamment devant la dame maigre.

Après quoi, d'un haut-le-corps, il se remit lestement sur ses pieds.

Peter-Paulus s'était rendormi.

— C'est à recommencer! dit Cucuzone qui reprit incontinent sa plume de paon.

Peter-Paulus, chatouillé par les barbes soyeuses, se mit de nouveau à grimacer et à gronder.

— Dépêche-toi! dit la dame dont la voix était vieillotte et douce.

— Patience! fit Cucuzone; — nous avons du temps devant nous.

En ce moment, une des barbes de la plume de paon s'étant relevée à l'intérieur du nez de Peter-Paulus Brown, ce sujet anglais eut une forte contraction nerveuse et éternua brusquement.

— Dieu vous bénisse, milord! dirent ensemble nos quatre personnages.

Et Cucuzone, joignant le geste à la parole, s'assit par terre pour lui prodiguer avec ses pieds, l'un devant sa tête, l'autre derrière, cette bénédiction macaronique dont nos gamins de Paris abusent si volontiers.

Nos gamins de Paris la donnent seulement avec les mains.

Peter-Paulus n'ouvrit point les yeux, mais il dit d'une voix rauque :

— Djeck!... jé prié vos... renvôaié lé meutche!

— Il prend cela pour une mouche! dit Cucuzone qui savait le français, pour avoir fait le saut périlleux dans les différentes villes du Midi.

— Renvôiaé!.. jé prié vos!... répéta Peter-Paulus qui se frotta énergiquement le bout du nez — ce meutche été intolérébenle... fômellemente!

Cucuzone se dressa de toute sa hauteur et fit avec sa plume de paon les mouvements du tambour-major qui marche à la tête de son bataillon.

— Attention! dit-il, tout bas, — je vais *renvôaier le meutche...* C'est l'instant du réveil... Prenez vos poses et ne manquez pas votre effet.

Il donna une loyale pichenette sur le bout rouge et cartilagineux du nez de Peter-Paulus Brown, sujet anglais.

Celui-ci étendit les bras, frétilla des deux jambes et ouvrit ses yeux de porcelaine.

Il vit autour de lui un juif de Venise qui avait dû prêter de l'argent à Catherine Cornaro, un juge auguste par la largeur de ses épaules, un mignon de la cour de Laurent de Médicis, et une jeune beauté dont les traits aimables se cachaient à demi derrière un loup de velours noir.

La surprise le fit éternuer de nouveau.

Et nos quatre personnages répétèrent d'un ton lugubre :

— Dieu vous bénisse, milord!

— *Thanck you!*... murmura Peter-Paulus.

— Milord, ajouta Cucuzone avec un salut de menuet; j'ai eu l'honneur de tuer la mouche qui incommodait Votre Seigneurie.

— O oh!... fit Peter-Paulus qui cherchait en vain à rassembler ses idées; le meutche... c'été trè-sbienne!

Cucuzone, Ruggieri le juge, Privato le juif et Beccafico, la séduisante inconnue, restèrent désormais immobiles autour de lui dans des attitudes diverses et plastiques.

— Peter-Paulus ouvrait des yeux énormes, jetait son nez à droite, puis à gauche, et soufflait tant qu'il pouvait dans ses joues.

— Jé demandé où été milédy? murmura-t-il enfin.

Et avant qu'on pût lui répondre :

— Je sôvené... je volé voar le director de le royal police!

Ceci fut déjà prononcé avec une certaine énergie.

— Que me voulez-vous! demanda solennellement Ruggieri, déguisé en juge.

Peter-Paulus recula en glissant sur le banc où il était assis. Saisi de respect à la vue de ce haut

fonctionnaire, il remit sa casquette sur sa tête et l'y enfonça.

C'est la manière de saluer de nos voisins aussi joyeux que courtois.

Ayant ainsi témoigné sa vénération pour le magistrat important chargé de veiller à la sûreté du royaume, Peter-Paulus souffla dans ses joues.

Après quoi, il enfonça profondément ses deux mains dans les poches de son pantalon.

Tout cela était de la diplomatie. Il voulait se donner le temps de réfléchir.

C'était une forte tête au point de vue des cotons, mais les effrayantes aventures, subies par lui cette nuit l'ébranlaient quelque peu.

A mesure qu'il retrouvait la mémoire, la confusion rentrait dans son esprit. — Il se demandait s'il était bien possible que lui, l'associé de Marjoram et Watergruel, eût été le héros de tant d'événements romanesques !

En une seule journée être porté en triomphe par une population attendrie, mériter le beau nom de père du peuple, perdre une marchesa sur laquelle on a compté pour devenir un être immortel et byronien, se brouiller mortellement avec sa femme pour être entré chez elle en robe de chambre, se déguiser en homme à bonnes fortunes de Poultry pour parcourir incognito les rues

de Naples, comme faisait dans celles de Bagdad le magnanime calife Aroun-al-Raschid, — arriver sans guide et conduit seulement par la main de la Providence dans cette strada di Porto que les *itinéraires* eux-mêmes, ces livres de fonds ! déclarent curieuse et digne d'être vue ; — observer les mœurs italiennes, recevoir des tranches de concombre au travers du visage, sentir les parfums violents du macaroni, exclusivement appétissant pour ceux qui l'aiment ; — surprendre divers secrets d'État d'une importance extraordinaire ; — être accosté par des gens de mauvaise mine qui vous parlent du Pundjaub, contrée de l'Inde, fertile en clous de girofle ; — être pris pour un mystérieux coquin, chargé de quelque mission interlope ; — retrouver la marchesa, et sous quel costume ! sous le costume d'une marchande d'oranges ! — être saisi au moment où l'on se rapprochait d'elle, saisi par un monstre à mille bras, nommé *la gerilla*, et tourner comme une toupie de six pences, quoique sujet anglais ; — se réveiller dans le ruisseau et voir, comble d'horreur ! raffinement de cauchemar ! milady, milady en personne, Penelope Brown, née Marjoram, vêtue de bleu et de rose, sans exclure l'amaranthe, entrer dans un palais illuminé, bras dessus bras dessous avec un militaire de six pieds !

Soyons juste, c'en était trop !

Il faut du temps pour se remettre de ces tragiques ébranlements.

Peter-Paulus, avant de répondre à la question du directeur Ruggieri qui lui demandait : Que voulez-vous ? examina avec attention les personnes présentes.

C'était enfin l'Italie ! on ne pouvait prendre ceux-là pour des gens de Londres ou de Paris !

Dans son malheur, Peter-Paulus ressentit une grande consolation de se trouver en face d'Italiens véritables.

Il fit dessein, quand il aurait retrouvé Pénélope, — si elle expliquait convenablement son escapade avec le militaire de six pieds, — de l'amener en ce lieu, afin qu'elle vît de ses yeux les costumes nationaux du royaume de Naples.

Cucuzone lui plut ; Privato l'enchanta ; Beccafico lui fit oublier net sa première marchesa. Il chercha dès lors l'occasion de lui glisser à l'oreille quelques paroles passionnées.

Quant au juge Ruggieri, sa simarre de soie éblouit positivement Peter-Paulus. Il le contemplait avec une admiration sincère et sans bornes.

A la question faite par ce magistrat vénérable : « Que me voulez-vous ? » Peter-Paulus fouilla précipitamment dans ses poches.

— J'âvé fésé le compte de moâ... dit-il ; — tute cé qué jé vòlé.

Mais Beccafico et son collègue lui avaient soustrait ce document. Après avoir retourné ses poches, il reprit :

— C'été seurprenante !... tutefaite !... j'âvé pèdiou cette compte... Jé démandé, *if you please*, du pèpeur et iune plioume...

— Et de l'encre, je parie, s'écria Cucuzone le grand seigneur.

— *Yes, sir*... pôr faisé lé compte de moà.

D'un pas leste et gracieux, la signora Beccafico passa derrière le grillage. Elle prit sur le bureau de Privato tout ce qu'il fallait pour écrire et vint l'apporter elle-même à Peter-Paulus.

Celui-ci, remarquant le sourire aimable de cette nouvelle marchesa, se leva et lui fit un salut de sportman.

De tous ceux qui l'entouraient, celui qui lui inspirait le plus de confiance, c'était le grand seigneur Cucuzone.

Il se pencha à son oreille et lui demanda le nom de cette beauté.

— C'est la directrice, lui répondit Cucuzone avec mystère.

La signora Beccafico minaudait pendant cela.

Peter-Paulus souffla dans ses joues.

Ce qu'il y a d'éloquence dans cette habitude britannique ne se peut point dire.

Un Anglais qui souffle bien dans ses joues peut

à son choix étonner le parlement ou incendier des marchesa sans se donner d'autre peine, — surtout si son nez transparent voltige de droite et de gauche avec liberté.

Peter Paulus prit le papier, la plume et l'encre. Il se rassit et commença à écrire.

Il écrivit beaucoup et longtemps, disant par intervalles :

— Je démandé bienne pâdonne... Jé commencé à sôvené... mais jé volé metter in order tutte cé qué je vôlé... propermente!

Le directeur ralluma sa pipe d'écume; le juif tira de sa poche une croûte de pain et du fromage qu'il mangea modestement pour ménager le bout de ses doigts; la signora Beccafico, langoureusement étendue sur un banc, se fit de l'air avec un vieil éventail oriental.

Quant à Cucuzone, il eût bien voulu marcher un peu sur les mains, mais sa prudence le retint. Il se borna à avaler son épée de gentilhomme, pendant que Peter-Paulus ne regardait point.

— O-oh! s'écria Peter-Paulus quand il eut achevé sa besogne; — je prié vos... tute cé qué je vôlé diséété désômais in order sur cet pêpeur... Je disé à vos, si vos vôlé.

— Nous vous écoutons, milord, répliqua Cucuzone en français.

Ils prirent place en cercle autour de Peter-Pau-

lus qui releva le col de sa chemise et ôta ses lunettes bleues pour placer son binocle à cheval sur son nez.

— Premeurmente. dit-il. — jé véné dé lé Anguelterre dans cette pays pòr divertir moa et miledy.

Le directeur Ruggieri et sa famille s'inclinèrent à cette noble et franche déclaration.

— C'est très-bien, milord ! fit Cucuzone, l'interprète.

— Oh ! yes !... très-bienne... Déouxieméménte. jé véné aussi dans cette pays pôr voâr les lazzaroni, les brigands de le Kélèbre, les peintioures. les décombres, le Vesiouve et tutes les curiosités qué jé volé... Vos comprène bienne?

— Parfaitement, milord.

— Oh! yes!... perfet'mentente... vos pâlez french aussi bienne qué moâ !

— Abrégez ! ordonna le sévère Ruggieri.

— Yes, yes !... abredgé !... fit Peter-Paulus ; — je comprené bienne... Thirdley : je véné appòter des letters de recommandecheune à tutes lé grandes personnedges de cette pays.

— En aviez-vous pour moi? demanda le directeur.

Cucuzone traduisit cette question.

— Yes, sir... dans la pôtefeuille que j'avé perdiou dedans le tònement...

— Le tônement? répéta Cucuzone.

— Yes... la tôniquette.

— La girella, seigneurs, dit gravement Cucuzone à ses collègues; — milord a été girellé et il a perdu son portefeuille au sein de ce divertissement particulier à nos contrées.

Il avait été, ce Cucuzone, pitre d'un paillasse romain et parlait, quand il voulait, avec une étonnante élégance.

— Oh!... fit Peter-Paulus, — je préféré pas di tute cette diveurtissemente... La tôniquette été cêtainement incaounvénèble...

Le magistrat Ruggieri dit :

— Continuez!

— Je vôlé bienne... Tcinquouièmémente : je vôlé obsêvé les côtioumes de cette pays pôr instruire moâ... et milédy.

— Cela ne nous dit pas, commença Cucuzone...

— Je démandé bienne pâdonne... fômellemente!... jé véné pôr tute voar... avec milédy... et je disé maintenante ce qui m'était hârivé dans cette pays... Premeurmente, pôté en triomphal marche en quality dé sudjet anglais... vos comprène bienne... déouxièmemente, roasbeef détestèbeule au Great-Britain hôtel... 3° sorti incognito pôr prôмené moa..

— Et milédy? ajouta Cucuzone.

— No, sir, répliqua Peter-Paulus; moâ iuni-

quemente... 4° aventioures excentriques: *very indeed* dans le Port-street... 5° tôniquette... 6° renconter fiouneste de milédy avec iune officer...

— Ah! s'écria spontanément Cucuzone. — pauvre milord!

— Povero! povero! ajouta la sensible signora Beccafico.

Peter-Paulus lui jeta un regard byronien.

Mais, reprit Cucuzone, — tout cela ne nous dit pas...

— Jé démandé bienne pâdonne! interrompit Peter-Paulus; — tute cé qué jé vôlé été écrite sur cette pépeur... Je vôlé prémieurmente voar cette brigand de le Kélèbre : le baron d'Altamonte.

— Cela ne me paraît pas impossible, dit Cucuzone.

— Oh!... fit Peter-Paulus; — et lui âchété iune petite môceau dé son habillemente.

— Cela se peut encore.

— Oh!... et avoar un bocle de ses tchéveoux... pòr milédy.

— Je n'y vois pas d'empêchement.

Peter-Paulus enfla ses joues comme un ballon.

— Vos été, yes, dit-il à Cuzuzone, — *a true gentleman!*

— Comment?..

— Yes... iune bienne amaible Néapolitaine!... Déouxièmémente voar les lazzaroni étendous sous

le pôte des églises... 3° avoar iune ticket por entrer dans le cratère du Vésiouve.

— Vous n'y songez pas, milord!... s'ecria-t-on.

Et la signora Beccafico se mit à trembler.

— Je vôlé! prononça Peter-Paulus avec solennité, — incommutabelmente!... 4° faisé, *il you please* atencheune! je vôlé faisé des révélécheunes de la plus davantadge impôtance!

— Des révélations! répéta Cucuzone; — à quel sujet?

— Au sudjet dé tute!... je prié vos!... c'été particolarly caounfidenciel!... 5° Je vôlé trôver *an young gentlewomay*, une djeune lédy... jé vôlé...

Son regard se porta sur la signora Beccafico qui baissait les yeux d'un air mélancolique. Il n'osa poursuivre et reprit impétueusement :

— No!... je vôlé non du tute!... 6° Je volé iune ticket pôr aller dans la maisonne Doria... chercher milédy... et je prié vos de aisé attencheune que j'été sudjet anglais... et que le criminel conversecheune.

— Oh! milord!... interrompit Cucuzone.

Peter-Paulus le regarda en face et souffla dans ses joues.

— C'été tute! dit-il; — je n'avé plus rien sur cette pêpeur.

— Milord veut-il me faire l'honneur de m'é-

couter un instant ? dit Cucuzone qui s'approcha de lui.

—Je vôlé bienne faisé ce honour, répondit Peter-Paulus qui se leva.

Cucuzone passa son bras sous le sien et l'entraîna à l'autre bout de la chambre.

— Milord, dit-il, — nous vivons ici dans un étrange pays... Certes, il est au pouvoir du seigneur directeur de faire tout ce que vous lui demandez, et même bien davantage... Mais à Naples, la coutume n'est pas d'aborder les fonctionnaires les mains vides.

— Cette director, demanda Peter Paulus, — été alors iune coquin?

— Chut ! fit Cucuzone.

— Je comprèné bienne... C'été iune...

— Vous sentez, milord, combien je suis désintéressé dans tout ceci, moi qui vous parle...

— Oh certainly !... Je savé faisé le différence...

— Avec quelques guinées offertes adroitement...

Peter-Paulus fouilla précipitamment dans sa poche.

— Quelques propos galants, poursuivit Cucuzone, — glissés à la signora directrice.

Peter-Paulus fit les yeux blancs et retira sa main vide.

— Je pòvé faisé des caresses à milédy, répondit-il, — mais je n'avé de guinées. . absolioumente !

— Il faut pourtant l'un et l'autre, milord.

— C'été iune bienne méprisèble venality ! s'écria l'associé de Marjoram dans sa vertueuse indignation.

Cucuzone lui serra le bras.

— Chut ! répéta-t-il ; — voulez-vous, oui ou non, voir le baron d'Altamonte et surprendre milédy au palais Doria ?

— Je vôlé, répondit Peter-Paulus.

— Eh bien ! financez !

L'associé de Marjoram et Watergruel mit une seconde fois la main à la poche.

— Si vous n'avez pas d'argent, reprit Cucuzone, j'ai votre affaire.

— Oh !... s'écria Peter-Paulus déjà, reconnaissant, — vos prêté de l'âdgent à moâ !...

— Non pas... mais vous voyez bien ce petit homme maigre ?...

— Cette petite homme prêté de l'âdgent à moâ ?...

— Non pas... mais ce petit homme a toujours du papier timbré dans sa poche... c'est un juif.

— Jé voyé bienne...

— Si vous voulez souscrire un effet au porteur d'une vingtaine de livres sterling...

— Lé Anguelterre, prononça orgueilleusement Peter-Paulus, — été lé premier nation de tute l'iuniverse !... Dans le Anguelterre, iune director

de la police royal coûterait dix fois autant que cela.

Cucuzone dut se repentir amèrement d'avoir demandé si peu.

— C'est à prendre ou à laisser, milord, dit-il; — moi je m'en lave les mains.

— Faisé le petite billette! dit Peter-Paulus.

Cucuzone alla parler bas à l'oreille du juif qui tira aussitôt un papier timbré de sa poche et se mit à le remplir.

Ruggieri achevait sa pipe en posant d'un air fier.

Peter-Paulus, pour accomplir l'autre moitié du programme, s'approcha de madame la directrice et lui dit :

— Je demandé bienne pâdonne... je trôvé vos tchermante!

— Milord!... murmura Beccafico modestement.

— Je prié vos... j'été sudget anglais... et le galanterie été lé apanadge de le Anguelterre...

— Milord...

— Je proposé de fésé le côr à vos... fômellemente!...

— Ah! milord!...

— Voilà qui est prêt, milord, dit Cucuzone.

— Je révéné tute dé souite fésé le côr à vos... murmura Peter-Paulus s'arrachant à regret aux charmes de cette entrevue.

Son cœur n'était pas sans remords. Il n'avait jamais poussé si loin l'infidélité conjugale depuis le jour où le vénérable Watergruel et le sage Marjoram étaient tombés tous les deux sous la table en célébrant ses noces le verre à la main. — Mais n'avait-il pas une excuse? et Pénélope, en acceptant nuitamment le bras d'un officier de cinq pieds dix pouces, n'avait-elle pas d'avance rompu la sainteté du contrat?

Pénélope! l'austère et maigre Pénélope!

Cucuzone tendit le papier à Peter-Paulus qui prit la plume et lut attentivement le libellé du billet.

Avant de signer, il dit au juge Ruggieri :

— Vos prousetté de faisé?...

Ruggieri lui répondit par un simple signe de tête, dessiné avec noblesse et gravité.

Peter-Paulus exécuta sa signature et son paraphe, qui était l'un des plus jolis du Cotton's and international club.

Cela fait, à peine eut-il le temps de souffler dans ses joues et de relever le col de sa chemise, qu'un spectacle vraiment singulier s'offrit à ses yeux.

Le grand seigneur, habillé de velours, sauta en l'air, s'accrocha à l'anneau qui était au plafond pour atteindre un lustre et fit incontinent cet exercice gymnastique connu sous le nom de la sirène.

Pendant que Peter-Paulus le regardait ébahi,

ses mains lâchèrent prise brusquement. Il resta suspendu par les pieds. Dans cette position, il se balançait avec une parfaite aisance.

Tout à coup, saisissant à la volée la signora directrice qui ne témoigna pas la moindre inquiétude, il l'entraîna dans son mouvement oscillatoire.

Ce qui mit au comble l'étonnement de Peter-Paulus, c'est que cette épouse imprudente de l'un des premiers fonctionnaires napolitains, ayant pris par les mains le grand seigneur acrobate, se mit à exécuter plusieurs temps de trapèze assez bien réussis.

Cela, sans respect pour son sexe auquel convient si bien la modestie.

Peter-Paulus se tourna vers le seigneur directeur pour avoir une explication.

Il vit le seigneur directeur se dépouiller tranquillement de sa simarre de soie et paraître en costume de marin.

Le juif ôtait sa barbe et sa houppelande.

— Les voyédgeors, se disait Peter-Paulus, — n'avé pas rappôté tute cé qué cette pays avé de siurprenante !

Le courtisan pendu au plafond lâcha cependant madame la directrice qui retomba gracieusement sur ses pieds. Au bruit qu'elle fit, Peter-Paulus regarda sous sa robe et vit qu'elle avait des bottes.

Le courtisan fit une culbute aérienne, prit terre avec ses mains, tomba sur le ventre avec fracas et se retourna deux ou trois fois, à plat, comme un poisson dans la poêle.

Puis tous les quatre, juif, magistrat, courtisan et signora, joignirent leurs mains et commencèrent autour de Peter-Paulus une ronde fantastique.

Celui-ci n'avait même plus la force de souffler dans ses joues, tant il était affaissé par l'étonnement...

Un coup de sifflet retentissant vint du dehors.

Ce fut un nouveau changement à vue.

D'un bond, le courtisan sauta par la fenêtre ouverte.

La signora disparut comme une ombre. — Le juif se glissa derrière le grillage et prit place à son bureau où il se mit incontinent à écrire.

— A tes chevaux, Ruggieri! cria une voix dans la rue.

Ruggieri était déjà dehors.

Peter-Paulus restait seul au milieu de la chambre et répétait en frottant ses yeux :

— C'été siurprenante!... siurprenante, *indeed!*

XII

— La légende de San-Germano. —

Peter-Paulus voulut consulter sa montre, mais la girella n'avait eu garde de la lui laisser. Il regarda la pendule du bureau d'attente : elle marquait plus de minuit.

C'était l'heure où, depuis douze ans, il sortait chaque jour du Cotton's and international club pour rentrer au bercail de la maison Marjoram et Watergruel. Une clause de son contrat de mariage portait qu'il ne devait jamais rentrer à heure indue.

Mais combien le retour était facile en sortant du Cotton's and international club! D'abord, J° N. Pinkerton, Aw. Daws et M. B. Willoughby l'accompagnaient jusqu'à sa porte, ayant à suivre le même chemin que lui.

Ensuite, dans les cas rares où ces trois gentlemen manquaient aux séances si attachantes du club, Peter-Paulus n'avait à traverser qu'un tout petit bout de Fleet street et un coin de Poultry.

Dans ce court trajet, il était sûr de rencontrer au moins trois policemen, pères de famille, dormant debout sur le trottoir.

Cela rassure.

Ici, au contraire, la solitude, les ténèbres, l'inconnu!

Quelle route prendre pour regagner l'hôtel de la Grande-Bretagne?

Quels périls ne devait point cacher l'obscurité, dans cette ville maudite où Peter-Paulus avait essuyé déjà tant de mésaventures!

Il faut bien le dire : c'était, en ce moment, cette idée-là seulement qui absorbait l'associé de Marjoram et Watergruel. Il possédait ce qu'il fallait d'intelligence pour soupçonner qu'il venait d'être le jouet d'une mystification.

Le découragement le prenait. Il n'espérait plus guère voir son brigand de la Calabre, le baron d'Altamonte, qui était peut-être le Porporato; il

n'espérait plus guère non plus pénétrer dans le palais Doria où la perfide Pénélope s'était rendue en fraude de son autorité conjugale.

L'inquiétude éteignait toutes ses autres fantaisies bien plus facilement encore.

Certes, il y avait un moyen de ne point braver les périls de Naples nocturne, c'était de coucher au bureau de police. Mais ayez donc confiance en un bureau de police semblable!

Peter-Paulus préférait la rue.

— Suis-je prisonnier ici? dit-il entre haut et bas à l'ancien juif Privato, présentement expéditionnaire, seul compagnon qu'il eût désormais.

Privato haussa les épaules et continua d'écrire.

Peter-Paulus n'eut garde de renouveler sa question. Il se glissa jusqu'à la porte par où Ruggieri venait de sortir.

Il n'y avait plus un seul réverbère allumé sur la piazza del Mercato, qui était noire comme un four. Aucune lueur ne brillait derrière les fenetres.

Cependant, Peter-Paulus put voir distinctement ce qui se passait à quelques pas de lui, à cause des lanternes de l'équipage stationnant devant la maison de Johann Spurzheim.

Le prétendu directeur de la police était sur le siége.

Auprès de la portière, ce bizarre individu qui portait un costume de fantaisie et qui naguère ca-

briolait si étrangement dans le bureau d'attente, aidait un troisième personnage à charger dans la voiture un objet pesant et de considérable volume, dont Peter-Paulus chercha en vain d'abord à reconnaître la nature.

Le compagnon de Cucuzone était en manches de chemise et se tenait dans l'ombre.

Peter-Paulus l'entendit qui disait :

— Prends garde !... tu vas lui frapper la tête contre la roue !...

Et Cucuzone répondait :

— Puisqu'il est mort...

Ce mot suffit à dessiller les yeux de notre Anglais. Cette masse confuse prit pour lui une forme : c'était le corps d'un homme.

Et des choses pareilles se passaient à la porte même du directoire de la police !

Peter-Paulus voulait douter encore, tant le fait lui semblait impossible !

Mais le doute ne fut bientôt plus permis.

— Comme il saigne ! dit Cucuzone ; les coussins de la voiture vont être tout tachés !

—Pousse ! ordonna l'autre personnage : voyons ! ferme ! nous y sommes !

En cet effort, les vêtements usés du pauvre défunt cédèrent dans la main de Cucuzone.

Son compagnon laissa échapper un cri de terreur.

La tête du cadavre pendit tout à coup, soutenue seulement à quelques pouces du sol.

— Parbleu! murmura le Salterello; soyez tranquille : le pauvre diable ne mourra pas deux fois!

Dans cette position nouvelle, la lumière de l'une des lanternes frappait obliquement la tête du mort. Peter-Paulus distingua avec horreur les traits d'un vieillard, dont les longs cheveux gris balayèrent un instant le pavé.

Il eût voulu fuir, mais ses jambes chancelantes étaient comme paralysées.

Enfin, le corps entra dans l'équipage.

L'homme en bras de chemise vint parler bas au cocher, et son visage, à son tour, s'éclaira vivement, placé qu'il était tout près de la lanterne.

Peter-Paulus tressaillit d'étonnement parmi ses terreurs.

Il reconnut cet homme, et ce fut comme une lueur qui entra brusquement dans sa mémoire.

Le groupe tout entier de la fontaine des Trois-Vierges, à l'entrée de la strada di Porto, était là.

L'homme en bras de chemise était le beau pêcheur adossé naguère contre la muraille au-dessous de la madone, et, par conséquent, ce dandy gracieux, élégant, brillant, qui avait monté dans la matinée à bord du *Pausilippe*.

Celui qu'on avait appelé « le prince. »

Le directeur de la police, devenu cocher, était

le marin à la pipe d'écume, assis sur la margelle de la fontaine.

Le courtisan en velours était ce clown, roulé comme une chenille aux pieds des deux autres.

Il ne manquait là, en vérité, que la Marchesa, marchande d'oranges.

Peter-Paulus ne chercha pas même à donner un sens à cette bizarre réunion.

Il renonçait, comme disent les enfants jouant aux charades.

Tout ce qui lui arrivait cette nuit dépassait tellement, à son gré, les bornes du possible, qu'il se laissait aller, comme un spectateur qui se berce, aux changements à vue d'une fantasmagorie.

Eût-il voulu chercher, le temps lui aurait manqué.

Le beau pêcheur de la fontaine des Trois-Vierges ne dit en effet que quelques mots au cocher.

Il monta tout de suite après dans l'équipage où était déjà le corps mort.

Le Saltarello vint à la portière et il lui dit :

— Maintenant, va chercher l'autre !

L'autre quoi ?

L'équipage s'ébranla et partit au galop.

Cucuzone resta seul sur la place.

Cucuzone ne soupçonnait point la présence de l'Anglais.

L'équipage, emportant ses lanternes, laissait la place dans une complète obscurité.

Peter-Paulus entendit le clown qui grommelait :

— Ce scélérat de Privato qui a fermé la boutique !

C'était vrai. Pendant la courte scène que nous venons de rapporter, Privato avait fermé sans bruit les volets du bureau de police.

Tout était noir comme de l'encre aux alentours.

Cucuzone était peut-être brave, mais il y a divers genres de bravoure. La commission dont on l'avait chargé n'était évidemment point de son goût.

Peter-Paulus l'entendait frissonner comme si le thermomètre eût été à dix degrés au-dessous de zéro.

La frayeur, on le sait, est contagieuse. Notre Anglais, très-brave aussi, avait un commencement de colique.

Cucuzone voulut chanter pour se donner du cœur.

Mais sa voix rauque et tremblotante mit du froid dans les veines de Peter-Paulus.

N'ayant point trouvé de soulagement dans la musique, Cucuzone prit son parti et se dirigea avec une évidente répugnance vers l'allée étroite et sombre qui conduisait au cabinet privé de Johann Spurzheim.

C'était là, en effet, qu'il lui fallait aller chercher *l'autre*.

Il grondait en marchant et disait :

— Damnée besogne !... J'ai la chance !... Il faut justement que ça se trouve par une coquine de nuit où il n'y a point de lune !

Il passa à quelques pieds de Peter-Paulus sans le voir. — Dieu sait qu'il ne songeait plus à Peter-Paulus ! — Au seuil de l'allée, il hésita un instant.

Mais enfin il s'y engagea, après avoir fait un grand signe de croix.

L'allée était longue. Les dents de Cucuzone claquèrent plus d'une fois en chemin, et ce bruit ajoutant à son effroi, il croyait entendre dans l'ombre ce lugubre craquement que font en se choquant les ossements desséchés.

La nuit s'emplissait pour lui de fantômes.

Dieu, la Vierge et saint Janvier qu'il invoquait avec ferveur semblaient ne point écouter sa prière.

A un moment, il entendit le pas lointain de Peter-Paulus qui passait devant l'ouverture de l'allée.

Une sueur froide lui perça la peau.

L'instant d'auparavant, il souhaitait passionnément d'entendre un bruit humain.

A présent, le bruit entendu l'épouvantait.

Il avait demandé à tous les saints du paradis une

lueur, une pauvre lueur pour réjouir ses yeux noyés par les ténèbres.

Quand il aperçut la lumière qui filtrait sous la porte de Johann, il faillit tomber à la renverse.

Il arriva cependant, plus mort que vif, et frappa tout doucement.

— Entrez ! fit la voix cassée de Spurzheim.

Cucuzone se retourna, croyant qu'on avait parlé derrière lui.

Tous les spectres qui peuplent les nuits des grands souterrains, des cloîtres abandonnés, des vieilles églises et des cimetières, tous étaient là, rangés en ligne interminable, le long du corridor.

Cucuzone les vit, — maigres et blancs, — cachant leurs têtes de morts sous des cagoules profondes.

Ils étaient immobiles.

Mais quand Cucuzone bougea, il les vit osciller lentement et tous ensemble comme les épis mûrs que courbe le vent.

Il y en avait ! il y en avait !

— Jésus-Dieu ! Vierge mère ! Saint Janvier ! saint Janvier !

Toutes ces têtes voilées de blanc s'inclinèrent.

Le vent qui venait au travers des fantômes était humide, était glacé.

— Entrez ! répéta la voix cassée avec impatience.

Cucuzone ne se fut pas retourné pour tout l'or du monde.

Il aborda la porte à reculons et chercha le bouton en tâtonnant derrière lui.

Savez-vous ce que faisaient les spectres? — Ils riaient au fond de leurs capuces, — montrant, d'un bout à l'autre de l'allée, ces grandes dents éclatantes que ne recouvrent plus les gencives.

Oh! le rire des morts!...

La porte s'ouvrit. — Un grand soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Cucuzone.

La voix cassée dit :

— L'ami, que me veux-tu si tard?

Cucuzone étanchait la sueur froide de son front.

La voix cassée reprit avec une expression d'inquiétude :

— Qui es-tu, l'ami?... n'as-tu rien à me dire ?

— *Le fer est fort et le charbon est noir*, répondit Cucuzone d'un ton dolent.

Puis il ajouta :

— Pas si noir que cette infernale allée!

— Approche! ordonna la voix cassée; — tu as bien tardé à répondre!

Cucuzone vint se mettre auprès de la table. Sa lampe avait été de nouveau éloignée. On ne voyait qu'ombre dans le confessionnal du directeur.

Mais la clarté qui régnait dans le cabinet avait

suffi pour rendre à Cucuzone toute son effronterie. — Il aurait ri de ses frayeurs sans l'idée de traverser de nouveau le terrible corridor.

— Ce n'est donc pas encore vous qu'on va emporter, maître? dit-il; — si j'ai beaucoup tardé, c'est que je n'étais pas pressé... Voulez-vous que je vous apprenne une nouvelle? J'aimerais mieux être dans mon lit à cette heure qu'en votre respectable compagnie.

— Pourquoi m'a-t-on envoyé ce drôle! grommela Johann.

— Parce qu'on n'avait pas le choix, Excellence; — si vous pouviez faire un tour de promenade, vous verriez qu'il n'y a pas beaucoup de monde dans la rue.

Il frissonna par souvenir et fit deux ou trois cabrioles pour remettre son sang en circulation convenable.

Mais cela manquait un peu d'entrain et de gaieté.

Il y avait l'idée du corridor à traverser, — et cette fois avec un cadavre sur les épaules.

— Trêve de folies! dit Johann; — va ôter le verrou de cette porte.

Il montrait celle par où Pier Falcone était sorti deux heures auparavant pour se rendre au chevet de Barbe.

Cucuzone exécuta cet ordre au moyen d'une

série de sauts indiens, par le flanc, ce qui acheva de le soulager complétement.

Le verrou fut enlevé, les mains à terre, avec la pointe des pieds.

Johann pensait :

— Si une intelligence comme la mienne avait à son service la force et l'agilité de cet homme!

Cucuzone prit son élan, atteignit le sommet de la guérite d'un bond, le franchit à la vigueur du poignet et vint retomber au-devant du directeur, tremblant d'avoir vu passer ce corps au-dessus de sa tête.

— L'ami, dit-il, sèchement, — j'ai vu des singes qui grimpaient et sautaient encore mieux que toi.

— Excellence, répondit Cucuzone, — vous voulez me rendre jaloux... mais je vous préviens que cela sent son fruit ici... Où est mon paquet?

— Ici, répondit Johann en montrant le rideau.

— Où faut-il le porter?

— A la plage.

Cucuzone releva le rideau.

— Oh! oh! fit-il ; — c'est ce pauvre seigneur Felice!... Il buvait bien un verre de vin de Grèce... Cela doit être lourd!

— Tu es robuste.

— Quand on me paye... Qu'y a-t-il pour la commission, seigneur?

Johann lui tendit une once d'or, et Cucuzone murmura :

— Il n'y a que les gens bien portants pour être généreux.

Il chargea cependant le corps sur ses épaules.

— Souviens-toi de ceci, lui dit Johann : — Si tu rencontres en chemin quelque patrouille et qu'on sache d'où vient ton fardeau, tu ne t'éveilleras pas demain matin.

— Excellence, répliqua Cucuzone, — je connais les mœurs de notre chère petite communauté... que Dieu vous garde!

Il prit le chemin de la porte et passa le seuil d'un pas ferme, malgré le poids de sa charge.

Johann put l'entendre qui comptait en marchant :

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...

Puis la porte se referma.

Cucuzone était au neuvième pas.

Or, pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut de toute nécessité que le lecteur connaisse la légende de saint Janvier et du cadavre.

C'est une tradition napolitaine qui exerce un grand pouvoir sur les esprits populaires.

A ce point qu'on a toutes les peines du monde, à Naples, pour se procurer ces lugubres fonctionnaires qu'on appelle chez nous des croque-morts.

Les pompes funèbres du royaume des Deux-Siciles sont obligées de faire venir leurs sujets des États du Pape et même de la Toscane.

Voici la légende de saint Janvier.

Le bon san Genuaro s'appelait, comme tout le monde peut le savoir, Januarius-Priscus et vivait au temps de l'empereur Dioclétien, l'ardent persécuteur des fidèles.

Les uns disent qu'il était pêcheur de son état avant d'entrer dans les ordres; les autres prétendent qu'il vendait des pastèques à Pourzalès.

Il était, voilà ce qui est certain, l'ami intime et le frère en religion de Sosie, diacre de Misène.

Ce Sosie et lui avaient une dévotion particulière au premier des apôtres, et une charité spéciale, qui était de mettre en terre les corps jetés à la voirie, — qu'ils eussent appartenu, ces corps, à de saints martyrs ou à d'impurs criminels.

Januarius vivait en telle odeur de sainteté dans le pays, qu'on parla bientôt de lui pour être évêque de Bénévent. Cela effraya sa modestie. Il s'enfuit vers le pays d'Otrante et, pour le faire revenir, il fallut les ordres rigoureux de ses supérieurs.

Il revint; mais avant d'accepter l'évêché de Bénévent, il demanda et obtint la permission de passer une année dans la retraite.

L'ermitage qu'il se choisit était au fond du golfe de Gaëte, en un lieu désert et presque inacces-

sible. Il y planta une croix, et, poursuivant son œuvre, il y bénit un coin de terre pour ensevelir les malheureux que la mer jetait au rivage.

Pour accomplir son vœu, il s'était privé de la société même du diacre Sosie.

Il arriva qu'un jour, dit la légende napolitaine, l'apôtre saint Pierre ayant obtenu la permission d'aller visiter son ancien évêché de Rome, donna les clefs du paradis à garder à un confrère et descendit en ce bas monde.

Il vit Rome bien changée déjà. L'orgie du Bas-Empire préludait à l'orgie du moyen âge, et le bon apôtre eut le cœur serré en songeant à la punition de Sodome.

Le temps qu'il avait marqué pour rester dans la grande ville lui sembla long. Il eut envie de remonter au ciel avant la fin de ses vacances. Mais craignant les railleries des autres saints, ses amis, il prit le chemin des écoliers pour tuer le temps et descendit la Méditerranée jusqu'au golfe de Gaëte.

Satan aborde volontiers les saints, quand il les trouve sur les grandes routes. — Il a bien autrefois abordé le Seigneur! Satan accosta saint Pierre au bord de cette belle mer Thyrrénienne dont les flots semblent un saphir liquide, et lui dit poliment :

— Pierre, je te salue!

L'apôtre le regarda en dessous, répondant :

— Que me veux-tu, Satan?

— Je veux causer, répliqua le malin esprit; — nous sommes, tu le sais bien, de vieilles connaissances, et si tu avais voulu écouter mes conseils, ce jour où le coq chanta trois fois...

Le bon saint Pierre l'arrêta d'un regard terrible, et Satan cacha dans sa barbe le reste de son rire narquois.

— Satan, que me veux-tu? reprit l'apôtre au bout d'une petite minute de silence.

— Je veux que tu m'instruises et que tu me prêches, repartit le maudit; — tu as fait si bonne école à Rome, ta métropole, que je veux prendre de tes almanachs... Ah! la chère ville, mon compère! Et comme elle arrondit notre clientèle d'enfer?

L'apôtre soupira gros.

Puis, il s'arrêta en un lieu où le chemin fourchait.

— Choisis ta route, dit-il à l'ange des ténèbres; — j'irai à droite si tu vas à gauche.

Satan répondit :

— Mon caprice est de te suivre.

— Alors, méchant, que me veux-tu? demanda pour la troisième fois l'apôtre.

Le roi des ténèbres redressa tout à coup sa tête qui rayonne la nuit comme le soleil produit le jour. L'orgueil, principe de sa chute, éclata dans son

farouche regard. — Pierre vit bien à ce moment qu'il était grand comme une montagne.

— Simon, fils de Jean, dit le malin en donnant à l'apôtre le nom qu'il avait reçu en naissant, — je veux te prendre ta dernière consolation!

Saint Pierre leva la main pour figurer ce signe protecteur devant lequel l'enfant recule.

Mais Satan éclata de rire et lui dit :

— Tu as peur!

Saint Pierre ne fit pas le signe de la croix tout à fait. Une mauvaise honte le retint.

— Tu viens ici, reprit alors Satan, — pour visiter Janvier l'ermite et pour opposer, dans ton cœur, son innocence aux corruptions de Rome. C'est là un vain espoir. Janvier m'appartient comme les brebis égarées de son troupeau romain.

— Tu mens! s'écria saint Pierre.

— Si tu veux, je te le prouverai!

C'était là un défi en forme. Personne n'ignore que le pauvre bon saint Pierre avait, en son vivant, la tête près du bonnet.

Dieu lui avait donné, dit la légende, la garde de l'âme de Janvier.

Il fut un peu trop vif.

Il répondit :

— Je le veux.

Le rire de Satan retentit sur la plage. — Les

grands oiseaux cachés dans les creux de rocher prirent leur volée, battant l'air de leurs ailes énormes. — La mer s'agita, frémissant à perte de vue.

L'apôtre pensa :

— Rira bien qui rira le dernier !

— Puisque nous jouons ici une partie, reprit le démon, fixe l'enjeu.

— Fixe toi-même, repartit l'apôtre.

— Soit... Et tu vas voir si je suis généreux... J'offre de risquer dix âmes romaines, à moi appartenant, contre la seule âme de l'ermite ; acceptes-tu ?

Jouer une âme ! Pierre sentit que le cœur lui manquait.

Mais, d'un autre côté, sauver dix malheureux de la damnation éternelle !

Qu'eussiez vous fait ?

Pierre se croyait si sûr de Janvier, son fils, selon le Seigneur, qu'il crut la défaite impossible.

D'ailleurs, vous pouvez savoir qu'en son vivant, le bon saint Pierre était un peu fanfaron.

— J'accepte ! dit-il.

Satan se frotta les griffes.

— Comment jouerons-nous ! demanda saint Pierre ; — les dés, les cartes (que l'anachronisme soit pardonné), les dominos, les échecs etc., sont pratiques frivoles ou coupables.

— Point n'est besoin de tout cela, répliqua l'esprit malin. Nous jouerons Janvier à l'aide de Janvier lui-même, et voici comme... D'abord, admets-tu que l'esclave porte le maître?

— Je l'admets.

— Admets-tu qu'en portant le maître on devienne esclave?

—C'est œuvre servile : je l'admets.

— Eh bien! tu gages, toi, Simon, fils de Jean, surnommé Cephas par Jesus, que Janvier ne me portera pas; moi, Satan, ennemi de Dieu, éternel comme Dieu, je gage que Janvier me portera... Est-ce convenu?

— Te portera où? demanda Pierre par une inspiration du ciel.

— Ici ou là, repartit le diable, — trente pas durant, si tu veux.

— Ce n'est pas assez...

— Cinquante.

— Ce n'est pas assez!

— J'en donne cent, mais pas un de plus... Honte à toi si tu recules!

— Va pour cent pas! dit Pierre.

Le pacte était conclu.

Juste à ce moment, on vit descendre du sommet des roches le bon ermite Janvier qui venait baigner ses pieds à la mer.

Le démon rendit Pierre invisible et lui ordonna

de rester où il était. — C'était comme dans les combats en champ clos. Pierre n'avait pas le droit d'aider son champion, du moins directement.

Il vit l'archange déchu déplier ses ailes et voler jusqu'à un coude du sentier parcouru par l'ermite.

— Que va-t-il faire pour le tenter? se demanda le saint.

On connaît les œuvres du démon.

Le démon tenta notre misérable faiblesse humaine par la luxure, par la gourmandise, par la paresse, par l'avarice et d'autres appâts presque toujours vainqueurs.

Satan allait-il se changer en jeune fille, en flacon de vin généreux, en bourse d'or, en lit de plumes douillet et moelleux?

Pierre se disait :

— Mon fils Janvier méprisera tout cela!

Il avait raison, saint Pierre. Son fils Janvier devait mépriser tout cela. Nous ne le verrons que trop bien!

Mais saint Pierre ne connaissait pas Satan qui a tout l'esprit de l'univers dans son petit doigt.

Satan s'abattit au coude du sentier et prit la forme d'un vieillard.

Saint Pierre pâlit et frémit en le voyant se coucher tout de son long sur le sol, les bras étendus en croix, la tête renversée, une tache rouge au milieu de la poitrine.

— Ah! le maudit! s'éria-t-il, — nous sommes perdus! Le voilà qui se déguise en cadavre.

C'était un coup de maître, cela!

Saint Pierre en convint et fut bien fâché d'avoir engagé la partie contre un joueur de cette force.

Mais il s'avisait de cela beaucoup trop tard.

— Seigneur, dit-il en tombant à genoux, — punissez-moi de ma présomption, mais ayez pitié de mon pauvre fils Janvier!

L'ermite arrivait au détour de la route. Dès qu'il aperçut le cadavre, il s'arrêta. Au lieu de poursuivre son chemin vers la mer, il s'approcha du corps mort et se mit en devoir de le charger sur ses épaules.

— Seigneur! Seigneur! priait saint Pierre tout tremblant, ayez pitié de mon pauvre fils Janvier!

Janvier marchait déjà vers le terrain qu'il avait béni, afin d'y enterrer les naufragés.

Pierre compta ses premiers pas : un, deux, trois, quatre...

Qu'espérait-il? que le fardeau fût trop lourd?

Jamais Janvier n'avait trouvé le corps d'un défunt si léger!

C'était une plume que ce cadavre.

— Seigneur! Seigneur! répétait l'apôtre, — ayez pitié de mon pauvre fils Janvier!

Il y avait dix pas de faits.

Ma foi, dans des cas semblables, on n'y va pas par quatre chemins.

La légende dit formellement que saint Pierre, après avoir compté jusqu'à quinze, songea de nouveau aux péchés capitaux.

Que ne ferait-on pas pour sauver une âme des griffes du démon?

La fin justifie les moyens.

Le pauvre saint Pierre s'accrocha aux moyens dédaignés par Satan lui-même.

Il étendit le bras; — saint Janvier, levant les yeux par hasard, vit une belle jeune fille demi-nue, qui dormait sur le rebord de la route.

— Va-t-il s'arrêter? se demanda saint Pierre.

Janvier ferma les yeux et passa.

Cinq pas de plus!

— Oh! l'honnête cœur! pensa saint Pierre; — il aimera peut-être mieux boire...

Sous un bouquet de myrthes, Janvier vit en passant une table bien servie; des mets succulents, des fruits vermeils, des flacons de vins généreux.

Il passa. — Saint Pierre comptait quarante.

— Oh! la digne âme!... Voyons la paresse!

Le chemin gravissait le roc vif. — Saint Pierre voyait briller au soleil les gouttes de sueur sur le front de son fils Janvier.

Il étendit la main encore.

Dans un enfoncement, l'ermite découvrit une grotte ombreuse et tapissée de fleurs. — Des coussins orientaux s'amoncelaient sur une natte parfumée.

Il était bien las. — Mais il passa.

— Faut-il qu'il ait tant de vertu ! pensa saint Pierre désolé ; — il en mourra !...

Cinquante pas, — soixante, — soixante et dix...

Saint Pierre étendit encore la main.

Voilà que Janvier, l'ermite, trouva sa route barrée par un tas d'or !

Les pièces neuves ruisselaient et miroitaient au soleil.

Pierre vit que Janvier s'arrêtait.

— Enfin ! s'écria-t-il.

Mais Janvier s'arrêtait, incertain de savoir s'il passerait à droite ou à gauche.

Il foula l'or d'un pied dédaigneux et poursuivit son chemin sans se retourner.

Saint Pierre se tordit les mains.

— Ah ! le coquin ! fit-il dans sa suprême détresse, — par où le prendre !

Quatre-vingts pas, — quatre-vingt-dix...

Le diable riait déjà dans sa fausse barbe grise.

Et saint Pierre s'arrachait les cheveux.

Mais le Fils de Dieu qui regardait ces choses du haut du ciel en se disant :

— Ce Pierre ne se corrigera jamais !...

Le Fils de Dieu ne voulut point qu'une âme fût perdue à pareil jeu de fous.

Perdue par trop de candeur et de perfection !

Il allait envoyer un ange au secours de saint Pierre, lorsqu'il arriva ceci, par quoi saint Janvier est le plus grand de tous les saints.

Il arriva, — le diable lui-même ne s'avise jamais de tout, — il arriva qu'au devant du terrain consacré par le bon ermite, se dressait une croix de calvaire.

C'était le quatre-vingt-dix-huitième pas.

Janvier, sans y mettre de malice, fit, comme c'était son habitude, le signe de la croix en passant devant son calvaire.

Notez que l'ange envoyé par notre Seigneur était encore en route.

Au signe de croix, Janvier sentit le cadavre tressaillir sur ses épaules.

Il eut un peu frayeur, le bon ermite. Il lâcha prise. Le cadavre tomba, comme il achevait le quatre-vingt-dix-neuvième pas.

Satan se cassa une corne dans sa chute et s'enfuit en hurlant, au moment où l'ange arrivait.

De sorte que saint Janvier se garda tout seul, sans le secours de saint Pierre ni de l'ange.

Voilà ce que constate avec fierté la légende napolitaine.

Saint Pierre et l'ange y sont hautement sacrifiés

à saint Janvier, qui envoya du coup dix âmes romaines au paradis.

Et celles-ci ne s'y attendaient guère!

Mais la légende a enfanté une superstition, forte et enracinée comme toutes les superstitions de Naples.

Au lieu d'imiter la dévotion du bon saint Janvier, le populaire napolitain ne voit là dedans que l'histoire des cent pas. C'est ce qui l'a frappé. — C'est ce qui rend si malaisé le travail des entrepreneurs de sépultures.

Pêcheurs, mendiants, petits marchands ambulants, courtiers de voitures ou d'hôtels, fainéants de toute sorte, croient fermement que tout homme qui a porté un corps mort pendant plus de cent pas meurt avant le bout de l'année, — emporté qu'il est par le mort lui-même.

Cent pas : voilà le terme.

Au delà du quatre-vingt-dix-neuvième, la culbute !

Jugez si notre ami Cucuzone avait ses raisons pour faire exactement son compte. Avant même de franchir le seuil du cabinet de Johann Spurzheim, il y avait huit pas de faits.

Le neuvième entra dans le corridor.

Cucuzone ne fit pas le dixième.

Il s'arrêta pour interroger son imaginative et chercher un moyen d'arriver à la plage, distante

d'un demi-quart de lieue, sans faire plus de quatre-vingt-dix-neuf pas.

Le soin qu'il mettait à resoudre ce difficile problème trompa d'abord ses terreurs ; — mais bientôt les terreurs revinrent plus fortes que jamais, et le pauvre Cucuzone tremblant, suant à grosses gouttes, reprit sa route en tâchant de gagner un pas à chaque enjambée.

S'il avait eu une pioche, il aurait creusé la fosse de Felice Tavola au beau milieu de l'allée.

Mourir avant le bout de l'an ! lui, Cucuzone, qui faisait si bien la tête en bas, le saut chinois et le bras de fer !

Malgré tous ses efforts, il avait quatre-vingts pas de faits lorsqu'il arriva au bout de ce long couloir.

Il lui restait un capital de vingt pas.

Et nul moyen d'éluder la besogne qu'on lui avait imposée !

La confrérie du silence ne plaisantait pas. Cucuzone était payé pour le savoir.

En débouchant sur la piazza del Mercator, il dressa contre la muraille le corps de Felice Tavola, qui commençait à se raidir, et tamponna des deux mains son front ruisselant de sueur.

Il se coucha en rond sur le pavé, dans sa posture favorite, et se mit à réfléchir.

Il y avait à peu près une minute qu'il était ainsi lorsqu'il entendit un pas précipité traverser la

place. C'était un homme qui courait à toutes jambes, tête nue et qui gémissait en courant.

Cet homme se lança à pleine course dans le vico Albanese, petite rue tournante qui faisait un circuit autour de la place, comme certains corridors destinés à desservir l'intérieur des maisons.

Tous les hôtels et habitations de la partie orientale de la place du Marché avaient une sortie sur cette ruelle.

Cucuzone ne prêta d'abord à cet incident qu'une attention médiocre.

Il était trop sérieusement embarrassé pour s'arrêter à ces bagatelles.

Vingt pas! — Un de plus, il tombait dans le cas de la légende de saint Janvier!

Et s'il fuyait, laissant là le cadavre, comme il en avait si bonne envie, on n'attendrait pas le bout de l'an pour l'envoyer en terre!

Une seconde fois, ce pas précipité se fit entendre sur la place. L'homme qui courait ainsi semblait très-fatigué. La lune à son dernier quartier se levait derrière les maisons, du côté de la vieille ville. La nuit était déjà beaucoup moins noire que naguère.

A ces lueurs vagues, Cucuzone put voir rapidement ce personnage qui courait avec une sorte de rage.

Ses plaintes se faisaient plus distinctes. — Il

disparut comme la première fois dans le vico Albanese.

Cucuzone ne songea plus à lui.

Mais, chose véritablement étrange, au bout d'une autre minute, la même course recommença.

Cela devenait fantastique. — A Naples, on fait peu de gageures.

C'était bien le même homme, mais plus fatigué.

Cucuzone le regarda mieux. Il prêta l'oreille et saisit quelques sons parmi ses plaintes.

Il entendit, entre autres, ces paroles :

— C'été seurprenante tu te faits !... J'été ensôselé, *positivaly !*... je révéné tôjors à le même endroâ !...

Cucuzone n'en écouta pas davantage.

Il se leva d'un bond et reprit son fardeau.

Il avait reconnu Peter-Paulus Brown (de Cheapside).

Le reste se devinait facilement. L'époux de Pénélope, un peu étourdi par ses mésaventures et ses frayeurs, avait voulu prendre le chemin de l'hôtel de la Grande-Bretagne. Il s'était engagé au basard dans ce perfide vico Albanese qui l'avait fidèlement ramené au point de départ en tournant autour de la place.

On sait comme l'obscurité trompe. Dans les ténèbres, la courbe de la ruelle lui échappait en

partie, et, d'ailleurs, il était comme ivre, ce pauvre *sudjet* anglais.

Quand il eut fait deux ou trois courses, la fringale le prit. Le peur, la fatigue, la colère lui montèrent bientôt au cerveau. Il eut confusément l'idée qu'il était victime d'une sorte d'enchantement malfaisant. Naples, cette ville ennemie, pleine de prestiges et d'embûches, se personnifia pour lui. — Il vit positivement les maisons s'avancer pour lui barrer le passage.

— Je quitté cette pays démain! se disait-il; — je plaigné moâ au parliament!... C'été incaounvénèble... fômellemente!

Et il allait, s'acharnant à trouver un passage dans cette voie qui le ramenait toujours à la ruzza del Mercato.

Il souflait, il suait, il geignait, — et il allait!

Ses idées se brouillaient de plus en plus : il devenait fou.

Le plan de Cucuzone fut tracé en un clin d'œil.

Il fit une cabriole sur place et se sentit le cœur plus léger qu'une plume.

— Merci, san Gennaro, très-cher seigneur! murmura-t-il avec une fervente reconnaissance.

Quel autre que saint Janvier pouvait lui envoyer cette aubame?

Il rechargea Felice Tavola sur ses épaules et

gagna le centre de la place en quinze pas, vigoureusement espacés.

Il gardait ainsi une marge de cinq pas pour les besoins imprévus.

La ligne qu'il occupait barrait le passage au fanatique coureur.

Celui-ci parut bientôt à l'autre bout de la place. Sa course était désormais convulsive et dégingandée. Il haletait positivement.

On l'entendait de loin qui grondait :

— Jé vôlé quitter cette pays intolérèbeule !... j'été désoblidgde tutéfaite !... Vos compréné bienne...

Il ne voyait rien. Tout débraillé qu'il était et ses cheveux jaunes en désordre, il allait se précipiter tête baissée sur Cucuzone, lorsque celui-ci cria d'une voix tonnante :

— Arrêtez !

Peter-Paulus ne demandait pas mieux, mais le choc qu'il éprouva au son de cette voix qui sonnait à son oreille comme un éclat de foudre, loin de réprimer son élan, lui fit perdre l'équilibre.

Il vint donner de la poitrine contre le pauvre Felice Tavola que Cucuzone lui opposait en guise de bouclier.

— Vous l'avez tué ! dit celui-ci qui laissa tomber le corps.

— Je démandé bienne pâdonne... murmura Peter-Paulus.

— Vous l'avez tué! répeta le clown; — m'entendez-vous!

Peter-Paulus poussa un grand gémissement.

— C'été le combel de l'infortiounc! sanglota-t-il; — j'été iune meurtraier... fômellemente!

Il resta les bras pendants, immobile comme un dieu terme.

Cucuzone, profitant lâchement de son avantage, releva le cadavre et le chargea sur les épaules de Peter-Paulus en disant :

— Que Dieu vous pardonne!... Il ne vous reste qu'à le jeter à l'eau!...

Puis il s'enfuit à toutes jambes, heureux et fier, car il avait économisé cinq pas!

Peter-Paulus resta tout seul, ivre, fou, éperdu, atterré, n'ayant plus ni jambes, ni bras, ni tête, au milieu de cette place déserte, avec un corps mort sur le dos.

XIII

Un esprit fort

Johann Spurzheim était resté seul dans son cabinet. Il écouta un instant le pas chancelant de Cucuzone qui s'éloignait descendant l'allée noire.

Ses yeux brillaient malgré l'extrême lassitude qui était sur son visage. Vous eussiez dit, à le regarder en passant, qu'il était prêt à rendre l'âme, et cette expression de triomphe, parmi les détresses de l'agonie, vous eût donné grande idée de

la paix de sa conscience, — si vous ne l'aviez point connu.

Car c'est l'heure où s'en va d'ordinaire toute pensée qui n'est que de ce monde.

Mais ceux qui connaissaient Johann Spurzheim ne pouvaient pas plus croire à son agonie qu'à sa conscience.

Il y avait si longtemps qu'il se parait de cette agonie!

Et celui-là, au dire de ceux qui l'approchaient, devait mourir avec ses pensées d'ambition, d'avarice et de haine.

C'était un esprit fort, dans toute la rigueur du terme.

Tellement esprit fort, que, tout en ne croyant point en Dieu, il consultait volontiers les sorcières, devineresses et chiromanciennes, si abondantes dans cette belle Italie du Sud.

C'est là le symptôme. Tout esprit fort a son côté enfantin ou idiot. Ceux qui ont l'intelligence trop haute pour adorer le bon Dieu, se font tirer les cartes, ou consultent des somnambules.

Barbe, la fée, avait exercé de cette manière, et pendant longtemps, une influence extraordinaire sur son mari.

Et cette influence était loin d'être morte.

C'était Barbe qui lui avait prédit longue vie et victoire sur tous ses ennemis.

Un jour, il avait demandé à Barbe :

— Et vous, chère compagne, ne pouvez-vous tirer votre propre horoscope ?

Les fées aussi sont imprudentes.

Barbe répondit :

— Dès qu'il s'agit de moi, je ne vois plus rien.

Sans cette réponse, Johann n'aurait peut-être pas osé faire usage, vis-à-vis d'elle, de cette bonbonnière d'or confiée à Pier Falcone...

En écoutant les pas de Cucuzone, Johann ajoutait une strophe à ce bizarre hosannah qu'il chantait du matin au soir.

Impossible de trouver un homme plus content de sa situation, que ce spectre vivant dont l'aspect faisait frayeur et pitié.

Johann pensait, selon son invariable coutume :

— Ils sont grands, ils sont forts, ils sont jeunes... et dès que je le veux, ils meurent... Moi, je leur fais compassion, mais je vis !

Certes, le défaut de celui-là n'était point de jalouser son prochain. Il avait un corps usé, cassé, misérable, et pour animer cette pauvre machine caduque, un souffle. Cela lui suffisait ; il était content.

Il *enterrait*, pour employer son expression, ces jeunes, ces grands, ces forts.

Chaque mort le faisait vivre par le contraste.

Ce souffle débile qui haletait dans sa creuse poitrine ne s'arrêtait point.

Et combien, depuis qu'il agonisait, incapable de marcher et d'agir, combien de vigoureuses respirations s'étaient glacées dans des poumons sains et robustes !

Che va piàno va sano, dit le proverbe florentin. L'homme qui ne vit pas beaucoup à la fois vit longtemps.

Johann se renversa au fond de son fauteuil quand il n'entendit plus les pas de Cucuzone.

— Si j'avais eu la force brutale en partage; si, dit-il, tout uniment, j'avais été trop supérieur aux autres hommes... Tout est pour le mieux... Voyons ce que j'ai gagné depuis trois jours !

Il prit sur une tablette, dans l'armoire latérale où la béquille à vent était précédemment serrée, une sorte de carcan, fait comme le collier d'un dogue. Ce carcan était rayé et gradué à l'extérieur, selon le système métrique napolitain, par palmes, onces et douzièmes d'once.

La palme a environ 26 centimètres, ce qui donne pour le douzième d'once ou *punto* un peu moins de 2 millimètres.

Johann se mit le carcan autour du corps et l'y agrafa comme une ceinture.

Il le retira vivement, pressé qu'il était de voir.

Sa physionomie triompha davantage, à l'aspect du résultat obtenu.

Qu'avait-il donc gagné, ce Johann, depuis trois jours?

— Je n'ai rien perdu! s'écria-t-il joyeusement; — presque rien... à peine la dixième partie d'un *punto*... Et j'ai pourtant bien souffert!... A ce compte-là, je peux vivre un siècle!

Il se frotta les mains tout doucement. Ce n'était plus de l'enthousiasme, c'était une intime et douce satisfaction.

Pendant qu'il se frottait les mains, une quinte sèche et dure souleva tout à coup sa poitrine. Cela faisait peu de bruit, mais toute la frêle charpente de son corps en tremblait.

Après la quinte, il ne bougea plus.

Une grande minute s'écoula. Son immobilité ressemblait si parfaitement à la mort, que les plus experts y eussent été trompés.

Quand il remua, ce fut pour tâter ses seins et ses côtes avec précaution.

— Il n'y a rien de dérangé! murmura-t-il; — c'est égal, il faut guérir cette sotte toux... un rhume négligé... Elle serait capable de m'enlever une vingtaine d'années!

Pour peu que le lecteur soit juste, il conviendra que Johann avait bien assez travaillé cette nuit pour gagner son souper.

C'était son avis. Sa langue gaillarde et gourmande caressa ses lèvres, quand cette idée de souper lui vint.

Saint Janvier, patron des mangeurs de macaroni! voilà un homme qui devait abattre de la nourriture, ce Johann!

— Cassons une croûte! se dit-il.

Avons-nous besoin de faire remarquer combien cette expression est voluptueusement appétissante.

— Cassons une croûte et buvons un bon verre de marsala!

Un vin doux, ardent, restaurant! un vrai fils du soleil sicilien, qui rayonne son sourire d'or dans le transparent cristal de ses flacons vert de mer!

Ce n'est pas un nectar efféminé ou malade comme notre fade lunel, comme notre pommade de Frontignan : c'est la noble et virile ambroisie : le vin que les hommes boivent, depuis qu'il n'y a plus de dieux.

Le confessional de Johann Spurzheim avait une armoire à droite comme à gauche. L'armoire de droite était l'arsenal, l'armoire de gauche était le buffet et aussi un peu la pharmacie.

Johann l'ouvrit.

L'armoire avait trois planchettes : une pour les fioles contenant ses drogues, et Dieu sait s'il en manquait! la seconde pour les mets solides, tels

que gâteaux, gemblettes et macarons; la troisième pour la cave.

Ah ! ce Johann était un fin palais !

Douze ou quinze petits flacons étaient rangés-là, portant le nom illustre de leur contenu sur des plaques d'argent ciselé.

Noble et royale compagnie où Bacchus cosmopolite eût reconnu ses plus chers produits.

Voile ta face de carême et ton masque rougi par l'eau-de-vie, ô lymphatique Albion ! toi, réduite à tirer le vin de l'aigre baie du groseiller, l'alcool de la pomme de terre empoisonnée ! Ce dieu vit de loin tes côtes blanchâtres, entourées d'humides brouillards, et dit : Ma vigne bien-aimée grelotterait là-bas...

Le dieu tourna le dos, lançant à travers la Manche, de son doigt joyeux et moqueur, cette graine de houblon qui te condamne à la bière.

Tous les peuples ont du vin, tous les peuples généreux. Tu n'as que l'amer et lourd liquide qui pourrit dans la cave du brasseur au gros ventre !

Et tu es triste ! et tu sues le spleen ! et tu ne sais ni chanter, ni aimer, ni rire !...

Le constance était-là, pâle ou vermeil, auprès du muscat du Cap, trois fils sérieux et forts de la Menade africaine; trois autres frères suivaient : le xérès, le ténériffe et le colarès, fleurs des îles heureuses, — puis les parfums d'Italie : le carca-

vello, le brindisi, l'alba-flora, le lacrima-cristi. odorant et doré comme l'ambre, — puis les nectars de la France opulente, reine ici comme partout : le bordeaux, fier doyen de la vigne, le bourgogne poétique, le petillant champagne : chambertin et clos-vougeot, château-laffitte et sauterne; ici l'hermitage... Que sais-je? il en faudrait citer cent. — Auprès de la France, l'Espagne sa sœur : madère et malaga, bucellados, le robuste enfant de la vigne portugaise, — puis les diamants du Rhin : rudelsheimer et johannisberg; — puis les perles de Sicile : syracuse, marsala et autres; puis enfin ces pleurs ambrés de l'archipel grec : scio, chypre, crète, mère de l'ambroisie...

Johann regarda tout cela. Il prit d'abord un petit gâteau qu'il rompit en deux. Il en remit la moitié sur l'assiette et grignota le reste.

Sa main hésita un instant entre le marsala et le brindisi, ses deux favoris.

Le marsala l'emporta. Il était entamé déjà. Le flacon montrait presque la naissance de son goulot.

Johann dit en le prenant :

— On voit bien que j'ai déjà fait mes farces !

Il mit la bouteille et le verre sur une petite tablette latérale, placée sous l'armoire de gauche. Mais avant de se verser rasade, il se ravisa.

— Il faut commencer par les affaires ! pensa-t-il; — quand on a bu, la besogne ne va plus !...

Il comptait y aller de bon cœur, ce Johann!

La béquille à vent fut démontée soigneusement, nettoyée et remise pièce par pièce dans l'armoire de droite. Après quoi Johann fit deux tours de clef. Il était quitte et pouvait se livrer au plaisir de la table.

Le gâteau était bon. Johann, pour l'arroser, versait au fond de son verre ce qu'il appelait un grand coup de vin. — Il y avait de quoi emplir trois ou quatre fois un dé à coudre.

— C'est beaucoup, pensa-t-il, faisant déjà le geste d'en restituer quelques gouttes à la bouteille. Mais il était en train.

— Bah! fit-il; — quand j'y verrais double pour une fois!...

Et il avala intrépidement son marsala.

— C'est chaud! murmura-t-il en portant sa main au nœud de sa gorge qu'il caressa.

Ses yeux ternes eurent une lueur.

— Encore un coup, Johann, bon vivant! s'écria-t-il.

Quelques gouttes tombèrent pour la seconde fois de la bouteille dans le verre.

— A ta santé, farceur! ajouta-t-il avec un geste régence.

Il but rubis sur l'ongle.

Il eut un rire béat et affaissé.

Il était gris.

— C'est chaud ! c'est chaud ! c'est chaud ! fit-il par trois fois ; ôte la bouteille, Johann, petit ivrogne, ou tu vas recommencer !

Puis il entonna d'une voix éteinte :

« *Pastor inamato,*
Belle praterie... »

Evviva la Gioja! s'interrompit-il ; combien y en a-t-il qui portent le vin comme moi !... Si je m'en croyais, *corpo di bacco!* je boirais ma cave tout entière !...

« *Viene l'ora d'amore*
Gentile ragazza... »

Sa tête battait, ma foi, la mesure à faux, comme si elle eût appartenu aux mieux portants de tous les membres du Caveau moderne !

Il se leva et réussit presque à se tenir debout.

Un cordon de sonnette pendait à portée de sa main ; il le saisit et le secoua à tour de bras.

La sonnette tinta à l'étage au-dessus, dans sa chambre à coucher.

— Et vite ! fit-il en rangeant précipitamment son verre et sa bouteilte dans l'armoire qu'il referma ; l'ami Pier Falcone me gronderait !

Au moment où il ôtait la clef de la serrure, on frappa à la porte intérieure.

— Entrez! cria Johann.

Et quand le médecin eut franchi le seuil :

— Entrez! entrez! entrez!... nous avons travaillé pour vous, mon brave!... et bien travaillé, je peux le dire sans vanterie!... Zora n'a manqué de rien?

Zora, c'était le petit king's-charles qui partageait la couche du seigneur Johann Spurzheim.

— Zora n'a manqué de rien, répondit Pier Falcone.

Il était pâle et très-défait. Johann le remarqua.

— Qu'avons-nous donc, ami? demanda-t-il.

— C'est une terrible nuit! murmura le docteur.

— Une belle nuit! fit Johann en se frottant les mains; une belle nuit!... Prenez le rideau que voilà et voyez à l'accrocher au-dessus de la porte... j'aime que tout soit en ordre... Ah! Falcone, mon compagnon, il a bien servi, ce soir, le rideau!

Il eut un rire affaissé.

Il était véritablement ivre.

— Quand vous aurez rattaché le rideau, reprit-il. vous pousserez le verrou... Nous allons remonter... nous allons nous coucher... et dormir comme un beau petit saint!

Pendant que le docteur obéissait d'un air morne :

— Pas vous, ami, pas vous!... Votre besogne de cette nuit n'est pas encore finie... Tudieu! vous

êtes né coiffé !... je vous invite au bal !... vous allez danser tout à l'heure au palais Doria-Doria, mon camarade !

— Je suis las, dit Pier Falcone en manière de refus.

Le directeur de la police royale éclata de rire.

— Te voilà bien ! s'écria-t-il; moi seul, je suis infatigable ! Si vous aviez accompli seulement la moitié de ma tâche, vous seriez mort, mon pauvre compagnon.

Pier Falcone revenait après avoir accroché le rideau et mis le verrou.

— Voilà deux heures, murmura-t-il, que j'entends le râle d'une mourante !...

La physionomie de Johann changea tout à coup.

Il prit un air dolent et murmura entre ses dents :

— Pauvre Barbe !... je la regretterai !...

Il y eut un silence. — Pier Falcone était debout au-devant du bureau, les bras croisés sur sa poitrine.

— A-t-elle beaucoup souffert ? demanda Johann les yeux baissés et en parlant très-bas.

— Elle souffre encore, répondit Pier Falcone.

Un tic nerveux agita la face de Spurzheim.

— Et on l'entend crier de ma chambre à coucher ? dit-il encore.

— Distinctement, seigneur.

Johann réfléchit durant une seconde, puis il dit :

— Personne ne couche dans cette partie de la maison, il n'y a pas de danger.

Pier Falcone eut froid dans les veines.

— Laissons cela, reprit Johann; il le fallait nécessité n'a point de loi... Je la regretterai.

Puis, changeant de ton tout à coup :

— Bataille gagnée! s'écria-t-il, sur toute la ligne... A cette place où tu es, Falcone, deux hommes ont été tués cette nuit.

Falcone recula comme s'il eût marché sur un serpent.

— Par vous? dit-il.

— Y penses-tu, mon pauvre camarade? répliqua Johann innocemment; la tête est encore bonne mais le bras n'en peut plus... J'ai tué par l'esprit. vrai, mais un autre a été le bourreau... Cet autre, c'est ton ennemi, Falcone.

— Le chevalier d'Athol? s'écria le docteur.

— Oui... le chevalier d'Athol... le Porporato... ton maître désormais, puis que l'une des deux victimes t'a laissé cet anneau en héritage.

Il tira de son sein la bague de fer de Felice Tavola et la tendit au docteur.

Celui-ci la prit et l'examina curieusement.

— Les deux hommes qu'il a tués, continua Johann, étaient ses meilleurs amis.

— Comment se fait-il?...

Johann l'interrompit d'un geste. Il avait aux lèvres un orgueilleux sourire.

— C'est ainsi que je combats, prononça-t-il lentement; ceux qui se liguent contre moi tombent frappés les uns par les autres... Je suis un redoutable joûteur, ami Falcone.

— Je m'en aperçois, seigneur.

— Passe cet anneau à ton doigt médius... sa possession te fait chevalier maître, et tu as dans Naples, à l'heure qu'il est, une armée de vingt mille soldats... Demain, tu seras le médecin du roi, si tu veux... Le secret des maîtres du silence est triple... Le maître du silence sait où est le trésor; il possède la clef des caractères; il connaît le nom de ses pairs... approche!

Falcone s'avança.

Johann poursuivit en baissant la voix :

— Le trésor est dans l'Abruzze citérieure, au pied du mont Laurea, dans les souterrains du château de Pourpre, bâti par les Borgia de Rome et qui faisait partie du domaine de Monteleone. — La clef des caractères est sur ce papier, prends-le : tu seras aussi savant que moi... Tes pairs sont au nombre de six, dont un grand-maître qui a ta vie et la nôtre dans ses mains : celui-là est le Porporato... il a encore d'autres noms.

Restent cinq maîtres.

Moi, d'abord : remercie ton patron de m'avoir pour ami.

Après moi, vient mon lieutenant, Andrea Visconti-Armellino, intendant supérieur de la police royale. — Son vrai nom est Policeni Corner.

Le troisième en importance est le colonel San-Severo : un Hercule, un géant : nous en verrons la fin. — Son vrai nom est Luca Tristany, — son sobriquet de bandit : *il Capitano*.

Le quatrième est le vieux Massimo Dolci, le banquier de la cour. Il nous gêne peu. — De son vrai nom, il se nomme Amato Lorenzo.

Le cinquième, le cavalier Ercole Pisani, est dévoué au Porporato. C'était l'ami du baron d'Altamonte dont tu as l'anneau. Nous l'abattrons dès qu'il embarrassera notre voie. — Il se nomme Marino Marchèse.

Armellino veut ma place : cela lui portera malheur ; San-Severo est trop fort : cela me blesse la vue. Les trois autres ont deviné quel est mon but : ils sont de trop. Ami Falcone, si tu le veux, nous resterons seuls, riches tous deux et puissants comme des rois !

— Que faut-il faire pour cela ? demanda le docteur.

Johann le regarda en face. Il eut le rire sarcastique dont l'effet était si bizarre sur cette figure ravagée.

— Il faut d'abord, repartit Johann, me prendre dans tes bras et me reporter bien doucement dans mon lit : j'ai sommeil.

— Seigneur, dit Falcone ; — si vous rentrez dans votre chambre, vous entendrez ces gémissements...

— Pas longtemps, interrompit Spurzheim avec calme... les pastilles sont bien faites.

Il lui tendit les deux mains comme font les enfants trop las qui réclament le secours de leurs bonnes. Pier Falcone le souleva. Il remonta l'escalier avec la même facilité qu'il avait mise à le descendre. Johann espéra jusqu'à la dernière marche que la respiration de son porteur deviendrait essoufflée.

Il n'en fut rien.

Johann dit :

— Ces longues haleines ne sont pas les meilleures...

En entrant dans sa chambre à coucher, il prêta l'oreille.

Ce fut comme un lointain gémissement, — mais si faible !...

— Tout à l'heure, dit Falcone, c'était beaucoup plus fort.

Johann poussa un gros soupir et se fourra dans ses draps où le king's-charles l'accueillit fraternellement.

— Ouvre le tiroir de ma commode, ordonna-t-il à Falcone ; — il y a un papier à droite... prends-le.

Le docteur allait le lui apporter, lorsque Johann l'arrêta en disant :

— C'est pour toi... Regarde.

Pier Falcone déplia le papier, qui était une lettre d'invitation, chargée de délicieuses vignettes à la main, comme c'est encore la coutume en Italie.

Lorédan Doria et la comtesse Angelia, sa sœur, priaient M. .... (le nom restait en blanc) de leur faire l'honneur d'assister à la fête de ce soir.

— Tu écriras ton nom, dit Johann.

— Et que ferais-je au palais Doria ?

— Tu observeras.

— La nuit est bien avancée.

— Celui pour qui je t'envoie n'arrivera qu'après toi.

Comme le docteur allait répondre, Johann lui fit signe d'écouter.

On entendit une toux profonde, suivi d'un faible cri. — Puis le silence régna dans la maison.

— Pauvre Barbe ! dit Spurzheim ; — ceci doit être son dernier soupir... Chose étrange ! elle connaissait l'avenir... elle n'a pu lire, dans ce grand livre du destin, la date de son heure suprême... Croyez-vous en Dieu, Pier Falcone ?

— Seigneur... balbutia le médecin.

— Bien, bien, ami... les opinions sont libres...

si je croyais en Dieu, je ferais dire des messes pour la pauvre Barbe... Baissez la lampe et allez-vous-en, Falcone : j'ai sommeil.

Le docteur tourna le bouton. La lampe ne s'éteignit point, mais ne jeta plus qu'une lueur faible. Johann la voulut auprès de lui.

Avant de se retourner, il appela Falcone.

— Ami, dit-il, — ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez le prince Fulvio Coriolani?

— Au contraire, seigneur, je ne l'ai jamais rencontré.

— Non?... c'est surprenant, cela : tout le monde le connaît... Écoutez-moi bien, Falcone... Quand on annoncera, cette nuit, au palais Doria-Doria, le prince Fulvio Coriolani, regardez attentivement ce jeune et brillant seigneur... Quand vous l'aurez regardez, Falcone, vous ne demanderez plus pourquoi je vous ai envoyé à cette fête... Allez ! . . .

. . . .

C'était une demi-heure après. Johann dormait.

Le king's-charles sortit tout à coup des couvertures et se dressa sur ses courtes jambes.

Un bruit vint de la porte.

Le king's-charles se mit à japper d'un ton courroucé.

Johann entendait, car il avait le sommeil fort léger; mais il était toujours plusieurs minutes

avant de vaincre l'engourdissement qui paralysait ses membres au réveil.

Beaucoup de gens affligés de maladie nerveuse ont quotidiennement ce symptôme cataleptique.

Johann entendait, et faisait pour secouer son engourdissement des efforts impuissants.

Il avait le visage tourné vers sa ruelle. — On venait d'ouvrir la porte.

La terreur couvrit tout le corps de Johann d'une sueur glacée.

Le petit chien se prit à hurler et s'élança en bas du lit.

Ce fut comme le bruit d'une lutte, terminée par deux râles.

Le silence revint.

Deux ou trois minutes d'angoisse terrible suivirent. Johann recouvra l'usage de ses mouvements. Il se retourna. Tout était immobile dans la chambre.

Mais, aux lueurs faibles qui s'échappaient de la lampe baissée, Johann crut voir la porte ouverte et une masse sombre au-devant du seuil.

Il tourna le bouton de la lampe. La chambre s'emplit de clarté.

La porte était ouverte en effet.

Et le corps de Barbe Spurzheim, sa femme, gisait là-bas auprès du king's-charles étranglé.

Johann frissonna de tous ses membres.

Il se leva comme il put. Il se traîna, poussant la lampe devant lui sur le parquet.

Il arriva.

La main gauche de Barbe tenait encore serrée la gorge du petit chien qui l'avait mordue avec rage.

Devant sa bouche crispée qui embrassait le sol, il y avait du sang, — le sang de la quinte suprême qui l'avait étouffée.

Avec ce sang, sa main droite avait tracé quelques mots sur le parquet.

Johann lut :

« Dans huit jours, à pareille heure, je t'attends en enfer, assassin ! »

Johann regarda la pendule qui marquait minuit et demi.

— Elle connaissait l'avenir ! dit-il d'abord en se laissant choir, épuisé auprès du cadavre.

Mais bientôt, il se redressa.

— Pauvre Barbe ! murmura-t-il, — elle a voulu se venger... C'est pour m'effrayer... je vivrai cent ans !...

L'équipage qui conduisait le chevalier d'Athol, — Beldemonio — entra dans la cour d'un élégant et magnifique palais, situé dans la haute ville, vers la strada nueva di Capodimonte.

Beldemonio sauta lestement hors de l'équipage.

Aussitôt qu'il eut monté le perron de marbre, tout fut mouvement et bruit dans la cour.

Les écuries s'ouvrirent; un splendide carrosse de cour sortit de la remise.

Ruggieri, dirigeant une armée de valets, y fit atteler quatre chevaux français de toute beauté.

Vers l'heure où Barbe et le king's charles, — tout ce que Johann Spurzheim aimait dans ce bas monde, — mouraient ensemble, on vit paraître des torches au haut du perron de marbre.

Le chevalier d'Athol, en costume de cour, portant le cordon de l'Annonciade et celui d'Isabelle la Catholique, se montra, donnant la main à une jeune femme voilée.

Tous deux montèrent dans le carrosse, et le chevalier d'Athol dit à Ruggieri qui prit place sur le siége, en grande livrée :

— Au palais Doria-Doria!

FIN DE LA 2e PARTIE ET DU 4e VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

DEUXIÈME PARTIE. — LE CABINET DU DIRECTEUR.

(SUITE.)

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LES COMPAGNONS DU SILENCE

PAR

PAUL FÉVAL.

V

Edition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France.



LEIPZIG,

ALPH. DURR, LIBRAIRE-EDITEUR.

1857

LES

COMPAGNONS DU SILENCE.

TROISIÈME PARTIE.

LE PRINCE CORIOLANI.

I

— Le colonel San-Severo. —

Ces Doria-Doria étaient si riches et si grands, qu'on ne saurait plus à qui les comparer aujourd'hui.

Nous avons bien encore des gens immensément riches, mais leur fortune est comme une paire d'échasses en or. Juchés qu'ils sont là-dessus, l'exiguïté de leur taille n'en paraît que mieux.

Ils peuvent être généreux et bons, Dieu nous garde de dire le contraire. — Ceux que nous avons

vus monter si haut en partant de si bas ne peuvent pas ne point être des gens habiles. — Mais ils ne savent pas être grands.

Les Doria, — ce clan de princes, — avaient la grandeur innée. La race donne cela.

Prononcez leur nom à Rome, à Florence, à Naples, à Palerme, l'écho sera le même partout.

Et à Naples, à Palerme, à Florence, à Rome, partout, on vous montrera quelque palais de marbre, tout plein de merveilles illustres : c'est là leur maison.

Plus fiers que nos Rohan de France, les Doria pourraient presque dire dans leur devise : « Roi ne daigne ! »

Les palais napolitains sont loin d'être aussi beaux que ceux de Florence, de Venise ou même de Rome, mais jusqu'à ces dernières années, Naples pouvait encore s'enorgueillir d'un palais comparable à tout ce que ces trois villes-reines peuvent montrer de plus noble et de plus grand.

C'était la maison des Doria-Doria.

Maintenant qu'une rue nouvelle passe à la place nivelée où était le belvédère ; — maintenant qu'un quartier bourgeois étage ses maisons proprettes et mesquines au lieu où se balançaient les cimes séculaires des grands ormes mariés à la vigne ; — maintenant que la spéculation ennemie a conquis ces féeriques ombrages, ces pelouses, ces

portiques, — ces merveilles! — à quoi bon décrire?

La description est un art morose qui ne servira bientôt plus guère, en ce monde régénéré, nettoyé, mis en valeur, qu'à faire naître les regrets.

Le goût change. La vue baisse. L'univers myope demande des choses qu'on puisse voir de tout près. La splendeur nous étonne et nous offense; nous voulons du commode et du joli à bon marché.

Ainsi dans les livres. Point de poésie! point de critique! point de philosophie! Vous êtes payés, ô fils de la muse moderne, pour raconter; racontez!

Racontez en ce style marchand et courant qu'on emploie pour rédiger les *faits divers* des journaux. C'est la langue. Le reste est bavardage, pathos, amphigouri...

Pensez-vous que nous ayons le temps d'admirer?

Racontez modestement, racontez humblement. Nous sommes vos maîtres, nous les lecteurs, et le plus innocent d'entre nous, — s'il avait du temps à perdre, — vous en remontrerait. N'oubliez pas cela!...

Nous ne l'oublions pas.

Et loin de décrire une à une toutes les magnificences de la maison des Doria, ce radieux palais dont les jardins couvraient toute une colline, nous

nous bornerons à dire que l'édifice principal, construit en 1660 par le fameux Carlo Fontana, pour le prince Stephano Angri des Doria, restauré et presque entièrement rebâti dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par l'architecte Vauvitelli, peut rivaliser avec les plus célèbres produits de l'art italien.

L'escalier monumental, dessiné par Bramante, décoré de statues antiques, soutenu par seize pilastres de granit rouge oriental, est une merveille.

Avant l'avénement du roi actuel qui détermina l'émigration des Doria à Rome, les galeries du palais contenaient douze cents tableaux de maîtres.

Le jardin s'étendait, parsemé de pavillons, de kiosques, de fabriques, depuis la place dello Spirito-Santo jusqu'aux confins de la ville, et vers son centre de figure, au sommet de la colline, était ce fameux belvédère, couronné par la statue tournante d'Uranie.

De là, on apercevait Naples entier et ses campagnes, le mont Gando, d'un côté, le Vésuve de l'autre, Pouzzoles à droite, à gauche Castellamare et Sorrenta, les îles Procida et Ischia, Caprée, les délices de Tibère, — et tout ce beau golfe de Naples, arrondi comme un vase géant.

Il y avait du monde partout, cette nuit, dans les salons et dans les galeries, sur les terrasses em-

baumées de fleurs, dans les parterres, sous les bosquets, le long des rampes illuminées qui montaient à ce chapeau chinois, léger et hardi, nommé le belvédère, au fond des grottes où régnait un suave demi-jour.

La cour était là, brillants seigneurs et belles dames.

Quand Doria donnait une fête, on venait de loin. Vous eussiez entendu parler sous les orangers tous les dialectes de l'Italie : la grave langue de Rome, le pur florentin, le piémontais déjà tudesque et le vénitien qui a pris des mots à tous les idiomes de la terre.

Il n'y a guère de grande famille dans la péninsule italique qui ne se vante d'être alliée à Doria.

Rien qu'avec ses nobles parents, Doria pouvait emplir ses galeries, ses salons et ses jardins.

La fête était splendide, est-il besoin de le dire? Autant nos fêtes sont plus belles que celles de l'Angleterre, au point de vue de l'art, autant les fêtes de l'Italie sont supérieures aux nôtres.

De là nous sont venues nos suprêmes élégances pendant deux siècles, de même que nos ridicules gourmés d'à présent, nos odieuses manies, nos habitudes discourtoises, nos habits grotesques, tout ce qui nous enlaidit et nous dégrade, est venu de Londres.

Nous nous essayons gauchement aux gauches

façons de nos amis d'outre Manche, comme ces enfants méchants qui s'obstinent à fumer malgré les nausées.

Ils sont comme nous, ces bambins : ils savent qu'ils font mal. — Mais il y a je ne sais quelle volupté idiote à mal faire.

Là-bas, le sang est riche, les modes nobles, les mœurs larges. Ce serait un étrange paradoxe que de parler de la franchise italienne, mais il est certain cependant que les relations mondaines sont en Italie plus ouvertes, plus empressées, plus vivement courtoises que partout ailleurs.

Ce sont des apparences, peut-être. Pour une fête, l'apparence suffit.

La fête est un spectacle.

Et cela ne vaut-il pas mieux que cette apparence à laquelle personne ne croit plus : l'austère pruderie des puritains d'Altnack ?

La faute est au soleil, disons cela pour excuser ces raides filles d'Albion qu'un peu d'abandon et de naturel ferait parfois si jolies. La faute est au soleil qui ne se mire jamais dans ces grands yeux d'un azur déteint, au soleil qui ne sait pas dorer le satin fade de ces longues joues, au soleil qui laisse figer le sang dans ces veines de poitrinaires.

La faute est au soleil. Elles ont froid : elles sont froides. — Avez-vous vu de ces roses exilées qui croissent à l'ombre?

Longues tiges penchées, feuilles pâles, fleurs malades et sans parfums?

Mais là-bas, le soleil abonde, mais là-bas ses rayons prodigues étouffent le sang et le cœur. Le paysage est beau, l'horizon immense ne connaît point le funèbre linceul des brouillards.

Jours ardents rafraîchis tout à coup par la brise: nuits profondes, diaphanes, bleues, sur lesquelles le firmament verse le feu mystérieux et lointain de ses milliers d'étoiles!

Repos des jours, délices des nuits! — Là-bas, l'air est pur; là-bas, les fleurs jettent au loin leurs senteurs provoquantes. Tout est baigné dans la lumière abondante et propice.

Est-ce le même élément, l'onde épaisse, opaque, couleur d'eau de vaisselle, qui pourrit la quille des vaisseaux dans la Tamise, et ces perles liquides qui roulent sur les plages de la mer Thyrrénienne?

C'est le même élément; mais ne dit-on pas que le diamant-roi et le vil charbon sont un seul et même corps?

Là-bas, le marbre est blanc et rose, les colonnes jaillissent couronnées du chapiteau grec. L'air joue, libre et limpide, dans les portiques aux lignes sobres.

Là-bas, on laisse la pâleur aux statues des dieux vaincus.

Le vin de pourpre ou le vin d'or étincelle dans

le cristal, le vin qui apprit à Benvenuto le secret des coupes ciselées.

La langue sonne comme un chant du ciel, la langue de Dante, d'Arioste et de Pétrarque.

L'art est partout dans cette atmosphère consacrée.

C'est le don du soleil, c'est le don d'Apollon!...

Elles passaient, sous la lumière ruisselante de l'éclairage *à giorno*, les belles et les adorées, quelques-unes masquées, d'autres laissant voir la fière perfection de leurs visages, toutes portant cette opulente couronne de cheveux noirs où le corail tord ses perles de sang.

C'était février, c'était le plein carnaval.

Je ne parle pas même des saturnales vénitiennes. Tous ceux qui ont vu à Rome, à Florence ou à Naples, le carnaval dans les rues ou dans les salons, savent ce que ce mot vaut en Italie.

A Londres, il y a aussi une fête populaire. Quatre cent mille Anglais, escortés par quelques policemen, font tous les ans une *joyeuse* procession. Savez-vous à quoi ces gais lurons s'amusent? A brûler un mannequin de paille qui représente un homme!

Pendant le carnaval, à Naples, le masque est de mise partout. On ne donne pas de bals masqués : on donne des bals. Chacun s'y costume selon sa fantaisie, pourvu que le costume soit beau.

Elles passaient donc, ces reines, fatiguées déjà de plaisirs, car la nuit s'avançait. Elles allaient, par groupes gracieux et rieurs, de la salle du spectacle où la compagnie du théâtre Saint-Charles avait chanté toute la soirée, aux salles de danse couvertes et en plein air, d'où sans cesse partait l'appel des orchestres.

D'autres descendaient, au bras de leurs cavaliers, les sentiers mystérieux conduisant aux grottes et aux cabinets de verdure.

Parmi celles-ci, nous eussions reconnu Pénélope Brown, l'épouse imprudente de Peter-Paulus. Elle était toujours accompagnée de son colossal sigisbé, le colonel San-Severo, de la garde romaine.

Cet officier supérieur, haut de six pieds, ne l'avait point quittée et lui faisait une cour assidue.

Mais gardons-nous de laisser croire un seul instant au lecteur que la fille de Marjoram et Watergruel eût le moindre tort à se reprocher.

Pénélope avait appris le départ de son mari par Jack. Ses soupçons étaient d'avance éveillés par la conduite inconsidérée de Peter-Paulus à bord du *Pausilippe*. Pénélope ne se repentit point d'avoir refusé l'entrée de son appartement à une robe de chambre, mais elle connut tout d'un coup l'étendue de son malheur.

— Je suis trahie! dit-elle à Melicerte, sa confidente fidèle.

— Tous les hommes sont les mêmes! repartit Mel en haussant les épaules.

— Croyez-vous véritablement que je sois trahie? demanda Pénélope qui avait espéré une contradiction.

Mel répondit :

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

Pénélope versa aussitôt et sans transition un torrent de larmes.

— Oh! le détestèbeule! s'écria-t-elle, préférant l'idiome français pour peindre la situation tragique de son âme; — il âvé *certainly* l'intencheune d'abrédgé les jôrs dé moâ!

Mel répéta :

— Tous les hommes sont les mêmes!

Pénélope sécha instantanément ses larmes.

— Croyez-vous véritablement, dit-elle en anglais, qu'il ait l'intention d'abréger mes jours?

— Je ne sais, répliqua Mel avec gravité, mais je crois tout des hommes.

Que lui avaient donc fait les hommes à cette Mel?

— On demande milord Brown, dit à ce moment un domestique de l'hôtel, montrant sa tête à la porte.

— Est-ce une femme? s'écria Pénélope, jalouse.

— Non, milady... C'est un homme qui vient pour l'affaire que vous savez.

— Dissimulez!... lui glissa Mel à l'oreille.

— Faites entrer, dit Pénélope.

Un homme de six pieds de haut, portant le riche costume de la garde romaine, fut introduit.

Pénélope prit cet air effarouché de l'Anglaise qui connaît ses *caounvenences*.

Mel murmura tout uniment :

— Voilà un beau brin d'homme!

Notez qu'elle avait tenu ses yeux constamment baissés. Mais personne n'ignore que puritaines et quakeresses ont ce talent mignon de voir au travers de leurs paupières closes.

— Quel grade? lui demanda tout bas Pénélope.

— Colonel, répondit la suivante.

Pendant que l'étranger saluait, Pénélope lui dit :

— Vos été le premeur homme qui entré dans le chamber de moà... je disé à vos lé raisonne... Je vòlé me vendger de milord!

Le colonel ne comprenait pas un mot de français.

Il salua milady et, prenant sa main pour la baiser, il lui fit une double croix sous la paume. — Penélope se réfugia jusqu'auprès de son lit en criant comme un aigle:

— *Shocking!... Very shocking indeed!*

— Ce sont les habitudes du pays, lui dit Mel ; — un beau brin d'homme!

Pénélope répondit :

— Jé préféré assez le côlour de ses tchévéoux.

— Ah çà! dit le colonel en italien, — est-ce qu'il y a quiproquo?... Je croyais que vous connaissiez l'affaire... mais du moment que je vous gène...

Il fit mine de se retirer. — Un signe de Mel le retint.

— Je veux bien rester, moi, grommela le colonel de la garde romaine ; — mais du diable si je sais comment leur faire comprendre la chose.

Pénélope et Mel le regardaient.

Il chercha des yeux autour de la chambre et vit un écrin sur la table de nuit. Il le montra du doigt.

— Diamant? dit-il.

— Jé compréné bienne, répliqua Pénélope.

— L'avez-vous? demanda le colonel.

— Yes, yes, fit milady, — pôr aller lé soar au bal.

— Justement! s'écria le beau brin d'homme ; — au bal!

— Et milord y est? interrogea Pénélope.

— Le Pendjaub!... fit le colonel San-Severo : — diamant .. bal... ce soir!

— Jé compréné bienne... je vòlé surprender M. Brown, et vendger moâ... *positively!*

— M. Brown! s'écria San-Severo; — c'est cela!... nous nous entendons!

Ils ne savaient absolument pas ce qu'ils avaient dit l'un et l'autre, mais chacun d'eux avait son idée fixe.

San-Severo qui était, comme le lecteur le sait déjà, le terrible capitaine Luca Tristany, ayant appris qu'un Anglais nommé Brown était arrivé par le *Pausilippe*, venait s'aboucher pour la fameuse affaire du Pundjaub.

Pénélope comprenait vaguement qu'un beau militaire voulait la conduire à un bal où Peter-Paulus était déjà, en fraude de ses droits conjugaux.

Elle demanda conseil à Mel qui comprenait peut-être tout autre chose, mais dont la sagesse puritaine rendit ce remarquable arrêt :

— Les convenances varient suivant les pays... J'ai servi dans bien des maisons du gentry et même de la noblesse... et j'ai toujours entendu dire qu'en Italie, il est convenable d'aller avec les officiers.

— Oh! oh! fit Pénélope avec doute; — caounvenèbeule!...

— Ce sont les habitudes du pays! acheva Mel péremptoirement.

Pénélope soupira et murmura doucement :

— Cette officer été pleasante pôr le còlour de ses tchévéoux !

Elle s'avança vers lui d'un air noble.

— Milord, lui dit-elle, — je vòlé caounfier moâ à voter honour pòr siurprender M. Brown et vendger moà.

— C'est cela ! s'écria Luca Tristany, — M. Brown !... Juste !

Elle lui tendit la main. Il la prit sans façon par la taille et fit un tour de valse en répétant le mot *bal*.

Je crois que ses moustaches effleurèrent même le front chaste et immaculé de Pénélope.

— Ce sont, dit Mel en ouvrant les malles, — les habitudes du pays.

Le beau colonel, voyant qu'on retirait des malles cette prestigieuse toilette que nous avons déjà décrite, et dont les diverses pièces avaient été achetées par Peter-Paulus lui-même dans les plus élégants magasins de Fleet-Street, approuva chaudement et dit :

— Parfait !... Vous le montrerez au prince royal et à Sa Majesté elle-même !

Il parlait du diamant.

— Le côtioume de cette pays, demanda Pénélope à Mel, été peut-èter dé fésé son chandgemente devant les officers ?

Mel prit le colonel par la main et le conduisit

dans la chambre de Peter-Paulus où il n'y avait plus personne. Le colonel l'embrassa sur les deux joues. Quand elle fut partie, il fourra dans sa poche divers petits objets qui se trouvaient sur les meubles. — Ce n'était pas pourtant un homme minutieux, mais il y a de vieilles habitudes.

La toilette de Pénélope fut faite vivement et gaiement. Le mariage de ces vives couleurs rose, bleu, orange, amaranthe, eut lieu selon les règles les plus sévères du goût de Cheapside. Quand on alla chercher le colonel et qu'il vit cette longue femme, vêtue en arc-en-ciel, il recula de plusieurs pas, ce qui fit dire à Pénélope :

— Je voyé que cette militaire mé rémâqué... favorabelmente !

— L'avez-vous sur vous? lui demanda San-Severo.

— Chaque fois qu'il vous parlera. dit tout bas la prudente Mel à sa maîtresse en guise de suprême conseil, — répondez toujours oui... qui se dit *si* en Italien.

— Mais, objecta Pénélope, — s'il me demandait quelque chose de *shocking?*

— Il ne vous demandera rien qui ne soit dans les habitudes du pays, répondit Mel.

Le colonel offrit son bras : Pénélope le prit pour la couleur de ses cheveux. Un équipage stationnait à la porte.

Pendant la route, le colonel tâta un peu les poches de sa compagne pour voir s'il sentirait l'écrin du Pendjaub.

— L'honour dé moâ été enter vos mains? lui dit Pénélope; j'été iune faibel gentlewoman!... Je vôlé bien dêvôrer le vendgeance... mais jé vôlé gâder *préciously* le vertiou!

San Severo, le brave géant, n'en voulait qu'au Pendjaub.

En arrivant au palais Doria, Pénélope pensait :

— Les officers néapolitanes âvé énômémente de le timidity!

L'austère Mélicerte, restée seule, commanda un bol de punch au thé.

Mais, grand Dieu! qui dira le nombre des jeunes gens et des hommes faits que Pénélope, fille de Marjoram, préféra au palais Doria pour la couleur de leurs cheveux! Toutes les nuances étaient là réunies, depuis le noir d'ébène jusqu'au blond cendré qui avait pour représentant le jeune vicomte Anatole de Gobineau, Parisien, amateur aussi éclairé des arts que Peter-Paulus lui-même.

Notre histoire, qui est un drame et non point une comédie, nous presse. Sans cela, nous eussions aimé à faire le portrait en pied du touriste français, toujours si spirituel et si vicomte, toujours si élégant, si sûr de lui-même, parlant si pertinemment

de toutes choses, et du reste ayant puisé son goût artistique dans ces comptes-rendus affligeants que nous vaut le salon annuel, son érudition dans les almanachs, sa science du grand monde dans les *revues de Paris élégant*, — connaisseur en chevaux, en ténors, en gilets, — léger de cœur, parce que les duchesses l'ont gâté, — duelliste raffiné, chasseur incomparable, — joueur, buveur, fumeur indompé, — jetant l'or par les fenêtres, mais nettoyant ses gants à vingt-neuf sous, le soir, dans le silence du cabinet.

Pénélope eut deux occupations principales à la fête du palais Doria : chercher Peter-Paulus, son infidèle conjoint, et se venger de lui. A vrai dire, elle ne réussit ni à l'un ni à l'autre. Nous savons si le pauvre sujet anglais était sur un lit de roses ! — Quant au colonel, qui naturellement était chargé d'aider Pénélope dans sa vengeance, il s'acquitta fort mal de son emploi, malgré la couleur de ses cheveux.

Il était là pour le diamant. Le baragouin de Pénélope commençait à l'exaspérer. Il l'avait traînée de salon en salon, disant à tout le monde qu'elle était la femme du plus riche joaillier de Londres : mais tous ses efforts pour obtenir le moindre renseignement sur le fameux Pendjaub étaient restés absolument infructueux.

Ceux qui passaient près de lui le félicitaient sur

sa conquête. Pénélope, au bout d'une heure, pesait cent livres à son bras.

Elle était triste parce qu'on n'entreprenait rien contre les *caounvenances*. De tous côtés se présentaient des couleurs de cheveux bien-aimées; mais elle avait beau baisser les yeux d'un air épouvanté, personne ne faisait le siége de sa *vertiou*.

Cet officer, pensait-elle, — été trop robuste... il fésé peur aux impeurtinentes!

Vers minuit, elle put voir un certain mouvement insolite dans les salons et dans les jardins. — Son colonel fut accosté successivement par plusieurs personnages qui lui glissèrent quelques mots à l'oreille.

A dater de ce moment, le colonel devint encore, s'il est possible, plus taciturne et plus froid avec sa belle compagne. Il aborda brusquement un cavalier dont Pénélope admira les cheveux châtains avec mélancolie et lui fit tout bas une question.

Le cavalier dit en anglais à Pénélope :

— Le seigneur colonel désire savoir si vous avez le diamant sur vous.

— Oh! s'écria en français la fille de Marjoram; — il été bienne doux dé entendre, si loin de la Anguelterre, la languadge de le pays natal!

— Qu'a-t-elle répondu? demanda San-Severo.

— Rien, fit le cavalier inconnu.

Le colonel fronça ses gros sourcils et prononça durement :

— Dites-lui de répondre, sang du Christ!... nous n'avons plus de temps à perdre!

— Le seigneur colonel prie milady de répondre, dit le cavalier: — Est-ce milady qui a le diamant?

— Quel diamant? fit Pénélope.

Le cavalier ayant traduit ceci au colonel San Severo, celui-ci lâcha le bras de milady, la fit asseoir sous une tonnelle, se leva et dit :

— Je vais revenir.

Après quoi, il disparut avec son compagnon.

A peine avait-il tourné l'angle de la charmille, laissant Pénélope aussi désolée et embarrassée qu'Ariane, qu'elle vit revenir à elle le cavalier inconnu.

Celui-ci s'assit auprès d'elle.

— Ne me répondez pas, lui dit-il en anglais, et prêtez bien attention à mes paroles; si c'est votre mari qui a le diamant, qu'il se garde de le montrer... Repartez pour Marseille cette nuit même si cela vous est possible... Il y va de la vie!

Le cavalier se leva et s'esquiva.

Pénélope était pétrifiée.

Une voix se fit entendre derrière elle, dans l'intérieur du massif.

— Parlons italien le moins possible, disait cette voix en français, on nous surveille... Le prince royal et le roi sont ensorcelés.

Pénélope était fille d'Ève, malgré son apparence un peu masculine. Sa curiosité l'emporta sur sa crainte.

Elle écarta doucement quelques branches de jasmin qui fermaient le fond du berceau et glissa un regard à l'intérieur du massif.

Il y avait là six dominos noirs, six masques à barbes.

Impossible de voir leurs visages !

A leurs voix seulement, Pénélope devina que c'étaient des jeunes gens.

— S'il ne vient pas... disait l'un d'eux, exprimant un doute et une crainte.

— Il viendra ! s'interrompit-on.

— Alors, s'écria l'un de ceux qui n'avaient pas encore parlé, il est à nous !

— Si tu as du courage, marquis ! lui fut-il répondu.

Le marquis étendit la main.

— Je jure, s'écria-t-il, avec toute l'énergie de la haine italienne, que si cela dépend de moi, cet homme ne sortira d'ici que déshonoré ou mort !

— Quand même il faudrait donner ton honneur ou ta vie? dit-on encore.

Celui qu'on avait appelé marquis se dressa

de son haut, d'abord, puis il baissa la tête en prononçant d'une voix sourde :

— Quand même !

II

— A travers la fête. —

Pénélope était plus morte que vive. Elle tremblait de tous ses membres, mais ces terreurs la consolaient un peu de son abandon. Comment ne pas espérer quelque petit roman pour soi-même, au milieu de toutes ces choses romanesques?

Pénélope ne demandait que cela, un petit roman : un pirate pour la poignarder en poussant des cris d'Othello, un Albanais, même, un simple Albanais pour l'enlever dans une tartane.

Ces brigands de la Calabre que Peter-Paulus avait si bonne envie de voir, Pénélope les appelait aussi de tous ses vœux, mais ses désirs allaient beaucoup plus loin que ceux de son époux. Elle voulait la couronne du martyre. Elle se voyait, dans ses rêves poétiques, emportée dans la montagne par Barbaro ou Ferocios, deux cruels, armés d'espingoles et de mandolines, et doués de cette taille avantageuse qui l'avait séduite chez le colonel.

Oh ! bonheur ! après avoir passé un peu de temps dans la caverne, car il faut du temps, un son frappe ses oreilles.

C'est un jeune voyageur, un demi-dieu, Isidro ou Oscar, cheveux blonds, taille élancée, linge d'une remarquable blancheur, qui vient, qui s'élance, qui disperse les brigands, à l'aide de son fidèle valet La Brie, et que l'amour fait le captif de Pénélope délivrée !...

Ces choses arrivent en Italie. Il ne faut qu'un peu de chance pour avoir le gros lot.

Mais le temps s'écoulait, hélas ! Autour de Pénélope, l'allure du bal devenait de plus en plus mystérieuse et dramatique, et aucun de ces mystères n'était pour elle !

On eût dit que tous ces drames se donnaient le mot pour la laisser en dehors.

Les dominos du massif s'éloignèrent, portant

ailleurs leur sombre conjuration. Des groupes affairés se montrèrent. On parlait italien. — Pénélope endurait le supplice de Tantale.

Pour tromper sa fièvre, elle atteignit son carnet et inscrivit quelques remarques judicieuses, fruit de ses récentes observations :

« *Naples* (suite). Grande taille des colonels. — Ils viennent chercher les dames étrangères dans les hôtels pour les conduire au bal. — Un peu fous : parlant sans cesse de diamants. — Toilettes des femmes, choquantes. — Femmes laides. — Pas assez de rhum dans les sorbets. »

La danse faisait trêve dans les salons. Les couples fatigués de plaisir s'éparpillaient le long des allées d'orangers et de myrtes, parmi lesquels d'énormes camellias en pleine terre étalaient le splendide bouquet de leurs fleurs sans parfum.

C'était l'hiver, — mais l'hiver de Naples, plus beau que le printemps de nos durs climats.

Pénélope avait dans le cristallin je ne sais quelle maladie anglaise qui l'empêchait de voir les femmes jolies, — et pourtant elle resta tout à coup bouche béante à contempler une jeune fille qui passait.

Elle n'avait, celle-là, ni domino ni masque. Sa robe de mousseline blanche, simple et dessinant les adorables contours d'une taille de dix-huit ans, ne portait d'autre ornement qu'une guirlande lé-

gère et sobre de liserons bleus. — Elle avait aussi dans les cheveux quelques-unes de ces douces fleurs des nuits.

Et c'était toute sa parure.

Elle était si belle ainsi, cette jeune fille, que Pénélope laissa échapper ses tablettes.

La main de la jeune fille s'appuyait sur le bras d'un cavalier de grande mine qui était beau comme elle était belle. — Il y avait un air de famille entre eux.

Tandis que Pénélope les contemplait, jalouse de cette perle de beauté, et lui enviant son superbe cavalier, tant pour la couleur de ses cheveux que pour le calme et profond regard de ses grands yeux noirs, le couple tourna le berceau et s'enfonça dans ce même massif où naguère les dominos causaient tout bas.

— Angélia, dit le cavalier qui porta doucement la main de la jeune fille à ses lèvres, — je suis ton frère, mais je suis aussi ton père et ton protecteur... je suis le chef de la famille Doria-Doria... Laisse-moi te parler comme te parlerait notre père, si Dieu ne lui avait pas donné place au paradis.

— Lorédano, mon frère bien-aimé, répondit Angélia, — je t'écoute comme si tu étais Giacomo Doria, mon vénéré père.

Ils s'assirent sur un banc de gazon.

Lorédan se recueillit avant de reprendre la parole.

— Ma sœur, dit-il en serrant la belle petite main d'Angélia dans les siennes, — tu es la plus belle, tu es la plus riche, tu es la plus noble parmi les jeunes filles de la cour... Tu es aussi la meilleure et la plus digne d'être adorée... J'ai longtemps cherché autour de moi l'homme qui pourrait être ton égal. Je ne l'ai pas trouvé. Il n'est pas...

— Ceci est de l'orgueil, frère chéri, interrompit Angélia rougissant et souriant à la fois.

— Ceci est la vérité, ma sœur... et il y a une chose singulière... Te souvient-il de ces belles comédies espagnoles que nous lisions ensemble? les *Journées* héroïques de Lope et de Michel Cervantes?... Notre grand'mère était une Medina-Celi, ma sœur... et il y a du sang de Castille dans nos veines.

— Pourquoi me dis-tu cela, frère? murmura Angélia.

— Parce que... Mais tu étais émue et passionnée comme moi au contact de cette fière poésie... t'en souviens-tu?

— Je m'en souviens.

— L'âme de tout cela, c'est l'honneur, l'honneur ombrageux et armé... l'honneur qui se garde par le poignard et par l'épée.

Angélia était pâle.

— Mais pourquoi me parles-tu de cela, frère ? répéta-t-elle en baissant involontairement la voix.

Lorédan poursuivit comme s'il eût rêvé tout haut :

— Cette épée qui veille sur le miroir de famille afin qu'aucun souffle étranger ne le ternisse, as-tu remarqué cela, Angélia ? — Dans les comédies de Vega et de Cervantes, cette épée est toujours dans la main du frère?

La belle jeune fille ne répondit point.

Ses yeux se baissèrent et son sourire s'envola.

— Angélia, reprit Lorédan dont la voix se fit plus lente et plus grave, ne m'interroge pas, car je ne saurais point encore m'expliquer... Mais crois-moi, mon cœur me le dit : il y a une menace suspendue au-dessus de la maison Doria !... Et je n'ai jamais mesuré si bien qu'aujourd'hui la responsabilité que mon titre de chef de famille fait peser sur moi.

Dans les jardins, des voix se firent entendre :

—La comtesse ! disaient-elles ; S. A. R. cherche la comtesse Doria !

Angélia fit un mouvement pour répondre à cet appel.

Lorédan la retint.

— Tu l'aimes donc bien !... murmura-t-il si bas que sa sœur eut peine à l'entendre.

Une nuance d'incarnat vint aux joues d'Angélia tandis qu'elle répondait :

— Je l'aime autant qu'on peut aimer.

Lorédan abandonna sa main, et ses sourcils se froncèrent.

En ce moment, il eût été curieux d'observer ces deux visages si parfaits dans leur diverse beauté. Le courroux de Lorédan était triste et comme paternel. Les yeux d'Angélia venaient de se relever. exprimant une fierté inattendue et toute prête à la révolte.

C'était une douce jeune fille ; chacun disait que son nom peignait son âme.

Jusqu'alors, elle n'avait jamais résisté à l'autorité de son frère.

Ceux qui la connaissaient comparaient l'égalité suave et gaie de son caractère à l'azur sans nuage d'un ciel de mai.

Et comme toujours, car l'homme n'aime pas ces perfections éclatantes et sans tache, on allait répétant tous bas : Elle est trop belle !

Trop de beauté pour le niveau de nos laideurs, suppose peu d'esprit, peu de cœur, peu de force.

Comme si cette médiocrité qui est notre lot et notre loi avait besoin de prendre sa revanche contre toute espèce de triomphe.

Angélia était trop belle ; trop de rayons for-

maient l'auréole autour de son jeune front que jamais n'avait touché la tristesse.

Lorédan lui-même qui l'aimait par-dessus tout en ce monde... Lorédan, ébloui par cette souveraine beauté de la forme qui était autour de cette vierge comme la lumineuse atmosphère d'un soleil, Lorédan n'avait peut-être pas été au delà.

Il ne connaissait point sa sœur.

Ce fut de l'étonnement qui vint parmi sa tristesse découragée, lorsque son regard tomba sur le front hautain de la jeune fille.

— Je l'aime tant, continua Angélia dont la douce voix ne tremblait pas, — que, si vous aviez quelque chose à me dire contre lui, mon frère, je refuserais de l'entendre !

— Est-ce toi qui parles ainsi, ma sœur ? balbutia le Doria.

— C'est moi, mon frère, c'est la princesse Coriolani !

Lorédan baissa vivement ses paupières pour cacher la flamme sombre qu'il sentait s'allumer dans ses prunelles.

— Vous n'êtes pas encore princesse Coriolani, Angélia, prononça-t-il en contenant sa voix.

— Celui qui m'empêcherait de l'être, prononça distinctement la jeune fille, se déclarerait mon plus mortel ennemi !

Doria tressaillit et la regarda.

— Vous a-t-il donc jeté un sort comme aux autres! dit-il d'un ton où la colère mettait quelque chose de provoquant.

— Mon frère, répondit Angélia, essayant de reprendre sa main qu'il retirait, — ne prononcez pas des paroles que vous regretteriez bien vite... Vous êtes bon, vous êtes noble, vous m'aimez... Ce qui est en moi, vous ne le comprenez pas, et je n'ai pas le pouvoir de vous le faire comprendre... je n'ai pas pesoin qu'on me plaigne... je ne veux pas qu'on m'outrage !

Dans les sentiers voisins, on riait et l'on causait. De tous côtés venaient les joyeux bruits de la fête.

Vis-à-vis du banc de gazon qui restait caché derrière les lauriers et les camellias-arbres, deux allées se croisaient, et formaient un rond-point au centre duquel était l'avenue de Medicis.

Un domino dont la marche pesante annonçait un grand âge, s'arrêta au pied de la statue. — Il resta un instant seul dans le rond-point.

Angélia et Lorédan purent le voir déchirer une page de ses tablettes sur lesquelles il avait tracé quelques mots à la hâte.

Il frappa dans ses mains trois fois, puis deux fois, puis une fois. — Un homme masqué parut au détour de l'allée et reçut de ses mains le papier.

— Je ne connais pas celui-là ! murmura le Doria.

— Ce vieillard ?... commença Angélia.

— Ce vieillard est Massimo Dolci, le banquier de la cour... mais l'autre...

En ce moment, celui qu'on venait d'appeler Massimo Dolci dit à son compagnon masqué :

— Il faut qu'ils sachent cela... et tout de suite... Allez ! je les attends ici !

Presque aussitôt après, Massimo Dulci fut entouré de trois autres personnages parmi lesquels était le colonel San-Severo.

Lorédan nomma les deux autres : Andrea-Visconti-Armellino, intendant de la police royale, et le cavalier Ercole Pisani.

Il ne manque là que Johann Spurzheim, le directeur de la police, dit-il : — nous verrions réunis tous les amis du prince Fulvio !

Ceci était une provocation. La comtesse Doria n'y répondit point.

Massimo Dolci et ses trois compagnons s'entretinrent un instant à voix basse. Ce qu'ils disaient, on ne pouvait l'entendre.

— Tout a eté prévu, fit cependant Visconti-Armellino en réponse à une question du vieux banquier; c'est Johann Spurzheim lui-même qui interrogea Felice.

Lorédan sourit avec amertume en entendant prononcer le nom du directeur de la police royale.

Massimo Dolci s'éloigna en s'appuyant au bras du cavalier Ercole Pisani.

C'était une belle tête de financier, ce vieux Dolci. Son front large et ferme se couronnait de grands cheveux blancs. Il avait dans Naples, et surtout à la cour, cette haute renommée commerciale qui est presque de la gloire.

Sa fortune immense s'était faite, selon la croyance commune, en Angleterre. Sur ses vieux jours, par un louable sentiment patriotique, il en avait voulu faire profiter son pays natal. — Depuis trois mois, chaque fois qu'il y avait une crise, on parlait volontiers de lui pour diriger les finances de l'État.

La question de savoir s'il en était digne se trouvait résolue d'avance par son crédit sans bornes et son habileté. Mais on craignait qu'il ne daignât point accepter.

Ercole Pisani, son compagnon, homme de grandes relations et de belle compagnie, était un Vénitien. Il y a longtemps, hélas! que les Vénitiens n'ont plus besoin d'excuse pour abandonner leur patrie. Ercole Pisani occupait une position considérable à la cour, soutenu qu'il était par le prince Fulvio, par Messimo Dolci et par Johann Spurzheim. — On avait parlé de lui récemment pour être secrétaire d'État aux relations extérieures.

Armellino-Visconti, l'intendant, jeune encore, plus élégant s'il est possible et plus insinuant, sur-

tout, que le cavalier Pisani, occupait une position d'autant plus importante que son supérieur immédiat, le seigneur Spurzheim, chancelait entre la vie et la mort.

Qnant au colonel San-Severo, son chemin à la cour ne se faisait pas tout seul. L'intelligence ne brillait pas par excès dans cette tête d'Alcide. Ses amis ne le méprisaient point, parce qu'il pouvait beaucoup dans un coup de main, mais il n'était pas bon pour l'intrigue politique où l'association se trouvait inopinément mêlée.

Ceci par le souverain vouloir du grand maître.

L'époque est trop récente; une partie des faits que nous rapportons, sont trop connus pour que nous ayons besoin de dire que nous faisons ici de l'histoire.

La situation des compagnons tiers-carbonari (du silence) était en 1823, à Naples, exactement telle que nous venons de la tracer.

Elle devait grandir encore.

Lorédan Doria garda un instant ce sourire amer et triste qui était autour de ses lèvres.

— Il faut que le prince royal et Sa Majesté même soient ensorcelés! murmura-t-il encore; — voilà quatre aventuriers qui sont, à l'heure où nous sommes, les premiers de Naples!

— Je ne les connais pas et je ne les défends pas,

répliqua Angélia ; — je connais Fulvio et je le défends.

— Vous le connaissez !... répéta Lorédan.

Mais il retint la parole irritée qui était sur ses lèvres et reprit d'un ton mélancolique et plus tendre :

— Pauvre enfant chérie ! tu étais notre joie et notre orgueil. Je n'ai point de rancune contre toi. Cet homme t'a dominé comme tant d'autres... Et, moi-même, n'ai-je pas été son ami ?

— Pourquoi ne l'êtes-vous plus, mon frère ? demanda Angélia.

— Parce que tu l'aimes, répondit le Doria sans hésiter.

Puis il poursuivit, expliquant sa pensée d'un ton affectueux et noble :

— Nous étions seuls tous deux sur cette terre, ma sœur... Nous avions la richesse, nous avions la puissance ; mais Dieu, qui ne donne jamais tout à la fois, avait fait le vide autour de nous... Notre père était mort ; notre sainte mère l'avait précédé dans sa tombe... Sais-tu combien de fois, jeune homme que j'étais déjà, je me suis assis, pensif et découragé, auprès de ton berceau d'enfant ?... Sais-tu combien de fois j'ai contemplé, les larmes aux yeux, ton souriant sommeil ?... Je te le dis, Angélia, je t'ai aimée au-dessus de tout ici-bas... au-dessus même de la jeune fille tendre, belle et si

malheureuse que je nommai un jour ma fiancée...

Une larme furtive vint aux yeux d'Angélia. — Elle attira jusqu'à ses lèvres la main de son frère et la baisa silencieusement.

Lorédan se pencha au-dessus de son front qu'il effleura.

— Non, s'écria-t-il, — sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, ce ne fut point jalousie... Les pères sont jaloux parfois de leurs filles à l'âge d'aimer, et je suis ton père, enfant chérie, ma petite sœur... je t'aimais assez pour être jaloux, — mais ce n'est pas cela, je l'ai juré : tu sais si je puis mentir !... Seulement, j'ai eu pour toi la clairvoyance qui m'aurait manqué pour moi-même... J'ai regardé en face cet homme à qui j'avais donné mon amitié les yeux bandés... j'ai vu je ne sais quel nuage sur son présent : j'ai frémi, j'ai porté mes investigations sur son passé... Ici, de tous côtés, la nuit !

— Je réponds de son passé, mon frère, prononça tout bas Angélia.

— Tu es femme : les femmes s'abusent aisément quand elles aiment... Tu es jeune : la jeunesse est facile à tromper.

— Le roi est un vieillard... le prince royal est un homme !

Lorédan passa le revers de sa main sur son front.

— T'appuierais-tu donc sur l'autorité de nos princes pour me résister, ma sœur? murmura-t-il.

— Je m'appuierais sur vous, mon frère... je m'adresserais à votre cœur...

— Et si je te disais : « Je ne veux pas? »

— Je vous répondrais : « J'aime! »

La tête de Lorédan tomba sur sa poitrine.

— C'est donc bien fort, l'amour! prononça-t-il sans savoir qu'il parlait.

Et comme si tout au fond de son cœur un sentiment nouveau, et avoué à peine, faisait à cette question une mystique réponse, ses lèvres s'agitèrent, et il ajouta :

— Oui... c'est bien fort!

Mais Angélia n'entendit point cela.

Angélia était en proie à une agitation extraordinaire. Elle pâlissait et rougissait tour à tour.

Lorédan sentit qu'elle se serrait contre lui comme si une sensation d'effroi ou d'angoisse lui eût traversé le cœur.

Il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

Elle dit :

— Je souffre et je voudrais mourir!

Elle dit cela comme l'avait fait cette autre pauvre enfant, aussi bas descendue sur les degrés de l'échelle sociale qu'elle y était haut montée, elle, cette gracieuse et adorable Angélia.

Elle dit cela comme avait fait la fillette de Si-

cile, la petite Céleste, la sœur du séminariste Julien.

Et comme Lorédan la regardait avec épouvante, car les hommes n'ont qu'une manière de comprendre une semblable plainte, un incarnat plus vif vint à ses joues charmantes, et ses beaux yeux brillèrent de fierté.

— Je voudrais mourir, répéta-t-elle, — car son amour seul peut me sauver, et je ne sais pas s'il m'aime!

Lorédan la prit entre ses bras.

— Te sauver de quoi, ma sœur? s'écria-t-il.

Angélia hésita. Deux ou trois fois son sein charmant se souleva comme si elle eût été sur le point d'éclater en sanglots.

Mais soudain, relevant la tête d'un air provoquant et interrogeant au lieu de répondre :

— Mon frère, demanda-t-elle, — que faisiez-vous la nuit dernière, au coin de la rue de Mantoue et de la Piazzetta-Grandé, en face de ce vieux bâtiment qu'on appelle la maison des Folquieri?

Lorédan tressaillit violemment et resta stupéfait à la regarder.

Elle se leva. Il n'essaya point, cette fois, de la retenir.

— Il y a une énigme en moi, dit-elle, — que vous ne pourrez pas deviner, mon frère : moi-même j'y perds ma peine... Je souffre, mais ne

craignez rien pour l'honneur de notre nom... je serai morte avant de faillir!

Elle disparut, légère comme une sylphide, à travers les arbustes.

Tout au fond du massif, un éclat de rire étouffé se fit entendre.

Lorédan bondit sur ses pieds.

Une autre robe blanche courait derrière les orangers.

— C'est ce démon de Nina! murmura Lorédan qui se laissa retomber sur le banc de gazon.

— Comte, dit une voix près de lui, — je suis content de vous trouver seul.

Le nouveau venu était un des six dominos que nous avons vus tenir ce mystérieux conseil derrière le berceau où Pénélope Brown se reposait.

C'était le domino à qui ses compagnons avaient donné le nom de marquis.

Celui-là même qui avait juré que, au prix de son propre honneur et de sa propre vie, il déshonorerait un homme cette nuit ou le tuerait.

Lorédan se retourna vers lui et lui dit :

— Que me veux-tu, cousin Malatesta?

— Je veux te demander deux choses, cousin Doria... D'abord, as-tu plaidé ma cause auprès d'Angélia ta sœur?

— Je l'ai plaidée.

— Et le résultat?

— Angélia ne sera jamais ta femme.

Malatesta eut un sourire à la fois orgueilleux et haineux.

Passons donc à ma seconde question, cousin Doria, dit-il ; le roi est maître partout, mais tu es maître chez toi... Te déplairait-il qu'on fît, au nom du roi, cette nuit, une arrestation dans ton palais ?

— C'est selon, répliqua Lorédan ; si c'est pour le propre service du roi, je consens, sous condition... si c'est affaire ministérielle, je refuse.

— C'est pour le propre service du roi. Ta condition ?

— Que la personne menacée ne soit point mon ami...

— C'est ton ennemi !

— J'allais ajouter, cousin Malatesta : ni mon ennemi.

— Quand tu sauras son nom...

— Je le devine... Tu n'auras pas ma sœur, marquis Malatesta... Nous autres Doria, nous n'aimons point ceux qui combattent ainsi.

— J'ai combattu Fulvio Coriolani avec l'épée, dit le Malatesta en se redressant.

— Bien, cela !... et tu as été vaincu... Peut-être aurai-je le même sort, cousin Malatesta... Mais si Fulvio Coriolani est attaqué sous mon toit, je le défendrai avec l'épée !

III

La grotte d'Endymion

Tout ce qu'on peut reprocher à ces merveilles de l'opulence italienne, c'est une couleur mythologique un peu trop uniforme. L'art privé n'a pu devenir chrétien si près du berceau de la théogonie païenne qui fut son premier prétexte et qui lui prodigua tant de sujets charmants.

L'Italie est toujours grecque : il n'y a de romantique ou de chrétien que les églises.

Encore les églises sont-elles toutes pleines de souvenirs antiques. La plupart sont faites avec les marbres conquis sur Jupiter, sur Minerve, sur Neptune, et presque tous les bénitiers sont de vieilles conques baptisées qui ont contenu jadis l'eau lustrale.

Dans les palais, l'Olympe règne en maître et n'a de rival que le Tenare. Homère et Virgile sont là sous ces bosquets. On n'y voit que nymphes, dryades ou bacchantes. Pas une image moderne : le ciseau des sculpteurs ne sait tailler que les dieux...

Il y avait à mi-côte, non loin du belvédère, éclairé de mille feux colorés comme des pierres précieuses, une grotte dont l'ouverture, formée de grandes roches arrachées au flanc du *Pausilippe*, toutes tapissées de mousses vertes et de lianes fleuries, promettait la solitude et la fraîcheur.

Deux jeunes filles étaient là, toutes seules et toutes deux si belles, qu'un maître du pinceau se fût inspiré à leur vue.

Le contraste, ce mystérieux enchanteur, les faisait valoir l'une par l'autre et ajoutait au charme de chacune.

Impossible, en effet, de rencontrer deux figures à la fois plus charmantes et plus dissemblables.

L'une était grande, ample dans sa grâce noble, généreuse de race et de sang, empruntant sa séduc-

tion exquise aux lignes parfaites du plus radieux visage que Naples eût admiré depuis cent ans : sourire d'ange, regard céleste, port de reine.

L'autre, petite et robuste dans sa souplesse comme la panthère africaine, n'avait rien de régulier et prenait son charme dans je ne sais quelle hardiesse bizarre de dessin et de contours, dans l'imprévu, dans l'étrange.

Son geste, à celle-là, était tantôt brusque et presque viril, tantôt d'une mollesse si exquise que la rêverie naissait rien qu'à la voir et que l'âme se berçait en une langueur soudaine.

Ce sont les préférées de l'amour, ces filles dont la beauté n'est point toute sur leur figure.

Ces filles qui montrent leurs séductions une à une, comme les perles d'un collier dénoué...

Ou comme ces livres divins, poésies de ce sphynx éternel qui a nom génie, où l'esprit chercheur découvre chaque jour une lumière nouvelle.

Grands yeux noirs, voilés de franges recourbées ; front à facettes, couronné de cheveux prodigues ; nez moqueur, dont la passion enflait les narines mobiles ; bouche cruelle, où le gai sourire petillait ; pieds et mains de fée.

Taille frêle, — et si forte !

Il y avait là dedans de l'Espagnole un peu.

Mais l'or bruni de cette carnation allait plus loin que l'Espagne. — Ceux-là seulement qui, par une

nuit d'orage, dans les plaines désertes de l'Italie du Sud, ont soulevé la toile bariolée de la tente des gitanes, auraient su dire à quelle race appartenait cette délicieuse créature.

La grande, la belle, la noble était Angélia Doria.

L'autre était cette Nina que Lorédan appelait un démon.

Sous ce nom, nous ne la connaissons pas encore ; mais elle n'avait pas que ce nom.

Nous l'avons vue à bord du *Pausilippe*, jouant le rôle de dame de compagnie auprès de cette mystérieuse inconnue : *la comtesse*.

Là, elle s'appelait Paola.

Et Peter-Paulus Brown, de Cheapside, l'avait choisie officiellement pour la marchesa de ses songes byroniens.

Nous l'avons revue dans la strada di Porto, sous le costume d'une marchande d'oranges.

Nous l'avons retrouvée rue de Mantoue, en face de la maison des Foliqueri, déguisée qu'elle était en *ragazzo*, pour éteindre le réverbère, au nez et à la barbe du malheureux conscrit du régiment Buffalo.

Et je ne sais à quelle occasion nous avons entendu l'aventurier hardi, dont les exploits nocturnes ont occupé tant de pages dans ce récit, l'appeler Fiamma...

Or, là-bas, dans la strada di Porto, Mariotto,

l'improvisateur effronté, ne nous avait-il pas dit que Porporato avait une servante, une maîtresse, un farfadet, un lutin, une fée qui se nommait Fiamma?...

Mais comment croire que le génie familier du bandit Porporato — Fiamma — eût ses entrées dans le noble palais des Doria-Doria?...

De l'endroit où étaient les deux jeunes filles, on ne voyait point les illuminations du dehors. Il n'y faisait pas nuit pourtant, parce que la clarté des jardins, où brûlaient des myriades de bougies odoriférantes, se répercutait le long des parois et faisait au fond de la grotte une sorte de doux clair-obscur.

Ce demi-jour laissait voir la statue couchée de ce berger de la Parve, petit-fils de Jupiter, qui fut l'amant de la chaste déesse. La grotte avait deux issues, dont l'une s'ouvrait sous le belvédère, au-dessus de la statue. — De même que Diane, jalouse de son bonheur, choisissait les heures sombres de la nuit pour visiter son bien-aimé, de même, à de certains moments, la lune, enfilant l'issue supérieure, venait encore caresser de ses rayons d'argent l'Endymion de marbre, endormi au fond de la grotte.

Angélia et Nina étaient assises sur un banc de mousse et s'adossaient au piédestal de la statue.

Les mains de Nina jouaient avec la douce che-

velure d'Angélia dont la tête nonchalante s'appuyait sur son épaule.

Nina était la nièce du vieux Massimo Dolci, banquier de la cour de Naples. Elle avait rang de dame d'honneur auprès de S. A. R. la princesse de Salerne, femme du second fils du roi.

— J'ai lu, dit-elle, un beau livre : c'est le roman des Amadis dont on se moque si bien chez le curé de Don Quichotte...

— N'as-tu pas autre chose à me dire, Nina? — murmura Angélia.

— Non, répondit la brune fillette qui mit un baiser sur les cheveux de la contessina; — je veux vous parler des Amadis... mais avant tout, belle Oriane, avez-vous bien fait tout ce que je vous ai recommandé?

— Oui, répondit tout bas Angélia.

— Avez-vous lancé dans les roues du puissant roi Lisvard le bâton...

— Je ne te comprends pas, Nina, interrompit Angélia.

— C'est que vous n'avez pas lu *Amadis de Gaule*, adorable princesse... Lisvard était un roi de la Grande-Bretagne, magnanime et sans défauts, comme qui dirait votre auguste frère Lorédan Doria...

— Vas-tu te moquer de mon frère, Nina?...

— A Dieu ne plaise, Altesse!... Ce Lisvard avait

pour fille la huitième merveille du monde, la toute céleste Oriane, laquelle vous ressemblait comme deux gouttes d'eau... Ce Lisvard sans défaut ne voulait point qu'Oriane épousât le sensible Amadis dont notre beau Fulvio est le vivant portrait; mais la princesse Mabille, à qui je ressemble un peu...

— Par grâce, Nina, parle sérieusement, dit la jeune comtesse.

Nina lui prit les deux mains qu'elle appuya contre ses lèvres.

— M'aimes-tu seulement moitié autant que je t'aime, fille orgueilleuse? dit-elle soudain.

Et comme Angélia la regardait avec étonnement :

— Écoute! reprit-elle; je te parle de ce roman fort, de ce roman superbe, parce que j'y ai trouvé mon portrait... Réponds, je le veux : M'aimes-tu et l'aimes-tu?

— Ne sais-tu pas bien que je n'ai pas de meilleure amie que toi, Nina? répliqua Angélia.

— Ce n'est pas assez! fit la pétulante fille dont la pose s'abandonna davantage, tandis que ses yeux, plus sombres que le jais, rêvaient.

La dame d'honneur de la princesse de Salerne était loin Dans ce demi-jour de la grotte, près du pur et suave visage de la Doria, c'était bien une tête de Zingara qui se renversait parmi les masses ondées de cette grande chevelure d'ébène, dont les

boucles s'éparpillaient, plus noires, sur le marbre blanc du piédestal.

Lorédan avait dit vrai : il y avait du lutin dans cette Nina rieuse et rêveuse.

— Non, ce n'est pas assez, répéta-t-elle; mais ne parlons que de lui : — Comment l'aimes-tu ?

Angélia, toute rose, mit la main de sa compagne sur son cœur.

— Quand j'aimais, murmura Nina, mon cœur battait autrement !

Elle se tut, pensive et tout à coup triste.

— J'ai un secret à te confier, dit Angélia.

La Zingara bondit sur ses pieds, plus légers que ceux de Taglioni ou d'Ellsler; puis elle s'agenouilla soudain devant la Doria, posant sa tête mutine sur ses genoux.

— Des secrets ! fit-elle; ah ! j'en sais trop de secrets !... mais tu parleras plus tard, belle comtesse... Qu'a dit le roi Lisvard quand tu lui as parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri ?

— Lorédan a pâli.

— Pauvre roi Lisvard !... s'il était seulement aussi avisé qu'il est beau !... beau, brave et généreux !... Mais l'horizon se rembrunit autour de nous, Angélia, ma mignonne... Et si la sage fée Urgande veut nous protéger, il faut qu'elle se dépêche...

— Quand tu voudras t'expliquer clairement... murmura la jeune comtesse avec un mouvement d'impatience.

— Parfaite Oriane, repartit la Zingara, pourquoi n'avez-vous pas daigné lire le plus charmant de tous les livres de chevalerie?... Il y a là dedans un monstre écailleux dont l'haleine sent le cimetière, qu'on nomme l'Endriaque et qui me rappelle assez ce vénérable agonisant de Johann Spurzheim, dont votre frère prend maintenant les almanachs... Amadis étrangla l'Endriaque, mais ce ne fut pas sans peine.

— Au nom du ciel, Nina!... commença Angélia.

La Zingara se releva d'un brusque mouvement et lui jeta ses deux bras autour du cou.

Elle se mit à balancer doucement la tête d'Angélia, comme si elle eût bercé un enfant. — Et elle chantait, de sa voix douce et suave comme ce registre des orgues qu'on nomme céleste, le chant des jeunes mères siciliennes :

« Dors, petite fleur de son cœur.
» Parfum du jardin d'amour,
» De notre jardin à nous deux !
» Portrait du père,
» Joie de la mère,
» Ange sans ailes, par la bonté de Dieu,

» Car tu t'envolerais là-haut,
» Si Dieu t'avait donné des ailes.
» Dors, petite âme,
» Ma vie est à toi.
» Quand tu souris, je pleure :
» Il semble que tu souris au ciel,
» Parce que la terre est bien triste.
» Petite fille ! bouton de lis !
» Joie de la mère,
» Portrait du père ;
» Il est absent ; elle est triste.
» Rêve qu'ils sont réunis :
» Dieu les réunira ! »

Sa voix s'en alla mourant.

Elle s'assit à la place qu'elle occupait naguère. — Sa physionomie devint sérieuse.

— Je suis sa sœur, dit-elle ; il est la moitié de moi-même... Quand nous étions petits, il lutta un jour pour me défendre contre un chien sauvage de l'Apennin... Le chien le terrassa sous lui... Je pris son couteau qui lui avait échappé... je le mis tout entier dans la gueule béante du chien dont l'haleine me brûlait...

Le chien écuma rouge et coula jusqu'en bas de la montagne.

Nos cœurs s'éveillèrent en même temps.

Comtesse, vous êtes plus belle que moi, mais je l'aimais mieux que vous !

Il n'a plus besoin de moi pour être heureux : qu'il soit heureux sans moi.

Mais quand il sera pour souffrir ou pour mourir, je serai là, jalouse, pour mourir ou souffrir...

— Tu l'aimes encore, Nina! dit Angélia qui baissa les yeux.

Nina éclata de rire.

— J'avais un orgueil, reprit-elle gaiement; je me croyais la seule de mon espèce... Mais, belle Oriane, il n'y a rien de nouveau sous le soleil!... Voilà que je suis vieille comme le monde... Mon portrait est dans un bouquin poudreux... Don Quichotte, le curé, la gouvernante, me connaissaient-ils y a trois cents ans!

Elle s'interrompit pour prendre la pose consacrée du conteur.

— Amadis, poursuivit-elle, fils de Périon, roi des Gaules, et Oriane, fille de Lisvard, roi de la Grande-Bretagne, eurent un fils que la sage Urgande nomma Esplandian, parce qu'il éblouissait comme un soleil; cet Esplandian, héros dès l'enfance, conquit l'épée de l'Ile défendue et mit à mort l'impure famille de l'enchanteur Arculaüs... Ne bâillez pas, comtesse, voici venir mon portrait vivant.

Elle s'appelait Carmelle. Elle était belle, mais non point comme vous autres, heureuses et parfaites créatures : elle était belle comme le jeune tigre de l'Inde, gracieux et sauvage comme le ma-

gnifique serpent d'or des îles australiennes, qui fascine les troupeaux de caïmans, roulé qu'il est au soleil parmi les pâles fleurs des marécages.

Elle avait seize ans. — Elle vit pour la première fois Esplandian endormi dans la cellule de l'ermite, et comme elle avait été attachée à la race d'Arcalaüs, elle saisit, au chevet du héros enfant, l'épée de l'Ile défendue pour lui en percer le sein.

Esplandian, qui rêvait, étendit vers elle ses bras blancs et ronds comme des bras de femme. Il sourit doucement dans son sommeil. — Carmelle laissa échapper le glaive enchanté dont le contact seul donnait la mort; elle tomba sur ses genoux, et ses lèvres, — malgré elle, — cherchèrent les lèvres d'Esplandian.

Ce n'était pas à Carmelle que rêvait le fils d'Amadis. Un nom s'échappa de ses lèvres : ce n'était pas le nom de Carmelle.

Esplandian songeait à la belle des belles, Léonorine, fille de l'empereur des Grecs.

Carmelle attendit son réveil. Quand il ouvrit enfin les yeux, elle le somma, sur son honneur de chevalier, d'octroyer un don à une damoiselle infortunée.

Les chevaliers ne pouvaient pas refuser cela.

Esplandian octroya le don.

— Je ne te demande point ton amour, lui dit Carmelle, les larmes aux yeux, puisque ton amour

est à une autre. Laisse-moi seulement le suivre et l'aimer.

Le jeune héros ne pouvait pas se dédire. Carmelle le suivit et l'aima.

Comprends-tu cela, toi, Angélia, qu'il y ait des âmes qui préfèrent le martyre à l'absence, — des malades qui ne se veulent point guérir?

Comprends-tu cela? Les médecins du cœur leur disent : Oubliez!

Ces âmes ne veulent pas.

Au prix de mille tortures, elles veulent aimer, aimer sans cesse. Elles tiennent à leur cher supplice... Comprends-tu cela?

— Non, répondit Angelia qui écoutait maintenant avec une attention avide; — moi, je fuirais... Mais je vais te dire tout à l'heure, Nina, des choses que peut-être tu ne comprendras pas non plus.

— Moi, je comprends tout, fit Nina dont le sourire espiègle et hardi brillait déjà parmi sa mélancolie. — Carmelle suivit son Esplandian; Carmelle l'aima; Carmelle, on peut le dire, vécut et mourut de cet amour.

Cela est beau, entendez-vous, comtesse; cela est grand, cela est vrai... Votre poésie italienne n'a rien de semblable, je sais cela... Mais si Dante eût trouvé cette idée, il l'eût faite sublime!

Il y a des femmes comme cela, chez qui l'amour est un culte, le dévouement une religion.

Elles aiment pour aimer. — Elles aiment tant que leur passion sanctifiée plane au-dessus de l'enfer humain. — La jalousie elle-même s'éteint dans ces cœurs épurés.

Les femmes dont je parle peuvent aimer et servir leur rivale : l'aimer bien, la servir fidèlement.

Elle se tut. — Un soupir léger souleva son sein charmant.

Elle attira Angélia contre sa poitrine et baisa longtemps ses cheveux.

Angélia se redressa parce qu'elle avait senti une larme tomber sur son front. Nina pleurait.

— Tu es donc malheureuse! murmura la jeune comtesse.

— Non, répliqua la Zingara; — je le vois tous les jours.

— Mais si j'étais jalouse, moi? fit Angélia qui tourna la tête pour cacher sa rougeur.

Nina sourit orgueilleusement.

— Tu n'aurais pas tort, prononça-t-elle, savourant cette pensée avec un étrange bonheur; — il t'aime : je le sais; je l'affirme... mais mon regard a plongé le premier au fond de son cœur... mais sa première larme a brûlé ma joue... mais ce premier amour dont le parfum emplit encore mon âme, est comme la fleur mystique de l'arbre indien qui ne s'épanouit qu'une fois... Je ne t'envie pas, comtesse, tu as raison d'être jalouse!

Elle s'arrêta... Toutes deux avaient les yeux baissés, les deux charmantes créatures si différemment belles.

Nina, caractère inexplicable dans ses soudaines bizarreries, semblait regretter déjà les paroles prononcées. Elle ne relevait point son regard sur Angélia parce qu'elle craignait de l'avoir blessée.

Car elle était bonne, et bien véritablement elle aimait la jeune comtesse.

Celle-ci rêvait profondément. — Son rêve allait bien loin du sujet actuel de l'entretien.

Machinalement, ses doigts blancs et jolis battaient la mesure balancée d'une valse allemande que l'orchestre lointain exécutait.

— Je sais à quoi tu penses, dit tout bas la Zingara.

— Est-ce vrai !... fit Angélia qui tressaillit.

— Tu penses aux bosquets du palais Pamfili à Palerme.

Angélia ne répondit point.

— Ce fut pendant la valse qu'il te parla, reprit Nina.

La jeune comtesse l'avait-elle oublié ?

Ses paupières battirent. Nina crut qu'elle allait pleurer.

— Oh ! tu l'aimes ! tu l'aimes ! fit-elle avec passion ; — il me semble que je donnerais tout mon sang pour toi !

La physionomie d'Angélia devint triste.

— Il y a des moments, murmura-t-elle, — où je voudrais qu'il t'aimât.

Puis, sans transition et comme s'il lui eût été impossible de tarder davantage à aborder ce sujet nouveau :

— Réponds moi, Nina, reprit-elle ; — assez longtemps tu m'as traitée comme une enfant... Pourquoi mon frère a-t-il tressailli quand je lui ai parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri ?

— Curieuse ! fit la Zingara ; — ce n'était donc pas à Fulvio que tu pensais tout à l'heure ?

— Réponds-moi !

— Le comte Lorédan a tressailli quand tu lui as parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri, parce que l'amour vrai, l'amour entraînant, l'amour qu'il n'a encore jamais ressentit en sa vie, a trouvé depuis quelques jours le défaut de la cuirasse...

— Une intrigue ? murmura Angélia en souriant.

— Toute une destinée !... prononça lentement la Zingara.

— Connais-je la personne ?

— Peut-être oui, peut-être non... Tu as dû la voir... tu l'as peut-être oubliée.

— Son nom.

— Elle n'a pas de nom.

La belle Doria eut une petite moue de mépris.

— Demain, continua Nina, — elle en aura peut-être un qui est plus grand que le tien.

— Oh! oh! fit Angélia qui raillait rarement, — voilà au moins trois jours que vous n'aviez pris votre ton sibyllin!

— Et je ne le garderai pas longtemps, comtesse... qu'il vous suffise de savoir que l'auguste Lorédan votre frère... l'homme qui trouve que le mariage de sa sœur avec Fulvio Coriolani serait une mésalliance, vient de tomber amoureux d'une pauvre jeune fille qui occupe, avec son frère, une petite chambre dans cette grande vieille maison des Folquieri... Je dis amoureux fou... amoureux respectueux... rôdant comme Almaviva sous les fenêtres de Rosine (qui sont, hélas! au cinquième étage), n'osant pas écrire, n'osant ni se montrer ni parler... bref, amoureux comme un page, à l'âge majestueux qu'il a!

— Elle est belle? demanda Angélia.

Les yeux de Nina glissèrent du front de sa compagne à la chute suave et fière de ses épaules.

— Il n'y a rien de si beau que toi, comtesse, dit-elle; — mais la jeune fille est belle autrement et belle adorablement. Si j'aimais, j'aurais peur d'elle.

Pendant qu'elle prononçait ces derniers mots,

il y avait quelque chose de sombre dans la voix de la Zingara.

— Et tu n'aurais pas peur de moi? fit Angélia en souriant.

Nina était sérieuse.

— Écoute, fit-elle en baissant la voix à son insu ; ce que notre Fulvio ne sait pas lui-même, moi je le sais. Je vois dans son cœur mieux que lui... Il y a si longtemps que je sens tout ce qu'il éprouve et que sa pensée rayonne de lui à moi, comme si je n'étais que le reflet de sa vie... Je n'ai pas peur de cette jeune fille pour moi qui suis condamnée : j'ai peur d'elle pour toi.

Angélia garda un instant le silence ; puis elle répéta les propres paroles qu'elle avait prononcées devant son frère :

— Alors, je mourrai, dit-elle, — car il n'y a que lui qui puisse me sauver !

L'étonnement de la Zingara fut le même que celui de Lorédan.

Elle demanda comme lui :

— Te sauver de quoi ?...

Avant que la Doria eût le temps de répondre, une ombre large et grandissante se fit sur la paroi de la grotte.

Puis un homme se montra, vêtu de noir et portant un masque.

Il marchait avec précaution.

La Zingara avait mis sa main sur la bouche de sa compagne.

Le nouveau venu essaya de voir ce qu'il y avait au fond de la grotte, mais il était dans le jour; l'ombre le trompa; il ne découvrit point les deux jeunes filles.

Il s'arrêta à une vingtaine de pas d'elles, vers l'endroit où la courbe du chemin souterrain permettait encore de voir le jardin, tout en masquant à demi celui qui se portait là en sentinelle.

Il ôta son masque pour respirer, — et un cri s'étouffa dans la gorge de la Zingara.

IV

— Autre manière d'aimer. —

Du banc de mousse où s'asseyaient Angélia et Nina, on apercevait distinctement le profil perdu du nouveau venu dont le front se trouvait en pleine lumière.

C'était un homme jeune encore, mais dont les cheveux déjà rares, pris à revers par le jour qui venait des jardins, semblaient s'étioler sur son crâne. Il avait une pâleur de marbre.

Sa pose disait clairement qu'il ne soupçonnait

point ces regards fixés sur lui par derrière et qu'il s'était mis là en embuscade.

— Tu connais cet homme? murmura Angélia.

Nina fit un signe de tête affirmatif.

Un grand bruit s'élevait en ce moment au dehors. — Tout à coup, une ombre sortit de l'une des routes transversales qui coupaient le maître sentier de la grotte.

L'homme remit précipitamment son masque, parce qu'une main venait de se poser par derrière sur son épaule.

Angélia entendit ces distinctes paroles :

— *Le fer est fort et le charbon est noir...*

— L'autre répondit tout bas, et ils s'éloignèrent ensemble précipitamment.

A l'instant où le second de ces deux mystérieux personnages entrait en lumière au détour du chemin, Angélia avait reconnu le seigneur intendant de la police royale Andréa Visconti Armellino.

— Que veut dire tout ceci? fit-elle.

— Tu verras cette nuit, contessina, répondit sa compagne, bien des choses qui te paraîtront inexplicables.

— Ne me suis-je pas trompée?... Est-ce bien le seigneur intendant qui était là ?

— C'était lui.

— Et l'autre ?

— L'autre est un homme qui se venge.

— De qui?

— De toi... de moi... de tous ceux qui aiment le prince Fulvio Coriolani.

— Je t'en prie, s'écria la jeune comtesse, explique-toi, Nina !

— Et t'ai-je donc rien caché jamais? fille ingrate! repartit la Zingara qui bouclait d'un air distrait les beaux cheveux de sa compagne. Sais-je pourquoi je t'aime, toi qui es vis-à-vis de moi comme ces fils aînés, qui, dans la libre et juste Angleterre, prennent l'héritage entier de la famille; toi qui m'écrases de ta beauté, toi qui es heureuse de tout mon bonheur perdu!... Ne devrais-je pas te haïr et te combattre, moi qui te chéris et qui te sers!... Laisse aller les choses et ne crains rien. Il ne m'est pas donné de percer pour toi dès maintenant le mystère qui t'entoure... Tu es dans cette maison, ton palais orgueilleux, comtesse, tu es esclave et prisonnière... Ton destin et bien d'autres vont s'y décider cette nuit... Mais tu ne peux rien, sache cela, ni pour attaquer, ni pour défendre... Dans cette étrange tragédie dont le prologue s'est joué loin d'ici et dont les dernières péripéties vont éclater sous nos yeux comme la foudre, tu n'as point de rôle... Tu es comme ces princesses des contes féeriques, toujours exposées, mais toujours défendues par les bons génies qui veillent autour d'elles.

— Entends-tu! entends-tu!... s'écria Angélia qui s'était redressée pour écouter.

La rumeur du dehors grossissait.

Nina aussi prêta l'oreille.

— Ce n'est pas encore le prince, fit-elle; ce sont des nouvelles qui viennent du Castello-Vecchio.

— Quelles nouvelles? les sais-tu?

Nina reprit sa posture nonchalante.

— La noble foule qui encombre tes salons et tes jardins, contessina, dit-elle, ressemble bien plus qu'elle ne pense à cette autre cohue, déguenillée et pauvre, que j'ai traversée cette nuit.

— Quelle autre foule?

— J'ai fait promenade après souper sur la plage de la Marinella, répondit négligemment la Zingara; c'était tumulte, comme ici, autour du pont de la Madeleine où l'on avait trouvé un cadavre.

— Oui, dit Angélia, j'ai entendu parler de cela... On croirait que Naples est au pouvoir d'une armée de malfaiteurs.

— On croirait bien... murmura la Nina.

— Que dis-tu?... fit la jeune comtesse qui se tourna vers elle vivement.

— Ce que tout le monde répète, répliqua la Zingara; et sais-tu la rumeur qui courait là-bas? On disait que le mort était le prince Fulvio...

Angélia devint pâle comme une morte.

Nina éclata de rire.

— Ce sera un bras de géant qui tiendra le poignard quand mon bien-aimé frère Coriolani tombera! prononça-t-elle en relevant la tête fièrement. — Combien faudrait-il de ces nains qui nous entourent pour combattre celui-là que les païens eussent adoré comme un dieu?... J'ai ouvert le store de ma voiture en passant, j'ai lancé ma bourse parmi la cohue et j'ai crié : Voici ce que Fulvio Coriolani donne à ses bons amis de Naples pour leur prouver qu'il n'est pas mort... Et le cri de joie de ces pauvres gens a monté jusqu'au ciel... et les roues de ma voiture ont été soulevées.

— Où est-il? demandait-on; où est la grande Altesse?

— Au palais Doria, ai-je répondu, pour ses fiançailles avec la contessina Angélia...

La jeune comtesse lui saisit le bras.

— Tu as fais cela! dit-elle.

— De sorte que, poursuivit paisiblement Nina, à cette heure, Naples entier croit qu'il se fait ici des fiançailles, sous les auspices du roi et du prince royal...

Elle s'interrompit pour couper la parole à sa compagne et ajouta :

— Oh! ton majestueux frère aura de la peine à nous vaincre... Le peuple est pour nous, la cour est pour nous... et je ne sais quels noirs jaloux qui

conspirent dans l'ombre nous donneront bien, tôt ou tard, l'occasion d'engager la bataille qui, d'avance, est gagnée !

— Mais c'est la guerre que vous déclarez à Lorédan, mon frère ! murmura Angélia.

— Qu'il épouse sa belle inconnue ! répliqua la Zingara ; la mode est aux mésalliances... et toi, du moins, comtesse, tu te mésallieras avec un prince!

Elle s'arrêta pour écouter.

— Entends-tu? fit-elle; on prononce de tous côtés le nom du baron d'Altamonte... Il y a longtemps que nos jolies dames n'ont vu une exécution de gentilhomme !... Voir mourir un seigneur qui dansait si bien ! c'est curieux !

— Un peu plus loin que le pont de la Madeleine, se reprit-elle, une autre foule encore : la strada di Porto... Vierge sainte ! sauf l'accent et l'odeur du macaroni qui remplace là-bas les parfums exquis de tes jardins, comtesse, c'était tout semblable : deux noms comme ici : Coriolani, Altamonte ! le condamné à mort et le victorieux !... Et, chose singulière, on se demandait là-bas comme ici pourquoi Coriolani avait quitté le palais Doria au beau milieu de la fête, ce jour-là même où S. M. Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, devait solliciter en son nom la main de la belle comtesse...

— On savait donc déjà cela?...

— On sait tout dans la strada di Porto!... Na-

ples est comme une immense maison de grand seigneur... nous sommes ici au salon; dans la strada di Porto, on est à l'office... Et depuis quand les marauds peuvent-ils être accusés d'en savoir moins que les maîtres?... Seulement, ils en savent parfois plus long, et dans la strada di Porto, on disait que nos jolies dames ne verraient point l'exécution du baron d'Altamonte.

— Altamonte!... Altamonte!... répondirent les voix du dehors comme un lointain écho ; le baron d'Altamonte!

Nina eut un sourire amer.

— Je commence à trouver que Fulvio tarde bien!... murmura-t-elle.

Une nuance de pâleur vint aux joues d'Angélia.

— En partant, répondit-elle, le prince m'a dit : Demain vous saurez tout... Et toi, jusqu'à présent, tu m'as gardée contre l'inquiétude... mais si tu te mets à craindre...

— Oh! fit Nina, je n'ai pas peur!... Tout ce qu'il fait est bien fait... S'il y a bataille, tant mieux! il vaincra.

— Bataille?... répéta Angélia.

Mais la Zingara capricieuse n'était plus en humeur de s'expliquer; elle mit à son tour sa tête brune sur les genoux de son amie et fredonna pour la seconde fois son doux chant de berceuse en se balançant comme un enfant qu'on veut endormir :

Dors, petite fleur de mon cœur,
Parfum du jardin d'amour,
De notre jardin à nous deux...

— Mais pourquoi m'as-tu dit cela? s'interrompit-elle en se redressant brusquement.

— Cela quoi? demanda Angélia.

— Pourquoi m'as-tu dit qu'il pouvait seul te sauver?

Ses grands yeux noirs, curieux et brillants, étaient fixés sur ceux d'Angélia.

Les paupières de celles-ci abaissèrent leurs longues franges sur ses joues où montait un incarnat léger.

— Ai-je dit cela? balbutia-t-elle.

— Voyons! j'en étais à te demander de quoi tu avais besoin d'être sauvée, quand le docteur s'est montré là tout à coup...

— Quel docteur? fit Angélia au lieu de répondre.

— L'homme qui a juré de tuer Fulvio.

— Et tu es calme en parlant de cela!... s'écria la belle Doria déjà toute frémissante.

— Ils sont vingt qui ont fait ce serment! répliqua la Zingara d'un ton dédaigneux; — vingt qui mourront à la peine!... Mais réponds! réponds vite!

Son petit pied mutin battait le sable doré de la grotte.

Angélia ne répliqua point tout de suite. Son charmant visage exprimait un pénible embarras.

Elle eût voulu parler : elle n'osait.

Elle avait besoin de s'épancher : quelque chose lui fermait d'autorité la bouche.

— Tu n'as donc pas confiance en moi, comtesse? dit Nina offensée.

La Doria garda encore le silence.

Puis tout à coup ses deux belles mains couvrirent son visage et brillèrent, inondées par ses larmes.

Nina lui passa ses deux bras autour du cou.

— Chérie! chérie! fit-elle, tendre et bonne comme une mère ; — ne pleure pas... Tu seras heureuse...

— Ah! Nina! balbutia Angélia dont la voix s'entrecoupait de véritables sanglots ; — si tu savais !...

— Dis-moi tout!... vite... bien vite!...

— Je ne peux pas... non!... je n'oserais jamais!...

— Chère folle!...

Et toute souriante :

— Ne dirait-on pas qu'elle a quelque gros peché sur la conscience!...

Angelia, à ce mot, cacha sa figure brulante dans le sein de son amie.

— Je n'ai rien fait! s'écria-t-elle comme pour repousser une accusation qui la blessait au plus

profond du cœur ; — sais-je ce qu'il y a en moi !.. je suis folle !

— Mais qu'est-ce donc, comtesse ? dit Nina effrayée enfin et sérieuse.

— Elle a un frère... balbutia Angélia si bas que la Zingara devina plutôt qu'elle n'entendit.

— Un frère ! répéta-t-elle, comprenant déjà peut-être, mais doutant de sa propre intelligence ; qui est-ce qui a un frère ?

— Cette jeune fille... murmura encore Angélia dont la bouche étouffait ses paroles dans les plis du corsage de Nina.

— Quelle jeune fille ?...

— Tu sais bien de qui je parle.

— La jeune fille de la maison des Folquieri ?

— Oui.

Ce oui se perdit dans la gaze fleurie.

Il y eut un silence.

Angélia sentit battre le sein de son amie et se releva.

— Je ne l'aime pas ! s'écria-t-elle ; — non !... je suis prête à le jurer !... et comment l'aimerais-je, puisqu'il appartient à Dieu ?... Je ne l'aime pas... mais je suis bien malheureuse !...

Sa paupière se baissa sous le regard de Nina qui peignait une stupéfaction profonde.

— Ah !... fit celle-ci, — tu ne l'aimes pas.

Puis avec une sorte d'indignation sévère, car

l'idée d'une rivalité quelconque entre Coriolani et un autre homme révoltait ce cœur esclave :

— Mais lui !... mais lui, Fulvio !...

— Oh ! lui ! s'écria Angélia, — je l'aime... j'en suis bien sûre !... Et voilà longtemps que je l'aime !... Savais-je seulement comme le cœur bat, avant de l'avoir vu ?... Il vint à moi, je t'ai raconté cela bien souvent... la musique de la valse me plongeait comme en un rêve... je ne voyais plus rien, et le bal était devant mes yeux comme un éblouissement confus...

Notre cousin Malatesta était assis près de moi. Il me disait que j'étais belle.

Les paroles qui tombaient des lèvres de Malatesta, je les mettais dans la bouche de cet homme qui s'avançait vers moi, pâle et si fier que je croyais voir un héros des légendes antiques.

Et, sais-je dire cela, moi !... tant de douceur parmi sa fierté !...

Ses yeux étaient sur les miens, et par leurs rayons toute son âme coulait dans la mienne...

Pour me la prendre, Nina, ma pauvre âme d'enfant, pour l'emporter, pour me laisser je ne sais quel vide inquiet et douloureux que sa présense change en joyeuse plénitude.

Je ne me souviens plus. Me parla-t-il ? Pourquoi m'aurait-il parlé ? Ses yeux avaient appris aux miens le langage inconnu et muet.

Oh ! qu'il savait bien déjà que j'étais à lui !

Il m'enleva comme une proie. — Je vois encore le regard de haine que le Malatesta lui lança.

Je le hais, ce Malatesta ! — Je le chérissais comme un frère ; nous avons été élevés ensemble...

Quand j'entends cette valse, je me sens mourir. Mon cœur la chante malgré moi... Nina, crois moi, je l'aime ! je l'aime !...

Ma tête s'appuyait sur son épaule. Je sentais le battement de son cœur. — Oh ! le mien s'élançait !.. Une fois, le vent de son haleine vint dans mes cheveux.

Ses bras me soulevèrent alors, car je m'affaissais, mourante...

La Zingara essuya son front qui était baigné de sueur.

Un soupir profond souleva sa poitrine.

— Tu l'aimes, dit-elle comme en se parlant à elle-même ; — il y a en toi ce que je ne soupçonnais pas... Tu ne m'avais jamais montré le coin où ton cœur étincelle.

— Rien ! reprit Angélia ; — pas un mot... après la valse je ne le revis plus... Un mois après, sur le bateau de Messine, il me dit : Si Dieu me vient en aide, ma bien-aimée, — ma femme, — ta vie sera le paradis... et depuis ce temps-là, nous sommes fiancés devant le Seigneur... Il est mon maître et tout mon espoir est en lui.

— Mais alors, dit la Zingara, — si tu aimes ainsi... comme une âme belle et ardente que tu es, chérie... pourquoi m'as tu parlé du frère de cette jeune fille ?...

— Parce que je souffre, Nina... parce qu'il y a une chose incompréhensible et fatale... L'absence de Fulvio me laisse sans défense... Quand il n'est plus là, je doute de lui et de moi-même.

— Explique-toi...

— Tout à l'heure, je t'ai dit ce mot, murmura la belle Doria qui eut un mélancolique sourire parmi ses larmes à demi séchées ; — tout à l'heure, je t'ai dit aussi : Je ne te comprends pas et peut-être que bientôt tu ne me comprendras pas toi-même... Comment t'expliquer ce qui est inexplicable ?

— Tu parles de doute...

— Oui, de doute... C'est par ce mot seulement que tu arriveras jusqu'à ma pensée... Je ne le connais pas, moi, ce Fulvio que j'aime... je ne te connais pas, Nina, ma plus chère amie... Quand il n'est plus-là, je ne sais, j'ai peur... Ce passé mystérieux m'épouvante... ce que j'en connais : cette vie d'amours passagères et de folles passions...

— N'est-ce pas un beau lot et un beau rôle, interrompit la Zingara, — que d'être le salut de cette grande âme égarée ?

— Oh ! si fait... Et Dieu m'est témoin que c'est

là ma consolation et mon orgueil... Mais... mais tu ne m'as pas comprise encore, Nina.

— J'ai compris tout ce que vous avez dit, comtesse.

Ceci fut prononcé d'un ton plus froid.

Et comme Angélia se taisait, la Zingara reprit :

— S'il faut deviner...

— Non, non!... interrompit vivement Angélia; — ce que je te demande, c'est d'avoir pitié de moi : je te dis que je souffre!

A son tour, la Zingara garda le silence.

— Eh bien! reprit la belle Doria qui essuya ses yeux avec une sorte de résolution mélancolique, — je parlerai donc... J'ai vu cette jeune fille... je suis de ton avis; elle est plus belle que toi et que moi, parce qu'il y a autour de sa candeur je ne sais quelle divine auréole... je l'aï vue, un soir de salut, à l'hospice de Saint-Janvier-des-Pauvres... je demandai qui elle était... on me répondit : « C'est la sœur du jeune saint?... »

— Ah! ah!... fit Zingara.

— Ne raille pas! ordonna Angélia; — je ne souffrirais pas une moquerie qui le concernerait...

— Oh! oh!... répéta Nina sur un mode différent.

— Cela est ainsi... juge-moi à ta guise... j'ai de la peine, mais ma conscience n'a rien à cacher à la Vierge mère, sainte consolation des affligés...

Quand on m'eut répondu : C'est la sœur du jeune saint...

— Tu voulus voir le jeune saint...

— C'est la vérité... On me le montra... Il était agenouillé près de la balustrade... Ses longs cheveux blonds, aplatis contre ses tempes, tombaient en mèches sur sa pauvre soutanelle, droite et raide... Il ne doit pas avoir beaucoup plus que mon âge et son développement viril n'est pas encore venu... Et je faisais en moi-même une comparaison de cet humble enfant, indigne et pieux, prosterné dans sa foi devant le Seigneur... entre ce séminariste modeste, doux, tranquille, dont l'âme n'eut jamais que des pensées de miséricorde, — et le cavalier brillant qui doit être mon époux.

— Ces comparaisons ont leur danger... murmura Nina.

— Tu te trompes, ma fille... et tant que tu voudras railler, tu te tromperas... Mon cœur était calme pendant que je faisais cette comparaison... je me disais seulement : Il y en a qui ont leur paradis dès ce monde...

— Lequel des deux a le paradis? demanda la Zingara.

Angélia resta étonnée. — Évidemment, dans sa pensée première, ce mot paradis s'appliquait à la brillante existence de Fulvio Coriolani.

— Tu as raison, répliqua-t-elle, — c'est une

question, cela... et maintenant que j'y songe, je vais plus loin : ce n'est pas même une question... L'autre a manifestement l'avantage ici-bas comme là-haut.

La Zingara se mordit la lèvre.

— Mais laisse-moi dire, reprit Angélia. — Sais-tu pourquoi on lui a donné ce nom : le jeune saint?... Non, tu ne le sais pas. Tout le monde l'ignore, excepté les pauvres... Comme il n'a rien sur la terre, l'enfant pieux, que sa soutanelle et ses livres de prières, c'est sa vie, sa santé, son sommeil qu'il donne en aumônes aux souffrants... Le grand saint Janvier qui patrone notre cathédrale, enterrait les morts, et c'était bien... Celui-ci a dévoué ses nuits aux malades indigents; son repos leur appartient. Chaque soir, on le voit quitter son humble chambrette pour courir à l'hôpital, où sa place est marquée au chevet des agonisants et des désespérés... A son approche, le mauvais ange s'enfuit; le bon ange est là... et quand la mort ne veut pas céder sa proie à ses ardentes prières, ce sont des âmes consolées et réconciliées qui s'envolent au ciel...

— C'est beau, fit la Zingara; — mais qui t'a dit cela?

— Une âme sauvée... une pauvre vieille mendiante qui se mourait en blasphémant et qui vit maintenant, portant sa lourde croix sans murmure,

les regards fixés sur le royaume céleste où les derniers sont les premiers.

— Et c'est ce miracle du jeune saint qui a troublé ton cœur?...

Angélia ne répondit point directement à cette interrogation.

Sa voix devint plus douce et un voile de rêverie descendit sur son front charmant.

— Je te l'ai dit, murmura-t-elle; — il était agenouillé près de la balustrade du chœur : il me tournait le dos... sa tête s'inclinait sur ses mains jointes, et sa pose entière parlait éloquemment des ferveurs chrétiennes qui emplissaient son âme... Je le regardais, c'est vrai... A le voir, je me souvenais de ma pieuse mère dont le front se penchait ainsi quand sa pensée s'élevait vers Dieu... J'enviais cette foi, cette ardeur, ces délices de la dévotion sincère... Tout à coup l'heure sonna; il s'éveilla de son extase; il se retourna.

— Est-il beau? demanda Nina.

Angélia était très-pâle : sa voix trembla.

— Il me sembla que je faisai un rêve, dit-elle en passant sa main sur ses yeux. — Tu me demandes s'il est beau?... Comment était Fulvio, l'homme le plus beau que j'aie rencontré en ma vie, aux jours de l'adolescence candide?... Tu sais cela, toi, Nina : moi, je ne le sais pas.

Nina sourit et ses yeux brillèrent.

— La tête du Sanzio sur le corps de Méléagre! dit-elle.

— Regarde le jeune saint, si tu te trouves sur son passage, reprit la Doria; regarde Julien...

— Ah!... fit Nina, tu sais son nom!...

— Oui, répondit simplement Angélia; je ne l'entendis qu'une fois, mais je ne l'oublierai jamais... Regarde Julien, disais-je, et tu verras ce que j'ai vu : les traits de Fulvio rajeuni, les traits de Fulvio, non pas embellis, mais adoucis et couronnés de je ne sais quelle séraphique auréole... C'est Fulvio adolescent, c'est Fulvio timide et pur... Écoute! s'il était possible que mon cœur battît pour un enfant voué aux autels, Fulvio encore serait cause de mon malheur... c'est Fulvio que j'aimerais en lui...

Nina ne riait plus. Ses paupières demi-closes cachaient le rayon de ses grands yeux noirs.

— Est-ce tout? dit-elle.

— Non, ce n'est pas tout, répondit Angélia. Julien aussi m'aperçut, placée que j'étais non loin de la lampe de la Vierge... Quand nos regards se croisèrent, il chancela comme si un coup l'eût frappé au cœur... Il s'arrêta... il se retint à une colonne... puis, baissant les yeux et plus pâle que le marbre des statues, il s'enfuit...

— C'est tout, cette fois?...

— Pas encore... Un souvenir était éveillé en

moi... ce n'était pas la première fois que je le voyais... L'année dernière, lors de notre passage dans les Calabres, nous étions à l'auberge du Corpo-Santo...

— Serait-ce lui!... s'écria la Zingara.

Angélia la regarda, étonnée.

— N'ouvre pas de si grands yeux, contessina, dit la Zingara en reprenant son ton d'enjouement: ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'aime, et je n'ignore rien de ce qui le concerne... Je te demande si c'est lui qui fit feu sur les assassins?

— Non pas lui, mais sa sœur.

— Oh! oh!... Voilà un jeune saint et une belle d'amour dont il faudra s'occuper! fit Nina en se parlant à elle-même; il y a une destinée!

Puis, ramenant les deux mains d'Angélia dans les siennes :

— Nous autres jeunes filles, dit-elle gaiement, nous sommes toutes folles au moins un jour en notre vie... Tu es dans ton jour, ma belle comtesse... Je suis triviale, moi, tu sais, et je me souviens d'une fable où l'on voit un honnête chien en suspens entre la proie et l'ombre... Le chien lâcha la proie et s'en repentit, car il n'eut pas même l'ombre...

Elles tressaillirent toutes deux et la Zingara eut la parole coupée.

La grotte s'emplissait d'un vacarme soudain.

Des centaines de détonations venaient d'éclater à la fois au dehors, répercutées et enflées par les parois souterraines.

— Déjà le feu d'artifice ! s'écria Nina en se levant ; on ne devait le tirer qu'à l'entrée du roi : le roi est là !

— Et Fulvio ?...

— Fulvio te cherche sans doute... Viens, hâtons-nous.

Elles se prirent toutes deux par la main et se dirigèrent vers l'entrée de la grotte.

Tout près de l'entrée, un homme était debout. Angélia le reconnut pour cet individu masqué qui s'était introduit naguère dans la grotte où le seigneur intendant, Visconti-Armellino, l'avait rejoint.

En passant près de lui, la Zingara dit d'un ton léger et sarcastique :

— Salut au savant docteur Pier Falcone !

V

Les cent mille ducats de Peter-Paulus.

Les deux jeunes filles avaient remis leurs masques avant de quitter la grotte.

L'homme que la Zingara saluait de ce nom : Pier Falcone, resta complètement impassible.

— Il n'a pas bougé, dit Angéla ; tu t'es trompée.

Nina lâcha son bras et s'avança résolûment vers l'inconnu.

— Je saurai bien de quelle couleur sont ses paroles! murmura-t-elle.

Et prenant la main de l'homme masqué, selon le rite que nous avons déjà plusieurs fois décrit, elle lui dit à l'oreille :

— *Le fer est fort et le charbon est noir.*

Elle n'eut point de réponse. — Seulement, l'homme masqué lui montra sa main où il y avait un anneau de fer.

Nina recula.

Elle revint toute pensive vers Angélia et lui dit :

— Tu as raison ; je m'étais trompée.

Mais elle ajouta, à part soi :

— C'est bien lui!... Que s'est-il passé?... Il est le médecin de Barbe Spurzheim... Johann est-il mort cette nuit?... Lui a-t-on volé l'anneau du silence?...

Elle se retourna pour voir encore une fois l'homme masqué. — Il avait disparu.

Cependant, l'aspect des jardins du palais Doria-Doria avait changé complétement depuis une heure. Les abords de la grotte d'Endymion étaient maintenant déserts, et la foule des invités s'était massée de l'autre côté du belvédère, où se tirait le feu d'artifice.

C'est d'Italie que nous vient cette mode de jouer avec le feu et de transformer l'incendie en un savant clavier capable de produire pour l'œil ces octaves qu'un orchestre donne au sens de l'ouie.

Les volcans apprirent sans doute à l'homme cet

art prodigieux d'arpéger la foudre et de lier en gerbe les tonnerres domptés.

Tout le côté nord du jardin était un vaste éblouissement, et sur ce fond splendide le belvédère profilait les arabesques légères de son architecture orientale.

Vers le midi, au contraire, tout était pâle.

La lune, à son dernier quartier, se levait, difforme et tronquée comme ces médailles frustes qu'on trouve dans les fondations des monuments antiques. Son disque irrégulier se montrait à demi derrière le mont Somona. — Les vapeurs du Vésuve qui, depuis quelques jours, menaçait éruption, lui donnaient une teinte sombre et funèbre.

Impossible de trouver un contraste plus violemment accusé. — Ici, c'était une gloire d'où jaillissaient d'inépuisables rayons ; là, c'était un ciel terne voilant sa lune livide derrière un linceul.

Nina sentit le bras d'Angélia qui frissonnait sous le sien.

— Qu'as-tu donc, chérie ? demanda-t-elle.

La belle comtesse montra ce firmament sinistre et murmura :

— On dirait une menace de malheur !

Nina lui fit faire un détour.

— Dans la vie, répondit-elle, — il faut regarder toujours le côté brillant... Qu'importe un deuil qu'on ne voit pas ?

A mesure qu'elles se rapprochaient de l'endroit où se tirait le feu d'artifice, elles retrouvaient la foule.

Mais la foule n'avait pas l'air de s'occuper beaucoup du feu d'artifice qui prodiguait en vain ses pluies ardentes et ses bouquets de lumière.

La foule était agitée, inquiète ; elle parlait bas.

Elle se divisait par groupes, — comme le peuple dans les rues aux heures néfastes des révolutions.

En traversant les groupes, Nina et Angélia entendirent qu'on disait :

— Le Doria est sombre comme un jour d'orage.

— Le roi n'est pas venu.

— A moins qu'il ne soit ici incognito.

— On n'a pas vu le prince royal.

— Coriolani n'a pas reparu.

— Les amis de Malatesta l'attendent.

— Que va-t-il se passer cette nuit ?...

Angélia tremblait.

Soudain, une rumeur plus générale se fit.

Un nom courait de groupe en groupe avec la rapidité de l'éclair.

A son tour, Nina eut un frémissement.

Ce nom, c'était celui du Porporato.

— Le Porporato, disait-on, a été assassiné hier au soir.

— Dans sa prison ?

— Dans la rue.

— On l'avait retiré de son cachot.

— Il s'était évadé?...

— Où a-t-on retrouvé son cadavre?

— Était-ce bien le Porporato, ce baron d'Altamonte?

— Qui a fait le coup?... La police?

— Les compagnons du silence?...

Toutes ces questions qui n'avaient point de réponse se croisaient...

A peine Angélia Doria et Nina, sa compagne, eurent-elles quitté la grotte d'Endymion, qu'on eût pu entendre des cris de paon effrayé dans le sentier souterrain qui descendait du belvédère.

Une femme se précipita dans la grotte, une femme, vêtue de rose vif, de bleu céleste, d'amaranthe et d'orange.

Elle était poursuivie par un domino, long comme un mât de cocagne, qui faisait d'énormes enjambées et respirait plus bruyamment qu'un soufflet de forge.

La femme avait de l'avance, parce que le domino maladroit s'embarrassait dans les longs plis de son vêtement de soie.

— O-oh !... disait la femme dont l'épouvante semblait à son comble ; — j'été perdione, incaoun-

testebelmente... mister Brown été capêbeule d'immoler moâ... par le férocity de son kérêctère!...

Et des larmes abondantes baignaient sa toilette composée des plus agréables couleurs.

Le domino, essoufflé, grommelait sous son masque :

— C'été siourprenante, tutéfaite... cette vêtemente avé dé forts incaouvéniente pôr le marchemente!

Puis, d'une voix très-douce :

— Jé prié vos, miledy!... je disé : Arrêté, *if you please*, tute de souite, pô nos entertenir ensembel pêcifiquemente!

La femme omnicolore n'en courait que mieux.

Malheureusement, elle vint se heurter, dans l'ombre, contre le banc de mousse où naguère nos deux jeunes filles s'asseyaient. Elle tomba en poussant un cri déchirant.

Le domino arriva bientôt à pleine course, broncha et roula dans le sable. — Avant de se relever, il dit :

— C'été siourprenante... fômellemente!... je pôvé blesser moâ, voye-vos!

Il tâta tout autour de lui, disant d'un ton de syrène :

— Vos été tombée, jé croyé bienne... je volé vos rélévé!

Les sanglots de la triste Pénélope la trahirent.

Peter-Paulus bondit comme un tigre et prit sa robe à poignée.

— Jé téné vos ! fit-il triomphalement ; — je disé à vos : Je téné !

Il eut un râle d'hyène satisfaite.

Les invités du comte Lorédan Doria avaient bien raison de penser que quelque chose de tragique allait se passer cette nuit dans l'enceinte de ce superbe palais.

Peter-Paulus n'était plus un sujet anglais : c'était un anthropophage.

Pénélope, se sentant prisonnière, jetait des cris aigus et faux.

— Vos été, dit Peter Paulus, — iune melhéréouse pôr le condiouite !... vos été... je disé à vos, iune incaounséquente pôr le condiouite... *positively !*

— Jé volé, entende-vos, détchirer ! fit Peter-Paulus qui se redressa pour souffler un peu dans ses joues.

Cela repose.

Il reprit avec cette colère sérieuse de l'Anglais :

— Entendé-vos !... Je croyé que cette officier avé pleus de sixe piedes de measurément !

Pénélope cessa aussitôt de pleurer. — Du moment que la discussion s'engageait sans voies de fait, son affaire devenait belle.

— Détrouisé-moâ, tuté dé souite, dit-elle ; —

et gâdé-vos dé m'otradgé pâr lé métchanceté de vôter méprisemente!

— Je disé : Taisé-vos!

— Je disé : Détrouisé moa... sans réteurdemente!

— Voyé-vos!... je disé dé taisé!...

— O-oh!... je n'espéré du tute de voter jieustice!... Je connaissé le peurveursity dé vôter kérêctère!

— Jé disé!... commença pour la troisième fois Peter-Paulus.

Pénélope mit ses mains maigres sur ses yeux et versa, séance tenante, un torrent de larmes.

— Vos n'été djamais amòréouse de moâ!... sanglota-t-elle avec une expression tellement poétique qu'il faut renoncer à la rendre.

Peter-Paulus reçut un coup au cœur.

Il songea à ses torts personnels. L'image impure de la seconde marchesa (il signor Beccafico) passa devant ses yeux vert-de-mer.

Passant subitement d'une extrémité à l'autre, il fléchit ses genoux osseux qui craquèrent et se prosterna près de cette Pénélope que naguère il voulait immoler.

— Je disé de càlmer!. . murmura-t-il : — pétêteur que vos avé lé motive de plainder vos... exactemente!

— *Oh! my dear conjoint!* soupira Pénélope

en lui jetant ses longs bras autour du cou ; — j'été copêbeule si j'avé displiou à vos... assiourémente...

— Jé disé : vos n'été du tute copêbeule ! riposta Peter-Paulus, versant sur le nœud de sa cravate des pleurs abondants ; c'été moâ !...

— No ! no ! — c'été moâ... jé volé que vos disé !...

— Jé volé disé tute le caountraire... fômellemente !...

Ici, combat de générosité, dont les développements nous conduiraient trop loin.

Au moment où cette héroïque discussion atteignait son maximum de chaleur, Peter-Paulus s'interrompit tout à coup.

— Jé prié vos, dit-il, très-froidement : avé vos iune épin'gle pâmi vôter hâbbillemente ?

Pénélope se releva glacée.

— Por fésé quoâ ? demanda-t-elle.

— Por rattatcher lé pantaloon de moâ, répondit le gendre de Marjoram et Watergruel.

Pénélope prit aussitôt cette pose de haute tragédie qui lui allait si bien.

— Vos été bienne iune *impolished !* déclama-t-elle.

Sans transition, Peter-Paulus devint écarlate et riposta :

— Vô été. vos. iune béguèle... fômellemente !

— Oh ! s'écria Pénélope, baignée instantanément de larmes nouvelles, — je ne pové croâre qu'il y avé dans tute l'iouniverse iune créatioure pleusse malhéréouse et infortiounée qué moâ !

Peter-Paulus, avec un rire de Méphistophelès :

— Le créatioure qui allé avec iune officer de cinque piedes sixe peutses pové bienne rattatcher iune pan'taloon... pétêteur !

Seconde bataille. — Il se releva tout droit et se mit à siffler avec colère, pendant que Pénélope, noyée dans ces pleurs inépuisables que contient le cerveau des Anglaises, répétait :

— *Shoking! horribly shoking... indred!*

Elle choisit, du coin de l'œil, une bonne place sur le sable et s'y précipita tout à coup avec une véritable agilité de clown.

Peter-Paulus fut sur le point d'appeler *Djèck* pour avoir de l'éther, car il connaissait cela. — C'était l'attaque de nerfs de milady.

Mais Jack était loin et Pénélope gigotait comme un Kanguroo, en aboyant à plein gosier.

— Jé prié vos... disait l'associé de Marjoram ; — jé disé de calmé... j'été iune grossière personnèdge... jé prometté dé né pleusse pâlé de cette grande officer de cinque piedses sixe peutces...

Ses genoux craquèrent derechef. — Pénélope cessa de gigoter et poussa un profond soupir.

Quand elle se vit entre les bras de Peter-Paulus,

elle versa d'un coup le reste de ses larmes et soupira tendrement.

— Où povė-t'-on êter mioux que dans le sein du conjoint de soà !...

Peter-Paulus s'écria :

— Vos été iune andje!... fòmellemente!... Je prié vos : véné rattatché lé pan'taloon!

Ils s'assirent tous deux sur le banc. — Bien rarement voit-on dans le monde un ménage si heureux !

Pénélope, passant outre à ce que la chose pouvait avoir de *shoking*, chercha une épingle, la trouva, et commença son œuvre de restauration, la pudeur aux joues.

Mais Peter-Paulus sauta tout à coup sur place.

— Jé prié déténé tran'quille! dit Pénélope.

— Taise-vos ! riposta l'associé de Marjoram ; — jé avé ôblié le kédéveur!

— Lé kédéveur! répéta Pénélope curieusement: jé démandé cé qué c'été qué cette kédéveur.

— Moà, jé disé, prononça solennellement Peter-Paulus, — jé prié vos de gàdé le saêlen'ce!

— Vos réfiousé à moà, *my dear*, dé disé cé qué c'été que cette kédéveur?

Peter-Paulus regarda tout autour de lui avec précaution; puis il répondit :

— C'été iune kédéveur de cente mille dioukètes!

Il n'y avait qu'un cadavre à Naples pour valoir cent mille ducats, c'était celui du Porporato.

Mais Pénélope n'était pas au fait; elle demanda des explications, sans s'apercevoir que Peter-Paulus rougissait démesurément et soufflait tant qu'il pouvait dans ses joues.

— C'été iune intolérêbeule locality! s'écria-t-il enfin avec une colère concentrée; — jé démandé bienne pâdonne d'avoir introdiouit moà dans vôteur apâtmente en rôbe détchambeur... c'été iune simpel distrécheune!...

— Jé pâdonné, fit Pénélope, — mais cette kédéveur?...

— Cette kédéveur... goddam!... jé demandé bienne pâdonne...

— Jé pàdonné...

— *Thanck you!...* cette kédéveur été lé kédéveur d'iune céléber malfaictor... cette gentleman dégouisé en clown l'avé jeté sur lé dosse de moà...

— Quel gentleman?...

— Le gentleman qué je trôvé dans cette bioureau de police...

— Quel bioureau de police?...

— Cette bioureau de police... avec cette medgistrate et le *yung lady...* où j'avé dòmi profond'mente... Comprené vos?

— No... jé compréné de tute!

Peter-Paulus frappa du pied violemment.

— Vo été bienne stioupaïde, voyé-vos, por ne pas comprender quand jé disé à vos!... s'écria-t-il avec brutalité.

— Vo été iune *uncivil!*... riposta milady.

— Jé disé : Taisé-vos !

— Jé taisé, répliqua Pénélope faisant avorter sa légitime colère, — si vos disé cé que c'été qué cette kédéveur.

— Jé vôlé bienne... jé disé toute de souite... j'avé pôté cette kédéveur sur le dosse de moà... Comprène-vos ?

— *No, sir...* jé démandé...

— Jé répondé, *by god!...* Jé démandé bienne pêdonne pôr lé blasphêmemente...

— Jé pàdoné si vos volé disé ce qué c'été qué cette kédéveur.

Peter-Paulus ferma les poings ; — puis, parlant tout à coup avec une incroyable volubilité :

— Jé disé à vos : Jé pensé bienne que jé savé pàlé *french...* comprène-vos ?... Jé disé : Cette kédéveur été lé kédéveur de cette malfaictor qué cette gentleman avé jété sur le dosse de moà... fômellemente!... jé disé : Cette kédéveur été *very most* pésante !... et jé né voye pas bienne à me condiouire dans cette pays... Je rencontré iune auter malfaitor... Comprène-vos ?...

— *No, sir...* Jé démandé à vos...

— Oh !... cette sexe insioupportèbeule... Jé disé

qué jé rencaountré iune auter malfaictor... jé démandé le tchemin pôr allé jétêr cette kédéveur dans lé grève... Comprène-vos ?...

— Mais pôrquoâ jétêr cette kédéveur ?...

— Gâdez lé saêlen'ce... jé prié vos!

— Avé vos commès iune assassinete, *sir ?*

— Taisé-vos... Cette malfaictor avé disé : Je volé voar cette kédéveur... Je disé : Je volé bienne... Cette malfaictor avé regardé cette kédéveur. Comprène-vos?

— No... jé démandé si vos été iune meurtrayer?

— Jé croye bienne, repartit Peter-Paulus dignement, — qué tute iune existen'ce d'honour et dé probity...

— Jé rémeurcié lé Divinity! s'écria Pénélope; vos été iune innocente!... jé prié : pâlé à moâ de cette kédéveur.

— Cette malfaictor avé disé fôtemente : oh! c'été le kédéveur délé Félice... vos été iune côpedjérrêt!...

— Cette malfaictor disé à vos?

— *Yes*, à moâ... Je disé, no!... Cette malfaictor disé : Cette kédéveur valé cente mille dioukètes pòr le gôvern'mente... Je volé avoar les cent mille dioukètes.

— Cette malfaictor ?

— No!... moâ... Mais cette malfaictor volé

aussi avoar les cente mille dioukètes... Jé mété le kédéveur conter iune maisonne pôr boxer cette malfaictor... Jé boxé... cette malfaictor detchiré le pan'taloon de moâ.

Pénélope mit sa main devant ses yeux, — mais elle demanda :

— Et cette kédéveur ?

— Cette kédéveur avé dispariou, répondit Peter-Paulus avec un profond soupir, — pendant qué jé boxé conter cette malfaictor.

— Oh !... dispariou !... fit Pénélope ; iune kédéveur !

— Jé disé : tute été incaouncévèbeule dans cette pays...

— Cette kédéveur n'été pas môte tute faite, prétêteur, fit observer Pénélope avec beaucoup de sens.

— Oh !... môte... tute faite môte... c'été bienne le vérity !...

— Cépendante, les kédéveurs né povė pas mâtcher ! déclara sententieusement Pénélope.

— Dans lé Anguelterre, no ! répondit Peter-Paulus sur un ton également sententieux, mais jé disé : dans cette pays tute été incaouncévèbeule... fômellemente !...

Pénélope réfléchit un instant; puis tout à coup elle se tordit les bras en poussant des cris d'aigle.

— Jé disé : qué vo avé ? demanda Peter-Paulus inquiet.

Pénélope remplissait la grotte de ses clameurs.

— Vos regretté cette kédéveur?... reprit l'associé de Marjoram.

— O-oh!... o-oh!... chantait Pénélope; — jé voyé bienne!... c'été iune déplorèbeule destiné!... viver dans le company d'un malhéréoux qui avé perdiou lé résonne!...

— Taisé-vos!... fit Peter-Paulus suffoqué.

— O-oh!... o-oh!... plioutôt mille foas le trépasse! je voye bienne qué vos été iune extrévêguante!... Vos avé pêdiou lé résonne, jé disé!...

Peter-Paulus fut sur le point de la croire, tant son esprit était ébranlé par les événements de cette terrible nuit.

Pour bien se convaincre qu'il était encore lucide, il entreprit de compter sur ses doigts jusqu'à cent.

Pénélope, qui le regardait, poussait des sanglots déchirants et répétait :

— Je préféré le trépasse, tute de souite !

Ayant compté jusqu'à trente-cinq, Peter-Paulus reprit confiance en lui-même.

— Vos fésé iune error, dit-il avec calme; — j'avé encore tute mon raisonnemente... jé prômetté!

Aussitôt, Pénélope, consolée, essuya ses yeux et remit son mouchoir dans sa poche en disant :

— J'été bienne caountente qué vos n'été pas

iune extrévêguante... Jé senté qué j'avé fôtemente de l'appétit pôr mandger et boare.

Je ne sais pas pourquoi l'associé de Marjoram eut ici un nouvel accès de rancune. Il montra sa mâchoire tout entière en un sourire de loup.

— Jé répondé à vos, grommela-t-il; — disé à voter grande officer de cinque piedser sixe peutces d'aller chercher à vos dé lé nourritioure !

— Vos été iune insultor ! s'écria Pénélope; — jé préféré que vos immolé moâ !

— Jé disé : c'été pòr diveurtir, répliqua Peter-Paulus avec un gros rire de sujet anglais, rire qui vient des profondeurs du ventre. — Jé finissé l'histoare de cette malfaictor... Cette malfaictor avé allioumé iune allioumette pôr allioumer son pipe... O-oh !.. (c'été, jé prévéné vos, cette malfaictor qui pâlé), — oh ! vos été l'Englishman dé lé pèqueboat ! — Jé disé : Ui ! — Vos été mister Brown ! — Jé disé : Ui ! — On attendé vos au palais Doria... — Jé disé : C'été très-bienne ! Jé allé siourprender milédy avec cette officer...

— Jé fésé sermente, protesta Pénélope, — iune foâ pôr tute, que j'été bienne pioure et sans soillioure pôr le caounvenen'cy... Jé ménatcé de peurcer le sein de moâ, si vos fésé d'auters outrèdges !

— Vos fésé bienne ! riposta milord stoïquement.

Pénélope tira précipitamment son carnet de sa

poche et écrivit quelques mots. Peter-Paulus prit un air inquiet.

— Jé noté tute cé qué vos disé, dit Pénélope, pôr l'écrivé à Marjoram and Watergruel.

Ce lâche Peter-Paulus répondit :

— C'été pôr diveurtir, vos voye bienne!...

Puis il reprit son récit :

— Cette malfaictor mé donné cette domino pôr le costioumemente... et disé : Vos été très-bienne dans lé domino !... Vos gâdé lé saêlen'ce djiousque le momente où lé pêsonne disé à vos : « *Le fer été bienne diour et lé tchèbone été bienne noar !* »

— O-oh ! s'écria Pénélope, reprenant brusquement son mouchoir, vos voye bienne : j'été le caounjointe infortiounée dé iune extrévêguante !

Peter-Paulus haussa les épaules.

— Je prié vos ! fit-il; vos fésé prove dé iune grande stioupaïdity... Jé disé : Lé pêsonne a été pôr le diamante...

Pénélope dressa l'oreille à ce mot.

— Disé quel diamante ! interrogea-t-elle.

— C'été aussi pôr la pendjaub ! ajouta l'associé de Marjoram.

— Cet officer, répliqua Pénélope, m'avé pâlé tute le temps dé lé diamante et dé lé pendjaub !

— O-oh ! fit à son tour Peter-Paulus, cette officer été pétêteur la caounplice de cette malfaictor.

A quoi Pénélope repartit avec conviction :

— Jé senté bienne que j'avé fôtement appétit pôr lé mandger et lé boare !

Comme elle prononçait ces paroles sortant du cœur, une vive lumière éclaira tout à coup la grotte.

Deux valets en grande livrée apportaient un riche guéridon, chargé d'une lampe et d'une agréable profusion de mets napolitains, les uns solides et substantiels, les autres appartenant à ce genre léger qu'on nomme chez nous des chatteries.

Pénélope poussa un cri de surprise. Était-on décidément dans un palais de fées?

Peter-Paulus montra la rangée de ses belles grandes dents et murmura :

— C'été incaouncévêbeule... tute faite.

Les valets déposèrent la table devant le banc de mousse et se retirèrent sans mot dire.

Nos deux époux restèrent à se regarder.

Pénélope avança la main la première pour se servir une superbe tranche de pâté ; mais au moment où elle la portait à sa bouche, démesurément ouverte, Peter-Paulus dit :

— Jé prié vos !... faisé le réflécheune... Je croyé bienne qué c'été iune niourritioure empoâsonned... fômellemente...

Le morceau de pâté resta suspendu entre l'assiette et la grande bouche de Pénélope.

Cette unique héritière de Marjoram et de Water-

gruel connut alors par expérience le supplice de Tantale.

Un éclat de rire étouffé se fit entendre à quelques pas d'eux. Ils virent sortir de l'ombre deux dominos qui se tenaient sous le bras.

— Cette officer ! s'écria Pénélope en rougissant.

— Cette malfaictor ! dit de son côté Peter-Paulus Brown.

Les deux nouveaux venus prononcèrent ensemble, à l'unisson et gravement, en pur anglais :

— *Le fer est fort et le charbon est noir !*

— Gentlemen ! répondit Peter-Paulus avec politesse ; — vos disé iune grande vérity !

Pénélope reposa sa tranche de pâté sur l'assiette. — Elle était un peu comme les animaux carnassiers de Zoological Gardens : elle n'aimait pas dévorer devant le monde.

— Faites la réponse ! ordonna le plus petit des deux dominos, toujours en anglais.

— Je volé bienne, répliqua Peter-Paulus ; — je faisé le répon'se : je disé : gentlemen ! vos fòrmiousé iune incaountertèbeule vérity.

— Ne savez vous dire que cela ?

— Oh !... je savé disé tute, gentlemen !

— Avez-vous le diamant sur vous ?

— J'avé atchété, gentlemen, pôr cinque cente quateur-vinte-sixe liveur sterling de diamante dans

lé occagieun de le mariamente de milédy avec moâ!

— *It is very most romantic and theatrical!* murmura Pénélope à l'oreille de son conjoint.

Celui-ci répondit :

— Je siouppliè vos de taisé dans cette momente!

Le fait est que le moment était solennel.

Le plus petit des deux dominos, celui qui était versé dans la langue de Pope et de Milton, leva le doigt dans une attitude de menace.

— Tout cela n'est pas clair, prononça-t-il sévèrement : l'association n'a pas confiance en vous... je vous avertis qu'à dater de ce moment, toutes vos actions seront surveillées... Si vous tentiez de vous défaire du pendjaub en dehors de nous, il vous en coûterait la vie!

— Je volé bienne dônner le pendjaub! s'écria Peter-Paulus avec des larmes dans la voix ; et dònner tute le superfaèce de le Hindostani!... J'été seudjet anglais, gentlemen!... et member de le Cotton's and international cleub!... Jé disé *positively* à mon gôveurnmente que vos avé atten'té à les djors de moâ... et de milédy... je vôlé sòtir incaountinente de cette pays abominèbeule!...

— On vous le défend! riposta le plus petit des deux dominos.

— O-oh!... J'été libeur! fit Peter-Paulus dont

les joues s'enflaient et dont le nez fouettait à droite et à gauche comme une girouette un jour de vent variable; je défendé le libeurty de moâ djiousque le deurneur gutte de le sang de moâ... by god!

— O-oh!... *shoking!...* fit milédy.

— Je disé : Taisé vos dans cette momente! Je pâlé à les gentlemen!

Les deux dominos s'étaient consultés. Le plus petit ferma la discussion en disant :

— Soyez prudent, et surtout soyez muet sur tout ce qui vous est arrivé cette nuit, si vous voulez éviter un malheur!... Quand même vous ne seriez pas la personne que nous attendons, vous nous appartenez, puisque vous avez deviné une partie de nos secrets... Rentrez à votre hôtel; n'en sortez plus, et demain, le conseil vous fera savoir sa volonté.

Les deux dominos se retirèrent, marchant de ce pas mesuré que prennent les comédiens dans les grandes circonstances!

— Jé disé, s'écria Pénélope, que c'été dramatic tutefait!

Peter-Paulus se laissa choir sur le banc de gazon pour essuyer la sueur qui baignait ses cheveux jaunes.

— C'été prodidgéous! murmura-t-il avec découragement. — Les voyadgeors, les guides et les itinérars été bienne criminal pâr avoar gâdé le

saèlen'ce sur les dandgers de cette siourprenante pays... Je disé à vos, milédy, taisé-vos!... Je volé réfletchir... fômellemente! ..

Au dehors, le fracas de la fête n'était plus. Le feu d'artifice avait éteint ses capricieux éblouissements, et le belvédère dessinait maintenant ses lignes illuminées sur le ciel noir.

Vers l'ouest, la lune montait lentement au ciel, derrière les vapeurs menaçantes du volcan qui la voilaient de deuil.

C'est à peine si quelques groupes rares circulaient encore çà et là dans les allées de myrtes, d'orangers et de lauriers-roses.

Le jardin était presque désert.

D'autre part, les orchestres se taisaient.

A travers les colonnades qui entouraient le palais, on voyait de loin, dans les salons, la foule des invités immobile et muette.

Ils étaient là, tous et toutes.

Pour quiconque eût assisté aux débats bruyants de la fête, l'aspect de cette noble maison, toute brillante encore de lumières, mais silencieuse désormais, avait des tristesses et des menaces.

Quelque chose se passait là-bas, quelque chose de grave, qui faisait taire à la fois la voix suave des instruments et les rires insouciants de la foule.

Parmi ces folles joies, la tragédie avait montré son masque pâle, et le plaisir épouvanté fuyait...

VI

— Le marquis de Malatesta. —

C'était aussi un décor de tragédie : d'immenses salons dans ce style large et plein d'air que l'Italie moderne emprunta aux souvenirs antiques.

A l'extérieur, de longues colonnades blanches dont les socles purs s'entouraient de corbeilles fleuries, — des terrasses aux balustrades attiques où la brise des nuits se parfumait en passant.

A l'intérieur, des lambris de marbre aux moulures sévères et à la fois gracieuses, des voûtes illustrées par le pinceau des maîtres, — et partout

ces trésors de l'art, peintures ou sculptures, dont la riche Italie est si prodigue.

Chacun savait que le roi de Naples était incognito, cette nuit, au palais Doria. Nul ne l'avait salué ni vu ; mais son arrivée avait donné le signal du feu d'artifice.

Quant aux princes de la famille royale, ils s'étaient tous montrés plusieurs fois cette nuit. On avait vu le prince héréditaire, François de Bourbon, et son frère cadet, Léopoldde Bourbon, prince de Salerne, et les princesses, filles du roi. L'une, Marie-Christine, régnait déjà sur la Sardaigne; l'autre Marie-Amélie, duchesse d'Orléans, attendait qu'une révolution lui donnât la moitié du trône de France où l'ainéde la maison de Bourbon, Charles X, venait de s'asseoir.

Il ne faut pas oublier que la branche des Bourbons d'Espagne, dont la maison de Naples n'est qu'un rameau, est aînée par rapport aux d'Orléans. Ce n'était pas Marie-Amélie qui s'était élevée en entrant au palais royal de Paris.

Parmi les princesses, filles du prince royal à qui le long règne de son père avait presque donné le temps d'être un vieillard, l'aînée manquait. — L'ainée était cette Caroline des Deux-Siciles, que l'assassin Louvel venait de faire veuve, et qui allaitait alors ce suprême héritier de Henri IV et de Louis XIV, son fils, le duc de Bordeaux, — l'en-

fant du miracle, comme la France d'alors l'appelait.

Pourquoi ces choses qui sont l'histoire d'hier semblent-elles à ce point surannées?

Aucune maison ne peut se vanter d'avoir cherché ses alliances plus haut que les Bourbons de Naples.

Il y avait là, outre un bataillon de jeunes princes, une reine future : Marie-Christine qui avait alors dix-sept ans et qui était belle ; — Marie-Christine, dont la fille Isabelle porte maintenant une lourde couronne ; — Marie-Christine, fille, femme, mère de têtes royales, qui a consenti à porter, dans sa vieillesse, le nom d'un bourgeois anobli.

Une future grande-duchesse, Marie-Antoinette, qui devait gouverner la Toscane.

Deux infantes : Louise-Charlotte et Marie-Amélie qui épousa Sébastien de Bourbon et Bragance.

A la tête de cet essaim de jeunes reines étaient la princesse royale et Marie-Clémentine d'Autriche, fille de l'empereur François Ier, princesse de Salerne.

Aux pieds de cette dernière, la brillante Nina Dolci, nièce du grand banquier de la cour, s'asseyait. Pour rivaliser avec elle de jeunesse, de grâces et de charmes, il n'y avait que la belle des belles : la comtesse Angélia Doria.

La cour, car c'était une véritable cour, magnifique et réunissant assurément un nombre inusité d'illustres têtes, se tenait dans le salon du centre, connu sous le nom de salle de l'Albane, à cause de six grands tableaux de ce maître, qui décoraient les six pans de son héxagone régulier.

Bien qu'il n'y eût point ce soir étiquette royale, à cause de l'incognito de S. M., un silence relatif régnait dans cette auguste enceinte et aux alentours. Le bal tirait à sa fin, et une armée de valets servaient cette liqueur romaine où la neige rafraîchit l'ardent tafia des Antilles.

Autour des princesses, un grave cercle d'hommes d'État se rangeait.

Les princesses causaient sermons et opéra, comme cela se pratique en Italie — et ailleurs.

Dieu sait ce dont les hommes d'État s'entretenaient. Les hommes d'État de Naples ne pèsent pas beaucoup dans la balance des destinées européennes. Le roi fait tout en ce pays où nombre de choses ne sont pas bien faites. — Je ne crois pas que le nom d'un seul ministre napolitain ait passé, depuis trente ans, la mer thyrrénienne pour frapper les oreilles du continent.

On parlait peut-être de police : c'est là-bas la grande chose; peut-être de chevaux, car la lèpre de la conquête anglaise commence à gagner l'Italie du Sud ; peut-être de jeu : les Napolitains sont joueurs.

Quel que fût le sujet de l'entretien, les voix étaient discrètes et contenues. Nul éclat ne troublait la calme causerie des princesses et de leur cour.

On parlait encore plus bas dans le salon de gauche : la salle de Giorgione.

Là, huit ou dix jeunes gens, tous masqués, étaient réunis.

Au premier aspect, on n'aurait trop su dire ce qu'ils faisaient, massés dans l'angle le plus obscur de la galerie.

Conspiraient-ils ? — et contre qui ?

Ne *mettaient-ils point en scène*, plutôt, pour employer l'expression consacrée au théâtre, quelque œuvre dramatique ?

Ils parlaient, ils gesticulaient ; ils semblaient, en vérité, se distribuer des rôles. L'un deux, fort beau jeune homme à qui était dévolu *l'emploi* principal, avait écarté les revers de son domino et montrait un costume aussi riche que galant.

Les autres l'appelaient marquis, et nous eussions facilement reconnu en lui le mystérieux conjuré qui avait fait, dans le massif, ce serment bizarre :

« Il ne sortira d'ici que déshonoré ou mort, fallût-il donner par cela mon honneur ou ma vie ! »

Dans le salon de droite et dans ceux qui suivaient, on jouait un jeu d'enfer.

— Cent onces d'or ! cria-t-on de la table la plus proche ; — il manque cent onces d'or du côté de Vicente Cappelli... Les fais-tu, Malatesta ?

Celui qu'on avait appelé si souvent le marquis, et qui était Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta, tourna la tête.

Mais l'un de ses compagnons répondit pour lui :

— Malatesta joue un autre jeu, cette nuit.

— Tu le gâtes, Sampieri ! répliqua-t-on ; — que deviendra Malatesta, s'il se corrige de ses vices ?

Sampieri repartit avec humeur :

— Fais tes affaires, Balbi, crois-moi... Laisse-nous aux nôtres !

Et se tournant vers ses compagnons :

— S'il ne vient pas, tant mieux ! ajouta-t-il en baissant la voix ; — vous savez le proverbe : « Les absents ont toujours tort ! »

C'étaient tous jeunes gens de la haute noblesse italienne. Ils avaient fait orgie, le soir précédent, au palais Malatesta, et venaient chez Lorédan Doria après boire.

On ne peut dire, cependant, qu'ils fussent ivres. L'orgie déjà lointaine n'avait laissé en eux d'autres traces que la fatigue du cerveau et cette fièvre sombre qui suit fidèlement les excès de table.

Vous eussiez vu, s'ils avaient ôté leurs masques, tous ces jeunes visages défaits et pâles.

Mais leur pâleur ne venait pas seulement de la réaction de l'ivresse.

Ils s'appelaient, ces seigneurs, Sampieri, Marescalchi, tous deux de Bologne et tous deux princes, Petti de Florence, Colonna de Rome, Grimani de Venise, Gravina de Naples. — Il n'y avait pas là un nom qui ne fût historique et illustre.

Et quoique la passion les poussât, — entre les passions, celle qui a l'aiguillon le plus subtil, — la conscience leur disait que ce qu'ils allaient faire n'ajouterait point à leur gloire.

Triste besogne pour les fils de la chevalerie italienne!

Grande haine, rancune venimeuse et mortelle, fondée sur un motif par trop frivole!

Certes, la conscience italienne n'a plus la voix bien forte. Il y a longtemps que là-bas l'âge héroïque a pris fin. — Et cependant, ces jeunes gens, qui étaient les fils des géants, avaient honte.

Mais cette honte qui leur étreignait le cœur n'avait pas la force de les arrêter.

Ils étaient là, réunis contre un homme. — C'étaient des empereurs et des rois que combattaient leurs pères.

Ils se liguaient dix contre un et ils appelaient, pour surcroît, la trahison à leur aide.

L'épée à la main, chacun d'eux était brave. Ils

s'associaient pour commettre une lâche et ténébreuse action.

Ils s'associaient pour jouer, nous avons prononcé le vrai mot tout à l'heure, une de ces comédies homicides qui tuent autrement et mieux que le poignard.

Leur *mise en scène* se réglait d'avance. Ils prenaient leurs postes. Ils faisaient leur dernière répétition.

Et pourquoi prenaient-ils cette arme abjecte de la ruse, eux qui étaient jeunes, eux qui étaient forts, eux qui s'étaient montrés, vingt fois en leur vie, chatouilleux sur ce que l'on appelle si naïvement le point d'honneur?

Parce qu'ils avaient crainte de leur adversaire?

Certes, aucun d'eux ne l'eût avoué.

Mais peut-être, en effet, avaient-ils crainte de leur adversaire.

Il y avait de quoi.

Celui-là était de ceux dont la vie marche comme un triomphe : un vainqueur d'habitude qui ne savait pas encore, après cent batailles, la signification du mot revers.

Celui-là était le conquérant heureux et glorieux, l'inconnu d'hier, dont le nom sonnait aujourd'hui comme une fanfare à toutes les oreilles étourdies.

Celui-là était le vivant éblouissement, le soleil

humain dont les rayons mettaient à l'ombre toute renommée rivale.

Celui-là était le prince Fulvio Coriolani, la folie du peuple napolitain, l'astre de la cour, — l'homme dont la seule présence faisait plus rêveur et plus doux le sourire de toutes ces belles princesses, — le demi-dieu que les jeunes marquises voyaient en songe, — l'esprit noble et courtois qui donnait le diapason à la *haute vie*, comme on dit à Londres, — la fulgurante épée dont nulle rapière n'avait encore pu parer les coups!

A Naples, patrie de l'escrime prudente et rusée, où les rapières ont pourtant le diable au corps!

Celui-là était l'orgueil de ses partisans, le sultan des amours changeantes et toujours fortunées, — le cavalier favori de la reine et de ses filles, — l'ami du prince royal, — le favori du roi!

Non, ce n'était pas tout à fait par frayeur que nos conjurés jetaient l'épée pour prendre le filet dans cette chasse désespérée.

C'était par excès de haine et pour mieux assurer le coup.

Mais que leur avait-il fait, ce splendide jeune homme? pourquoi tant d'aversion irréconciliable?

Il y avait un crime sans pardon.

Avant la venue de Fulvio Coriolani, tous ces jeunes seigneurs, Malatesta, Sampieri, Mares-

calchi, Petti, Colonna, Grimani, Gravina et autres, brillaient.

Que deviennent ces pauvres étoiles, quand le soleil dépasse la lèvre de l'horizon?

Quelle place laissent au peuple vaincu des astres secondaires les insolents rayons d'Apollon Phœbus?

Si les flambeaux de la nuit pouvaient conspirer, soyez sûrs qu'ils éteindraient le soleil.

La haine de nos jeunes seigneurs eût été moindre si elle avait eu des causes plus avouables.

Entre toutes les rancunes, craignez celle des flambeaux éteints et des étoiles éclipsées!

Cette bête hideuse, à tête plate de couleuvre, la jalousie guette et salit tout ce qui brille. — Et c'était dans cette même Italie que Thersite romain suivait, en scandant l'outrage, le char empalmé des triomphateurs.

Malatesta était évidemment l'acteur principal dans le drame qui allait se jouer. Ses compagnons l'entouraient et l'encourageaient.

Il paraît que son rôle était difficile.

— J'aimerais mieux l'avoir là, en face de moi, dit-il, répondant aux derniers mots de Sampieri; — je n'aime pas attaquer les gens par derrière.

— Tu n'as pas de bonheur, marquis, répliqua Colonna, — quand tu attaques celui-là par-devant!

Sampieri s'empressa de prendre la parole pour

prévenir l'aigre discussion qui ne pouvait manquer de s'élever.

— La paix, Colonna ! dit-il ; — toi, Malatesta, écoute : Tu es tombé au sort ; c'est toi qui dois porter le grand coup... Mais si le cœur te manque, dis-le... je vais remettre nos noms dans l'urne et nous tirerons de nouveau.

Malatesta répondit :

— Celui d'entre vous qui se croit plus brave que moi n'a qu'à venir au petit jour à droite de la porte de Capoue... S'il en revient, il vous donnera de mes nouvelles !

— Prends garde, marquis ! firent à la fois Grimani et Gravina ; — ceux qui se vantent ont peur.

Sampieri s'interposa de nouveau.

— Il ne s'agit point de bravoure, dit-il ; — tout le monde est brave, la rapière à la main... Ce qu'il nous faut, c'est de la fermeté, du sang-froid, de la présence d'esprit... A l'heure qu'il est, marquis, as-tu cela ?

— J'ai tout cela, répliqua le Malatesta.

— Montre-nous ta figure, fit le Pitti de Florence, — car ta voix tremble et tu ne te tiens pas droit sur tes jambes.

Malatesta fit un pas en arrière et leva la main.

Sampieri l'arrêta encore.

Pour un observateur, il eût été aisé de deviner que

tous ces jeunes fous excitaient le Malatesta, comme on fait pour les taureaux avant la course.

Il arracha son masque d'un mouvement convulsif.

Sa figure était livide, — mais ses yeux brûlaient.

C'était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Sans le stigmate qu'avait imprimé sur ses traits l'orgie habituelle et trop tôt commencée, sa ressemblance avec son cousin Lorédan Doria eût été frappante.

L'aiguillon devenait inutile, chacun le vit bien. Le taureau était suffisamment excité.

Sampieri sourit sous son masque en voyant la frange d'écume qui blanchissait ces lèvres convulsivement contractées et la ligne sanglante qui bordait les paupières.

— Bien, marquis, bien ! dit-il en lui tendant la main ; — je savais, moi, que le fils de ton père ne pouvait pas trembler !

— Je te défends de parler ici de mon père ! murmura Malatesta qui baissa les yeux.

— Mais, se reprit-il, sang du Christ ! si mon père avait eu cet homme en face de lui, peut-être qu'il eût fait comme nous !

— Certes ! certes ! s'écria-t-on de toutes parts ; — notre cause est bonne, marquis, pas de scrupules !

Une heure après minuit sonna à l'horloge du palais Doria.

— Il est temps, dit Sampieri. — Le roi pourrait se retirer.

Deux ou trois voix demandèrent :

— Marquis, est-tu prêt?

— Je suis prêt, répliqua le Malatesta.

— As-tu ton rôle bien présent?

— Si la mémoire me manque, fit le Malatesta avec un sourire amer, — n'êtes vous pas là pour me souffler, mes frères?

Il y eut un instant d'hésitation dans le groupe.

Le marquis venait de passer la main sur son front baigné de sueur.

— Tu trembles la fièvre, Malatesta!... murmura le Petti.

Et un autre :

— Malatesta, tu n'oses pas!

Il se redressa de son haut.

— Seigneurs, dit-il, avec une certaine noblesse dans la voix, vous détestez cet homme depuis plus longtemps que moi... S'il ne m'avait pas pris le cœur de celle que j'aime, je sens que j'aurais été son ami... Il n'y a que mon sang ici qui eût rougi son épée... Il m'a volé mon bonheur... Laissez-moi pâlir si j'ai honte; laissez-moi trembler si j'ai peur... On peut frapper en frémissant : je jure que je frapperai!

Toutes les mains cherchèrent la sienne et l'on cria :

— Bravo, Malatesta !

Ce fut comme le signal de la bataille si longtemps préparée.

Il se fit un mouvement parmi les conjurés, qui traversèrent la salle par petits groupes et prirent leurs divers postes de combat, les uns en-dedans, les autres en-dehors de la porte haut voûtée du salon de l'Albane, où était la cour.

Dans ce dernier salon, presque tout le monde était démasqué par respect pour les princesses.

Sampieri, second premier rôle, chargé spécialement de donner la réplique au Malatesta, resta près de lui sous la voûte.

Colonna et Marescalchi entrèrent dans le salon ; Pitti, Grimani et Gravina formèrent le centre de trois groupes.

Il y eut un grand silence, pendant lequel on entendit la conversation des princesses.

Elles parlaient du beau, du grand, du séduisant, de l'incomparable Coriolani.

— Entends-tu cela? dit tout bas Sampieri ; — chacune de nos paroles va porter comme un coup de foudre... Y es-tu?

— J'y suis.

— Commence !

Aussitôt, le Malatesta prit tout haut et bien

mieux qu'on ne s'y fût attendu, le ton d'une discussion commencée.

— Si vous ne voulez pas me croire, dit-il, je vous le prouverai!

— Comment le prouveras-tu, marquis? demanda Sampieri, également à haute voix et d'un accent de provocation.

Quelques indifférents tournaient déjà la tête pour savoir quel différend allait surgir entre ce fou de Malatesta et cet autre fou, Domanico Sampieri, comte Sampieri della Romana.

La princesse de Salerne disait en ce moment :

— Mais que peut-il être devenu, cette nuit?

— Il faut assurément une affaire bien grave, répliqua le comte de Castro-Giovanni, cousin du roi, apanagé en Sicile, — pour retenir notre cher Fulvio loin du palais Doria en ce moment!

Il regardait, en parlant ainsi, la comtesse Angélia.

La princesse de Salerne fit à cette dernière un signe caressant et affectueux pour l'engager à s'approcher. — Angélia obéit.

Ce fut un murmure d'admiration dans le salon de l'Albane quand on vit la respectueuse et gracieuse façon que prit la belle des belles pour aborder la princesse, bru du roi.

Celle-ci l'embrassa en souriant et lui dit à l'oreille :

— Chère cousine, tirez-nous d'embarras et dites-nous où il est.

Angélia, rose du front au sein, baissa les yeux et répondit :

— Altesse, parmi les secrets que le prince ne me dit pas, il faut placer le bien qu'il fait... Dieu seul et lui le savent.

Nina Dolci, assise aux pieds de sa maîtresse, lui envoya un baiser.

La princesse la fit placer auprès d'elle.

Pendant cela, Malatesta et Sampieri discutaient à voix basse avec une vivacité croissante. — Les compères commençaient à s'approcher et à se mêler du différend.

Les curieux ouvraient l'oreille.

Tout à coup, Malatesta s'écria :

— Mille onces d'or ! si vous voulez !

— Deux mille, pour peu que cela vous plaise ! riposta Sampieri.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ?... fit-on aux alentours.

La cour n'avait pas encore pris garde.

— Je vous dis que je le sais ! reprit Malatesta avec une nuance d'aigreur.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ? répétaient les curieux dont le cercle inquiet s'épaississait autour de la porte.

— Sampieri soutient qu'il a le droit de s'ap-

peler ainsi, répondit Colonna, entrant en scène à son tour; — Malatesta prétend le contraire.

— Mais de qui parlent-ils?

— Eh! fit Colonna, ne le savez-vous pas?

— Ils parlent, répondit Pitti en haussant les épaules, du prince Fulvio Coriolani.

— C'est absurde! ajouta Grimani.

Et Gravina sentencieusement :

— Ce marquis Malatesta ne se corrigera jamais!

— Sang du Christ! s'écria Malatesta, — que n'est-il ici, vous verriez la figure qu'il ferait!

— N'insultez pas un absent! dit Balbi.

— Si le seigneur Balbi veut prendre en main la défense d'un misérable et d'un bandit, s'écria Malatesta d'une voix tout à coup éclatante, libre à lui : je soutiens mon dire!

Il fallut bien que la cour prêtât enfin attention. Cent personnes se massaient auprès de la porte.

La princesse de Salerne demanda, comme tant d'autres l'avaient fait avant elle :

— Qu'est-ce donc?

— S'il plaît à Votre Altesse Royale, répondit le Marescalchi en saluant avec respect, — c'est le prince Coriolani qu'on accuse d'avoir volé son nom.

Ces Marescalchi sont de très-grands seigneurs.

— Et qui ose avancer une pareille insolence? s'écria Marie-Clémentine d'Autriche.

Marescalchi répondit :

— C'est le cousin de notre Lorédan, c'est Gialia Doria d'Augri, marquis de Malatesta.

— Et il dit cela sérieusement? fit le comte de Castro-Giovanni.

— Très-sérieusement, Altesse; — il dit même des choses beaucoup plus graves... très-sérieusement aussi.

Toutes les figures des dames de la cour peignaient uniformément l'indignation.

Angélia Doria était pâle comme une morte.

Quant à la signora Nina Dolci, le lecteur doit supposer qu'elle était la plus indignée de toutes.

Nous sommes obligés de dire qu'il n'y paraissait point. — Elle s'accoudait familièrement sur le bras du fauteuil de sa maîtresse; elle éventait d'un air de tranquillité parfaite son visage souriant et charmant.

Il n'y avait, pour être aussi calmes qu'elle en ce moment, que trois personnages, mêlés à la foule et rassemblés au coin de la porte voûtée.

C'était le seigneur Andréa Visconti-Armellino, intendant de la police royale; le grand banquier Massimo Dolci, oncle de la signora Nina, et le cavalier Ercole Pisani.

Derrière eux se tenait ce beau soldat, le colonel San-Severo, qui semblait au contraire en proie à une violente agitation.

— Où donc est le seigneur comte? demanda la

princesse de Salerne; — il faudrait faire cesser ce scandale.

— Si Votre Altesse Royale le désire... commença Castro Giovanni.

Mais il n'acheva point. Un bras se posa sur son épaule par derrière et une voix murmura à son oreille.

— Je suis là, seigneur, et j'écoute !

Il avait reconnu Lorédan Doria, masqué et confondu dans les rangs de la cour.

Cependant, comme il arrive toujours en ces circonstances, un grand silence se faisait peu à peu autour des deux interlocuteurs principaux.

Chacun avait envie d'entendre désormais.

La cour elle-même, malgré ses préventions en faveur du beau Fulvio, se taisait et devenait attentive.

— Je suis fâché, disait en ce moment Malatesta avec une évidente intention de sarcasme, — que la chose ait été si loin... Je voulais bien causer; mais mon intention n'était point de porter une accusation publique...

— Tu ne la porteras pas loin, ton accusation ! grinça San-Severo entre ses dents.

Armellino lui fit signe de se taire.

— Vous en avez trop dit, marquis, répliqua le Vénitien Grimani avec une apparente sévérité : — rétractez-vous ou donnez vos preuves !

— Vous parlez haut, seigneur Grimani! s'écria Malatesta.

— Je parle comme je dois!

— Songez...

— Je songe au lieu où je suis... Chacun dans cette fête a uni plus d'une fois le nom de celui que vous insultez au nom chéri et respectable de la comtesse Angélia Doria!

Tout cela était concerté d'avance.

On voulait mettre le feu à la mine par tous les bouts à la fois.

— C'est vrai! c'est vrai! dirent les uns; — Grimani a raison!

— Grimani a tort! dirent les autres; — pourquoi mêler le nom de Doria à ces querelles d'écervelés!

Sampieri prononça tout bas :

— Courage, marquis! voilà que les princesses écoutent!

Puis il ajouta à voix haute :

— Tu as beaucoup parlé, Malatesta, mais tu n'as encore rien dit!

— J'ai accusé, repartit Malatesta, — le prétendu prince Fulvio Coriolani d'avoir eu fort exactement la même vie que ce coquin titré qu'on devait exécuter demain.

— Oh!... oh!... protesta l'assemblée, — fi donc!... comparer Fulvio au baron d'Altamonte!

— Ne faisaient-ils pas une paire d'amis? s'écria Malatesta.

— Quel est celui d'entre nous, objecta Sampieri, le bon apôtre, qui n'a pas serré la main d'Altamonte autrefois?

Mais la foule des courtisans :

— Fi donc! fi donc! Quel rapport établissez-vous?

— Cet Altamonte m'avait toujours fait, à moi, l'effet d'un chevalier d'industrie...

— Et j'avais dit souvent... on peut se le rappeler : — Ce baron d'Altamonte finira mal!

Sampieri avait touché juste.

Ceci donnait, en effet, au Malatesta l'occasion de cette réplique toute simple qu'il lança vertement à son adversaire pour rire :

— Donc j'ai dit quelque chose, seigneur Sampieri, puisque j'ai avancé... et puisque je soutiens qu'Altamonte et Coriolani, Coriolani et Altamonte, c'est bonnet blanc et blanc bonnet!

Nouvelle et grande rumeur.

Deux personnages nouveaux étaient aux premiers rangs de la foule :

Un domino avec épaules courbées par l'âge, — et un jeune homme d'élégante tournure qui portait un masque à barbe de soie.

Ceux qui étaient autour du vieillard s'écartèrent de lui avec respect, sauf un compagnon qu'il avait pour soutenir ses pas chancelants.

Le jeune homme était placé non loin des trois chevaliers du silence. — La signora Nina Dolci n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître en lui ce mystérieux personnage qui s'était glissé naguère dans la grotte d'Endymion, pendant qu'elle s'y entretenait avec Angélia Doria :

Le docteur Pier Falcone.

Malatesta, faisant tête à la rumeur qui de tous côtés le désapprouvait, s'écria :

— Je me trompe : ce n'est pas la même chose : Altamonte valait mieux que Coriolani... car Altamonte avait un nom, un nom de bandit... il s'appelait Félice Tavola... tandis que Coriolani n'a pas même un nom de coquin !

Ce nouvel outrage resta sans écho.

Malatesta s'essuya le front. Sa tâche était rude.

— Courage ! lui dit tout bas Sampieri, — tu es bientôt au bout, marquis, le roi t'écoute !

VII

— Le gant de Lorédan Doria. —

Malatesta tourna le dos à ce vieillard dont l'échine courbée se cachait sous un ample domino de soie noire. Il ne l'avait point vu.

Quand Sampieri lui dit : Le roi t'écoute, il tressaillit de la tête aux pieds.

— Corps de Bacchus! grondait le grand San-Severo derrière ses trois collègues, je deviendrai enragé si vous ne me laissez pas étrangler ce marquis de malheur!

— C'est l'ordre du maître, répondit le vieux Massimo Dolci en se tournant vers lui à demi.

La princesse de Salerne frémissait de colère. — Cette scène, en présence d'une telle réunion de princesses, filles et brus du roi, avait assurément un caractère inexplicable.

Ce n'était pas le hasard qui en pouvait favoriser seul les offensants développements.

Il fallait qu'autour de cet insulteur il y eût une protection cachée.

La princesse entendit une voix suppliante à son oreille.

Elle se retourna. — Angélia s'affaissa dans ses bras.

— Madame, murmura-t-elle, ne pouvant plus retenir ses déchirants sanglots, Lorédan Doria, mon frère, est l'ennemi du prince Fulvio Coriolani !...

Ce fut un trait de lumière pour Marie-Clémentine d'Autriche. Elle se leva, cherchant de l'œil quelque haut dignitaire qui pût exécuter ses ordres.

Nina, qui continuait de s'éventer gracieusement d'un air de complète indifférence, Nina lui dit :

— Altesse, s'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous dirais de garder le silence.

— Puis-je souffrir qu'en ma présence !... commença la fière Autrichienne.

— Altesse, interrompit la Zingara, le prince votre époux est là, je viens de le voir.

— Si le prince de Salerne juge à propos de se taire...

— Le prince royal est présent aussi, interrompit encore Nina.

— Quand bien même...

— Altesse, veuillez regarder... vous reconnaîtrez le roi derrière le marquis de Malatesta.

La princesse retomba sur son siége comme accablée par la stupeur. Elle avait en effet reconnu le roi.

Il était facile de voir, du reste, que les sentiments de l'assemblée avaient changé. On écoutait avec une sorte d'intérêt curieux, non plus avec colère. La nouvelle que les personnes royales étaient présentes sous le masque, avait circulé de bouche en bouche.

Cela ôtait à chacun toute part de responsabilité. Personne ne se sentait appelé à être juge là où était le roi.

Mais cela augmentait, dans une énorme proportion, l'intérêt de la scène.

Ce n'était plus ici un duel ordinaire, tel qu'on en peut voir tous les jours dans ces hauts lieux où les intérêts et les passions se choquent incessamment.

Il s'agissait d'un de ces solennels combats où la lice est publique, où les trompettes sonnent la fan-

fare aux quatre vents, où les bannières se déploient sous le soleil, tandis que les champions font le tour des barrières la lance haut et la visière levée.

C'était la joûte antique avec son entourage de princes et de nobles dames.

C'était l'ancien jugement de Dieu.

Car il arrivait souvent, dans ces solennités éclatantes et barbares, qu'il n'y eût de présent que l'un des champions.

Le mot qui exprime ce fait est resté dans le vocabulaire moisi de nos gens de loi.

L'autre champion *faisait défaut*.

Et alors, après qu'on l'avait appelé par trois fois, suffisamment et dûment, à cor, à cris, de toutes façons usitées, le présent, déclaré vainqueur, avait gain de cause.

Une preuve de plus en faveur de ce bon vieux proverbe : « Les absents ont toujours tort. »

Rien ne manquait à ce tournoi : ni le souverain, spectateur et juge, ni la noble foule des assistants. Tout ce qui restait au palais Doria s'était massé dans les deux salons de l'Albane et du Giorgione. — Pour que l'aspect même de cette brillante cohue rappelât l'amphithéâtre, on voyait s'élever les têtes au lointain, parce que les derniers rangs des curieux s'étaient emparés des banquettes et des siéges.

Les convives de ce festin de haine qui avait eu

lieu, la veille, chez le Malatesta, avaient souhaité un éclat. Le hasard venait en aide à leurs efforts. Ils réussissaient au delà même de leurs vœux.

Il y avait, cependant, un grand silence dans les deux salons et dans les galeries voisines.

Les indifférents se taisaient désormais. On attendait.

Il fallut qu'un des conjurés se dévouât pour donner au Malatesta la réplique nécessaire.

— Quand on accuse un absent, dit Colonna, de vagues allégations ne suffisent point...

— Te fais-tu le défenseur du Coriolani, Prosper Colonna? interrompit Malatesta; — je vais te répondre, car, depuis trop longtemps, je cherche ici à qui parler... Mes vagues allégations, comme tu les appelles, recouvrent des faits positifs... mais pour plaider une cause, il faut un tribunal... J'espérais ici l'auguste présence de S. M. le roi Ferdinand... j'aurais parlé devant le roi.

Tout le monde savait que le roi était présent.

Il y eut un long murmure, mais aucune voix ne s'éleva, parmi les invités du palais Doria, pour dire : Le roi est là.

L'étiquette, là-bas, est de respecter profondément l'incognito royal.

Ce fut le roi lui-même, ce vieillard drapé dans un domino noir, qui était derrière le marquis de

Malatesta, ce fut le roi qui lui toucha l'épaule et qui lui dit tout bas :

— Marquis, vous avez ici des juges... Puisque vous voulez parler devant le roi, parlez !

Il était dans le rôle de Malatesta de feindre un vif étonnement.

Mais il n'eut pas le temps de faire beaucoup de grimaces.

Le roi poursuivit :

— Ne vous retournez pas et venons au fait : j'ai hâte !

Il y avait de l'émotion dans l'accent du roi. Malatesta le sentit.

Mais ses vaisseaux étaient brûlés.

Et surtout, sa leçon était faite.

Il se retourna à demi et comme involontairement, malgré l'ordre de S. M. Son regard chercha du courage dans les yeux de Sampieri, son compère, et après s'être recueilli un instant, il commença :

— Puisque ceux qui sont autour de moi désirent que je m'explique, je le ferai, bien que je ne sois point préparé et que je n'aie point l'habitude de la parole.

Je n'ai qu'un vœu : c'est que le Coriolani paraisse au milieu de nous avant que j'aie dit tout ce qui le condamne et tout ce qui le déshonore.

Sa besogne nocturne est finie. Il est libre désor-

mais. S'il a ici des amis, qu'on l'avertisse et qu'il vienne !

J'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani a volé son nom.

J'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani est un malfaiteur déguisé en gentilhomme, le complice du baron d'Altamonte, un des membres de cette association mystérieuse et sanguinaire : les Compagnons du Silence !

Un cri étouffé se fit entendre dans la partie du salon où étaient les princesses.

C'était Angélia Doria qui se débattait contre l'étreinte d'une violente attaque de nerfs.

Nina Dolci s'élança vers elle et la prit entre ses bras.

— Ne crains rien ! lui dit-elle à l'oreille.

Lorédan Doria, qui avait quitté sa place, fit un pas vers sa sœur. Il s'était démasqué, depuis que le roi avait ordonné au Malatesta de parler.

Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, il se rapprochait peu à peu du centre du cercle.

Le marquis de Malatesta avait prononcé ses dernières paroles d'un ton précis et assuré.

L'émotion de l'assemblée était grande, mais muette.

En somme, personne ne pouvait dire le passé de ce brillant prince Coriolani. — C'était comme un météore éblouissant qui éclairait la cour de Naples

depuis quelques mois. — Mais d'où venait-il? La faveur du roi et de la famille royale lui valait une généalogie : c'était tout.

Ces météores sortent toujours des nuées.

Le roi écoutait, immobile, sous le vaste capuchon de son domino. Aucun de ceux qui l'escortaient n'avait fait un geste.

Vis-à-vis du roi, Armellino, Ercole Pisani et le riche Massimo Dolci se tenaient impassibles.— On eût dit qu'ils étaient étrangers parfaitement à ce qui se passait.

Le colonel San-Severo, au contraire, se démenait et murmurait :

— Où cela va-t-il nous conduire?... Corps de Bacchus! je ne sais pas me battre à coups de langue... mais si celui-là est un espion de police, Corner, tu dois le savoir!

L'intendant Armellino, répondant à ce nom de Corner, lui commanda le silence de par la volonté du maître.

A quelques pas de là, Pier Falcone, les bras croisés sur sa poitrine, accomplissait en conscience les ordres de Johann Spurzheim : il observait.

— C'est bien! dit Sampieri à Malatesta qui reprenait haleine; — arrive au fait tout de suite!

Les autres conjurés disaient dans les groupes :

— Est-ce qu'il y aurait là-dessous quelque chose de sérieux?...

Le plus fort était fait. Malatesta promena son regard sur l'assemblée et sembla provoquer les récriminations.

Il reprit d'un ton calme et net :

— Vous avez tous été surpris, seigneurs et nobles dames, de voir disparaître cette nuit Fulvio Coriolani, au milieu d'une fête dont il était en quelque sorte le héros... Il ne pouvait pas ne point sortir... La ténébreuse confrérie à laquelle il appartient punit de mort la moindre désobéissance... Il a reçu un message à la fin du repas; il est parti; depuis ce moment, il m'appartient; je l'ai fait suivre : je sais ce qu'il a fait.

— Qu'a-t-il fait? demanda le roi.

— Tout le monde sait, répondit Malatesta, qu'un homme a été assassiné cette nuit sur la plage de la Marinella, au pont de la Madeleine... le bruit a couru que cet homme assassiné était le prince Coriolani... Les improvisateurs l'ont dit sur la place publique... Ici même, dans ce palais Doria qu'il a souillé si longtemps de ses assiduités, on l'a répété, — et j'ai vu pâlir cette belle, cette pure jeune fille...

— Je te défends, marquis Malatesta, interrompit tout haut le comte Lorédan, — de faire aucune allusion à ma sœur Angélia Doria.

La princesse de Salerne serra la main d'Angélia.

— Vous aviez mal jugé votre frère? lui dit-elle.

Une voix s'éleva et dit :

— Bien parlé, Lorédan!

Mieux que personne, Malatesta eût pu affirmer que cette voix appartenait au roi.

Un nuage passa au-devant de ses yeux.

— Le misérable les a ensorcelés tous! gronda-t-il avec un blasphème.

— Courage, marquis! répliqua Sampieri; — je te dis, moi, que nous le tenons!

Malatesta rassembla toute sa fermeté pour continuer.

— Pourquoi a-t-on dit que l'homme assassiné au pont de la Madeleine était Coriolani?... Parce que Coriolani avait été vu sur la plage de la Marinella, causant avec un inconnu en costume de matelot... Jusque-là, point de crime, n'est-ce pas? — Mais quel était ce matelot?... Ce matelot, du nom de Sansovina, le seigneur ministre d'État pourra vous le dire, montait une barque amarrée à la plage, et cette barque attendait un passager qui devait faire voile vers les côtes de France... Le nom du passager, vous l'avez deviné : c'était Felice Tavola, autrement dit le baron d'Altamonte.

L'homme qui était auprès du roi se démasqua.

Chacun reconnut François de Bourbon, l'héritier du trône.

— Découvrez votre visage, seigneur, dit-il à son voisin de droite.

Le masque de celui-ci, détaché, laissa voir les traits du seigneur Carlo Piccolomini, ministre d'État.

Le prince royal ajouta :

— Veuillez parler, je vous prie.

— Altesse, répondit Piccolomini, — le marquis de Malatesta n'a dit jusqu'à présent que la vérité : le matelot Sansovina nous a échappé, mais il montait une barque destinée à favoriser l'évasion d'Altamonte... Vers onze heures, la barque, se voyant observée, a levé l'ancre pour faire le tour des ports et mouiller de l'autre côté de la ville.

— Voilà qui est étrange! dit-on de tous côtés dans les salons.

Nina Dolci glissa à l'oreille d'Angélia ranimée :

— As-tu confiance en moi?... Je te jure sur ma part du paradis que quiconque s'attaquera à Fulvio Coriolani sera brisé!

— Dieu veuille le protéger! murmura Angélia ; — ces accusations sont infâmes!

Les paroles du ministre d'État avaient cependant produit grand effet. En les écoutant, l'intendant de la police royale avait laissé échapper un mouvement de surprise.

C'avait été, du reste, l'affaire d'une seconde. L'instant d'après, Andréa Visconti-Armellino avait

repris son attitude de calme indifférence entre ses deux compagnons impassibles.

Seul, le colonel San-Severo, courbant sa haute taille pour mettre sa bouche au niveau des oreilles de ses collègues, répétait d'un ton de stupéfaction profonde :

— Comment diable peut-il savoir tout cela ?

Pier Falcone, l'observateur, commençait à le regarder du coin de l'œil.

— Je suis heureux, continua Malatesta d'un air déjà triomphant, — que Son Excellence le seigneur Carlo Piccolomini ait daigné corroborer mon dire de son irrécusable témoignage... Je ne m'attendais pas à recevoir cette aide, et, si j'ose ainsi m'exprimer, je n'en avais pas besoin... Ce qu'il me reste à révéler, en effet, sera public demain et contient des griefs bien autrement importants.

Cet homme que je suis forcé d'appeler Coriolani jusqu'à ce que la suite nous ait appris son vrai nom de malfaiteur, a commis cette nuit un assassinat, — peut-être deux.

Le salon entier s'agita.

Angélia Doria poussa un grand soupir et s'évanouit dans les bras de la Zingara.

Le roi fit un geste. — Le ministre d'État ordonna le silence.

On vit alors quelque chose de singulier. La princesse de Salerne, qui, parmi les jeunes filles

et brus du roi, était la favorite, traversa toute la largeur du salon, appuyée sur le bras du comte de Castro-Giovanni.

Elle vint jusqu'au souverain et lui baisa la main en disant :

— Je sais que c'est vous, mon père, et je vous prie, au nom de votre tendresse pour nous toutes, de faire cesser cet odieux scandale !

Le roi s'écarta froidement et dit à Malatesta :

— Poursuivez !

— Un assassinat, j'en suis sûr, reprit l'accusateur ; — Altamonte est mort, j'ai vu son cadavre : une balle lui a traversé le cœur... Deux assassinats, je le crois, car l'homme dont on a versé le sang au pont de la Madeleine était un Compagnon du Silence.

— Cela est vrai, dit le ministre d'État, — mais comment le savez-vous ?

— Oui ! s'écria San-Severo involontairement, — comment le sait-il ?

Carlo Piccolomini dirigea sur lui un regard perçant qui embrassa du même coup Massimo Dolci et le cavalier Hercule Pisani.

Puis il se pencha à l'oreille du roi.

Ceux qui étaient tout proches crurent entendre prononcer le nom de Johann Spurzheim.

Cet incident donna au Malatesta le temps de se reconnaître. On ne s'avise jamais de tout : il n'avait

point préparé de réponse pour la question qui lui était faite.

D'après ce que nous avons mis dans sa bouche, — et il n'avait pas fini, — le lecteur peut se convaincre déjà que le Malatesta et ses nobles camarades en savaient aussi long pour le moins que le ministre lui-même.

Peut-être en savaient-ils beaucoup plus long.

Mais à quelle source mystérieuse avaient-ils puisé ces renseignements?

Voilà ce que sans doute ils ne pouvaient pas dire.

Le vieux Massimo Dolci marcha lourdement sur le pied de ce bon San-Severo.

— Veux-tu que, dans dix minutes, on t'appelle par ton nom de Luca Tristany! murmura-t-il; — veux-tu être pendu au point du jour à la potence dressée pour Félice Tavola?...

— J'ai eu tort, repartit San-Severo, — mais il faut que ce coquin de David Heimer nous ait joué un tour de son métier!

Sampieri vit le trouble de Malatesta.

— Nous trouverons, dit-il, — va toujours!

Et Malatesta de poursuivre, poussé par le besoin d'aller en avant :

— Comment je sais cela, seigneur? Je sais encore autre chose... des choses qui, peut-être, vont vous surprendre, vous qui veillez à la sureté des per-

sonnes royales, de la cour, de la ville et du royaume... Jusqu'au dernier moment, la Confrérie du Silence a entretenu le baron d'Altamonte dans l'espoir d'être délivré; on lui avait fait parvenir une lime dans son cachot souterrain, et les mesures étaient si bien prises qu'il se serait évadé ce soir par l'ancienne galerie communiquant avec les caveaux de Saint-Jean-le-Majeur, si le gouverneur du Castello-Vecchio ne l'eût transféré tout à coup dans les cachots de la tour supérieure.

Ses complices ont appris cela. Il a été convenu que Félice Tavola serait délivré de vive force ou assassiné dans son cachot.

C'est la règle. — A la dernière heure, les plus endurcis font parfois des aveux. — Il faut éviter cela.

L'un des maîtres du silence a donc été choisi pour accomplir ce prodigieux tour de force de pénétrer dans la forteresse, malgré la garnison décuplée, malgré les postes et les patrouilles qui en défendaient toutes les avenues.

Il fallait pour cela un démon.

Ils avaient Coriolani.

La forteresse a été escaladée!

Pier Falcone fit un mouvement.

Nina dit en tenant son flacon sous les narines pâles d'Angélia :

— Altesses, quel va être le châtiment de ce fou?

Les princesses ne firent point de réponse.

Elles ne croyaient point encore, mais chacune d'elles pensait :

— Pas une voix ne s'élève pour défendre le prince Fulvio qui est le favori du roi !

Certes, il y avait là un symptôme bien étrange.

Et devant ce symptôme, l'apparente extravagance de l'accusation disparaissait en grande partie.

Les amis du Malatesta travaillaient, disant :

— Qui eût jamais cru cela !

Et Sampieri l'encourageant de l'œil et du geste, murmurait :

— Courage, marquis, nous le tenons !

Ce n'était pas le courage qui manquait au Malatesta.

— La forteresse a été escaladée, reprit-il ; — le seigneur Piccolomini sait encore cela... Ce que le seigneur Piccolomini ignore peut-être, c'est que le bandit a trouvé vide le cachot de son camarade.

— Qui appelez-vous le bandit ? demanda le ministre d'État.

— Coriolani, répondit sans hésiter Malatesta ; — il est arrivé dix minutes trop tard... L'alarme a été donnée ; deux mille hommes ont poursuivi un seul homme et ne l'ont pas pu saisir... Je vous dit que ce mannequin dont on fait frayeur aux enfants et aux femmelettes, Porporato, a volé son

sceptre et sa couronne... Le vrai roi des brigands du royaume de Naples n'est pas Porporato, c'est Coriolani !

— Avez-vous achevé ? demanda le ministre d'État.

— Non, seigneur... et vous vous en doutez bien, puisque, depuis dix minutes, j'entends bruire les baïonnettes dans les jardins de ce palais où naguère tout était joie, volupté, harmonie... Je n'ai pas encore fini, puisque je n'ai point dit comment Coriolani a tué lâchement son frère et ami, le baron d'Altamonte.

— Dites-le ! ordonna le ministre d'État.

— Le baron d'Altamonte, répondit le marquis, — est sorti du Castello-Vecchio à onze heures de nuit. Comme on savait que Votre Excellence était au palais Doria, on l'a conduit à la maison du seigneur Johann Spurzheim à la piazza del Mercato... Je n'apprendrai à personne ici que le cabinet particulier du seigneur Johann Spurzheim est précédé d'un couloir long et obscur, percé au travers des bâtiments de son hôtel... On a vu entrer le baron d'Altamonte dans ce couloir... On en a vu ressortir le prince Coroliani portant un cadavre sur ses épaules.

— Accusez-vous le seigneur Johann Spurzheim? demanda Piccolomini.

— A Dieu ne plaise ! répliqua Malatesta. —J'ac-

cuse Fulvio Coriolani, et je n'accuse que lui !... Fulvio Coriolani a payé sa dette aux Compagnons du Silence : il fallait que, cette nuit, son ami Altamonte fût libre ou mort... Il n'a pu le délivrer, il l'a assassiné !

Malatesta se tut.

Cette grande et sourde rumeur que la curiosité avait comprimée, s'éleva de nouveau.

Il ne faudrait point se placer au point de vue de nos mœurs françaises pour juger l'accusation portée ici. Vingt histoires authentiques, en ne remontant pas plus haut que le commencement de ce siècle, pourraient être citées et prouver surabondamment la fréquence et l'audace des usurpations de nom en Italie.

Chez nous, ces choses arrivent, et personne n'a oublié la fameuse aventure du colonel Pontis de Sainte-Hélène, arrêté au milieu d'une revue à la tête de son régiment, dans la cour du Carrousel.

C'était un forçat évadé qui portait les grosses épaulettes dans un régiment de la garde royale !

Mais ce qui est en France une exception si rare, qu'elle tombe, en quelque sorte, dans le domaine invraisemblable du roman, devient là-bas un fait, sinon habituel, du moins fréquent. La constitution physique du pays, le caractère des habitants, la faiblesse proverbiale des gouvernements, et je ne

sais quelle tradition qui donne à ce métier de brigand une couleur presque épique, se combinent pour relever le bandit. Le bandit, dans l'Italie du Sud, est tout naturellement un seigneur.

L'Apennin a ses chroniques mystérieuses qui fourmillent d'exemples analogues.

Le bandit, qui est roi dans ses monts, ne pourrait, sous peine de déroger gravement, descendre dans les villes sans prendre le titre de prince ou de comte, à tout le moins.

L'entreprise du Malatesta et de ses compagnons n'était donc ni absurde, ni dépourvue de chances de succès.

Seulement, ils s'attaquaient à forte partie, et bien qu'il y eût dans leurs allégations une certaine solidité, prouvant qu'ils ne frappaient point au hasard, il y avait une question capitale à laquelle le marquis n'avait point répondu.

— D'où savez-vous cela? avait demandé le ministre d'État.

Le bon colonel San-Severo n'avait pas été embarrassé pour répondre.

En ce moment même, il disait à ses confrères qui lui faisaient tant qu'ils pouvaient signe de garder le silence :

— Quand je vous disais que c'était ce coquin de David Heimer!

Malgré le peu de subtilité de son intelligence

Luca Tristany devinait ici la main de Johann Spurzheim.

Trois fins matois comme Marino Marchese, Policeni Corner et le vieil Amato Lorenzo, qui étaient devenus l'intendant Armellino, le cavalier Pisani et le banquier royal Dolci, devaient à plus forte raison reconnaître en cette circonstance l'intervention du directeur de la police.

Mais leur rôle était, à ce qu'il paraît, de s'abstenir.

Piccolomini se retourna vers les personnes royales qui le suivaient et parut prendre leurs ordres.

On les vit s'entretenir un instant à voix basse.

Au camp des princesses, c'était le silence de la stupeur.

Angélia Doria reprenait ses sens lentement dans les bras de Nina.

— Qu'ont-ils dit? demanda-t-elle; a-t-on souffert leurs infâmes calomnies?

— Tu l'aimes bien, Angélia, répliqua tout bas la Zingara; tu l'aimeras mieux tout à l'heure... As-tu vu parfois le soleil vainqueur sortir des nuages après la tempête?... Tu vas voir Fulvio Coriolani... il vient... je le sens venir!

Mais ce qui, certes, eût attiré vivement l'attention de cette noble foule, si chaque groupe, agité et bavard, n'eût discuté avec chaleur dans tous les

coins des deux salons, c'était une scène rapide et haut montée qui avait lieu entre le Malatesta et son voisin Sampieri.

Ils s'entretenaient à voix basse, depuis le moment où Malatesta avait cessé de parler à l'assemblée.

— Ne puis-je dire la vérité? demandait le marquis; — ne puis-je montrer l'écrit anonyme que j'ai reçu cette nuit?

— Tout serait perdu, répliqua Sampieri; — on ne croit pas aux écrits anonymes.

— Cependant?...

— Je ne te fais qu'une question : Toi-même, y crois-tu?

Malatesta sembla hésiter.

Sampieri redoubla.

— Crois-tu, reprit-il, que Fulvio Coriolani, ami du roi, fiancé de la comtesse Doria, eût quitté ce palais pour assassiner Felice Tavola?... Crois-tu que Fulvio Coriolani soit compagnon du Silence?... Crois-tu cela?

— Non, sur ma foi! répondit enfin Malatesta, je ne le crois pas!... et pourtant, je donnerais trois palettes de mon sang pour que cela fût!

— Qui le croira, si tu ne le crois pas?

— Alors, que faire?

Leurs voix baissèrent davantage.

— Tu as juré, reprit le Sampieri, de le désho-

norer ou de le tuer, au prix de ta vie ou de ton honneur... Ta vie n'y peut rien... on te demande ton honneur...

— Explique-toi !

Un instant, ils parlèrent si bas que le murmure même de leurs voix ne s'entendait plus.

— Sang du Christ ! s'écria tout à coup le Malatesta dont les yeux brûlèrent et rougirent, je ne ferai pas cela !

— Si tu ne le fais pas, répliqua Sampieri, tu es perdu !

— Que je sois perdu, par la mort de Dieu ! .. perdu cent fois, je ne le ferai pas !

— Marquis Malatesta, dit en ce moment le ministre Piccolomini au milieu d'un grand silence,— d'où tenez-vous les faits que vous avez avancés ?

— De bonne source, Excellence ! répondit le jeune marquis d'un air farouche.

La sueur lui perçait aux tempes.

Il était aisé de voir qu'un combat terrible se livrait au dedans de lui-même.

Cela n'échappait point aux assistants, chez qui la réaction se faisait.

— Il ne peut pas répondre ! s'écria le colonel San-Severo, le premier.

Et dix voix répétèrent :

— Il ne peut pas répondre !

— Tu agonises, Malatesta ! murmura Sampieri.

— Ceci a trop duré ! dit le prince royal.

Et la princesse de Salerne, honteuse peut-être d'avoir été un instant ébranlée :

— J'espère que le châtiment de cet homme sera exemplaire.

— Malatesta ! murmura encore Sampieri, tu n'as pas désormais deux secondes pour choisir entre la vie et la mort !

Malatesta était livide et l'écume revenait au bord de ses lèvres.

— Répondez ! dit pour la seconde fois Piccolomini ; vous avez entendu : chacun croit que vous ne pouvez pas répondre !

Et la rumeur de grandir.

Les amis de Malatesta baissaient déjà la tête.

— Répondez ! prononça pour la troisième fois le ministre d'État.

— *De profundis !...* fit tout bas Sampieri.

Mais, à ce moment, le marquis releva la tête.

— Sois content ! dit-il à son complice, je vais me déshonorer !

Un cercle grisâtre était autour de ses yeux. La sueur froide collait ses cheveux à ses joues creusées ; il était effrayant à voir.

— Majesté ! dit-il en s'adressant au roi lui-même d'une voix heurtée et étranglée, vous êtes le premier gentilhomme du royaume : vous allez com-

prendre pourquoi un Doria d'Angri a tardé à répondre quand il s'agit de souiller d'un mot la gloire de sa race...

— Silence! silence! faisait-on de toutes parts.

On voyait à l'entour toutes les têtes penchées, toutes les bouches béantes.

Malatesta serra sa poitrine à deux mains.

— N'avez vous point remarqué, reprit-il, que Béatrice Doria d'Angri, ma sœur, n'était point à la fête de cette nuit?

— Bien! fit Sampieri qui respira fortement.

Les princesses quittèrent leurs siéges.

— Lâche! dit Nina Dolci dont les prunelles brillèrent.

Pier Falcone avait fait un pas en avant, — non point pour écouter, mais pour regarder un domino de haute taille qui était debout et immobile en face de lui.

— Allons! fit encore Sampieri.

— Majesté, reprit Malatesta; — ma sœnr est la maîtresse du bandit Coriolani qui l'a trompée... et ma sœur a trahi le bandit Coriolani!

Ce fut dans les deux salons un tumulte inexprimable.

Angélia avait poussé un long cri de détresse.

Malatesta qui chancelait, soutenu par Sampieri, vit au devant de lui tout à coup la figure hautaine et calme du comte Lorédan Doria.

Celui-ci ôtait son gant avec lenteur.

— Où le roi a son masque, il n'y a pas de roi, dit-il; — Malatesta, tu as menti! Malatesta, tu es un lâche! Malatesta, puisque Béatrice Doria n'a plus de frère, moi, Doria-Doria, chef de la famille, je deviens son frère et je la venge d'une infâme et calomnieuse accusation. Il leva le bras et lança son gant au visage du marquis, tandis que les princesses et la foule criaient :

— Bravo, Lorédan!

Mais le gant ne toucha pas le visage de Malatesta.

Une main s'avança et l'arrêta au passage.

Cette main était celle de ce domino de haute taille que Pier Falcone examinait depuis quelques instants avec une si grande attention.

Personne autre ne l'avait remarqué jusqu'alors.

Il rejeta en arrière, d'un brusque mouvement, son vêtement de soie flottant et parut en riche costume de cour.

Ce fut comme un violent coup de théâtre.

Les cris se turent et toute cette fiévreuse agitation s'apaisa à la vue de ce magnifique jeune homme, taille d'Apollon, taille de roi, qui découvrait inopinément son visage rêveur et hautain où glissait un calme sourire.

Un nom courut d'une extrémité à l'autre des salons : sourd et profond murmure où il y avait

de l'admiration, de l'envie, de la tendresse et du respect :

— Coriolani ! le prince Fulvio Coriolani !

VIII

— Le roi du jour et le roi de la nuit —

Il n'y avait dans les salons du palais Doria que trois hommes dont les physionomies n'eussent point changé.

C'étaient les trois chevaliers du Silence : le banquier Massimo Dolci, l'intendant Visconti Armellino et le cavalier Hercule Pisani.

Ceux-là restaient impassibles après comme avant.

Mais autour d'eux, une agitation inexprimable

grandissait, et le quatrième maître du silence, le colonel San-Severo, y prenait part de bon cœur.

— Corps de Bacchus! s'écriait-il, — voilà un digne seigneur que ce Doria!... et le coquin de marquis a son affaire!

Les cris se perdaient dans le tumulte général.

Pour donner une idée de ce que pouvait être ce tumulte, malgré la haute position de la plupart des acteurs en scène, nous raconterons en quelques mots un incident rapide dont cet honnête San-Severo fut le héros.

Pier Falcone, à la vue du prince Fulvio Coriolani, avait reculé comme si une violente contraction nerveuse l'eût attiré en arrière.

— C'est lui!... avait-il dit tout bas.

Et ce mot : c'est lui, avait dans sa bouche une terrible expression de haine.

Lui, si calme tout à l'heure, lui que nous avons vu froid et grave en face des étranges aventures de la maison Spurzheim, semblait en proie à une espèce de rage soudaine.

Il glissa sa main sous le revers de son costume et en tira un poignard sicilien à la lame évidée et fine comme une aiguille.

Certes, en ce moment de désordre, rien n'était plus aisé que de s'élancer et de frapper.

C'était son dessein. Il n'y avait pas à s'y méprendre.

Mais au moment où il prenait sa course, une main de fer le saisit à la gorge, tandis qu'une autre main, également vigoureuse, tordait son poignet et faisait tomber l'arme.

Falcone étouffa le cri de douleur qui voulait s'échapper de sa gorge.

La main de fer, qui appartenait à San-Severo, y allait de bonne foi. La face du docteur s'injectait de sang déjà, lorsque le regard du colonel tomba par hasard sur la main droite de l'inconnu, — celle qui naguère tenait ce poignard.

Au doigt médius de cette main était l'anneau du silence.

San-Severo lâcha prise.

Il entraîna le docteur jusqu'auprès des trois chevaliers et leur montra l'anneau.

Armellino dit :

— Nous savions cela !

San-Severo baissa la tête et réfléchit un instant.

— Mes compagnons, dit-il, — je commence à ne plus comprendre... Le jour où je ne comprendrai plus du tout, prenez garde à vous !

Armellino et Falcone échangèrent un signe. Falcone se perdit dans la foule.

Tout ceci n'avait pas duré une minute !

Pas une parole n'avait été échangé dans le groupe de nos personnages principaux qui gar-

daient leurs poses respectives, comme il arrive dans les solennelles occasions.

En ceci, le théâtre, qui n'est pas coutumier du fait, copie la vérité vraie, et c'est pour cela que ce procédé de mise en scène qu'on appelle *un tableau* produit presque toujours de si grands effets sur les spectateurs de bonne foi.

Doria était à droite du marquis, que Sampieri contenait et qui semblait en proie à une attaque d'épilepsie; — à gauche, Coriolani, la tête et les bras croisés sur les crachats qui scintillaient sur sa poitrine, se tenait debout.

Le roi et les princes entouraient ce groupe.

A l'autre bout du salon, la princesse de Salerne et ses compagnes applaudissaient avec de véritables transports.

Où est la passion, l'étiquette disparaît.

Angélia pleurait de joie dans les bras de Nina qui souriait et murmurait à son oreille :

— Que te disais-je... C'est méconnaître Fulvio que de craindre pour lui !

Et, cependant, il ne s'était rien passé en réalité. Aucune réponse n'avait été opposée aux accusations du Malatesta. Le roi n'avait pas prononcé une parole; les princes et le ministre d'État étaient muets.

Mais il y avait dans ce nouveau venu une puissance si communicative, un charme si grand et si

vainqueur, qu'il semblait que sa présence seule dût faire sa cause gagnée.

Il regardait Malatesta en souriant. — Malatesta, la face marbrée de taches livides, l'œil hagard, l'écume à la bouche, faisait d'inutiles efforts pour soutenir son regard.

La première parole prononcée sortit de la bouche du roi.

Le roi rejeta en arrière le capuchon de son domino et découvrit cette belle figure bourbonienne, couronnée de cheveux blancs comme la neige, qui, malgré certains actes de sa vie publique, inspirait toujours un si sincère respect au peuple de Naples.

Le roi dit :

— Doria, tu es un gentilhomme. Ton père eût fait comme toi : tu as bien fait!

Lorédan s'inclina profondément.

Le prince royal vint à lui et l'embrassa. — C'était sur le bras du prince royal que Ferdinand de Bourbon s'était appuyé pendant toute cette scène.

L'autre compagnon du roi était son second fils, le prince de Salerne.

Fulvio Coriolani s'inclina à son tour devant le roi.

Le roi lui dit :

— Prince, soyez le bien-venu... On vous a ac-

cusé en votre absence; j'espère que vous allez vous défendre.

— J'y tâcherai, sire, répondit Coriolani.

Et tous les cœurs étaient avec lui déjà.

Avant de continuer, il se tourna vers Lorédan.

— Comte Doria, dit-il, je vous remercie et je vous offre la main.

Lorédan salua. — Mais sa main resta immobile à son flanc.

— Prince, répliqua-t-il froidement, — vous ne me devez rien : j'ai défendu l'honneur de ma maison.

— L'honneur de votre maison est le mien, comte, dit Coriolani, — puisque je vais être votre frère.

Lorédan répartit d'un ton glacé :

— L'avenir est à Dieu... Ma sœur est libre sous le bon plaisir du roi, son maître et le mien.

Il salua de nouveau et rompit ostensiblement l'entretien.

Coriolani lui tendit en silence son gant qu'il reprit.

Cela fait, Coriolani se redressa, et, parlant au roi :

— Sire, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, — dit-il, le marquis de Malatesta en a menti méchamment et lâchement. Honte à celui qui a perdu le

souvenir de sa mère, à ce point d'outrager sa propre sœur !

— Bien dit ! bien dit ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et l'archiduchesse Marie-Clémentine, femme du prince de Salerne :

— Prince, au nom de mes sœurs et de toute la cour, je vous remercie : vous avez noblement exprimé notre pensée.

Coriolani mit la main sur son cœur. Son regard, en rendant grâces à la princesse, se fixa, plein d'amour, sur le pâle et beau visage d'Angélia, qui lui fit un signe de tête souriant.

— Et ta mort ! fit l'implacable Sampieri à l'oreille de Malatesta.

— Sire, dit à ce moment ce dernier dont la parole était embarrassée et lente ; — sauf le respect que je dois à Votre Majesté, ce bandit qui donne des leçons aux gentilshommes de votre cour, en votre présence, ne vaut pas la peine qu'un Doria d'Angri relève son démenti... Je soutiens mon dire et j'accepte la provocation de mon cousin Lorédan Doria qui est au moins un galant homme.

Sampieri lui serra la main furtivement.

Malatesta reprit avec plus d'assurance :

— Puisque celui-là vous a ensorcelés en tournant la tête de toutes vos femmes, de toutes vos sœurs et de toutes vos filles, ô grands de Naples,

mes anciens amis, je n'espère plus beaucoup faire tomber le voile qui vous bande les yeux... Je me borne donc à le mettre au défi de répondre à deux simples questions :

A quelle besogne a-t-il employé sa nuit ?

Dans quelle contrée de la lune est située sa principauté de Coriolani ?

En achevant ces mots, le Malatesta avait recouvré toute son insolence.

— Sire, repartit Fulvio, — ce n'est pas à cet homme que je m'adresse... C'est à Votre Majesté, qui a témoigné le bienveillant désir d'entendre ma réponse.

— Bienveillant, oui, prince, dit le roi ; — nous ne vous croyons pas coupable, — jusqu'à preuve contraire.

Coriolani fit un pas vers le roi, mit un genou en terre avec cette grâce noble qu'il possédait à un degré incomparable et lui baisa la main en lui disant tout bas :

— Je rends cet hommage au roi qui m'aime... je le rends surtout à l'ami de mon noble et bien-aimé père !

Autour du salon, on se demandait :

— Que dit-il ? que dit-il ?

— Je crois, Dieu me pardonne ! s'écria Malatesta en ricanant, — que ce fils du hasard a parlé de son père !

Le prince royal fit un signe.

On entendit les crosses de vingt mousquets résonner bruyamment sur les dalles.

Tous les regards étonnés se tournèrent vers le vestibule que l'on vit plein de gardes suisses.

Malatesta voulut parler encore, mais Sampieri, jugeant qu'il se perdait sans retour, lui mit la main sur la bouche.

— Laisse aller, lui dit-il tout bas ; — tu as assez fait...

— Pour me briser le crâne dès que j'aurai en main un pistolet, répondit Malatesta ; — tu as raison !

— Sire, reprit Fulvio Coriolani, au milieu du silence, rétabli comme par enchantement dès qu'il ouvrit la bouche, — je voyais depuis quelques semaines un grand deuil dans votre auguste maison... Ceci est pour répondre à la première question du marquis de Malatesta, qui m'a mis au défi de dire quelle avait été ma besogne de cette nuit.. Votre Majesté avait près d'elle une noble jeune fille dont les veines contiennent du sang impérial et royal, Jeanne des Paléologues, que vous avez tenue sur les fonts de baptême...

— Aurais-tu de ses nouvelles, Fulvio? s'écria le roi vivement.

On savait à la cour que le roi adorait sa filleule.

On disait même, mais c'était là un de ces mille bruits qui courent dans les camarillas, que la belle Jeanne des Paléologues tenait à son parrain par des liens plus étroits que ceux qui se contractent par le premier des sacrements.

La mère de Jeanne était morte jeune et Ferdinand de Bourbon l'avait aimée.

Colonna dit à Marescalchi qu'il avait rejoint dans la foule :

— Le misérable nous porte là un coup de maître!

Marescalchi répondit :

— Si la lettre anonyme qui nous a mis en campagne était un piége!

Ils avaient tous les deux la tête basse et n'osaient regarder du côté de Malatesta.

Coriolani poursuivait :

— Pouvais-je faire trop pour reconnaître la gracieuse hospitalité que Votre Majesté a daigné m'accorder?... Ceux qui disent m'avoir vu, cette nuit, au pont Della-Maddalena et sur la plage, ne se trompent point : j'y suis allé... j'ai été plus loin, une barque m'a emporté au travers du golfe de Naples; j'ai rangé la Gajola, doublé le cap Misène et franchi le canal de Crocida... De l'autre côté des îles, en face du Foce del Fusaro, il y avait un navire à l'ancre : j'y suis monté...

— Et vous avez des nouvelles de Jeanne? demanda pour la seconde fois le roi.

— Oui, sire.

— De bonnes nouvelles ?

— Oui, sire.

— Que Dieu vous récompense, Fulvio !.. Dites nous quel était ce navire.

Le cercle s'était resserré autour de Coriolani, et l'on avait fait place aux princesses, qui étaient maintenant sur le premier rang.

Les compagnons de Malatesta en étaient réduits à protester par leur silence incrédule et moqueur.

— Ce navire, répondit le prince Fulvio, appartenait à ce chef redoutable que votre police croit tenir sans cesse et qui lui échappe toujours.

— Porporato !

Ce nom, prononcé tout bas, courut d'un bout à l'autre des salons.

Le roi dit :

— Ce baron d'Altamonte qui devait être exécuté demain n'était donc pas le Porporato?

— Non, sire.

— Le prince Coriolani avait dit formellement le contraire lors de la confrontation ! fit observer le ministre d'État.

— Excellence, si je n'avais vu de mes yeux, cette nuit, le Porporato à bord de sa felouque, je dirais encore à l'heure qu'il est : Altamonte était le Porporato... ils se ressemblent trait pour trait...

C'est à ce point que j'ai bien peur qu'il n'y ait eu dans tout ceci une fatale et bien regrettable erreur... Je crois que la justice et la police se sont trompées... Je crois qu'Altamonte était innocent.

Andréa Visconti Armellino fit un pas en avant.

— Ma démission d'intendant de la police royale, dit-il, est déposée depuis hier au soir au ministère d'État; — le motif de ma démission est celui-ci : Je partage l'opinion du noble prince Fulvio Coriolani.

— Oh ! oh ! fit le grand San-Severo à l'oreille du banquier Massimo Dolci qui restait seul à la place occupée naguère par les trois chevaliers du Silence, car le cavalier Hercule Pisani venait de gagner le vestibule, — quelle comédie est-ce là, vieux Lorenzo ?... Passerai-je ma vie entière à n'y voir goutte dans vos histoires?

— Voilà qui est étrange, Piccolomini, dit le roi au ministre; j'ai déjà reçu à ce sujet, cette nuit, une lettre du seigneur Johann Spurzheim qui, tout malade et mourant qu'il est...

— Demain à la première heure, interrompit le ministre d'État, — je comptais soumettre à Votre Majesté des communications importantes.

Le roi le regardait en face.

— Malheur à ceux qui voudraient me tromper! prononça-t-il tout bas en fronçant le sourcil; — je suis le plus vieux souverain de l'Europe, mais,

par la Vierge sainte, j'ai encore la tête saine et le bras long!

Il nous est impossible de faire comprendre dès ce moment au lecteur la ligne de conduite de ce joyeux agonisant, Johann Spurzheim. Dans cette bataille, il portait un coup funeste à Piccolomini, et pourtant il n'était point avec le prince Fulvio.

Il travaillait pour lui seul, dirigeant ses batteries du fond de son alcôve et mêlant à plaisir l'écheveau embrouillé de son intrigue.

C'était un fanatique de diplomatie.

Nous ne connaissons ici qu'un de ses agents, Pier Falcone, mais qui sait combien Pier Falcone avait de collègues inconnus dans les salons du palais Doria?

La vraie lutte, il faut bien le dire, était entre Johann Spurzheim et Fulvio Coriolani.

Le Malatesta lui-même, à son insu et malgré lui, était un instrument de Johann Spurzheim.

— Et qu'as-tu fait à bord de la felouque, Fulvio? demanda le roi.

— J'ai parlé au Porporato, sire.

— C'est la seconde fois que tu lui parles?

— C'est la seconde fois.

— Et maintenant, tu ne te tromperais plus?. . tu le reconnaîtrais?

— Je le reconnaîtrais, sire.

— Pourquoi s'approchait-il ainsi de nos côtes?

— C'est un étrange personnage, sire... il dit aussi, en parlant des rivages du royaume de Naples : Mes côtes...

Le roi eut un sourire contraint.

— Nous sommes deux pour un seul domaine, murmura-t-il ; je suis le roi du jour, ce brigand est le roi de la nuit... Tout cela changera si Dieu m'est en aide... J'ai bien arraché mon héritage des mains de Murat qui était un soldat... pourquoi le bandit me tiendrait-il tête?

Chacun put voir les noirs sourcils du prince Fulvio se froncer vivement à ce nom de Murat, prononcé à l'improviste.

— Sire, dit-il, le Porporato avait, à son dire, deux motifs pour s'approcher de votre capitale.

— Voyons les motifs de Sa Majesté nocturne! fit le roi.

— D'abord, délivrer le baron d'Altamonte, non point par amitié, car il affirme ne point le connaître, mais par sympathie : le Porporato ne veut plus d'exécutions à mort.

— Ah! peste! s'écria le Bourbon qui éclata de rire.

— Saint Janvier, continua paisiblement Fulvio, — se donnait la mission d'enterrer tous les cadavres sans sépulture... Porporato a fait serment de délivrer tous les condamnés à la peine capitale.

— Cette fois, du moins... commença le roi.

— S'il m'est permis de répondre à Votre Majesté, interrompit le prince, — Porporato avait positivement prévu le cas... il m'a dit en propres termes : De deux choses l'une : ou ils l'assassineront, ou je le délivrerai !

A son tour, le roi fronça le sourcil.

Un murmure d'étonnement se propageait dans la salle.

Ce Porporato grandissait à la taille d'une puissance.

— Et le second motif de Sa diabolique Majesté? demanda Ferdinand.

— Le second motif est tout autre, sire... Le Porporato est amoureux d'une jeune fille noble de votre cour...

Il y eut un frémissement dans les rangs de ces dames.

— Ah çà ! fit le roi, conservant à grand'peine son sourire forcé, — il connaît donc notre cour?

— Beaucoup, sire.

— Est-ce qu'il nous fait l'honneur d'y venir parfois?

— Souvent.

Ferdinand devint pâle, et sa colère se fit jour malgré lui.

— Par la mort du Sauveur ! s'écria-t-il, — je veux des ministres qui me mettent à l'abri de pa-

reilles insolences !... Vit-on jamais souverain joué plus outrageusement que cela !

— Sire, dit Coriolani avec froideur, — je n'ai pas accusé les ministres de Votre Majesté.

Il y eut un silence entre le roi et le prince Fulvio, — mais la salle entière s'emplissait de chuchotements.

Le roi regrettait fort d'avoir entamé cet entretien en public.

Il rompit brusquement et de mauvaise grâce.

— Parle-nous de Jeanne, notre filleule, prince, dit-il ; — combien cet homme veut-il nous vendre sa liberté ?

— Troc pour troc, sire, répondit Fulvio ; — le Porporato demande celle qu'il aime à la place de la noble Jeanne des Paléologues.

— Espère-t-il ?... s'écria le roi avec indignation.

— Il prononce le nom de Votre Majesté avec une apparence de respect profond... Il ne demande rien... ce qu'il désire, il sait le prendre !

Nouveau silence. — Et cette fois, c'était véritablement de la stupeur.

— Mais ma filleule ?... reprit le roi.

Coriolani se tourna vers le vestibule où le cavalier Ercole Pisani était debout, au-devant de la garde suisse.

Il fit un signe. — Pisani disparut au milieu des

soldats dont les rangs s'ouvrirent pour lui livrer passage.

— Je vous rapporte les propres paroles du Porporato, sire, dit Fulvio; — le Porporato a parlé ainsi : — Je rends au roi de Naples sa filleule sans rançon... Demain, celle que j'aime sera en mon pouvoir.

Lorédan Doria qui était auprès de sa sœur et qui fixait sur Fulvio un regard attentif et sombre, fit un mouvement involontaire, comme pour s'emparer d'elle et la protéger.

Angélia ne vit point cela, — car elle aussi regardait le pauvre Fulvio de tous ses yeux.

Elle était très-pâle et son sein battait avec force.

Le roi n'eut pas le temps de répondre.

Ercole Pisani traversa de nouveau les rangs des soldats de la garde. Il tenait à la main cette jeune femme voilée que nous avons vue dans la cour du palais où Beldemonio s'était fait descendre en sortant de chez Johann Spurzheim.

Fulvio s'avança vers elle, la prit des mains de Pisani et l'amena au roi qui lui tendit les bras, les larmes aux yeux.

— Votre Majesté, dit le prince sans élever la voix, — est-elle satisfaite de ma besogne de cette nuit?

Jeanne des Paléologues recevait déjà les caresses des princesses.

Le roi tendit la main à Fulvio qui voulut la baiser; — le roi l'attira contre lui et lui donna l'accolade.

Les princesses et la cour applaudirent avec un véritable transport. — Angélia était éblouie et comme ivre.

Nina souriait, et il y avait un amer dédain dans son sourire.

Lorédan Doria s'interrogeait avec cette angoisse de l'homme qui sent la folie entrer dans son cerveau.

Les trois chevaliers du Silence, Andra Visconti Armellino, Massimo Dolci et Hercule Pisani, étaient de nouveau réunis, formant un groupe immobile et impassible au-devant du grand colonel San-Severo qui perdait plante au milieu de cette mer d'énigmes.

— Seigneur Armellino, dit le roi, — nous n'acceptons pas votre démission.

— En ce cas, la mienne est aux pieds de Votre Majesté, répliqua vivement Piccolomini.

Le roi sourit.

— Le soleil de demain, murmura-t-il, verra bien des choses... Je veux un ministre qui mette les filles de mes nobles amis et serviteurs à l'abri... — je le veux !... En attendant, il faut que justice soit faite... Puisque votre démission est à mes pieds, Excellence, je me nomme, pour cette nuit,

ministre d'État... Et sois de bonne heure au palais. Fulvio!

Le prince Coriolani s'inclina.

Chacun vit bien que le portefeuille de Piccolomini était à lui s'il le voulait prendre.

— Holà! Baumgarten, appela le roi.

Le major de la garde suisse entra aussitôt. Le roi lui dit quelques mots à l'oreille.

Sampieri devina et fit un mouvement vers la porte.

Il sentit une main qui le retenait.

Le docteur Pier Falcone était entre lui et le Malatesta.

— Mes jeunes seigneurs, dit Falcone, — vous avez joué une vaillante partie; vous l'avez perdue! je vous offre votre revanche.

— Seigneur Marescalchi, disait en ce moment Baumgarten, — je vous arrête au nom du roi.

Malatesta couvait d'un regard de fièvre Angélia Doria qui semblait appeler de l'œil le prince Coriolani à qui le roi ne parlait plus.

— Au nom du roi, dit encore Baumgarten. — seigneur Gravina, — je vous arrête!

— Tout mon sang pour une revanche! gronda le Malatesta dont la main, passée sous son frac, déchirait sa poitrine.

— Êtes-vous bien déterminé? demanda Pier Falcone.

— Si le démon m'offrait son aide, répliqua le vaincu, — je ferais un pacte avec le démon.

Falcone sourit.

Baumgarten venait d'arrêter Grimani et Colonna.

— Nous n'avons plus qu'une minute, dit Pier Falcone ; — voilà le Pitti qu'on arrête à son tour… mais il est prévenu… les autres aussi… Souvenez-vous bien de ceci, Sampieri, et vous, Malatesta : Vous avez un allié… à quelque heure et en quelque lieu que ce soit, dès que le nom de Johann Spurzheim sera prononcé à votre oreille, tenez vous prêts.

— Johann Spurzheim ! répéta Sampieri stupéfait.

Et Malatesta ajouta :

— Je n'avais évoqué que Satan !

Baumgarten était en face d'eux ; il dit :

— Au nom du roi, Domenico Sampieri et Giulio Doria d'Angri, marquis Malatesta, je vous arrête.

Falcone s'était perdu dans la foule.

A ce moment, Fulvio Coriolani abordait Angélia Doria et lui baisait respectueusement la main.

Comme la princesse de Salerne l'appelait, il laisse tomber rapidement ces paroles :

— Comtesse, il faut que je vous voie demain, seule à seul et sans témoins… De cette entrevue

dépendront, si vous m'aimez, notre avenir et notre bonheur.

— Si je vous aime!... répéta Angélia.

Il passa, marchant vers les princesses qui l'attendaient pour lui faire un autre triomphe.

Angélia s'appuya sur le bras de Nina qui avait échangé un signe avec Coriolani. — Elle chancelait.

— Viens, dit-elle ; — mon cœur me fait mal!... j'étouffe... et il me semble que je vais mourir!

FIN DE LA 5e PARTIE ET DU 5e VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIÈME PARTIE. — LE PRINCE CORIOLANI.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

